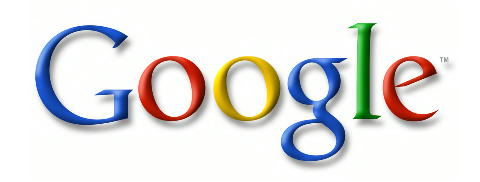
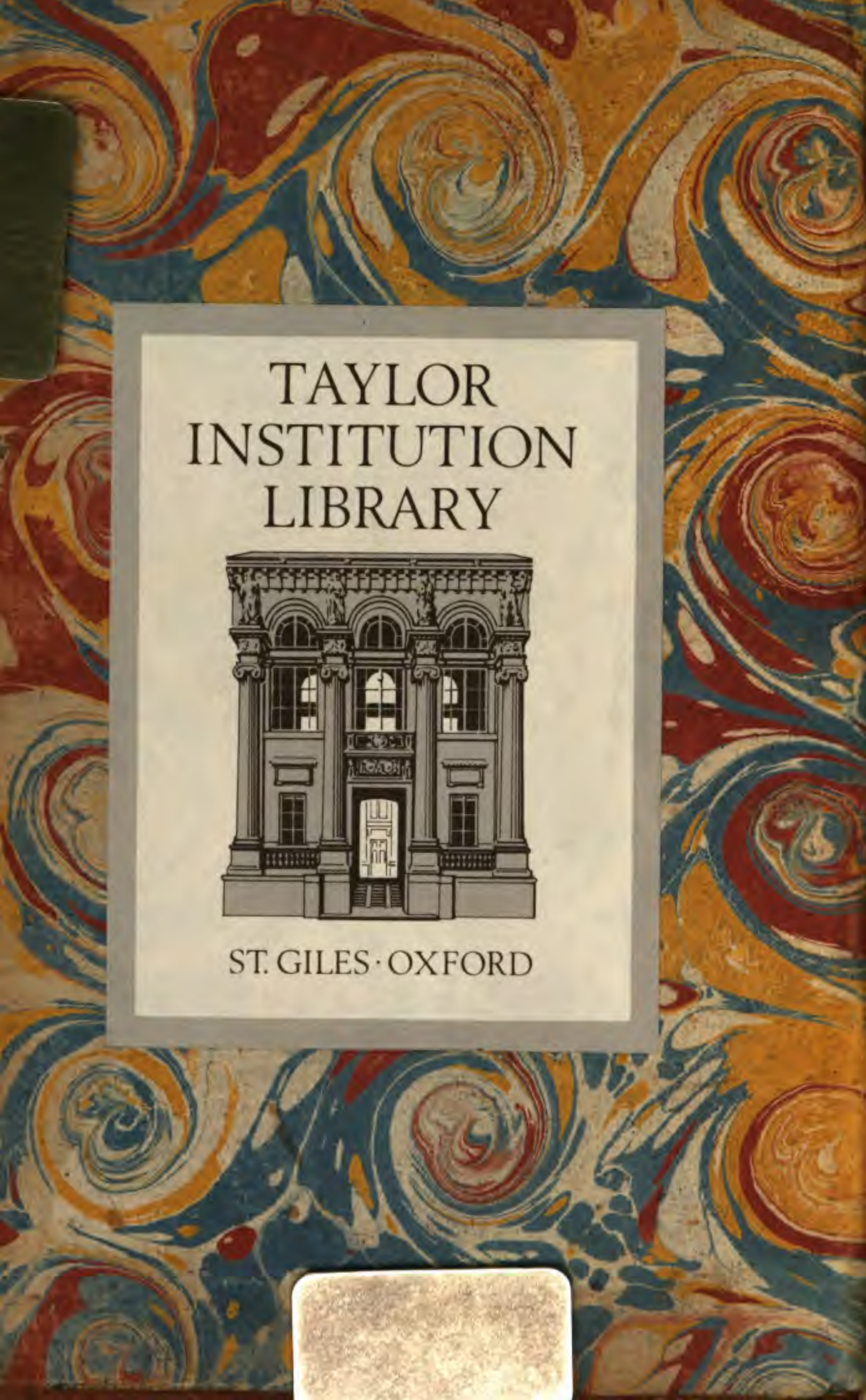





TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD



4 vol

First Petitot ed.
with author's life.

ŒUVRES

CHOISIES ET POSTHUMES

DE

M. DE LA HARPE.



JEAN-FRANÇOIS DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Né à Paris en 1739; mort le 11 Février 1803.

J. Ducreux pinx. *A. Migneret del. et sculp.*

ŒUVRES

CHOISIES ET POSTHUMES

DE

M. DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ MIGNERET, IMPRIMEUR,

RUE DU SÉPULCRE, F. S. G., N.° 20.

1806.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

INSTRUIT des dernières volontés de M. de la Harpe, relativement à ses ouvrages, l'Editeur a cherché à remplir ses intentions. L'Auteur avait laissé quelques notes manuscrites sur une édition épurée qu'il avait dessein de faire, dont il sentait, disait-il, *que son cœur avait besoin*, et que les pressentimens trop vrais d'une mort prochaine lui faisait désespérer d'achever. Ce sont ces notes, consultées avec soin, qui ont fixé le plan de l'édition qu'on offre aujourd'hui au public.

On y trouvera tous les ouvrages dramatiques et oratoires dont les suffrages unanimes des connaisseurs ont assuré le succès; ceux qui n'ont pas été jugés dignes des mêmes éloges, n'y sont que par extrait.

Ce choix, peut-être trop sévère, quoique fait par l'Auteur lui-même, écarte de cette édition presque le tiers des ouvrages qui faisaient partie de l'édition de 1771.

Cette grande lacune est remplie par les écrits que l'on a trouvés dans le porte-feuille de M. de la Harpe. On s'est cru obligé de mettre une grande sévérité dans le choix de ces écrits. Les ouvrages posthumes ne font que trop sou-

vent le plus grand tort à la réputation d'un auteur. On a lieu de penser que ceux qu'on fait entrer dans ce Recueil, offriront le double mérite de la nouveauté et de l'intérêt, et qu'ils satisferont en même temps la curiosité et le goût des lecteurs éclairés.

Les principaux sont ; la traduction en vers des huit premiers chants de *la Jérusalem délivrée*, la traduction en vers de quatre livres de *la Pharsale*, un poëme sur *les Femmes*, etc. ; enfin, trois dissertations tirées de *l'Apologie de la Religion*, ouvrage que M. de la Harpe n'a pu terminer.

On a aussi joint à cette édition le poëme de *Tangu et Félime*, qui avait toujours été imprimé séparément, et *la Vie du prince Mengicoff*, morceau que l'Auteur avait composé pour se former au style de l'histoire.

Les Œuvres choisies et posthumes de M. de la Harpe sont précédées de mémoires sur *sa Vie ;* cet ouvrage fait d'après les renseignemens donnés par les amis de l'Auteur, n'a aucun rapport avec la notice sur cet Ecrivain que l'on trouve dans *le Répertoire du Théâtre Français*.

MEMOIRES
SUR LA VIE
DE M. DE LA HARPE.

Jean-François de la Harpe naquit à Paris en 1740. Son père qui tirait son origine d'une famille noble du pays de Vaux, entra de bonne heure au service de France. Malgré son défaut d'aisance et le peu d'espoir de s'enrichir dans la carrière qu'il avait embrassée, il se maria avec une demoiselle plus recommandable par sa beauté, sa vertu et sa naissance, que par les avantages de la fortune. Ce mariage fut heureux autant qu'il pouvait l'être; mais un grand nombre d'enfans donna bientôt aux deux époux les inquiétudes les plus fondées. Plusieurs moururent dans le premier âge. M. de la Harpe, un des plus jeunes, se distinguait déja par une intelligence et des dispositions extraordinaires, lorsqu'il perdit des parens dont les soins étaient si nécessaires à son éducation, et qu'il aurait pu dédommager par la suite des sacrifices que leur tendresse était disposée à faire pour lui. Son père mourut chevalier de Saint-Louis.

Le jeune orphelin, abandonné de tout le monde, ne trouva de ressources que dans la charité de quelques personnes pieuses. Paris offrait alors une multitude d'établissemens où

l'enfance délaissée pouvait obtenir un asyle. Les convenances les plus délicates y étaient observées ; si les orphelins qu'on y recevait étaient appelés par leur naissance ou par l'état de leurs parens à une condition relevée, on soignait leur éducation, et l'on travaillait à leur donner les moyens de recouvrer le rang qu'ils avaient perdu dans la société. Les personnes charitables qui s'étaient chargées du jeune la Harpe eurent le crédit de le faire placer dans un collège de l'université, en qualité de boursier. Ce fut là que bientôt ses talens précoces se développèrent, et firent naître les espérances les plus flatteuses. Son existence dépendait en quelque sorte des succès qu'il obtiendrait ; c'était des boursiers que les collèges tiraient presque tout leur éclat; et des triomphes continuels étaient le prix dont ces jeunes gens payaient l'asyle et les soins qu'ils recevaient. Lorsque les enfans sont ainsi livrés à eux-mêmes, lorsque c'est pour eux une nécessité de réussir dans le travail qui leur est imposé, lorsqu'ils n'ont à compter ni sur les secours, ni sur l'indulgence de leurs parens, il est rare qu'ils ne se distinguent pas. Si dans l'âge mûr, les luttes que le talent soutient contre le besoin, nuisent à la perfection qu'un auteur peut atteindre, dans l'enfance, au contraire, cette sorte de contrainte, dégagée ordinairement de toute inquiétude sur l'avenir, excite l'émulation, anime le courage, et rend capables des plus grands efforts.

Cependant M. de la Harpe n'annonça pas dans les premières classes le talent qu'il devait déployer par la suite. Entré au collège un peu trop jeune, plusieurs objets qu'on lui donnait à traiter passaient son intelligence. Il ne res-

semblait point à ces écoliers qui s'exercent sur une matière sans la bien comprendre : son excellent esprit l'empêchait de se payer de mots et de se livrer à des travaux dont il n'aurait pu se rendre compte. Cette raison saine, accompagnée de la plus belle imagination, le mit au premier rang dès qu'il eut atteint les hautes classes. Depuis long-temps l'Université de Paris ne s'était honorée d'aucun élève aussi justement célèbre. Dans toutes les compositions qu'on donne en rhétorique, M. de la Harpe montrait la même aptitude. Deux années de suite il eut le prix d'honneur et tous les autres premiers prix : cela était sans exemple.

A cette époque, quoiqu'on ne s'occupât guères à Paris que d'objets frivoles, on faisait quelquefois attention à des choses utiles et sérieuses, sur-tout si elles avaient un caractère original et extraordinaire. Les succès de M. de la Harpe firent beaucoup de bruit ; ils devinrent l'objet des conversations : l'admettre chez soi fut une espèce de mode ; et le jeune homme était déja très-connu dans le monde avant même d'avoir entièrement achevé ses études. Il n'en fallait pas plus pour tourner la meilleure tête. Cependant M. de la Harpe, malgré son défaut absolu d'expérience et d'usage, ne se laissa point égarer par cet engouement qui ne pouvait être que passager ; il n'éprouva pas le sort des talens trop précoces qui ne brillent un moment que pour tomber ensuite dans la plus profonde obscurité. Sans trop se fier aux éloges outrés qu'il recevait, il continuait ses études et ses travaux : la raison suffisait pour lui indiquer que les succès de collège ne sont ni solides, ni durables. On a souvent attribué à

cette première faveur, si dangereuse pour un jeune homme, le ton tranchant et l'âpreté dans les discussions, dont l'usage du monde ne put jamais corriger M. de la Harpe. Ce jugement n'est nullement fondé; tous ceux qui ont connu cet écrivain célèbre, s'accordent à penser qu'une extrême franchise, et sur-tout une intime conviction des opinions qu'il soutenait, furent la source de ces défauts, que des motifs si nobles auraient dû faire excuser.

Les ennemis de M. de la Harpe ont prétendu qu'il avait été ingrat envers M. Asselin, principal du collège où il avait été recueilli. Cette imputation a été réfutée plusieurs fois : il suffit ici de rappeler les faits. M. de la Harpe avait composé des vers contre un professeur ridicule : quelque temps après il en parut contre M. Asselin. Les écoliers et probablement l'auteur de ces vers ne manquèrent pas de les attribuer au jeune poëte qui s'était déja exercé dans le genre de la satyre. Ce premier coup porté à sa réputation lui fit le plus grand tort; on le mit dans une maison de correction, et quoiqu'il soutînt constamment que le libelle n'était pas de lui, quoique l'auteur lui-même se fût découvert, on crut dans le monde que M. de la Harpe avait manqué à la reconnaissance.

Immédiatement après sa seconde année de rhétorique, M. de la Harpe commença à former des liaisons avec les gens de lettres; le premier qu'il connut fut Diderot. Quoique l'enthousiasme de ce sophiste fût très-propre à séduire un jeune homme, M. de la Harpe sut l'apprécier dès la première conversation. Parmi les notes qu'il a laissées manuscrites, se trouve le récit fort curieux de cette conversation; nous le

laisserons parler lui-même, et l'on verra Diderot peint au naturel. « Je n'ai jamais été fort lié avec » lui, dit M. de la Harpe, et je ne l'ai jamais » goûté. Mais je l'ai assez vu pour le bien con- » naître, et c'est le premier de tous les gens de » lettres que j'ai vu. Je sortais de mes vacances » de rhétorique à dix-sept ans, et je revenais » d'une maison de campagne où un ami de Dide- » rot m'avait donné une lettre pour lui. Son Trai- » té sur la poésie dramatique venait de paraître, » et m'avait fort scandalisé. J'étais plein de tous » nos bons classiques, et j'avais eu des maîtres » distingués par leur goût. J'attaquai tout de » suite le philosophe sur sa poëtique avec toute » l'étourderie de mon âge et de mon caractère. » Diderot qui ne demandait qu'à catéchiser la » jeunesse, ne s'offensa point de mes objec- » tions et se répandit en preuves. Frappé bien- » tôt de son jeu d'énergumène, je m'occupai » plus de lui que de la chose, et ne lui répondais » guères que ce qu'il fallait pour continuer la » dispute ou plutôt la prédication, car il n'a- » vait besoin que d'un mot pour parler une » demi-heure, et d'un texte quelconque pour » parler de tout. La séance fut d'environ quatre » heures : il fut presque toujours debout en » mouvement ou en marche, et si par hasard » il s'asseyait, c'était encore une partie de sa » pantomime. Pour moi, je profitais souvent » de ses accès d'enthousiasme pour m'asseoir » tranquillement et le regarder à mon aise. Son » action la plus familière et qu'on pouvait ap- » peler son tic favori, était de fermer les yeux » comme pour appeler l'inspiration : il restait » alors la tête droite et élevée, les bras pen- » dans, et les paroles tombant de sa bouche

» me rappelaient la comparaison des *flocons* » *de neige* appliqués si naïvement au bon Nestor par le bon Homère. Il sortait de ce parler » extatique, et de cette attitude de prophète » par quelque mouvement brusque. *Qu'y a-t-il* » *à répondre à cela?* . . . et il lançait son bon- » net de nuit au bout de la chambre; puis il » allait gravement le ramasser (car je ne vou- » lais pas gâter sa pantomime), et le remettant » sur sa tête, il s'écriait d'un ton d'oracle : *rien*. » J'avoue que toute cette scène me parut fort » ridicule, et ne relevait nullement sa doctrine » que je trouvais fort mauvaise, ni son bavar- » dage dogmatique. Il s'apperçut apparemment » à mon sang froid qu'il m'avoit étonné sans » m'imposer, car il finit par me dire (et ce fut » ce qu'il dit de meilleur), *qu'on vous voie* » *d'un côté, assis fort tranquillement pour m'é-* » *couter, et moi de l'autre me mettant en qua-* » *tre pour vous persuader, on jugera aisément* » *que je soutiens un système nouveau qui est* » *à moi, et que vous en défendez un qui est* » *vieux comme le monde*. C'était expliquer » fort ingénieusement son enthousiasme et ma » tranquillité; mais l'impression était faite. J'é- » tais naturellement ennemi de toute affecta- » tion, et rien ne me parut naturel dans cet » homme : il me déplut, et ne me laissa d'autre » opinion de lui que celle d'un missionnaire » de mauvais goût, qui ne ferait jamais de moi » un prosélyte. »

Cette scène racontée d'une manière piquante donne une idée très-juste du caractère de Diderot. M. de la Harpe, dans les dernières années de sa vie, s'amusait souvent à écrire des notes sur les hommes avec lesquels il avait autrefois

vécu; ces notes n'avaient pour objet que de peindre les mœurs du temps, et ne contiennent rien qui puisse noircir les personnes qui y sont désignées; nous extrairons les plus importantes, persuadés qu'on aimera à entendre quelquefois M. de la Harpe lui-même parler des choses qui l'ont frappé, soit dans le monde, soit dans la société des gens de lettres.

On doit peu s'étonner que M. de la Harpe ait trouvé ridicule la poëtique de Diderot. Il s'occupait alors de sa tragédie de Warwick, ouvrage où il voulait suivre scrupuleusement la route frayée par les grands maîtres. Quelques pièces de vers qui sentaient encore un peu le collège, avaient été accueillies dans le monde, et n'avaient point démenti l'opinion qu'on s'était formée du jeune poëte. Lorsque sa tragédie fut achevée, il était déjà connu, et n'eut point à éprouver les désagrémens dont se plaignent ordinairement ceux qui débutent dans cette carrière. Les comédiens lui accordèrent un tour de faveur, ils ne craignirent point de répandre l'idée avantageuse qu'ils avaient de la pièce; et malgré cette réputation prématurée, toujours dangereuse en pareil cas, Warwick obtint un succès dont on n'avait pas eu d'exemple depuis les tragédies de Voltaire. Jusques-là M. de la Harpe n'avait rencontré aucun obstacle : tout avait concouru à lui procurer des succès et à le faire connaître avantageusement dans le monde. L'ivresse d'un premier triomphe l'aveuglait sur l'avenir; à vingt-deux ans on songe à jouir du présent, et l'on étend rarement sa prévoyance plus loin. On verra bientôt quelles disgraces suivirent ces trompeuses faveurs; si le public eut trop d'indulgence pour les premiers

essais de M. de la Harpe, il s'arma dans la suite d'une sévérité qui approcha souvent de l'injustice.

A cette époque, la secte prétendue philosophique était arrivée au plus haut degré de son crédit. Comme elle étendait son influence sur la politique et sur la morale, elle s'était aussi emparée de la littérature dont elle distribuait tous les honneurs. Seule elle faisait et défaisait les réputations; la médiocrité protégée par elle obtenait des succès, et le talent qui n'avait pas plié devant sa puissance monstrueuse, était persécuté ou méconnu. L'usage même des lettres de cachet était entre les mains de ces prédicateurs d'athéisme et d'anarchie; et il n'était pas rare que ceux qui plaidaient la cause de Dieu ou du prince, fussent envoyés dans des prisons d'état, s'ils avaient osé blesser la vanité de quelque philosophe en crédit. M. de la Harpe annonçant un talent distingué, et ayant obtenu un grand succès au théâtre, fut recherché par cette secte qui en grossissant sa troupe de tout ce qu'il y avait de médiocre parmi les écrivains même les plus déshonorés, cherchait aussi à s'associer ceux qui pouvaient lui donner de l'éclat. L'espoir d'avoir des prix à l'académie fut offert au jeune poëte; on lui fit entrevoir qu'il pourrait un jour entrer dans cette compagnie dont la philosophie moderne avait fait son chef-lieu; rien ne fut négligé pour le séduire. L'isolement où il se trouvait, le défaut absolu de toute ressource rendait sa position très-délicate. Il est à présumer que s'il se fût refusé à ces avances, la secte furieuse d'être méprisée, eût exercé sur lui une vengeance terrible. Son talent eût été étouffé à sa naissance; le théâtre

et l'académie lui eussent été fermés; et s'il eût osé publier quelques ouvrages, les sarcasmes philosophiques auraient empêché même de les lire.

M. de la Harpe ayant paru dans le monde de très-bonne heure, et n'y ayant trouvé que des opinions conformes à celles des philosophes, avait adopté, sans y réfléchir, les dogmes faciles qui laissent un champ libre aux passions de la jeunesse. Cependant son goût décidé pour la saine littérature le préserva toujours des excès auxquels se livrèrent les sophistes de son temps; ne pouvant les attaquer ouvertement, il faisait sentir, d'une manière indirecte, leur absurdité, soit dans la conversation, soit dans des écrits polémiques. On a vu l'opinion qu'il s'était formée de Diderot, et la hardiesse qu'il eut de le combattre dans un moment où le parti nombreux du philosophe avait tant d'influence dans la littérature.

La première démarche publique que M. de la Harpe fit auprès des philosophes, fut de dédier Warwick à M. de Voltaire. Sa lettre ne contient aucune opinion que le bon sens ou le goût puissent désavouer : l'auteur s'élève principalement contre les maximes et les sentences que l'on avait alors coutume de semer dans les tragédies; il soutient avec raison qu'elles nuisent aux développemens des passions, et que, s'éloignant du ton naturel, elles détruisent entièrement l'illusion théatrale. On sait que M. de Voltaire, dans ses meilleures pièces, n'était pas exempt de cette espèce de défaut; M. de la Harpe s'aveuglait peut-être sur les productions d'un poëte pour lequel il avait une admiration exagérée, ou plutôt il avait assez d'usage et de

connaissance des hommes pour croire que Voltaire ne s'appercevrait point qu'une lettre pleine des éloges les plus pompeux, était une critique indirecte de ses tragédies. M. de Voltaire qui était chef de la secte, mit beaucoup d'art dans sa réponse. Fâché que le jeune homme ne se fût pas déclaré ouvertement pour les opinions nouvelles, il chercha à l'engager par les louanges qu'il lui donna. Sa lettre en apparence très-frivole, contient des injures contre Fréron, et de fades plaisanteries sur les prêtres : M. de la Harpe ne croyant pas pouvoir se dispenser de l'imprimer au-devant de Warwick, se fit un ennemi irréconciliable du rédacteur de l'Année littéraire, et se trouva naturellement, quoique sans son aveu formel, placé au nombre des philosophes modernes.

La dédicace de Warwick ne plut pas cependant à tous les philosophes. Diderot principalement trouva que les principes de l'auteur étaient tout-à-fait en contradiction avec les Nouvelles Poétiques. Il ne put cacher son humeur : M. de la Harpe raconte une conversation qu'il eut à ce sujet avec le philosophe: Diderot y joue un rôle fort comique. « Je l'avais à-peu-près perdu de vue » pendant deux ans, dit M. de la Harpe dans » ses notes manuscrites, lorsque je donnai » mon premier ouvrage de théâtre. J'allai le voir » deux ou trois mois après le succès de Warwick » qui avait été très-grand; j'y trouvai M. de » Pezai, mon camarade de collège, et encore un » peu mon ami, quoique celui de Dorat qui » n'était plus le mien. Diderot était très-piqué » de mon éloignement, et encore plus de ce que » je ne lui avais point fait part de ma première » tragédie, et encore plus de ce qu'elle avait

» fait une fortune au théâtre assez grande pour
» donner à l'auteur un rang dans la littéra-
» ture. Je vis tout cela clair comme le jour
» dans l'accueil froid et digne qu'il me fit devant
» un tiers, et dans l'aigreur de ses premières
» phrases qui ne furent guères que des repro-
» ches. Il affecta de ne pas me dire un mot de
» ma pièce : mais Pezai en parla de manière
» qu'il fut obligé de dire qu'il ne l'avait pas lue.
» Cela était peu poli ; mais il est vrai aussi que
» je ne la lui avais pas envoyée, et c'était un
» manque d'attention. La conversation tomba
» sur la lettre à Voltaire, qui est au-devant de
» la pièce et qui a fait quelque bruit. — Cette
» lettre est vaine, me dit gravement Diderot,
» oubliant qu'il n'avait pas lu la pièce. — Quoi,
» lui dis-je, vous n'avez pas lu Warwick, et
» vous avez lu la lettre à Voltaire ! — Son em-
» barras fut sensible, il rougit et fut entière-
» ment décontenancé, au point de balbutier
» quelques mots qui m'avertirent de ne pas le
» presser là-dessus. Je n'ai point oublié l'effet
» que produisit sur moi le pitoyable rôle que
» jouait alors devant témoin un homme de l'âge
» de Diderot, uniquement pour avoir menti,
» et menti par vanité et par humeur. — Jamais
» je n'ai pu souffrir le mensonge et les menteurs
» (ce qui ne signifie pas que je n'aie souvent
» menti comme un autre, et sur - tout par le
» même motif, par vanité); mais combien le
» *philosophe* me parut petit et humilié pour
» avoir voulu humilier un jeune homme qui ne
» lui devait rien, et qui n'avait été à son égard
» qu'indifférent ou négligent! cette prétention à
» protéger et à dominer acheva de me dégoûter
» de lui. »

Il est difficile de s'exprimer avec plus de franchise : M. de la Harpe ne s'épargne pas plus qu'il n'épargne Diderot : cet aveu naïf de sa vanité augmente la confiance que l'on doit accorder à ses jugemens. On a vu qu'il parle ici de Dorat et de Pezai, avec lesquels il eut quelques liaisons en finissant ses études : nous aurons bientôt occasion de nous étendre sur ses rapports avec eux.

Le produit des représentations de Warwick ne suffisait pas à l'existence d'un jeune homme admis dans la haute société, et qui n'était pas habitué à une grande économie. Il était donc nécessaire qu'il trouvât des moyens de s'occuper d'une manière lucrative. La rédaction d'un journal pouvait seule remplir ce but. La réputation déja très-grande de M. de la Harpe le fit admettre au nombre des rédacteurs de la Gazette Littéraire, journal entièrement livré aux philosophes, mais où l'on trouvait quelquefois des articles piquans. Marmontel, Saurin, Damilaville y fournissaient des extraits; Voltaire même déja très-vieux y travaillait. M. de la Harpe fut le seul qui gardât quelque mesure : la prévention et l'esprit de parti ne l'égarèrent jamais au point de dénigrer les talens, et de prôner la médiocrité ; il donna dès-lors l'idée de ce qu'il deviendrait dans la carrière de la critique. La Gazette Littéraire était principalement dirigée contre le journal de Fréron. Ce dernier déja très-irrité de la réponse que Voltaire avait faite à la dédicace de Warwick, ne pardonna point à M. de la Harpe de s'être mis au nombre de ses ennemis déclarés; dès ce moment l'Année Littéraire offrit une multitude de diatribes contre Warwick et son auteur; on poussa même l'aveu-

glement de la haine jusqu'à lui refuser toute espèce de talens : ces critiques injustes qui ne pouvaient que nuire à l'excellente cause défendue par Fréron, ne produisirent pas l'effet qu'il attendait. Elles donnèrent souvent les chagrins les plus amers à un jeune homme qui n'avait de ressource que dans son talent; mais le public ne se laissa point entraîner par ces jugemens passionnés; la tragédie de M. de la Harpe se soutint au théâtre avec le même éclat.

L'occasion se présenta bientôt d'apprécier la solidité des observations littéraires du nouveau critique. Ce n'est point lorsqu'on se borne à juger des ouvrages qui ne produisent aucune sensation, que l'on peut faire ses preuves de discernement et de goût dans un journal; les anciennes traditions et la routine suffisent pour ne point s'égarer : c'est lorsqu'il paraît de ces productions hardies qui réunissent d'abord tous les suffrages, quoique les règles de l'art n'y soient pas observées; c'est alors que l'homme doué d'un bon esprit, familier avec les classiques, et digne de prononcer sur un art dans lequel il s'est exercé avec succès, ose s'élever contre l'opinion générale, trouve des défauts où les autres ont cru appercevoir des beautés, et ne sortant point des bornes de la critique modérée, prouve au public que son admiration a été surprise. Le Siége de Calais qui fut joué à cette époque, eut un succès comparable à celui du Cid : cette pièce offre quelques beautés; mais, sous plusieurs rapports, elle doit être placée au nombre des ouvrages dont on vient de parler. M. de la Harpe fut le seul critique qui ne se laissa point entraîner par l'enthousiasme général. Dans deux articles

pleins de sens et de raison, il releva sans ménagement les défauts de la pièce, et ne négligea rien en même temps pour faire admirer le petit nombre de conceptions heureuses qu'elle présente. Cette critique aussi juste que modérée fit beaucoup de bruit dans le temps; M. de Voltaire, qui n'aimait pas du Belloy, en félicita hautement M. de la Harpe : il chercha en même temps à l'engager dans ses querelles, et à le rendre l'instrument de ses passions. C'était toujours par des louanges que le vieux philosophe séduisait les jeunes gens. M. de la Harpe travaillait alors à sa tragédie de Timoléon : M. de Voltaire, qui déja plusieurs fois avait écrit des libelles contre Crébillon, voulait qu'on le lui sacrifiât entièrement, et le jeune poëte lui paraissait assez fort pour détruire cette vieille réputation. « Il y a de belles choses dans » Rhadamiste, dit-il à M. de la Harpe; mais » j'espère que votre Timoléon vaudra mieux. » « Il y a plus que des belles choses dans Rhadamiste, répondit M. de la Harpe; il y a une » belle tragédie. »

Quoique M. de la Harpe se fût élevé avec force contre les défauts du Siège de Calais, le succès extraordinaire de cette pièce l'avait engagé à s'exercer dans le même genre, espérant sans doute qu'il pourrait en éviter les inconvéniens. Parmi les sujets que présente l'histoire de France, il n'en trouva un qu'à l'époque la plus reculée. Pharamond lui parut offrir la couleur des temps héroïques, et des mœurs neuves et théatrales : il chercha à rendre l'intrigue intéressante, et à y faire entrer quelques coups de théâtre beaucoup moins invraisemblables que ceux de du Belloy. Le plan de cet ouvrage

était presque arrêté, lorsque M. de la Harpe céda aux invitations de M. de Voltaire, et fit un voyage à Ferney. Travaillant sous les yeux d'un homme qui connaissait si bien tous les moyens de succès, encouragé par ses conseils, traité par lui comme son fils, il était à présumer que cette retraite du jeune poëte produirait un ouvrage du plus grand effet. Cependant M. de Voltaire n'en jugeait pas très-favorablement. Dans une de ses lettres, il s'exprime à ce sujet d'une manière aussi positive que spirituelle. « J'ai chez moi, dit-il, l'auteur » de Warwick; il fait une tragédie tirée de » l'histoire de France : mais il est à craindre » qu'il ne lui arrive la même chose qu'aux bû- » cherons qui prétendaient tous recevoir une » coignée d'or, parce que Mercure en avait » donné une d'or à un de leurs compagnons » pour une de bois. (Allusion au Siège de » Calais.) Les sujets tirés de l'histoire de son » pays, ajoute Voltaire, sont très-difficiles à » traiter. » Les pressentimens de M. de Voltaire furent bientôt réalisés ; Pharamond tomba, et l'auteur se jugeant avec autant de sévérité que le public, jeta sa pièce au feu. Les amateurs de la poésie regrettèrent quelques bons morceaux qui auraient pu être conservés.

M. de Voltaire n'aimait pas plus Piron que Crébillon : quelques épigrammes de l'auteur de la Métromanie, le succès soutenu de cette pièce qui mettait Piron au rang des poëtes les plus distingués du 18.e siècle, avaient excité la haine et la jalousie d'un homme qui aurait voulu être le premier dans tous les genres. Il conseilla à M. de la Harpe de refaire le Gustave de Piron ; lui-même avait tenté, quelques

années auparavant, d'anéantir par ce moyen les tragédies de Crébillon; et quoiqu'il n'eût triomphé que deux fois dans cette lutte, il ne craignait pas d'exposer un jeune débutant à l'affront d'attaquer sans succès un poëte dont la réputation était faite. M. de la Harpe eut la faiblesse de céder à ce conseil : la représentation de son Gustave fut à peine achevée. On y trouva quelques morceaux brillans; mais la faiblesse des derniers actes, et sur-tout la prévention qu'on avait conçue contre une entreprise qui annonçait trop d'orgueil, soulevèrent la majorité du public. Il y eut beaucoup d'épigrammes lancées contre l'auteur, et le parterre ne conservant aucune espèce de ménagement, s'écria de toutes parts : *Rendez-nous Piron*. On se tromperait cependant si l'on n'attribuait qu'à un orgueil déplacé cette entreprise de M. de la Harpe; avec son goût excellent il avait senti les défauts essentiels de l'ancien Gustave; il ne s'était trompé que sur les beautés qui tiennent au sujet, et dont il était impossible de faire usage sans être accusé de plagiat.

On voit que si les premiers pas de M. de la Harpe dans la carrière dramatique furent marqués par un grand succès, il éprouva ensuite, et à trois reprises différentes, tous les désagrémens que présente cette orageuse carrière. Les tragédies de Timoléon, Pharamond et Gustave, chacune d'un genre différent, furent jugées avec une extrême sévérité : la première eut quelques représentations peu suivies; les deux autres ne furent jouées qu'une fois.

L'auteur, qui, après Warwick, s'était cru le successeur des grands maîtres, et s'était flatté que sa réputation ne pourrait plus souffrir

d'atteinte, tomba tout-à-coup de l'excès de la confiance à l'excès du découragement. Qu'on se figure la position d'un jeune homme qui n'a de ressource que dans son talent, et qui se voit repoussé trois fois de suite de la carrière où il a commencé par obtenir un triomphe; que l'on se peigne les tourmens de la vanité blessée, joints aux inquiétudes douloureuses d'un état peu éloigné de l'indigence, et l'on pourra se faire une idée de la position où se trouvait alors M. de la Harpe. En renonçant au théâtre pour quelque temps, il se consacra plus que jamais à la littérature qui paraissait être son élément. Les concours académiques ouverts dans presque toutes les villes de France, offraient alors aux jeunes gens les moyens de se faire connaître, et leur procuraient, s'ils obtenaient des prix, des ressources pécuniaires quelquefois assez considérables. L'académie française avait introduit l'usage de proposer l'éloge des grands hommes, ou la solution de quelque question, soit morale, soit philosophique. Cette branche de littérature créée nouvellement pour répandre les principes des sophistes, et pour enrôler dans la secte les jeunes gens qui annonçaient des dispositions, était très en faveur; et Thomas, dont elle avait fait la réputation, s'était permis d'introduire un genre d'éloquence absolument opposé à la manière des anciens et à celle de nos grands orateurs de la chaire. M. de la Harpe qui partageait, quoique avec beaucoup de modération, les opinions nouvelles, s'exerça dans ce genre qu'il perfectionna. On peut le dire, sans craindre d'être démenti par aucun homme de goût, seul de tous ses contemporains, M. de

la Harpe donna à l'éloquence académique le ton qui lui convient; il sut la débarrasser de l'appareil philosophique, de la lenteur des énumérations, du faste des mots et des tournures pédantesques, défauts justement reprochés à Thomas.

Un ami de collège aussi peu favorisé de la fortune que l'était M. de la Harpe, se rapprocha de lui à cette époque. C'était Chamfort, bel-esprit plus que littérateur, avide de la faveur des grands qu'il méprisait et détestait au fond de son cœur, naturellement ingrat et ne cherchant point à dissimuler ce vice; insolent et bas selon que son intérêt pouvait l'exiger; et faisant excuser son cynisme effronté par un agrément dans la conversation, trop recherché dans une société disposée à tout passer à quelqu'un qui savait l'amuser. M. de la Harpe ne connaissait Chamfort que par ses qualités extérieures; celui-ci peu instruit et très-paresseux, voyait souvent l'auteur de Warwick, et recueillait dans ses entretiens où il avait l'art de le faire parler sur le sujet qu'il avait en vue, des jugemens et des résultats qu'il n'aurait pu se procurer seul. Cette société où M. de la Harpe mettait toute sa franchise, et Chamfort toute son adresse, ne pouvait durer long-temps; l'élève apprit à vaincre son maître en faisant usage de ses lumières; et lorsque l'académie de Marseille eut couronné ce bel-esprit qui se flattait d'avoir parlé dignement de la Fontaine, Chamfort rompit avec un ami dont il croyait ne plus avoir besoin.

M. de la Harpe s'était marié depuis quelque temps: n'ayant personne qui pût diriger son choix, il avait épousé une jeune personne

née de parens pauvres, mais qui avait reçu une éducation soignée. Il eut l'imprudence d'inspirer à sa femme le goût de la littérature; il lui faisait suivre assidument le théâtre Français, et voulait qu'elle fût en état de causer avec lui sur les objets qui l'occupaient, et même de lui donner des conseils. Madame de la Harpe trop occupée de littérature et se livrant exclusivement à la déclamation pour laquelle elle avait beaucoup de talent, ne sut point prévoir les chances malheureuses que son mari pouvait éprouver : et après la chûte de Gustave, il paraît que les jeunes époux se trouvèrent dans la détresse la plus cruelle. M. de Voltaire leur proposa de passer quelque temps à Ferney pour rétablir leurs affaires.

Ferney offrait alors un coup-d'œil fort singulier : c'était le centre de la correspondance philosophique. Aucune mesure n'était prise par la secte sans qu'elle eût consulté son patriarche. Les jeunes initiés regardaient comme un devoir de faire au moins une fois en leur vie un pélerinage dans ce village du pays de Gex; et cette manie ne se bornait point à ceux qui faisaient métier de la philosophie. Les hommes de la cour, les magistrats, les bourgeois même qui se piquaient de penser, s'imposaient la même obligation. C'était une affluence qui ne diminuait jamais; et comme le château et le village de Ferney n'eussent pas suffi pour contenir tant de pélerins, il y avait à Genève des maisons qui leur étaient spécialement destinées; objet de spéculation dont les Genevois savaient très-bien profiter. L'accueil que recevaient tant de curieux différait suivant leur rang ou leur réputation. Quand c'étaient des grands seigneurs et

des philosophes Français ou étrangers, on les admettait dans l'intimité, en rendant cependant beaucoup plus d'honneur aux étrangers qu'aux Français, car il était reçu en philosophie qu'il fallait mépriser et dénigrer son pays. S'il se présentait des curieux dont les noms fussent peu connus, ils se croyaient très-honorés quand on les invitait à un repas où n'assistait point l'homme pour lequel ils avaient fait le voyage. Quelques-uns moins favorisés n'obtenaient que la permission de se placer en haie dans une salle où passait quelquefois M. de Voltaire : souvent leur attente était trompée; mais ils ne regrettaient pas le temps qu'ils avaient perdu. Quand ils avaient été assez heureux pour voir un moment leur idole, ils retournaient satisfaits; et si on leur avait fait l'honneur de leur adresser quelques mots, c'était un texte de conversation pour toute leur vie. M. de Voltaire jouissant ainsi de presque tous les honneurs qu'on rend aux rois, trouvait encore qu'il manquait quelque chose à sa gloire. Habitué à écrire familièrement à plusieurs princes régnans, il aurait voulu que quelques-uns de ces princes se détournassent de leur voyage pour venir à sa cour. On sait l'humiliation qu'il éprouva quelques années après, pour s'être flatté que l'empereur Joseph II lui ferait une visite : peut-être le jeune prince, alors peu éloigné de partager les systêmes des philosophes, aurait-il fait cette démarche; les conseils de Marie-Thérèse lui sauvèrent ce ridicule.

Ce fut dans cette cour, la première qu'un poëte aît formée autour de lui, que M. et madame de la Harpe arrivèrent au moment où elle était si brillante. M. de Voltaire avait

élevé un théâtre où il représentait lui-même ses anciennes tragédies, et où il essayait celles qu'il avait composées nouvellement. L'auditoire se formait des étrangers que le desir de le voir attirait à Ferney et à Genève, de quelques Genevois beaux-esprits, et des officiers Français dont les régimens étaient en garnison dans le voisinage. Les principaux acteurs étaient M. de Voltaire qui s'était chargé des rôles de vieillards, madame Denis qui jouait les amantes passionnées, un imprimeur de Genève, appelé Cramer, qu'on habillait en Gengis-kan ou en Orosmane, et Chabanon qui avait l'emploi des jeunes premiers. Le spectacle était suivi d'un soupé et d'un bal. Cette troupe d'amateurs que M. de Voltaire, dans son enthousiasme, mettait souvent au-dessus des comédiens Français, n'était cependant pas tout-à-fait complète même à ses yeux. Madame Denis n'était plus assez jeune pour jouer Aménaïde, et Cramer manquait de noblesse; M. et madame de la Harpe remplacèrent souvent ces deux acteurs; ils s'étaient exercés à l'art de la déclamation, et doués l'un et l'autre d'une figure agréable et d'un bel organe, ils réunirent tous les suffrages. M. de Voltaire, dans sa correspondance, ne tarit pas sur les éloges qu'il donne à leurs talens.

La tragédie nouvelle que M. de Voltaire fit représenter le plus souvent, fut celle des *Scythes*; M. de la Harpe ne partageait pas l'enthousiasme qu'elle inspirait dans la société de Ferney. En conservant autant que son caractère plein de franchise pouvait le lui permettre, les égards qu'il devait au vieux poëte, il cherchait à lui faire sentir la faiblesse de cette production;

souvent même il se permettait de changer des tirades entières du rôle dont il était chargé, sans que cette hardiesse parût déplaire à M. de Voltaire. Ce fut à cette époque qu'il fit les premières démarches pour entrer à l'académie : une tragédie restée au théâtre, deux discours couronnés, lui donnaient des droits supérieurs à ceux de plusieurs académiciens. Mais n'ayant presque jamais fait céder ses principes de critique aux opinions des novateurs, il pouvait craindre des adversaires même dans le parti philosophique. Marmontel avait fait paraître sa Pharsale l'année précédente, et son discours préliminaire avait offert une poëtique que le bon goût devait combattre : M. de la Harpe ayant été le premier à se présenter dans la lice, craignait avec raison que Marmontel ne mît obstacle à son admission, M. de Voltaire se chargea d'arranger cette affaire ; comme le traducteur de Lucain lui avait beaucoup d'obligations, il y avait lieu de croire qu'une pareille médiation leverait tous les obstacles. « Il a paru vous » combattre un peu au sujet de Lucain, écri» vait M. de Voltaire à M. Marmontel ; mais » c'est en vous estimant et en vous rendant jus» tice, et vous pourrez être sûr d'avoir en lui » un ami attaché et fidèle. » Marmontel ne se montra pas difficile sur cette réconciliation ; afin de plaire à Voltaire, il s'unit avec d'Alembert pour frayer à M. de la Harpe la route de l'académie, ce qui n'empêcha pas le critique de relever les erreurs de son protecteur toutes les fois qu'elles purent avoir un résultat dangereux.

Pendant son séjour à Ferney, M. de la Harpe s'occupait des moyens de rétablir ses affaires, en entreprenant quelque ouvrage de longue ha-

leine dont le débit fût assuré. Il entretenait une correspondance assez suivie avec les principaux libraires de Paris, dont il pouvait seconder les spéculations. Ce fut alors que Panckoucke lui proposa de traduire la *Secchia rapita* du Tassoni. Ce poëme que l'on a mal-à-propos voulu comparer à l'un des chefs-d'œuvre de Boileau, ne présente ni la gaieté piquante, ni la grace, ni la fine critique que l'on trouve dans le Lutrin. L'ensemble est vicieux, le plan trop compliqué; et les détails presque toujours grotesques, n'ont jamais l'élégance et l'agrément que l'on exige dans ce genre. D'ailleurs ce poëme beaucoup trop long n'a rapport qu'à des circonstances ignorées aujourd'hui dans le pays même où le poëte a placé la scène. Il est à présumer que M. de la Harpe fit ces réflexions lorsque Panckoucke lui proposa de traduire la *Secchia rapita*. Le dégoût que lui inspirait un ouvrage qui ne se conciliait pas avec ses principes de critique, et plus encore la crainte de concourir à une entreprise qui n'aurait pas été avantageuse pour le libraire, le portèrent à refuser Panckoucke.

Tandis que M. de la Harpe retiré à Ferney se trouvait presque sans ressources, et venait d'éprouver plusieurs humiliations, Dorat brillait à Paris, où les principales coteries de cette capitale l'avaient mis à la mode. Il est vrai que ses triomphes le ruinaient; les magnifiques éditions de ses bluettes, les dépenses considérables qu'il faisait pour remplir le parterre aux premières représentations de ses pièces, préparaient la fin malheureuse à laquelle il ne put échapper; mais on sait qu'à Paris l'engouement repousse toute espèce d'examen; le bruit que l'on y fait tient

lieu de talent et de mérite ; et Dorat qui ne négligeait aucun moyen de se faire valoir, avait une assez grande influence sur l'opinion publique en matière de littérature. M. de Voltaire lui-même se croyait obligé à des ménagemens avec lui. Dorat, étourdi par les éloges que lui prodiguaient quelques journalistes, avait la folle vanité de rivaliser avec l'auteur de Zaïre ; comme lui, il s'exerçait dans plusieurs genres différens ; et sans instruction solide, sans véritable talent, n'ayant qu'un instinct assez heureux pour le persifflage de société, il faisait paraître alternativement des tragédies, des comédies, des poëmes, des héroïdes, des odes, des fables, etc. M. de Voltaire s'était quelquefois moqué de ces ridicules prétentions ; cependant il n'avait rien écrit contre Dorat ; celui-ci d'autant plus sensible à la critique que son orgueil était moins fondé, répondit par une satyre aux conversations de Ferney, où probablement M. de la Harpe avait quelque part. Cette pièce de vers irrita tous les amis de M. de Voltaire, et principalement le jeune homme qui lui avait le plus d'obligations. M. de la Harpe y répondit d'une manière très-piquante. Dorat crut d'abord que cette réponse était de M. de Voltaire ; bientôt il sut que M. de la Harpe en était l'auteur. Alors il mit en mouvement toutes ses coteries pour nuire à celui qu'il regardait comme son ennemi ; on sent l'effet que cette cabale dut produire dans un moment où l'auteur de Warwick venait d'être jugé avec tant de sévérité, et où son éloignement de Paris le mettait dans l'impossibilité de se défendre. M. de Voltaire chercha mais en vain à fléchir Dorat. Il est assez singulier de voir celui qui était

considéré comme le premier poëte de son siècle, le chef d'un parti puissant dans la philosophie et dans la littérature, parler comme un suppliant à un homme tel que Dorat. « Je viens, » lui écrivit-il, de parler de cela à M. de la » Harpe : il m'a dit qu'il était très-affligé d'a- » voir eu à se plaindre de vous. Je vous prie de » considérer que c'est un jeune homme qui a » autant de talent que peu de fortune. Il a une » femme et des enfans. Qui pourra seconder ses » talens, sinon des gens de lettres aussi ca- » pables d'en juger que vous ? »

Les sollicitations de M. de Voltaire ayant eu peu d'effet, M. de la Harpe tomba presque dans le découragement. Quelques offres assez avantageuses lui furent faites pour la Russie ; chargé d'une éducation, il aurait pu y acquérir comme tant d'autres une sorte d'aisance après de longs travaux. Il fut tenté un moment de prendre ce parti ; mais les observations de M. de Voltaire, appuyées d'espérances flatteuses, lui firent abandonner ce projet.

Les distractions continuelles de Ferney, les inquiétudes qui tourmentaient sans cesse M. de la Harpe, ne lui permirent pas de terminer un ouvrage de longue haleine pendant le séjour de treize mois qu'il fit chez M. de Voltaire. Il paraît cependant qu'il traça quelques scènes de la tragédie des Barmécides, qui ne fut jouée que long-temps après ; ce fut aussi à cette époque qu'il composa, sous les yeux de M. de Voltaire, la réponse à l'épître de l'abbé de Rancé. Cette pièce porte l'empreinte de la tristesse et du découragement auquel l'auteur était livré : on y reconnaît cette haine pour les institutions que les jeunes gens montrent dans le

malheur, lorsqu'ils ne cherchent de consolation que dans une fausse philosophie. Elle offre quelques beaux vers; mais l'ensemble est froid et monotone. D'après les dernières intentions de M. de la Harpe, elle n'entre point dans la collection de ses œuvres.

Les espérances que M. de Voltaire avait fait concevoir à M. de la Harpe étaient fondées sur la protection de M. de Choiseul, alors tout puissant. M. de Voltaire avait plus d'une fois parlé au ministre de son élève; il pensait que si ce jeune homme savait profiter de la bienveillance qu'on avait pour lui, sa fortune et sa réputation littéraire pourraient se relever. M. de la Harpe était peu propre à se prévaloir de cette disposition. Naturellement plein de franchise et de hauteur, il ne pouvait se plier aux démarches nécessaires pour s'introduire rapidement près du ministre. Il n'obtint donc à son retour de Ferney que des espérances incertaines et éloignées. Ne trouvant de ressource assurée que dans son travail, il rentra de nouveau dans la carrière de la critique. Lacombe, propriétaire et rédacteur du Mercure, l'associa à son entreprise. C'était un libraire qui se mêlait de littérature sans avoir un talent marqué pour aucun genre; mais comme il débitait les ouvrages des philosophes, comme il trouvait les moyens de les faire passer malgré les défenses, il était très-aimé de M. de Voltaire, dont il favorisait ce que le philosophe appelait ses *espiègleries*. Son journal, qui n'avait d'autre mérite que celui de répandre les opinions à la mode, prit une nouvelle face lorsqu'il fut entre les mains de M. de la Harpe. La saine critique, les dissertations lumineuses, les apperçus vastes et pro-

fonds remplacèrent les déclamations sophistiques dont ce journal avait été rempli.

Une nouvelle occasion d'acquérir de la gloire et de travailler utilement se présenta bientôt. M. Dupati fit proposer par l'académie de la Rochelle l'éloge de Henri IV. Il paraît que l'intention secrète du fondateur de ce concours était moins de demander le panégyrique du héros, que de faire faire l'apologie des protestans. Cette intention se découvre dans un mot qui échappa à M. Dupati, et qui a été conservé dans les ouvrages du temps. A une séance de l'académie, il parla ainsi des Calvinistes : « Ce » n'est pas au milieu d'eux que Henri IV aurait » dit à Sully ; *mon ami, ils me tueront.* » M. de la Harpe n'était pas dans le secret ; son éloge ne remplit pas le but qu'on s'était proposé ; il n'obtint que l'*accessit.*

Les recherches qu'il avait été obligé de faire sur les règnes orageux de Charles IX et de Henri III, lui inspirèrent l'idée de composer une histoire de la Ligue. Son plan étant arrêté, il consulta M. de Voltaire et le pria de lui ménager un arrangement avantageux avec les libraires de Genève : il ignorait que ces spéculateurs ne hasardent presque jamais une entreprise douteuse, et que, s'ils paient chèrement l'ouvrage d'un homme dont la réputation est faite, ils sont d'une extrême parcimonie à l'égard d'un talent peu connu. L'exemple de Robertson avait séduit M. de la Harpe ; cet historien, très-célèbre dans son pays, venait de tirer un excellent parti d'un de ses ouvrages. M. de Voltaire répondit avec franchise à M. de la Harpe, et lui enleva tout espoir : « Vous savez, lui écri» vit-il, que les libraires mes voisins ne sont

» pas gens à encourager la jeunesse, comme » on fait à Paris. Je craindrais fort que vous ne » perdissiez votre temps, et je vous conseille » de l'employer à des choses qui vous soient » plus utiles. Je voudrais que chacune de vos » lignes vous fût payée comme à Robertson. » A ce moment parut l'*Esprit de la Ligue* de M. Anquetil. Cet ouvrage qui eut beaucoup de succès, acheva de décider M. de la Harpe à abandonner le travail qu'il avait entrepris. On voit que jusqu'à présent le jeune auteur n'avait rien négligé pour s'occuper utilement; les luttes continuelles qu'il avait à soutenir contre le besoin ne nuisaient point à l'activité de son esprit toujours rempli de spéculations littéraires extrêmement variées.

Enfin, les efforts que M. de Voltaire faisait pour M. de la Harpe, près du duc de Choiseul, commencèrent à lui être de quelque utilité; mais quoique protégé par le ministre, il n'était point encore parvenu à entrer dans son intimité. M. de Voltaire tâcha de lui procurer cet avantage. Dans une épître flatteuse qu'il adressa à la duchesse, il parle ainsi à l'auteur de Warwick :

Toi dont le goût formé voudrait encor s'instruire,
Entre Mars et Vénus tâche de t'introduire.
Déja de leurs bienfaits tu connais le pouvoir;
Il est un plus grand bien : c'est celui de les voir.
Mais ce bonheur est rare, et le dieu de la guerre
Garde son cabinet dont on n'approche guère.
Je sais plus d'un brave homme à sa porte assidu,
Qui lui doit sa fortune, et ne l'a jamais vu.

M. de la Harpe ne tarda point à être admis chez le ministre, et M. de Choiseul apprécia bientôt son mérite. Souvent il se délassait du soin des affaires dans des conversations litté-

raires que le poëte avait l'art de rendre très-agréables en écartant les difficultés des matières les plus épineuses. L'extrême liberté que M. de la Harpe portait dans les discussions plaisait au duc, peu accoutumé à trouver tant de franchise dans ceux qui l'entouraient : cela lui paraissait piquant ; il s'y prêtait volontiers; et l'on a entendu dire à madame de Choiseul qu'elle avait été plus d'une fois étonnée du ton d'autorité que le littérateur prenait avec le ministre. Ces entretiens donnèrent lieu à un nouvel ouvrage de M. de la Harpe. Un jour le duc témoigna des regrets de ce que Suétone n'était pas traduit en français, et parut curieux de lire cet auteur. M. de la Harpe, voulant témoigner sa reconnaissance au ministre, traduisit à la hâte l'historien Latin ; et au bout de deux mois, il présenta son travail à son protecteur. Cette traduction bien écrite, mais peu fidèle, eut un grand succès dans la société de M. de Choiseul. Trop flatté des éloges qu'il reçut, M. de la Harpe publia cet ouvrage imparfait; et comme il avait beaucoup d'ennemis, on releva ses fautes avec un acharnement presque sans exemple ; il en convint avec sa franchise ordinaire : cette conduite pleine de vigueur que ses adversaires étaient loin d'attendre, l'empêcha de succomber à ce nouveau désagrément, plus mérité que les autres.

C'était par un drame que M. de la Harpe devait se relever entièrement dans l'opinion publique, et acquérir enfin cette réputation solide qui met un auteur à l'abri des critiques injustes. Mélanie déja connue depuis quelque temps par M. de Voltaire, et prônée dans sa correspondance, excitait une grande sensation avant d'être

imprimée. Cette pièce dirigée contre les vœux monastiques, était vivement attendue; les philosophes le moins en état de juger un ouvrage poëtique, en faisaient une affaire de parti. D'Alembert se montrait sur-tout l'un des plus grands admirateurs de ce drame, qui eut un succès prodigieux dans les sociétés de Paris. Voici comment se faisaient les lectures. D'Alembert ne manquait pas d'accompagner M. de la Harpe; il avait un air sérieux et composé qui fixait d'abord l'attention : au premier acte, il faisait remarquer les apperçus philosophiques de l'ouvrage, ayant soin d'en outrer les conséquences; ensuite, profitant du talent qu'il avait pour imiter, il *pleurait* toujours aux mêmes endroits; ce qui imposait aux femmes sur-tout la nécessité de s'attendrir : de quelle froideur n'auraient-elles pas été accusées si elles avaient eu les yeux secs au moment où un philosophe pleurait? Cette comédie souvent répétée valait à d'Alembert de grands éloges sur sa sensibilité; elle donnait en même temps à Mélanie toute la vogue d'une mode nouvelle. « Vous avez pour » vous, écrivait M. de Voltaire à M. de la » Harpe, les *philosophes* et les femmes; avec » cela on va loin. » Mélanie cependant n'a pas eu le sort de ces ouvrages éphémères qui disparaissent avec les circonstances qui les ont produits; le style l'a maintenue dans l'estime des amateurs de la poësie; c'est pour cela que l'auteur l'a corrigée dans ses dernières années, en substituant aux déclamations philosophiques les sentimens de religion qui devaient entrer dans ce sujet.

Cette manie de prôner les ouvrages favorables à leur parti, était très-commune chez

les philosophes. Ils y mettaient un enthousiasme qui, dans tout autre temps, n'eût paru qu'un charlatanisme ridicule. On a vu la manière dont d'Alembert jouait ces sortes de comédies; les notes de M. de la Harpe vont nous apprendre comment Diderot soutenait les drames. Ce rapprochement peut être assez curieux.

« Diderot, dit M. de la Harpe, s'attacha » particulièrement Sedaine en l'honneur du » drame en prose, de la tragédie bourgeoise et » du genre honnête, et il crut fermement qu'il » avait fait de Sedaine un disciple. Sedaine qui, » sans être écrivain, avait un talent dramatique » très-réel, se laissa aimer et prôner par Diderot, » mais se garda bien de rien faire d'après ses » avis; et d'autant moins que naturellement » original, il ne suivait jamais que ses propres » idées bonnes ou mauvaises. Son dialogue » propre à la scène, quoique peu fait pour la » lecture, était aussi naturel que celui de Di- » derot était emphatique et forcé, ce qui n'em- » pêchait pas que Diderot n'eût l'air de regarder » *le Philosophe sans le savoir* comme une con- » quête pour son genre. Ce succès fut d'abord » très-disputé à cause du vide des deux pre- » miers actes, des invraisemblances et des pe- » tites niaiseries répandues de temps à autre. » Mais la vérité et l'intérêt du fond l'empor- » tèrent. Diderot courut un soir chercher Se- » daine qui s'amusait en garçon au fond du fau- » bourg Saint-Antoine, et lui annonça une » grande *réussite*, dont il était, comme on » voit, beaucoup plus occupé que l'auteur. » Celui-ci m'a conté plus d'une fois qu'il avait » ri de bon cœur de l'enthousiasme de Diderot » qui arrivait tout essoufflé, tout suant, tout

» larmoyant, faisant de grands cris et de grands
» bras : *victoire, mon ami, victoire ;* et de
» suite un long narré de la représentation.
» Sedaine un peu froid et réservé par caractère,
» le regarde avec l'attention d'un artiste devant
» son modèle, et sans lui dire un mot de sa
» bonne nouvelle : *Mon Dieu, M. Diderot,*
» *que vous êtes beau à voir comme vous voilà!*
» c'est tout ce qu'en eut Diderot pour sa course.
» Le mot de Sedaine est d'un observateur, et
» il l'était. »

Il paraîtra sûrement extraordinaire que l'on prodiguât tant d'efforts pour faire réussir des drames; mais il entrait dans la tactique des philosophes de ne négliger aucun des petits moyens qui pouvaient concourir à l'exécution de leurs projets. On était arrivé à cette époque distinctive des gouvernemens dégénérés, où l'importance attachée à des bagatelles prépare les plus grandes fermentations ; les disputes d'un comédien, les caprices d'une actrice produisaient quelquefois des divisions dans le ministère, et rappelaient, quoique d'une manière plus gaie, les querelles des cochers de Constantinople. Mélanie paraissait à M. de Voltaire une des plus fortes attaques que l'on pût porter à la religion : au moment où il reçut cette pièce, le comte d'Aranda venait de lui envoyer un édit qu'il avait surpris au roi d'Espagne contre le clergé de ce royaume : on sait que ce ministre initié dans les mystères de la société du baron d'Holback, cherchait à exécuter à Madrid les théories des philosophes Français. M. de Voltaire enchanté de cet envoi, doute cependant s'il ne doit pas préférer celui de Mélanie : « J'ai
» reçu cette semaine, écrit-il à M. de la Harpe,

» deux pièces qui m'ont bien consolé : premiè-
» rement la vôtre, et ensuite celle de M. le
» comte d'Aranda qui porte le dernier coup au
» fanatisme. » Ce n'est pas une des moindres singularités qu'offre l'esprit du dix-huitième siècle, que celle de mettre au même rang l'édit d'un roi et un drame.

Le succès de Mélanie donna à l'auteur une plus grande hardiesse dans ses critiques : il travaillait toujours au Mercure, et ses extraits passaient avec raison pour d'excellentes leçons de littérature. M. de Voltaire qui lisait ce journal, encourageait souvent son élève ; mais il prévoyait que cette doctrine ne pourrait produire son effet qu'à une époque éloignée. Sa prédiction est remarquable : « Mon cher enfant, lui
» dit-il, n'espérez pas rétablir le bon goût. Nous
» sommes en tous sens dans le temps de la plus
» horrible décadence. Cependant soyez sûr
» qu'il viendra un temps où tout ce qui est
» écrit dans le style du siècle de Louis XIV,
» surnagera, et où tous les autres écrits goths
» et vandales resteront plongés dans le fleuve
» d'oubli. » M. de Voltaire, en faisant cette prédiction, était loin de prévoir ce que devait coûter le retour tardif aux principes sains de la raison et du goût. Il était réservé à M. de la Harpe de survivre aux désastres que les sophistes préparaient alors, et de rétablir sur les ruines de leurs écoles, l'édifice dont ils étaient les destructeurs.

Lorsque M. de la Harpe commençait à jouir de la faveur générale, et à concevoir raisonnablement quelques projets de fortune, M. de Choiseul, son protecteur, fut disgracié. Un autre malheur suivit de près cette perte, et

compromit pendant quelque temps la sûreté du poëte. Une pièce de vers très-piquante contre le duc de Richelieu circulait alors dans les sociétés; elle fut attribuée à M. de la Harpe que l'on savait très-lié avec d'Alembert, ennemi déclaré du maréchal, mais trop timide pour écrire contre lui. On connaissait quel était le dévouement de M. de la Harpe pour ses amis, et l'on n'était pas éloigné de croire qu'il avait pu servir le ressentiment du philosophe. Il fallut toutes les sollicitations de M. de Voltaire pour appaiser le duc de Richelieu, qui consentit enfin à ne point demander d'ordre contre M. de la Harpe, mais qui lui refusa constamment son suffrage, lorsqu'il fut question de le faire entrer à l'académie.

Ces désagrémens ne l'arrêtaient point dans ses travaux. L'éloge de Fénélon qui obtint le prix à l'académie française, lui fit beaucoup d'honneur; les philosophes n'y admirèrent que quelques traits lancés contre Bossuet. Cet ouvrage, corrigé par l'auteur, reparaît dans cette édition; il ne présente plus aucune des propositions qui avaient mérité les justes censures de la Sorbonne.

D'Alembert n'exerçait point encore à l'académie française l'influence qu'il obtint par la suite. Duclos parvenu à un âge avancé, et devenu peu propre à un travail suivi, avait besoin d'un adjoint dans sa place de secrétaire perpétuel; d'ailleurs il avait perdu beaucoup depuis quelque temps dans l'esprit des philosophes. Son caractère plein de probité et de franchise, ne s'accordait pas avec les petites intrigues dont on se servait pour propager les nouvelles doctrines; on craignait ses indiscrétions. Il fut con-

venu que d'Alembert partagerait ses travaux; l'insouciance et les dégoûts que Duclos avait montrés, faisaient espérer qu'il laisserait à son adjoint tous les détails de la place, détails qui mettraient d'Alembert à portée de rendre au parti les plus grands services. M. de la Harpe qui n'était point initié dans ces mystères absolument étrangers à la littérature, vit avec plaisir que son protecteur acquérait un nouveau crédit dans l'académie; son espoir d'y être bientôt admis devint plus fondé. Duclos mourut quelque temps après. Les fonctions que d'Alembert avaient remplies lui donnaient des droits à la survivance; on lui offrit la place comme il s'y était attendu; mais il fit des façons pour l'accepter; sa feinte modestie trompa ceux qui pouvaient lui être contraires; il eut l'air de céder aux sollicitations de ses amis, et principalement de M. de la Harpe, qui le premier fut trompé par cette comédie.

M. de la Harpe, certain alors d'avoir une des premières places qui vaqueraient à l'académie, ne travailla qu'avec plus d'ardeur à mériter cette distinction. La réponse d'Horace à l'épître de Voltaire, l'Ombre de Duclos, pièces de vers pleines de facilité, de naturel et d'enjouement, lui procurèrent dans le monde plus de réputation que ses ouvrages sérieux; et lorsque son Éloge de Racine parut, il opposa un parti assez nombreux aux censeurs qui lui reprochèrent avec quelque raison son admiration outrée pour Voltaire, et son intention trop marquée d'abaisser Corneille.

Louis XV mourut, et les philosophes ne négligèrent rien pour s'emparer du nouveau règne. On sait quel fut leur succès, et com-

ment alors le ministère se trouva composé. M. Turgot, dont l'influence fut si marquée à cette époque, recherchait les gens de lettres; et fondant le succès de toutes ses spéculations sur l'opinion publique dont il connaissait peu l'inconstance, il desirait que ses opérations fussent prônées par des plumes exercées. M. de la Harpe était de tous les gens de lettres le moins propre à servir ainsi le ministère; cependant, comme il était peu versé dans les matières économiques, comme il était séduit par les vaines promesses de régénération que faisait M. Turgot, on pouvait attendre de lui des apologies dictées par la bonne-foi et par la persuasion. Cet espoir ne fut pas trompé : M. de la Harpe répondit aux avances qu'on lui fit, et ne tarda pas à se trouver compromis pour avoir parlé d'un objet qui n'était pas de sa compétence. On sait qu'il y eut une disette de grains pendant le ministère de M. Turgot : la révolte éclata à Paris et dans plusieurs provinces. Le parlement qui était opposé au ministère, favorisa le débit d'un livre dirigé contre les économistes; M. de la Harpe en rendit compte dans le Mercure, et le traita avec beaucoup de sévérité. Le parlement irrité sévit contre l'auteur de cet article, dont la liberté fut menacée pendant quelque temps. Voilà, comme on a pu le remarquer, la troisième fois que M. de la Harpe éprouva des désagrémens pour avoir écrit en faveur des personnes auxquelles il croyait avoir des obligations. Cependant cette dernière tracasserie n'eut pas pour lui des suites fâcheuses : le ministère le protégea; et comme les idées des économistes jouissaient alors de beaucoup de faveur, une petite persécution, loin de nuire à l'auteur, ser-

vit au contraire à augmenter sa réputation dans le monde. M. de la Harpe, au milieu des travaux auxquels il s'était livré depuis quelques années, n'avait pas perdu de vue le théâtre, où il aspirait toujours à obtenir des succès. Il s'était exercé sur trois sujets d'un genre absolument différent : dans les Barmécides, il avait cherché à peindre l'héroïsme de la générosité; dans Jeanne de Naples, les suites funestes des passions; dans Menzikoff, l'abaissement d'un ministre tout puissant, abaissement d'autant plus digne de fixer l'intérêt, qu'il était accompagné d'une résignation presque sans exemple. Cette dernière pièce, dont les couleurs locales étaient absolument neuves, eut beaucoup de succès dans les lectures de société, où l'on n'appercevait pas les défauts essentiels du plan et de la conduite. Sa réputation devint si grande, que la jeune reine voulut l'entendre. Cette faveur peu commune força pour quelques momens les adversaires de M. de la Harpe au silence; cependant il éprouva encore un dernier obstacle à sa fortune littéraire : sa grande franchise dans la critique lui avait fait des ennemis, même dans le parti auquel il paraissait tenir.

La mort de M. de Saint-Aignan ayant laissé à l'académie française une place vacante, tout le monde croyait que M. de la Harpe serait nommé à cette place : ses succès nombreux dans la carrière académique, succès jusqu'alors sans exemple, faisaient présumer que le choix se fixerait sur lui : l'opinion publique le désignait. Une intrigue dont on n'a pu savoir les détails, fit donner la préférence à Colardeau, versificateur élégant, mais dépourvu d'imagination;

du reste littérateur extrêmement médiocre, et par cela seul peu digne de soutenir la concurrence avec M. de la Harpe. Colardeau mourut très-peu de temps après sa nomination; et l'académie admit enfin au nombre de ses membres l'orateur et le poëte qu'elle avait couronné tant de fois.

Depuis ce moment l'existence littéraire de M. de la Harpe devint plus solide; quoique ses détracteurs l'attaquassent toujours avec la même injustice, cependant ils se trouvèrent obligés à plus de réserve; et de son côté, M. de la Harpe, ne voulant point compromettre la compagnie à laquelle il tenait, évita avec plus de prudence les disputes littéraires, où la chaleur de la critique dégénère trop souvent en personnalités.

On a cru devoir donner des détails étendus sur les difficultés de toute espèce qu'éprouva M. de la Harpe avant d'obtenir la considération qui lui était due. Il a paru que cette lutte si longue, que soutint un jeune homme plein de talent et de franchise contre des rivaux qu'il méprisait peut-être trop ouvertement, offrirait un tableau intéressant et moral; et que cet exemple pourrait servir de leçon et de frein aux jeunes gens qui souvent, avec plus d'orgueil et moins de dispositions naturelles ou acquises, se jettent inconsidérément dans la carrière des lettres. Maintenant la vie plus tranquille de M. de la Harpe présenterait nécessairement moins d'intérêt; c'est pour cela qu'on passera rapidement sur cette époque qui précéda la révolution. On racontera ensuite avec détail le changement subit que les malheurs publics opérèrent dans les opinions de M. de la Harpe; alors on le

verra porter dans la défense de la religion et de l'ordre social la franchise et le courage qui l'avaient distingué dans des controverses bien moins importantes : son éloquence deviendra plus vive et plus touchante ; et aucune erreur n'altérant plus un aussi beau naturel, on le verra élever ce monument de raison et de goût, qui survivra aux édifices fragiles que les philosophes du dernier siècle ont bâtis sur le sable.

M. de la Harpe s'était montré digne d'avoir des amis ; ses liaisons de collège sur-tout lui étaient extrêmement chères ; et le marquis de Pezay avec lequel il avait fait ses études, fut long-temps lié avec lui, quoique leurs goûts fussent très-différens. Quelque temps avant la retraite de M. Turgot, M. de Pezay devait à une mère fort intrigante, et à une sœur distinguée par sa beauté et par son esprit, quelque accès à la cour. Il eut part à une intrigue qui, en assurant sa fortune, commença celle de M. Necker. La manière dont M. de Pezay se conduisit alors avec M. de la Harpe, les plaintes de ce dernier, consignées dans quelques vers excellens, imposent l'obligation de rapporter en peu de mots cette anecdote, qui d'ailleurs servira à peindre l'esprit du temps.



M. de Pezay était fort aimé de M. de Maurepas, dont l'esprit assez frivole goûtait les productions légères de ce poëte. Du consentement de ce ministre, il s'avisa d'écrire au roi, et de lui donner quelques détails sur les principaux personnages de la cour. Le jeune prince avide de s'instruire trouva ce commerce amusant, et voulut que Pezay lui écrivît souvent sur le même ton. On juge facilement que M. de Pezay s'em-

pressa de profiter de la permission; cette correspondance dont il se vantait lui donna une certaine consistance et à la cour et dans le monde. M. Necker qui n'était alors qu'un riche banquier, chargé d'affaires de Genève, et qui aspirait au ministère, se lia avec M. de Pezay, et lui fit espérer une grande fortune, s'il voulait parler souvent de lui dans ses lettres. L'ambitieux correspondant de Louis XVI fit ce qu'on attendait de lui. Après la mort de M. de Clugny, le roi entouré des prôneurs de M. Necker, le nomma d'abord directeur du trésor royal, sous M. Taboureau, homme à peu près nul, qui n'eut que le titre de contrôleur général. Quelques mois après M. Necker fit renvoyer M. Taboureau, et se mit à sa place. M. de Pezay se trouva alors dans l'état le plus brillant; il fut nommé inspecteur général des gardes-côtes; et pour prouver qu'il n'était pas étranger à l'art militaire, il donna une édition des mémoires de Maillebois. Lorsqu'il se crut grand seigneur, il traita froidement M. de la Harpe, et s'éloigna insensiblement de lui : ce dernier exprima son juste dépit dans les vers suivans :

Dorilas avec moi fut uni dès l'enfance.
Tout nous était commun, jeux, plaisirs, espérance :
J'étais le confident des secrets les plus chers,
De ses premiers amours et de ses premiers vers.
Il recherchait le monde, et moi la solitude;
Il aimait le fracas, je préférais l'étude.
Quelquefois cependant il venait en secret
Boire avec son ami le vin du cabaret.
Mais lorsqu'il fut admis à d'illustres toilettes,
Qu'une duchesse un jour eut acquitté ses dettes,
Il ne fut plus le même; et son froid embarras
Étonna l'amitié qui lui tendait les bras.
Son sourire apprêté repoussa mes caresses :
Il me parut distrait, il me fit des promesses;

Je lui trouvai le ton beaucoup trop ennobli;
Je l'avais vu sensible, et le voyais poli.
Je m'éloignai bientôt : mon humeur confiante
Ne put souffrir long-tems sa réserve offensante.
Je laissai Dorilas de lui-même ébloui,
Croire qu'un protégé valait mieux qu'un ami.
Cependant j'ai pleuré de son erreur funeste.

Les liaisons de M. de la Harpe avec M. Turgot n'empêchèrent pas que M. Necker le recherchât. La société de Mme. Necker se composait de tous les gens de lettres qui avaient quelque célébrité; elle eût été incomplète si l'auteur de Warwick n'en eût point fait partie. M. de la Harpe se rendit à ces prévenances, et bientôt il fut admis dans l'intimité du ministre. Il est à remarquer que l'ambition n'entra pour rien dans cette conduite; plein de zèle quand il s'agissait d'obliger ses amis, M. de la Harpe ne demandait jamais rien pour lui : ni M. Turgot, ni M. Necker, ne lui accordèrent de pension; il n'en eut une que quelque temps avant la révolution, et il la dut à M. de Calonne avec lequel il n'avait aucune liaison.

M. de la Harpe plus tranquille donna dans l'espace de douze années quelques ouvrages dramatiques qui, sans avoir le succès de Warwick, soutinrent la réputation de l'auteur. Les Muses rivales, pièce épisodique à la louange de Voltaire, se fit remarquer par une élégance de style et une variété de ton qui en aurait fait un ouvrage digne de rester au théatre, si le fonds n'eût été vicieux. Coriolan, Philoctète furent joués avec succès; une intrigue de coulisse dirigée contre l'auteur, le força de garder quelque temps l'anonyme lorsqu'il donna Virginie; cette pièce qui se distingue sur-tout par le style

et par une grande fidélité de coloris local, a été souvent reprise. La dernière disgrace qu'éprouva M. de la Harpe eut lieu à l'occasion des Brames, tragédie philosophique que l'on jugea avec la plus grande sévérité. L'auteur s'était si souvent déclaré contre les innovations littéraires, qu'il n'était pas étonnant que l'on se servît de ses principes pour le combattre, quand il avait l'imprudence d'y déroger lui-même.

Jusqu'à présent on s'est peu étendu sur un objet qui doit occuper une place distinguée dans ces mémoires. On sait que M. de la Harpe dut une grande partie de sa gloire à sa critique solide et lumineuse; cette espèce de talent auquel il se livra pendant la plus grande partie de sa vie, prépara son Cours de littérature que l'on considéra avec raison comme l'un des monumens littéraires les plus célèbres du dix-huitième siècle. Il est donc important de parler avec quelque détail de ses articles de critique dans les trois journaux dont la rédaction lui fut confiée; et l'on a cru devoir réunir dans une seule digression tout ce que l'on peut dire, soit sur sa manière de juger et de critiquer, soit sur les querelles que sa franchise lui suscita.

Dans cette sorte de travail qui influe si puissamment sur la littérature, on doit avouer que M. de la Harpe est un modèle. S'il n'a pas eu constamment ce ton de politesse qui devrait être celui des gens de lettres, s'il n'a pas toujours conservé cette mesure qui consiste à relever les fautes des auteurs, sans humilier leur amour-propre, on ne peut lui refuser cette dignité de caractère qui ne s'abaisse jamais ni à des injures, ni à de basses adulations. Les res-

sources de son excellente dialectique, l'ironie piquante sont ses seules armes. Après avoir démontré jusqu'à l'évidence l'absurdité des opinions littéraires qu'il combat, il prend ordinairement un ton plus léger qui sert à convaincre ceux dont les raisonnemens trop sérieux passent la portée. Cette méthode paraît très-bonne pour des ouvrages périodiques qui sont lus rapidement, et sur lesquels on ne s'arrête presque jamais. Il faut que ces ouvrages, en fournissant un aliment de réflexions au petit nombre d'hommes dont l'esprit est solide, plaisent aussi à la multitude des lecteurs qui les parcourent sans attention, ou qui ne s'en occupent que quelques momens. Desfontaines et sur-tout Fréron avaient porté très-loin ce dernier moyen d'amuser leurs abonnés; sans étaler une grande érudition, sans rendre un compte bien détaillé de l'ouvrage dont ils parlaient, ils prodiguaient les réflexions malignes, ils faisaient des rapprochemens piquans, et cherchaient plutôt à distraire qu'à instruire. Leur partialité était beaucoup trop marquée: il suffisait que l'on sût qu'un ouvrage était de tel ou tel auteur, pour prévoir d'avance le jugement qu'en porteraient les deux journalistes. Alors ce n'étaient plus des observations justes que l'on attendait d'eux; on se bornait à examiner par quels moyens ils parviendraient à déprimer un ouvrage estimable, s'il était de l'un de leurs ennemis, ou à dissimuler les défauts d'un livre faible, si un de leurs amis en était l'auteur. La difficulté vaincue était ce qu'on admirait le plus dans ces discussions. C'est ainsi que Fréron parvint quelquefois à soutenir avec une sorte de vraisemblance que Dorat faisait de bons vers,

et que le Warwick de M. de la Harpe était une mauvaise tragédie. Les passions des gens de lettres, beaucoup plus vives à cette époque que de nos jours, amusaient le public qui, tranquille spectateur de ces luttes violentes, ne se déclarait presque jamais en faveur de l'un des combattans, sans doute pour entretenir des disputes dont il s'amusait à suivre la marche et les résultats.

M. de la Harpe ne tomba dans aucun de ces excès. Aspirant à des succès plus solides que ceux qu'il pouvait obtenir par des moyens si faciles, il sentit que le premier devoir d'un critique est de se respecter soi-même, et de ne se mettre par conséquent jamais dans le cas de rougir de ses jugemens. Ses observations littéraires furent donc toujours justes, quoique parfois trop amères; il eut la franchise de louer sans restriction les bons ouvrages et les bons morceaux des auteurs dont les opinions étaient le plus opposées aux siennes, ou dont il avait le plus à se plaindre. Dans toute la secte philosophique, il fut le seul qui rendit hautement justice au talent de M. Lefranc. On sait qu'il fit admirer à Voltaire lui-même la belle ode de ce poëte sur la mort de Rousseau. Il eut aussi assez d'impartialité pour parler avec éloge des vers de Gilbert, qui, dans une satyre pleine de verve, avait refusé à l'auteur de Warwick toute espèce de talens. Le seul littérateur du dix-huitième siècle envers lequel il ait été évidemment injuste, est M. Clément. On pouvait desirer plus de force et de coloris dans ses vers, plus de légèreté et de charme dans sa prose; mais on ne pouvait révoquer en doute qu'il n'eût un goût très-sûr, une érudition immense, et qu'il ne se fût op-

posé souvent avec succès aux innovations que l'on voulait introduire dans la littérature. Ces titres à l'estime et aux suffrages des bons esprits auraient dû rendre M. de la Harpe moins sévère à son égard. On ne peut attribuer cette injustice dont l'auteur revint dans sa vieillesse, qu'aux suggestions malignes de M. de Voltaire qui ne pouvait pardonner à M. Clément quelques critiques trop fondées.

Linguet fut l'écrivain avec lequel M. de la Harpe garda le moins de ménagemens. Cette violence toujours blâmable peut cependant trouver son excuse dans le caractère de celui que le critique avait à combattre. On sait que Linguet avait la manie des sophismes : dans deux morceaux historiques, il s'était plu à contredire toutes les traditions anciennes; il avait pris la défense de Tibère et de Caligula, et il avait jeté des doutes sur les vertus des Vespasien et des Titus. Cet homme peu délicat dans le choix des causes qu'il plaidait au barreau, avait transporté dans la littérature le même genre de controverse. Il aurait soutenu indifféremment le pour et le contre, s'il eût trouvé l'occasion de déployer son esprit sophistique. Les hypothèses les plus fausses, les conséquences les plus extraordinaires, les rapprochemens les plus inexacts étaient les armes dont il se servait. On sent que la bonne-foi ne pouvait guères s'accorder avec cette manière de raisonner et de disputer; aussi ne se faisait-il aucun scrupule de dénaturer les faits, et même quelquefois de les inventer. Plein d'une hardiesse qui allait jusqu'à l'effronterie, il n'était effrayé ni des suites de ses diatribes, ni du tort qu'elles pouvaient faire à sa réputation. Convaincu plusieurs fois d'avoir

altéré la vérité, il ne répondait que par de nouvelles suppositions. Son style rempli d'emphase et de mauvais goût, avait une chaleur factice qui plaisait aux contemporains. On prenait les injures pour des mouvemens oratoires, les accès d'humeur d'un esprit chagrin pour des éclairs de génie ; et à une époque où l'on montrait un penchant si prononcé pour les sophismes, Linguet passait aux yeux de bien des gens pour un modèle d'éloquence.

Il était difficile que M. de la Harpe, dont la principale qualité était une grande justesse dans l'esprit, ne s'élevât pas avec force contre la doctrine et le faux goût de ce sophiste. Linguet lui répondit avec sa violence ordinaire; et le critique qui aurait dû mépriser les injures de son adversaire, eut la faiblesse d'y répliquer ; ce qui occasionna une lutte peu honorable pour celui même qui eut constamment de son côté le bon sens et la raison. On voit que les reproches que l'on peut faire à l'auteur, comme critique des ouvrages contemporains, ne portent que sur un petit nombre d'erreurs dues à des circonstances particulières. En général tous ses jugemens ont été confirmés. Il paraît avoir connu, plus que tous ceux qui se sont exercés avant lui dans le même genre, l'esprit dans lequel doivent être rédigés les articles littéraires d'un journal, et les règles que le critique doit se prescrire.

Le but est d'instruire et d'amuser : pour l'atteindre, il faut que l'auteur ait des connaissances assez générales et assez étendues pour juger toutes les productions littéraires, depuis la plus légère poësie fugitive, jusqu'aux grands poëmes; depuis les romans, jusqu'à l'histoire. Le goût qui doit présider à ses jugemens lui est

sur-tout nécessaire; sans lui, ses critiques seront fausses, et son érudition ne sera qu'un fardeau pénible pour ses lecteurs. M. de la Harpe possédait à un très-haut degré ces qualités que l'on doit au travail et aux dispositions naturelles. Elles ne suffisent pas encore si le critique ne met pas le plus grand soin à examiner et à analyser tous les ouvrages dont il rend compte. Ce ne sont pas des digressions qu'on lui demande; on veut avoir une idée du livre dont il s'occupe; il faut donc qu'il suive la marche de l'auteur, qu'il produise ses principales idées, soit pour les approuver, soit pour les combattre; qu'il cite avec impartialité les bons et les mauvais morceaux, et qu'il présente de l'ouvrage un extrait succinct sans être sec. S'il se borne à cet extrait, il n'a pas encore rempli la tâche qui lui est imposée; il doit avoir assez de connaissance sur l'objet du livre pour pouvoir le comparer à ceux où l'on a traité le même sujet, pour peser les beautés et les défauts des uns et des autres, et pour leur assigner leur rang dans la littérature. Voilà ce que le critique peut faire pour l'instruction de son lecteur; mais il est un autre avantage qu'il ne doit point négliger, c'est celui de se faire lire. Il faut donc qu'il dispose ses matières de façon à occuper agréablement l'esprit, et que par un style dont le ton peut varier, suivant les ouvrages dont il parle, il soutienne l'attention momentanée qu'on lui accorde.

M. de la Harpe a réuni la plus grande partie de ces avantages dans les trois journaux dont il a fait le succès. Heureux s'il n'eût pas trop souvent pris dans ses décisions une manière tranchante qui tenait à l'intime conviction où il

était de la vérité de ses jugemens, et s'il eût ménagé avec plus d'adresse l'amour-propre des auteurs dont il avait à parler !

Ce défaut, qu'une grande sincérité devait faire excuser, se remarquait dans la conversation de M. de la Harpe comme dans ses écrits. Avec les hommes de quelque rang qu'ils fussent, il avait un air d'autorité toutes les fois qu'il s'agissait d'objets littéraires; l'habitude de la discussion le portait à approfondir des sujets que le ton du monde ne permet ordinairement que d'effleurer; et s'il trouvait des contradicteurs opiniâtres, il ne gardait pas toujours avec eux cette mesure que la politesse prescrit. Cette domination qu'il s'attribuait sur tout ce qui tenait à la littérature, le faisait craindre de ceux sur-tout qui avaient des prétentions au bel-esprit; et il n'y a pas loin de la crainte à la haine. Il ne trouva des amis que parmi les personnes qui, admises dans son intimité, furent en état d'apprécier les belles qualités qui rachetaient si bien des défauts plus dangereux pour lui que nuisibles à la société. Ces qualités consistaient principalement dans un dévouement entier pour ses amis, dans une franchise dont aucun ne pouvait douter, et dans une noblesse de procédés qui rendait son commerce aussi sûr qu'il était quelquefois orageux.

Il n'y avait qu'avec les femmes que M. de la Harpe prenait le ton aimable et poli que l'on exige dans le monde. Ses conversations alors étaient légères et faciles; et sans entrer dans des discussions sérieuses, il avait l'art de ne prendre des objets même les plus arides, que ce qui pouvait plaire et amuser.

Ce défaut de complaisance que les hommes

reprochaient à M. de la Harpe, lui était naturel, comme on a pu le remarquer au commencement de ces mémoires : mais il fut augmenté par un genre de séduction qu'il est utile de rappeler, parce qu'il peint l'esprit du siècle. A cette époque où tout tendait à se dénaturer, les grands seigneurs ne se bornant plus à être les protecteurs des lettres, voulaient eux-mêmes entrer dans la carrière, et poursuivre des succès incompatibles avec leur destination dans la société. On voyait des ducs et pairs disputer à Dorat la palme des poésies fugitives, et des maréchaux de France faire des démarches humiliantes pour être admis à l'académie. Les philosophes, profitant habilement de ce travers, se ménageaient des protections puissantes parmi les grands de l'État; et il n'était point rare de voir les diatribes les plus violentes contre l'autorité et contre les distinctions honorifiques, protégées par ceux qu'elles outrageaient, et dont elles devaient entraîner la ruine.

M. de la Harpe, regardé alors assez généralement comme l'oracle du goût, ne manquait pas de solliciteurs titrés qui venaient réclamer ses secours ou son indulgence pour satisfaire leur ridicule vanité. Il prenait volontiers avec eux la place qu'ils lui assignaient : plus ils s'abaissaient, plus l'homme de lettres profitait du besoin qu'ils avaient de lui. Cela donnait souvent lieu à des scènes extrêmement comiques, que M. de la Harpe aimait à raconter quand il voulait donner une idée de l'oubli de toutes les convenances qui signala la fin du dix-huitième siècle.

Ce fut à cette époque de faveur que M. de la Harpe commença son Cours de littérature. L'oi-

siveté et le dégoût de tous les plaisirs né de la satiété, avaient fait imaginer à Paris une nouvelle espèce de spectacle. Des savans et des littérateurs ouvrirent sous le nom de Lycée une école où les gens du monde pouvaient venir prendre une teinture des lettres et des sciences, et réparer, en acquérant quelques connaissances superficielles, le vide d'une éducation négligée. Cette institution eut d'abord le plus grand succès; les femmes y accoururent en foule : bientôt les leçons devinrent l'objet des conversations, et furent préférées aux autres amusemens. M. de la Harpe fut choisi pour professer la littérature. Il ne s'attacha point à chercher si cette réunion pouvait être vraiment utile, si elle ne tendait pas à donner aux jeunes gens un bavardage scientifique plus nuisible que l'ignorance. Remplissant avec scrupule la mission qui lui fut confiée, il ne pensa qu'à plaider la cause du goût devant des auditeurs souvent bien peu dignes de ses leçons. Il était alors loin de s'attendre que son ouvrage le plus célèbre devrait son existence à cette institution; et que, du sein d'une assemblée toute livrée à la philosophie moderne, sortirait l'écrit lumineux devant lequel s'évanouiraient toutes les fausses doctrines. De toutes les leçons données à ce Lycée, il ne reste aujourd'hui que le Cours de littérature, qui a valu à son auteur le titre de *Quintilien Français*; et si cet établissement recueille encore dans son sein quelques étrangers oisifs, il ne le doit qu'à l'ancienne réputation du Cours de M. de la Harpe, remplacé aujourd'hui par les déclamations de deux ou trois sophistes qui pensent le faire oublier en accumulant contre lui les plus sottes calomnies, et

qui ne s'apperçoivent pas que c'est à son souvenir seul qu'ils doivent leur existence éphémère.

Les leçons de M. de la Harpe mirent le sceau à sa réputation; ayant trouvé le moyen de plaire aux femmes, en applanissant pour elles les difficultés de l'étude, il fut plus recherché que jamais. Livré au tourbillon de la société, et préférant habituellement la finance à la haute noblesse, comme trouvant dans celle là plus d'aisance et de liberté, M. de la Harpe voyait peu les philosophes dont il détestait le mauvais goût, tout en admettant quelques uns de leurs principes. On l'a accusé pendant la révolution d'avoir alors beaucoup fréquenté leur société formée des débris de celle du baron d'Holback. Ses notes manuscrites répondent victorieusement à cette accusation. « De ma vie, dit M. de » la Harpe, je n'ai même mis les pieds dans la » maison du baron d'Holback où je devais être » peu aimé, ayant à leurs yeux un terrible tort, » celui de croire en Dieu publiquement. Ils n'é» taient pas là-dessus aussi tolérans qu'Helvé» tius qui avait de l'amitié pour moi et qui me » rechercha dans le temps de Mélanie ; c'est chez » lui que je vis une fois le baron d'Holback, et » une autre fois chez M.me d'H....: nous ne nous » parlâmes même pas. Diderot était le patriarche » de cette société et de l'athéisme ; il était l'hié» rophante de leurs mystères, et avait M. Nai» geon pour acolyte et pour thuriféraire. Le » seul de ces athées avec qui j'aie été lié, c'est » M. de Saint-Lambert qui me pardonnait ma » croyance en Dieu comme un système plus » poëtique qu'un autre. Nous avions pourtant » quelquefois des prises assez fortes, et j'en ai

» reçu de ces coups de boutoir qui échappaient
» à son humeur, malgré son usage du monde.
» Mais rien ne m'a plus convaincu qu'il m'ai-
» mait véritablement, que les preuves que j'ai
» eues en différens temps que ni mon théisme,
» ni mon premier engouement pour la révolu-
» tion de 1789 n'avaient pu altérer ses senti-
» mens pour moi. Ils ont subsisté malgré nos
» différentes opinions sur le ciel et sur l'enfer;
» c'est-à-dire, sur Dieu et la révolution : je lui
» ai depuis donné pleine raison sur le dernier
» point : que ne peut-il me la donner sur le
» premier ! »

M. de la Harpe, comme il vient de l'avouer, partagea les illusions de ceux qui crurent voir dans la première révolution la réforme des abus et la restauration de l'Etat. Pendant les deux premières années ces illusions ne se dissipèrent point : rangé au nombre des modérés, il se flattait que les factieux seraient réprimés; et l'on remarque cet espoir dans les articles nombreux qu'il rédigeait alors pour le Mercure. Il ne tarda point à voir combien il s'était trompé; les dénonciations s'accumulèrent sur lui; il fut forcé à des apologies continuelles et à des démarches, sans aucune conséquence il est vrai, mais qui par la suite fournirent à ses ennemis le texte des plus odieuses calomnies. Il est difficile de se figurer l'état de découragement et de chagrin dans lequel il se trouva au commencement de 1793. Toutes ses illusions étaient détruites; il ne pouvait plus se dissimuler les désastres qui allaient tomber sur la France. Le repentir surtout d'avoir soutenu les principes de la révolution, était son tourment le plus cruel. Une épreuve plus forte l'attendait; épreuve qui de-

vait lui rendre le courage et la paix de l'ame, en ouvrant ses yeux à la lumière de la religion.

M. de la Harpe fut arrêté et enfermé au Luxembourg : une grande partie des personnes avec lesquelles il avait été lié, étaient déja mortes sur l'échafaud, et le même sort paraissait lui être réservé. Au commencement de sa détention, les opinions qu'il avait partagées avec les philosophes modernes, n'étaient point encore effacées de son esprit : quoiqu'il en détestât les conséquences, les principes avaient conservé à ses yeux une sorte d'attrait. Ces vains systêmes qui servent à nous étourdir dans la prospérité, et qui nous aveuglent trop souvent sur l'instabilité des choses de ce monde, ne sont plus d'aucun usage lorsqu'on est malheureux : ils font naître au contraire un sombre découragement qui n'est pas éloigné du désespoir. M. de la Harpe était prêt à tomber dans cette funeste situation. Qu'était pour lui le souvenir de ses anciens succès dans l'état et à l'époque où il se trouvait ? Un académicien, un littérateur, devait-il se flatter d'avoir encore des triomphes de vanité, et d'obtenir même de l'indulgence parmi les hommes qui dominaient alors ? Il n'y a que le chrétien dont la haute philosophie puisse se conformer à toutes les positions, sans se laisser enivrer ni abattre.

Une personne pieuse que M. de la Harpe eut le bonheur de connaître dans sa prison, daigna chercher à le consoler. Parmi les moyens d'adoucir l'amertume d'un cœur naturellement un peu âpre, elle conseilla sur-tout la lecture des pseaumes de David, que M. de la Harpe n'avait parcourus jusqu'alors que pour y trouver des beautés poëtiques, et dont il n'avait con-

servé presque aucun souvenir. Par une ingénieuse bonté qui pouvait craindre de révolter un philosophe, on ne lui proposa d'abord cette lecture que comme une distraction ; on le pria même, comme si on lui eût demandé un service, de faire sur ces productions sublimes un commentaire purement littéraire.

M. de la Harpe, charmé d'avoir une occupation conforme à ses goûts, et de pouvoir en même temps témoigner sa reconnaissance pour les consolations qu'il avait reçues, se livra sur-le-champ à ce travail. A peine l'eut-il commencé, qu'il trouva dans les pseaumes des beautés d'un ordre supérieur. Cette disposition ne fit que s'accroître dans le cours de l'ouvrage : d'autres lectures pieuses la fortifièrent bientôt; et M. de la Harpe reconnut enfin quelle est la vraie source des consolations et des secours que l'infortuné ne cherche jamais en vain. Ce commentaire fait d'abord avec toute l'ardeur de la reconnaissance, ensuite avec tout le zèle de la piété, servit à former le discours préliminaire de la traduction du pseautier, le premier ouvrage où l'auteur annonça sa conversion.

Cette conversion qui a donné lieu à tant de sottes calomnies, sans cesse réfutées et toujours reproduites, eut tous les caractères de la sincérité. Les notes manuscrites de M. de la Harpe en offrent une nouvelle preuve. On n'écrit point ainsi quand on n'est pas aussi touché que convaincu. « J'étais dans ma prison, dit M. de la » Harpe, seul, dans une petite chambre, et » profondément triste. Depuis quelques jours » j'avais lu les pseaumes, l'évangile et quelques » bons livres. Leur effet avait été rapide quoi- » que gradué. Déja j'étais rendu à la foi, je

» voyais une lumière nouvelle, mais elle m'é-
» pouvantait et me consternait en me montrant
» un abyme, celui de quarante années d'égare-
» ment. Je voyais tout le mal et aucun remède.
» Rien autour de moi qui m'offrît les secours de
» la religion. D'un côté, ma vie était devant mes
» yeux, telle que je la voyais au flambeau de la
» vérité céleste, et de l'autre la mort, la mort
» que j'attendais tous les jours, telle qu'on la
» recevait alors. Le prêtre ne paraissait plus sur
» l'échafaud pour consoler celui qui allait mou-
» rir; il n'y montait plus que pour mourir lui-
» même. Plein de ces désolantes idées, mon
» cœur était abattu, et s'adressait tout bas à
» Dieu que je venais de retrouver, et qu'à peine
» connaissais-je encore. Je lui disais : que
» dois-je faire? que vais-je devenir? J'avais sur
» une table l'Imitation, et l'on m'avait dit que
» dans cet excellent livre, je trouverais souvent
» la réponse à mes pensées. Je l'ouvre au ha-
» sard, et je tombe en l'ouvrant sur ces pa-
» roles : (1) *Me voici, mon fils, je viens à vous*
» *parce que vous m'avez invoqué.* Je n'en lus
» pas davantage; l'impression subite que j'é-
» prouvai est au-dessus de toute expression, et
» il ne m'est pas plus possible de la rendre que
» de l'oublier. Je tombai la face contre terre,
» baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant
» des cris et des paroles entrecoupées. Je sen-
» tais mon cœur soulagé et dilaté, mais en même
» temps comme prêt à se fendre. Assailli d'une
» foule d'idées et de sentimens, je pleurai assez
» long-temps, sans qu'il me reste d'ailleurs
» d'autre souvenir de cette situation, si ce n'est

[1] C'est Jésus-Christ qui parle.

» que c'est, sans aucune comparaison, ce que
» mon cœur a jamais senti de plus violent et de
» plus délicieux, et que ces mots : *Me voici,*
» *mon fils!* ne cessaient de retentir dans mon
» ame et d'en ébranler puissamment toutes les
» facultés.... »

Sorti de sa prison M. de la Harpe ne s'occupa plus qu'à soutenir la cause qu'il avait embrassée avec tant de ferveur. Ses leçons de littérature étaient attendues depuis long-temps; on se souvenait de l'effet qu'elles avaient produit; et les hommes de toutes les opinions desiraient que cet ouvrage, qui devait avoir tant d'influence sur l'opinion publique, parût enfin. L'auteur résolut de faire servir à la défense de la religion et des bons principes sociaux, cet ouvrage qui, dans son origine, n'avait eu d'autre but que de donner des préceptes de littérature et de goût. Il fallait un travail immense pour donner cette direction au Cours de littérature: M. de la Harpe l'entreprit, et malgré les obstacles de tout genre qu'il eut à combattre, les persécutions qu'il eut à souffrir, il exécuta ce dessein, et fit paraître dans un petit nombre d'années cette vaste galerie littéraire, où les anciens et les modernes sont jugés et appréciés.

On a observé que, dans un temps calme, l'institution du Lycée était au moins inutile, si elle n'était dangereuse, et que les demi-connaissances qu'on pouvait y acquérir n'étaient capables que de donner un vernis de savoir trop favorable à la vanité des jeunes gens. Dans un temps de trouble, et sur-tout après l'époque la plus funeste de notre révolution, cette institution pouvait avoir son utilité. L'éloquence d'un professeur célèbre était en état de ramener quel-

ques esprits aux bons principes : d'ailleurs, M. de la Harpe regardait comme un devoir de proclamer en public des vérités qu'il avait eu autrefois le malheur de combattre ; c'est ce qui explique pourquoi il remonta dans la chaire du Lycée. On n'oubliera jamais l'effet que produisit la première séance : l'orateur, dans un discours aussi énergique que touchant, fit la peinture de nos maux, en indiqua les causes, et fit partager à un auditoire immense les sentimens d'indignation et de regrets qu'il éprouvait. Bientôt on accourut en foule à ses leçons ; ce n'était point l'effet d'un engouement passager : après tant d'égaremens, on était avide d'une doctrine qui en montrait l'origine et les résultats. Le débit noble et pathétique de M. de la Harpe donnait plus de poids aux principes qu'il soutenait ; et l'on a remarqué avec raison que son éloquence se perfectionna dès qu'elle fut entièrement consacrée à la défense d'une si belle cause.

Son zèle devait lui attirer et lui attira en effet plus d'une persécution. Proscrit en vendémiaire, il le fut ensuite au 18 fructidor. La personne qui au Luxembourg l'avait engagé à commenter les pseaumes, lui procura pendant cette seconde proscription, beaucoup plus longue que l'autre, un asyle à quelques lieues de Paris. *Le Fanatisme dans la langue révolutionnaire*, brochure pleine d'énergie, et qui eut un succès prodigieux, avait ranimé les fureurs de ses ennemis ; sa perte était décidée.

Quoique exposé sans cesse à être découvert, quoiqu'on le cherchât avec le soin le plus rigoureux, quoique l'ordre fût de s'emparer de lui mort ou vif, il reprit tranquillement le cours

de ses travaux. C'était de l'Apologie de la Religion qu'il s'occupait alors : sans consulter les auteurs qui avaient traité le même sujet, il se bornait à méditer les livres saints, et tirait de cette unique source les argumens qu'il opposait aux philosophes. Il possédait un avantage que n'avaient pas eu ses prédécesseurs : long-temps lié avec les novateurs, il savait le *fort* et le *faible* de leur doctrine ; et selon ses expressions, il avait passé presque toute sa *vie dans le camp ennemi*. Cette connaissance parfaite des mystères de la secte philosophique lui fournissait les moyens de démasquer l'hypocrisie et la mauvaise foi de ses adversaires : mais il sentait lui-même, et le disait avec beaucoup d'humilité, que si ses nouvelles études l'avaient mis à portée de défendre l'ensemble de la religion, il était encore loin de la connaître dans toutes ses parties. Une habitude et une pratique longues et constantes peuvent seules donner cette science précieuse que les simples possèdent souvent beaucoup mieux que les savans.

M. de la Harpe avait toujours été très-laborieux; son aptitude au travail s'augmenta encore pendant cette proscription. La chambre qu'il habitait avait vue sur un jardin entouré de murs très-élevés, et où il pouvait se promener. Pendant toute la matinée, il écrivait sur une table près de la fenêtre ; l'après-dîner il prenait son unique récréation qui était de se promener quelques momens dans le jardin. Rentré dans sa chambre, il se livrait à des exercices de piété, et finissait la journée par des lectures analogues à l'objet dont il s'occupait. Cette vie uniforme et sédentaire ne le fatiguait pas : toute l'activité de son esprit se portait sur la cause sacrée

à laquelle il s'était dévoué ; et les dangers continuels auxquels il était exposé n'altéraient point la tranquillité d'ame dont il jouissait. Il a souvent dit que cette époque de proscription fut la plus heureuse de sa vie : sa santé semblait se raffermir, et ses amis se flattaient que sa carrière pourrait encore être longue : vain espoir qui fut bientôt démenti !

Lorsque M. de la Harpe rentra dans le monde, cette apparence de santé disparut. Des infirmités inquiétantes se déclarèrent, et l'on commença à craindre de le perdre. Lui-même éprouva ce triste pressentiment. Convaincu qu'il ne pouvait réparer ses anciennes erreurs que par un livre capable d'éclairer les incrédules, il ne travailla qu'avec plus d'ardeur à l'Apologie de la Religion, dans laquelle il avait embrassé un plan d'une immense étendue Il disait souvent qu'il mourrait sans regret, s'il pouvait achever cet ouvrage.

Il n'avait pas eu besoin de ces sinistres avertissemens qui lui annonçaient une fin prochaine, pour se préparer à son dernier moment. Depuis plusieurs années, non-seulement il remplissait avec la plus grande exactitude tous les devoirs de la religion ; mais il expiait ses anciennes erreurs par une pénitence rigoureuse. Plusieurs de ses amis l'ont vu, dans des momens où il était loin de présumer qu'on l'observait, s'humilier devant Dieu, la face contre terre, et donner tous les signes du plus vif et du plus sincère repentir. Sa dernière maladie, très-compliquée, s'annonça d'une manière effrayante. Il reconnut aussitôt qu'il était frappé à mort; et sa résignation, au milieu des plus cruelles souffrances, devint un spectacle aussi instructif que

touchant pour ceux qui en furent témoins. Ses amis s'étonnaient qu'avec un caractère aussi impétueux que le sien, il pût supporter si patiemment les longues douleurs dont il était tourmenté. Son tempérament n'était point affaibli ; il luttait encore contre la maladie : ainsi l'on ne pouvait attribuer à l'accablement cette tranquillité que la religion seule lui donnait. Ce qui frappa le plus les amis de M. de la Harpe, ce fut l'indifférence qu'il témoigna pour ses ouvrages, indifférence qui aurait paru naturelle si elle ne se fut appliquée qu'à ses productions littéraires ; mais qui étonnait à l'égard des écrits religieux qu'il n'avait pu terminer. On a dit l'extrême importance qu'il attachait surtout à l'*Apologie de la Religion* : pendant sa maladie, il n'en parlait même pas ; seulement il dit peu de jours avant sa mort : *Dieu ne m'a pas permis de réparer le mal que j'ai fait.* Soumis aux volontés de Dieu, il rénonça à l'espoir d'être utile, qui depuis quelques années était devenu son unique passion. Ainsi sa résignation fut entière, et nul retour vers une vie qu'un motif si puissant devait lui faire regretter, ne troubla ses derniers momens.

Aux approches de la mort, il ne tomba point dans de longues agonies : il conserva toujours sa présence d'esprit, et fut en état de converser avec ses amis. Ses yeux fatigués ne pouvaient plus supporter la lumière : il était enfermé dans ses rideaux ; et du sein de cette espèce de cercueil, il ne perdait pas un mot de ce que l'on disait dans sa chambre. Quelquefois il prenait la parole, et d'une voix forte, il entretenait ses amis des consolations que la religion lui donnait. On ne remarquait dans ses discours au-

cune affectation de courage : ils portaient le caractère d'une humble résignation. Les philosophes cherchent à mourir d'une manière théatrale ; les chrétiens ne trouvent dans cet instant décisif que des réflexions d'un ordre supérieur à toutes les vanités humaines.

Le testament de M. de la Harpe fait dans le commencement de sa maladie, contient des dispositions pour ses parens et pour les pauvres, ainsi que des vœux pour la prospérité de la France. La veille de sa mort, il fit une déclaration qu'on se croit obligé de conserver dans son entier : « Ayant eu le bonheur, dit M. de
» la Harpe, de recevoir hier pour la seconde
» fois le saint viatique, je crois devoir faire en-
» core une dernière déclaration des sentimens
» que j'ai publiquement manifestés depuis neuf
» ans, et dans lesquels je persévère. Chrétien
» par la grace de Dieu, et professant la reli-
» gion catholique, apostolique et romaine,
» dans laquelle j'ai eu le bonheur de naître et
» d'être élevé, et dans laquelle je veux finir de
» vivre et mourir ; je déclare que je crois fer-
» mement tout ce que croit et enseigne l'église
» Romaine, seule église fondée par Jésus-Christ ;
» que je condamne d'esprit et de cœur tout ce
» qu'elle condamne ; que j'approuve de même
» tout ce qu'elle approuve : en conséquence,
» je rétracte tout ce que j'ai écrit et imprimé,
» ou qui a été imprimé sous mon nom, de con-
» traire à la foi catholique et aux bonnes mœurs ;
» le désavouant, en tant que je puis, en con-
» damnant et dissuadant la promulgation, la
» réimpression et représentation sur les théâ-
» tres. Je rétracte également et condamne toute
» proposition erronée qui aurait pu m'échapper

» dans ces différens écrits. J'exhorte tous mes » compatriotes à entretenir des sentimens de » paix et de concorde ; je demande pardon à » ceux qui ont cru avoir à se plaindre de moi, » comme je pardonne bien sincèrement à ceux » dont j'ai eu à me plaindre. »

On s'est fait un devoir dans cette édition de suivre avec scrupule les dernières intentions de M. de la Harpe ; c'est ce qui explique quelques suppressions que l'on s'est permises dans quelques-uns de ses ouvrages. Après ces dispositions qui parurent le soulager, M. de la Harpe passa une nuit assez paisible : il mourut le lendemain 11 février 1803.

Le morceau suivant a été trouvé dans les papiers de M. de la Harpe.

Il me semble que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères à l'académie, grand seigneur et homme d'esprit. La compagnie était nombreuse et de tout état, gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens, etc. on avait fait grande chère comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaieté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton : on en était alors venu dans le monde au point où tout est permis pour faire rire. Chamfort nous avait lu de ses contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté, sans avoir même recours à l'éventail. Delà un déluge de plaisanteries sur la religion : l'un citait une tirade de la Pucelle ;

l'autre rappelait ces vers *philosophiques* de Diderot,

> Et des boyaux du dernier prêtre,
> Serrez le cou du dernier roi.

et d'applaudir. Un troisième se lève, et tenant son verre plein : *oui, messieurs* (s'écrie-il), *je suis aussi sûr qu'il n'y a pas de Dieu, que je suis sûr qu'Homère est un sot;* et en effet, il était sûr de l'un comme de l'autre; et l'on avait parlé d'Homère et de Dieu; et il y avait là des convives qui avaient dit du bien de l'un et de l'autre. La conversation devient plus sérieuse; on se répand en admiration sur *la révolution* qu'avait faite Voltaire, et l'on convient que c'est là le premier titre de sa gloire. « Il a donné le ton à son siècle, et s'est fait lire » dans l'anti-chambre comme dans le sallon. » Un des convives nous raconta, en pouffant de rire, que son coëffeur lui avait dit, tout en le poudrant, *voyez-vous, monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre*. On conclut que *la révolution* ne tardera pas à se consommer; qu'il faut absolument *que la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie*, et l'on en est à calculer la probabilité de l'époque, et quels seront ceux de la société qui verront *le règne de la raison*. Les plus vieux se plaignaient de ne pouvoir s'en flatter; les jeunes se réjouissaient d'en avoir une espérance très-vraisemblable; et l'on félicitait sur-tout l'académie d'avoir *préparé le grand-œuvre*, et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de *la liberté de penser*.

Un seul des convives n'avait point pris de

part à toute la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme. C'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés. Il prend la parole et du ton le plus sérieux: « Messieurs (dit-il), soyez satisfaits, » vous verrez tous cette *grande et sublime ré-* » *volution* que vous desirez tant. Vous savez » que je suis un peu prophète; je vous le ré- » pète, vous la verrez. » On lui répond par le refrein connu, *faut pas être grand sorcier pour ça.* — « Soit, mais peut-être faut-il l'être » un peu plus pour ce qui me reste à vous dire. » Savez-vous ce qui arrivera de cette *révolu-* » *tion,* ce qui en arrivera pour vous, tout tant » que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite » immédiate, l'effet bien prouvé, la consé- » quence bien reconnue? — » Ah! voyons, (dit Condorcet avec son air et son rire sournois et niais), *un philosophe* n'est pas fâché de rencontrer un prophète: — vous, M. de Con- » dorcet, vous expirerez étendu sur le pavé » d'un cachot, vous mourrez du poison que vous » aurez pris, pour vous dérober au bourreau, » du poison que *le bonheur* de ce temps-là » vous forcera de porter toujours sur vous. »

Grand étonnement d'abord; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle. — « M. Cazotte, » le conte que vous nous faites ici n'est pas si » plaisant que votre *Diable amoureux*[1]. Mais » quel diable vous a mis dans la tête ce *cachot* » et ce *poison* et ces *bourreaux?* Qu'est-ce que

[1] Joli petit roman de Cazotte.

» tout cela peut avoir de commun avec la *phi-*
» *losophie* et le *règne de la raison?* — C'est
» précisément ce que je vous dis : c'est au nom
» de la philosophie, de l'humanité, de la
» liberté, c'est sous le règne de la raison qu'il
» vous arrivera de finir ainsi, et ce sera bien
» le *règne de la raison;* car alors elle aura des
» *temples*, et même il n'y aura plus dans toute
» la France, en ce temps-là, que des *temples de*
» *la raison.* » — « Par ma foi (dit Chamfort
» avec le rire du sarcasme), vous ne serez pas
» un des prêtres de ces temples-là. — Je l'es-
» père; mais vous, M. de Chamfort, qui en
» serez un et très-digne de l'être, vous vous
» couperez les veines de vingt-deux coups de
» rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que
» quelques mois après. » On se regarde et
on rit encore. « Vous, M. Vicq-d'Azyr,
» vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-
» même, mais après vous les ferez ouvrir six
» fois dans un jour au milieu d'un accès de
» goutte, pour être plus sûr de votre fait, et
» vous mourrez dans la nuit. Vous, M. de
» Nicolaï, vous mourrez sur l'échafaud; vous,
» M. Bailly, sur l'échafaud; vous, M. de
» Malesherbes, sur l'échafaud... — Ah!
» Dieu soit béni (dit Roucher) il paraît que
» monsieur n'en veut qu'à l'académie; il vient
» d'en faire une terrible exécution; et moi,
» grâces au ciel..... — Vous! vous mourrez
» aussi sur l'échafaud. » — Oh! c'est une
gageure (s'écrie-t-on de toute part), il a juré
de tout exterminer. — « Non, ce n'est pas moi
» qui l'ai juré. — Mais nous serons donc sub-
» jugués par les Turcs et les Tartares? Encore...
» — Point du tout; je vous l'ai dit : vous

» serez alors gouvernés par la seule *philo-*
» *sophie*, par la seule *raison*. Ceux qui vous
» traiteront ainsi seront tous des *philosophes*,
» auront à tout moment dans la bouche toutes
» les mêmes phrases que vous débitez depuis
» une heure, répéteront toutes vos maximes,
» citeront tout comme vous les vers de Diderot
» et de la Pucelle... » — On se disait à l'oreille,
vous voyez bien qu'il est fou; car il gardait
toujours le plus grand sérieux. — « Est-ce
» que vous ne voyez pas qu'il plaisante; et vous
» savez qu'il entre toujours du merveilleux dans
» ses plaisanteries. — Oui (répondit Chamfort),
» mais son merveilleux n'est pas gai; il est trop
» patibulaire; et quand tout cela arrivera-t-il?
» — Six ans ne se passeront pas que tout ce
» que je vous dis ne soit accompli. »

— Voilà bien des miracles; (et cette fois c'était moi-même qui parlais), et vous ne m'y mettez pour rien. — Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire : vous serez alors chrétien.

Grandes exclamations. — Ah! (reprit Chamfort) je suis rassuré; si nous ne devons périr que quand la Harpe sera chrétien, nous sommes immortels.

— Pour çà (dit alors M.me la duchesse de Grammont), nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les *révolutions*. Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu; mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous, et notre sexe... — Votre sexe, mesdames, ne vous en défendra pas cette fois; et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune diffé-

rence quelconque. — Mais qu'est-ce que vous dites donc là, M. Cazotte ? c'est la fin du monde que vous nous prêchez. — Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que vous, madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette du bourreau, et les mains liées derrière le dos. — Ah! j'espère que dans ce cas-là j'aurai du moins un carrosse drapé de noir. — Non, madame; de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette, et les mains liées comme vous. — De plus grandes dames! quoi! les Princesses du sang ?—De plus grandes dames encore... Ici un mouvement très-sensible dans toute la compagnie, et la figure du maître se rembrunit : on commençait à trouver qne la plaisanterie était forte. M.me de Grammont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette dernière réponse, et se contenta de dire du ton le plus léger : *vous verrez qu'il ne me laissera seulement pas un confesseur.* — Non, madame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne. Le dernier supplicié qui en aura un par grace, sera...

Il s'arrêta un moment. — Eh! bien! quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative ? — C'est la seule qui lui restera; et ce sera le roi de France.

Le maître de la maison se leva brusquement, et tout le monde avec lui. Il alla vers M. Cazotte, et lui dit avec un ton pénétré : mon cher M. Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre. Vous la poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société où vous êtes et vous-même. Cazotte ne répondit rien, et se disposait à se retirer, quand M.me de Grammont,

qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaîté, s'avança vers lui : « Monsieur le pro-
» phète, qui nous dites à tous notre bonne
» aventure, vous ne nous dites rien de la
» vôtre. » Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés. — « Madame, avez-vous lu le
» siège de Jérusalem, dans Josephe? — Oh!
» sans doute. Qu'est-ce qui n'a pas lu çà? Mais
» faites comme si je ne l'avais pas lu. — Eh!
» bien, madame, pendant ce siège, un homme
» fit sept jours de suite le tour des remparts,
» à la vue des assiégeans et des assiégés, criant
» incessamment d'une voix sinistre et tonnante:
» *malheur à Jérusalem*; et le septième jour,
» il cria : *malheur à Jérusalem, malheur à*
» *moi-même!* et dans le moment une pierre
» énorme lancée par les machines ennemies,
» l'atteignit et le mit en pièces. »

Et après cette réponse, M. Cazotte fit sa révérence, et sortit.

LE COMTE DE WARWICK,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

Représentée, pour la première fois, le 7 novembre 1763.

Aspirat primo fortuna labori.
VIRG.

PRÉFACE.

Le comte de Warwick a été traduit en plusieurs langues, joué à la Haye en hollandais, et en anglais au théâtre de *Drurylane*, et il a eu par-tout le même succès.

Je ne parlerai que de la pièce anglaise, qui est plutôt une imitation qu'une traduction. L'intrigue et la conduite sont absolument les mêmes, à quelques changemens près, et ces changemens, je l'avoue, ne me paraissent pas heureux. Par exemple, Edouard, dans l'auteur anglais, n'apprend qu'au cinquième acte qu'Elisabeth, dont il est amoureux, est la maîtresse de Warwick. Il en résulte que dans les deux premiers actes il est moins intéressant, parce que ses torts envers son ami et son bienfaiteur étant beaucoup moins graves, il a moins de remords, et que son rôle devient par conséquent beaucoup moins théâtral. Joignez à cela qu'Edouard apprenant que Warwick est son rival, s'emporte en plaintes et en reproches très-mal fondés, puisque Warwick ne peut avoir eu aucun tort en aimant Elisabeth, que le roi n'a recherchée que depuis

le départ du comte pour l'ambassade de France.

Autre changement. Edouard, au second acte, reçoit Warwick en plein conseil. La question de son mariage y est discutée entre les amis du jeune prince et ceux du comte, discussion nécessairement froide devant les deux personnages intéressés, qui seuls ont droit d'occuper le spectateur. D'ailleurs Edouard pressé par Warwick, est obligé de se défendre par des lieux communs sur l'amour, qui seraient tout au plus supportables devant un confident, mais qui sont déplacés et indécens dans un conseil. Il paraît que toutes ces convenances de l'art dramatique ont échappé à l'auteur Anglais, qui n'a songé qu'à faire une scène d'appareil.

Un changement qui paraîtra encore plus extraordinaire, c'est celui du quatrième acte. La révolution qui le termine a toujours produit le plus grand effet sur notre scène. L'auteur Anglais ne la conserve qu'en partie, ne la décide même pas, et en change les motifs. Ce n'est plus un mouvement de générosité naturelle que Warwick fait éclater devant son ami qui vient le tirer des fers, devant les Anglais prêts à le suivre : c'est

une réflexion politique, un froid *à parte* dont Warwick ne s'avise qu'au moment où son ami Pembroke le quitte. « Arrête, Warwick; ne te laisse pas précipiter par la » vengeance dans la route de la honte. Si » ma patrie implore le secours de Warwick, » je dois entendre sa voix, et la sauver..... » Pembroke peut avoir des vues étrangères » à moi, et l'adroite Marguerite aussi..... » je ne puis être d'un autre parti que celui » d'Elisabeth. O ciel! dirige-moi dans ce » que je vais entreprendre. »

Ainsi des soupçons injurieux à l'ami qui vient de délivrer Warwick, et la faiblesse d'un amant vulgaire qui n'ose désobéir à sa maîtresse, voilà ce que l'auteur Anglais substitue à un retour si naturel dans un grand cœur. Il a eu ses raisons sans doute, mais il est impossible de les deviner.

A l'égard du style, il est totalement différent. Il paraît que le génie anglais exige, sur le théâtre même, une diction toujours hérissée de figures. Mais ce qui est certain, c'est que non-seulement ce style est l'opposé du naturel dans le dialogue dramatique, mais que la plupart de ces métaphores sont aussi basses et aussi triviales qu'elles sont

déplacées. Je doute que sur notre théâtre on entendît volontiers Marguerite dire à Warwick : *Peut-être que les mets que vous avez préparés ne conviennent pas au goût trop délicat d'Edouard. Il dédaigne de goûter un banquet étranger, quelque savoureux qu'il puisse être, et n'aime que les mets de son choix....* et Warwick dire à Edouard : *Qui a donné de la valeur à ce zéro?* Ce zéro, c'est Édouard lui-même. Je ne crois pas que ces figures soient de bon goût, quelque part que ce soit, aux yeux des gens instruits.

N. B. Il y a eu un Warwick de feu Cahuzac, qui n'a eu qu'une représentation, et qui n'a jamais été imprimé. J'ignore s'il s'est conservé dans les dépôts de la police ou de la comédie; mais je ne l'ai jamais vu.

LETTRE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

QUOIQU'ÉLOIGNÉ du centre de notre littérature, vous en êtes toujours l'ame et l'honneur. Tous ceux qui font quelques pas dans cette carrière, où vous avez tant de fois triomphé, vous offrent en tribut les essais de leur jeunesse. En soumettant cet ouvrage à vos lumières, je ne fais que suivre la foule ; et si je puis m'en distinguer, ce n'est que par la sensibilité particulière qui m'a toujours attaché à vos écrits, et dont j'ai osé déja vous donner des témoignages.

Il est donc vrai, monsieur, qu'il vient un temps où tous les hommes s'accordent pour être justes, où le cri de l'envie est étouffé par le cri de l'admiration, où l'on n'ose plus opposer la médiocrité qu'on méprise, au génie qu'on voudrait dégrader, où l'homme supérieur à son siècle est enfin à sa place. Ce sentiment unanime et victorieux qui détruit tous les autres intérêts, a quelque chose de sublime ; il me fait respecter l'humanité.

Tel est le rang où vous êtes parvenu, monsieur ; tel est l'hommage universel que

l'on vous rend aujourd'hui, et que méritent vos chefs-d'œuvres dans plusieurs genres, sur-tout dans le genre dramatique. Permettez-moi de discourir quelque temps avec vous sur cet art que j'aime, et dans lequel vous excellez. Quand on écrit à son maître, il faut s'instruire avec lui, lui proposer des réflexions et des doutes qu'il peut éclairer, plutôt que de lui adresser des louanges qui sont toujours fort au-dessous de lui.

Il n'est que trop vrai que le théâtre est depuis long-temps dans ses jours de décadence. Vous vous êtes placé à côté de nos maîtres, et tout le reste est bien loin de vous. On a même abusé de vos préceptes pour corrompre et détériorer l'art de la tragédie. Vous nous avez dit que la pompe du spectacle ajoutait beaucoup à l'intérêt d'une action ; vous avez recommandé cet accessoire trop négligé jusqu'à vous. Qu'est-il arrivé ? On a fait de la tragédie une suite de tableaux mouvans ; on a prodigué les événemens en représentation, les combats, les poignards, et l'on a fait des ouvrages dont tout le mérite était pour l'acteur ou le décorateur. On a voulu oublier ce que vous avez répété cent fois, que sans l'intérêt et le style, tous ces ornemens étrangers ne produisaient que l'effet d'un instant, et qu'il ne restait rien d'un ouvrage de cette espèce, quand la toile était tombée. J'entendais demander autour de moi, lorsqu'il s'agissait d'une pièce nouvelle : y a-t-il des coups de théâtre en grand nombre, des tirades pour

l'actrice, des maximes, des vers brillans? On se gardait bien de demander : les personnages disent-ils ce qu'ils doivent dire? l'action est-elle raisonnable? le style est-il intéressant? Ces bagatelles étaient bonnés pour le vieux temps, et l'on disait tout haut que *Britannicus*, donné aujourd'hui pour la première fois, serait à peine écouté.

C'est au milieu de tels discours et de tels préjugés, que j'ai osé concevoir et exécuter un drame de la plus grande simplicité. J'ai pensé que les événemens multipliés ne pouvaient tout au plus intéresser que la curiosité de l'esprit, et non la sensibilité de l'ame; que pour faire éprouver aux hommes rassemblés des émotions durables, il fallait développer devant eux une action simple, qui de momens en momens devînt plus attachante; qu'il fallait imprimer profondément dans leurs cœurs les sentimens divers et successifs des personnages; que la tragédie n'était pas seulement le talent de faire agir les hommes sur la scène, mais encore celui de les faire parler. Oui, je ne craindrai pas de le répéter; l'éloquence seule peut animer la tragédie; c'est le caractère distinctif des grands maîtres; c'est le vôtre. Le mérite peut n'être pas bien grand, d'arranger une action vraisemblable; Campistron l'a fait; mais créer des hommes à qui l'on donne des passions qu'il faut peindre, répandre dans les discours qu'on leur prête cet intérêt soutenu, cette chaleur qui donne à l'illusion l'air de la vérité, trouver, saisir ces sentimens

qui s'échappent de l'ame, et que l'homme médiocre ne rencontre jamais ; voilà le talent rare et supérieur, voilà le génie.

Quel don, monsieur, que l'éloquence! c'est le plus beau présent de la nature : elle fait pardonner tout, même la vérité. Et quel homme sait mieux que vous les réunir ? Qui mieux que vous a su faire servir à notre instruction la science de plaire et d'attendrir ? Combien vous savez adoucir les hommes, afin qu'ils vous permettent de les éclairer! Peut-être est-il encore des ames ingrates et dures qui se refusent aux plaisirs que vous leur procurez, et qui cherchent les défauts de vos ouvrages, en essuyant les larmes que vous leur arrachez ; peut-être même me reprocheront-elles cette expression de ma reconnaissance. Pour moi, je la crois due au grand homme, qui cent fois a charmé les instans de ma vie, et qui m'a appris encore à pardonner à leur ingratitude.

Je serais trop heureux, monsieur, si le plaisir qu'on goûte à la lecture de vos ouvrages, suffisait pour apprendre à les imiter. Sans prétendre à cette gloire, je me suis attaché du moins à pratiquer vos leçons. J'ai cherché la clarté dans le style, la simplicité dans la marche. J'ai déployé sur la scène l'ame grande et sensible de *Warwick*, et j'ai cru qu'avec cet avantage je serais bien malheureux, si j'avais besoin de ces ornemens si superflus, et que l'on croit si nécessaires. Ma jeunesse et quelques lueurs de cet ancien goût, qui, pour n'être plus suivi, n'est pour-

tant pas oublié, m'ont fait accueillir du public avec cette indulgence qui récompense les efforts et encourage les dispositions. On a applaudi au genre que j'avais choisi, bien plus qu'à mes talens. Il serait à souhaiter que cet accueil engageât tous ceux qui se disputent aujourd'hui la scène, à rentrer dans l'ancienne route, qui probablement est la plus sûre, et dans laquelle sans doute ils iraient bien plus loin que moi. C'est à vous, monsieur, qui avez atteint le but, et qui êtes assis sur vos trophées; c'est à vous à les ramener. Élevez encore votre voix; proposez-leur de relire *Phèdre* et *Cinna*; moi, je leur citerai *Mérope* et ces trois derniers actes de *Zaïre*, ces actes si admirables, où les développemens d'un cœur tendre et jaloux suffisent pour remplir la scène. J'entends toujours parler de coups de théâtre; mais qu'est-ce que des coups de théâtre? sont-ce des exécutions sanglantes? non. Oreste, dans *Andromaque*, est épris d'Hermione: il vient d'obtenir l'assurance de l'épouser, si Pyrrhus épouse la veuve d'Hector: Pyrrhus y semble déterminé; il a refusé de livrer Astianax, il sacrifie tout à sa Troyenne: Oreste nage dans la joie. Arrive Pyrrhus; tout est changé; il est bravé; il revient à Hermione, et livre Astianax; il invite Oreste à être témoin de son mariage: Oreste est frappé, et le spectateur avec lui. Voilà un coup de théâtre: il est d'un maître.

C'est ainsi qu'il faut que les événemens d'une pièce paraissent toujours le résultat des carac-

tères, et non une machine fragile, dont on voit tous les ressorts dans la main de l'auteur. Mais c'est sur le style que nous avons sur-tout besoin de vos leçons. Si vous avez quelquefois placé dans une scène des réflexions rapides, presque toujours fondues dans la situation, on a prétendu dès-lors qu'il fallait, à votre exemple, faire entendre sur le théâtre toutes les vérités morales qu'on a pu dire depuis deux mille ans. On a fait de longues tirades bien traînantes, bien ennuyeuses, et sur-tout bien déplacées. On est convenu d'appeler cela des vers *saillans, de vers à retenir*. Vous ne serez pas surpris, monsieur, quand vous aurez lu cette tragédie, que plusieurs personnes se soient plaintes de n'y pas trouver *de ces vers à retenir*: je crois bien que vous m'en saurez bon gré. Quant à ces personnes dont je vous parle, je suis bien fâché de ne pouvoir les satisfaire; mais je leur répondrai, et vous appuierez mon avis, sans doute, que des vers de situation profondément sentis valent cent fois mieux que des vers faits par l'esprit pour refroidir l'ame; qu'enfin il faut préférer le style qui fait vivre un ouvrage, à celui qui fait briller l'auteur.

Combien de gens ignorent le mérite de ces vers simples et faciles, sans inversions, sans épithètes, qui seuls font entendre une tragédie avec une satisfaction continue! Je dirai plus; quand cette simplicité est touchante, je la préfère aux plus grandes pensées.

Tout le monde connaît ces vers fameux de Corneille en parlant de Pompée:

Il (le ciel) a choisi sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devait cet honneur aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome. (1)

Cette pensée est grande sans enflure; mais j'aimerais bien mieux avoir fait ces vers-ci d'Athalie, où Joad dit, en parlant des flatteurs;

Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront bientôt haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage.

Quel intérêt de style! que ce ton est naïvement dramatique! et quand je songe que c'est un grand-prêtre qui tient ce langage aux pieds d'un roi enfant qu'il va mettre sur le trône, il me semble qu'on n'a jamais offert aux hommes un spectacle plus grand et plus pathétique.

Il faut dire de grandes choses avec des termes simples : tels sont mes principes, monsieur : c'est de vous que je les tiens. J'ajouterai qu'il serait bien cruel et bien injuste que ceux qui ont des principes contraires, se crussent en droit d'être mes ennemis. Je saisis cette occasion de me plaindre à vous publiquement des discours que la haine et la crédulité répandent sur moi. Dans un monde où tout est de convention, où l'on marche au milieu de cent petites vanités qu'il faut craindre de heurter, j'ai été juste et vrai. On m'en a fait un crime,

(1) Observez que Voltaire avait cité ces mêmes vers comme une pensée fausse et une déclamation.

et beaucoup de gens m'ont accusé d'être méchant, parce que je n'avais pas la fausseté nécessaire pour l'être. Il est également triste et inconcevable d'être haï par une foule de personnes que l'on n'a jamais vues.

Des discussions littéraires, des intérêts d'un jour doivent-ils produire des inimitiés si aveugles? Quoi! faudra-t-il toujours redire aux hommes: ne haïssez jamais celui qui ne vous est pas connu, et que peut-être vous auriez aimé?

Au reste, monsieur, ces désagrémens attachés aux arts de l'esprit, n'affaibliront point l'amour que j'ai pour eux et qui est né avec moi. La reconnaissance que je dois aux bontés du public, me donnera de nouvelles forces, et développera peut-être en moi les talens qu'il a cru appercevoir. Peut-être ceux pour qui la lecture est un plaisir utile et réel, en lisant ces faibles essais, seront attendris des sentimens honnêtes et vertueux que j'ai su quelquefois exprimer, et leur ame me saura gré d'avoir écrit. La mienne, vous le voyez, monsieur, s'épanche devant vous avec liberté. Je suis toutes ses impressions, sans songer que j'abuse de vos momens, que je vous occupe d'objets importans pour ma jeunesse, mais que votre expérience regarde d'un œil bien différent. Vous avez prévu ou senti tout ce qui m'étonne ou m'irrite. Vous êtes à cette hauteur où tout paraît illusion et vanité. Aussi je compte également sur les conseils de votre philosophie, et sur les lumières de votre goût.

Je suis, etc.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

De Ferney, ce 22 décembre 1763.

Après le plaisir, monsieur, que m'a fait votre tragédie, le plus grand que je puisse recevoir, est la lettre dont vous m'honorez, Vous êtes dans les bons principes, et votre pièce justifie bien tout ce que vous dites dans votre lettre, *Racine* (qui fut le premier qui eut du goût, comme *Corneille* fut le premier qui eût du génie) l'admirable *Racine*, non assez admiré, pensait comme vous. La pompe du spectacle n'est une beauté, que quand elle fait une partie nécessaire du sujet; autrement ce n'est qu'une décoration. Les incidens ne sont un mérite que quand ils sont naturels, et les déclamations sont toujours puériles, surtout quand elles sont remplies d'enflure.

Vous vous applaudissez de n'avoir point de *vers à retenir;* et moi, monsieur, je trouve que vous en avez fait beaucoup de ce genre. Les vers que je retiens le plus aisément, sont ceux où la maxime est tournée en sentiment, où le poëte cherche moins à paraître qu'à faire paraître son personnage, où l'on ne cherche point à étonner, où la nature parle, où l'on dit ce qu'on doit

dire. Voilà les vers que j'aime : jugez si je ne dois pas être très-content de votre ouvrage.

Vous me paraissez avoir beaucoup de mérite : attendez-vous donc à beaucoup d'ennemis. Autrefois, dès qu'un homme avait fait un bon ouvrage, on allait dire au frère Vadeblé qu'il étoit janséniste : le frère Vadeblé le disait au père le Tellier, qui le disait au roi. Aujourd'hui, faites une bonne tragédie, et l'on dira que vous êtes athée. C'est un plaisir de voir les pouilles que l'abbé d'Aubignac, prédicateur du roi, prodigue à l'auteur de *Cinna*. Il y a eu de tous temps des *Fréron* dans la littérature ; mais on dit qu'il faut qu'il y ait des chenilles, parce que les rossignols les mangent pour mieux chanter.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime que vous méritez,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Voltaire.

LE COMTE DE WARWICK,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

ÉDOUARD D'YORCK, roi d'Angleterre.

MARGUERITE D'ANJOU, femme de Henri de Lancastre.

LE COMTE DE WARWICK.

ÉLISABETH.

SUFFOLCK, confident du roi.

SUMMER, ami de Warwick.

NEVIL, suivante de la reine.

UN OFFICIER, GARDES, SOLDATS.

La scène est à Londres.

LE COMTE DE WARWICK,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, NEVIL.

NEVIL.

Quoi! lorsque les destins ont comblé vos revers,
Quand votre époux gémit dans l'opprobre des fers,
Lorsqu'Edouard enfin, heureux par vos désastres,
S'assied insolemment au trône des Lancastres,
Marguerite tranquille en son adversité,
Conserve sur son front tant de sérénité!
Quel espoir adoucit votre misère affreuse?

MARGUERITE.

Celui qui soutient seul une ame généreuse,
Qui seul peut l'affermir contre les coups du sort,
Et lui fait rejeter le secours de la mort;
Aliment nécessaire à qui sentit l'offense,
Seul bien des malheureux, l'espoir de la vengeance.

NEVIL.

Et comment cet espoir vous seroit-il permis?
Le sceptre est dans les mains de vos fiers ennemis.

Ils ne sont plus ces tems où votre ame intrépide,
Soutenant les langueurs d'un monarque timide,
De l'Anglais inquiet abaissait la fierté,
Le soumettait au frein de votre autorité;
Quand vous-même guidant des guerriers indociles,
Terrassiez les auteurs des discordes civiles;
Quand de l'heureux Yorck qui nous opprime tous,
Le père audacieux succombait sous vos coups.
Hélas ! tout est changé : malgré votre courage,
De ses premiers bienfaits le sort détruit l'ouvrage.
Yorck est triomphant, Lancastre est abattu.
En vain pour votre époux vous avez combattu.
En vain il a repris, encor plein d'épouvante,
Le sceptre qui tombait de sa main défaillante;
L'ascendant de Warwick acheva vos malheurs.
Votre fils, cet objet de vos soins, de vos pleurs,
Traîne, loin des regards d'une mère avilie,
Sous les yeux des tyrans son enfance asservie;
Vous même prisonnière en ces murs odieux...

MARGUERITE.

Un plus doux avenir enfin s'ouvre à mes yeux.
Mes destins vont changer : mon cœur du moins s'en flatte.
Il faut que devant toi mon allégresse éclate.
Apprends ce qu'Edouard cache encore à sa cour,
Et ce que verra Londre avant la fin du jour.
Tu sais qu'Elisabeth à Warwick fut promise;
Que prêt à s'éloigner des bords de la Tamise,
Il attendait sa main....

NEVIL.

Eh ! bien?

MARGUERITE.

Des nœuds secrets
Ce soir au jeune Yorck l'enchaînent pour jamais,
Et le peuple étonné de sa grandeur soudaine,
Apprendra cet hymen en connaissant sa reine.

NEVIL.

O ciel ! que dites-vous? Eh ! quoi ! lorsqu'aujourd'hui
Il brigue des Français l'alliance et l'appui;

Lorsque, pour en donner une éclatante marque,
Il offre d'épouser la sœur de leur monarque,
Que Warwick en un mot, chargé de ce traité,
Aux rives de la Seine est encore arrêté,
L'imprudent Edouard, par un double parjure,
Prépare à tous les deux cette sanglante injure.

MARGUERITE.

Oui, ce prince entraîné par cet amour fatal,
Est de son bienfaiteur devenu le rival.
En vain Elisabeth que cet hymen accable,
Voudrait en rejeter la chaîne insupportable.
Un père ambitieux, insensible à ses pleurs,
Va la sacrifier à l'attrait des grandeurs;
Et sa fille aujourd'hui, victime couronnée,
Attend en frémissant ce funeste hymenée.
Voilà ce que j'ai su : des amis vigilans
Ont surpris ces secrets cachés aux courtisans.
Pense-tu que Warwick tout plein de sa tendresse,
Se laisse impunément enlever sa maîtresse?
Se verra-t-il en butte au mépris des deux cours,
Sans venger à la fois sa gloire et ses amours?
Connais-tu de Warwick l'impétueuse audace?
Ce guerrier si terrible, auteur de ma disgrace,
Ce héros si vanté, dont les vaillantes mains,
Ont fait en ces climats le sort des souverains,
Est orgueilleux, jaloux, fier autant qu'invincible :
Son cœur est généreux, mais il est inflexible.
Il dédaigne le trône, il se croit au-dessus
De ces rois par son bras protégés ou vaincus.
Tu le verras bientôt, aigri d'un tel outrage,
S'élever avec moi contre son propre ouvrage,
Arracher mon époux à la captivité,
Et signalant pour moi son courage irrité,
M'aider à ranimer, après tant de désastres,
Les restes expirans du parti des Lancastres,
Ecraser Edouard après l'avoir servi,
Et me rendre à la fois tout ce qu'il m'a ravi;
Ou bien si de Warwick la valeur fortunée
Ne pouvait rien ici contre ma destinée,

Je goûterai du moins le plaisir consolant
De voir mes ennemis, l'un l'autre s'accablant,
Victimes d'une guerre à tous les deux funeste,
Répandre sous mes yeux un sang que je déteste,
Et des maux qu'ils m'ont faits se disputant les fruits,
Peut-être tous les deux l'un par l'autre détruits.

NEVIL.

Vous allez, dans l'ardeur qui toujours vous dévore,
En de nouveaux périls vous engager encore !
Vous allez tout braver pour servir un époux
Indigne également et du trône et de vous !

MARGUERITE.

Hélas ! de son malheur ne lui fais point un crime.
Je sais qu'il s'endormit sur le bord de l'abîme.
Le sceptre qu'il portait a fatigué son bras.
Il me laisse à venger des maux qu'il ne sent pas.
Se livrant à son sort en esclave timide,
Incessamment plongé dans un calme stupide,
Il paraît ne sentir, dans sa triste langueur,
Ni le poids de ses fers, ni l'orgueil du vainqueur.
Eh ! bien, c'est donc à moi de laver son injure,
De soutenir ce rang que sa faiblesse abjure.
Eh ! que dis-je? mon fils, l'idole de mon cœur,
M'offre de mes travaux un prix assez flatteur.
Si ma main le replace au trône de son père,
Un jour il connaîtra ce qu'il doit à sa mère.
De combien de périls j'ai su le garantir !
Ce jour, ce jour, hélas ! me fait encor frémir,
Où d'un cruel vainqueur évitant la poursuite,
Seule et dans les forêts précipitant ma fuite,
Egarée, éperdue, et mon fils dans mes bras,
De momens en momens j'attendais le trépas.
Un brigand se présente, et son avide joie
Brille dans ses regards à l'aspect de sa proie.
Il est prêt à frapper : je restai sans frayeur.
Un espoir imprévu vint ranimer mon cœur.
Sans guide, sans secours, en ce lieu solitaire,
Je crus, j'osai dans lui voir un dieu tutélaire.

« Tiens, approche, lui dis-je, (en lui montrant mon fils,
Qu'à peine soutenaient mes bras appesantis),
» Ose sauver ton prince, ose sauver sa mère. »
J'étonnai, j'attendris ce mortel sanguinaire.
Mon intrépidité le rendit généreux.
Le ciel veillait alors sur mon fils malheureux,
Ou bien le front des rois que le destin accable,
Sous les traits du malheur semble plus respectable.
» Suivez-moi, me dit-il; et le fer à la main,
Portant mon fils de l'autre, il me fraye un chemin.
Et ce mortel abject, tout fier de son ouvrage,
Semblait en me sauvant égaler mon courage.

NEVIL.

Ces périls retracés dans votre souvenir
Présagent à ce fils un brillant avenir.
D'orages, de revers une enfance assiégée,
Par le ciel poursuivie et par lui protégée,
A des traits si frappans fait connaître un mortel,
Objet des soins marqués d'un pouvoir éternel,
Et qui, sûr de sa route et bravant les obstacles,
Doit du ciel qui le guide attendre des miracles.
C'en était un sans doute, alors qu'au fond des bois,
Un brigand conserva l'héritier de nos rois.
Il va vous en coûter peut-être davantage
Pour ravir son enfance aux fers de l'esclavage.
Edouard craint un nom chéri dans ces climats.
Les cœurs ambitieux ne s'attendrissent pas.

MARGUERITE.

Le traité qu'aujourd'hui l'on fait avec la France
Doit de ma liberté me donner l'espérance.
Je vais voir Edouard : je sais qu'il a promis
De fixer ma rançon et celle de mon fils.
Son cœur ne connaît point la fraude et l'artifice;
Il est mon ennemi, mais je lui rends justice.
Yorck a des vertus, je dois en convenir;
Il m'a ravi le trône et je dois l'en punir.
Edouard à mes yeux est toujours un rebelle.
Je ne discute point cette longue querelle,

Ces droits tant contestés et jamais éclaircis;
Je défendrai les miens, mon époux et mon fils.
Ce sont là mes devoirs, mes vœux, mon espérance.
J'irai chercher Warwick aux rives de la France;
Il servira ma haine, et peut-être Louis
Va s'armer avec nous contre nos ennemis.
Peut-être son courroux.... Mais Edouard s'avance.
Laisse-nous.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, MARGUERITE, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Vous avez souhaité ma présence.
Quelque ressentiment qui nous puisse animer,
Mon cœur est équitable et sait vous estimer.
Si mon rang à vos vœux me permet de me rendre,
L'illustre Marguerite a droit de tout prétendre.

MARGUERITE.

En l'état où je suis, paraissant devant toi,
J'envisage les maux accumulés sur moi.
Je t'ai vu mon sujet: j'ai marché souveraine
Dans ce même palais où ton pouvoir m'enchaîne.
Le destin l'a voulu: jouis de sa faveur.
Mais si ton ame encore est sensible à l'honneur,
J'en réclame les loix, sans te demander grace;
Je sais, sans m'avilir, céder à ma disgrace.
J'ose attendre de toi mon fils, ma liberté.
Que l'un et l'autre ici soient garans du traité
Qu'à la cour de Louis Warwick a dû conclure;
Tu dois les accorder, ou t'avouer parjure.
Détermine le prix que je t'en dois donner.
Mon aspect dès long-tems a dû t'importuner.

Il trouble les douceurs d'un règne illégitime :
Il est dur de rougir devant ceux qu'on opprime.

ÉDOUARD.

Non, je ne rougis point d'avoir repris un rang,
Que trop long-tems Lancastre usurpa sur mon sang.
Je ne veux point ici vous expliquer mes titres:
La haine et l'intérêt sont d'injustes arbitres.
Et de quel droit enfin, vous, d'un sang étranger,
Quand Londre me couronne, osez-vous me juger?
De Naples et d'Anjou l'incertaine héritière
Devrait s'occuper moins du trône d'Angleterre,
Par le peuple et les grands Lancastre est condamné.
Vous n'êtes plus ici que fille de René,
Qu'une étrangère illustre, et non pas une reine:
D'un titre qui n'est plus cessez d'être si vaine.
Entre Louis et moi je ménage un traité,
Qui fixera l'instant de votre liberté.
Je le souhaite au moins; mais je ne puis répondre
Des obstacles nouveaux qui peuvent nous confondre.
Les intérêts des rois coûtent à démêler,
Et mon devoir n'est point de vous les révéler.
Attendez jusques-là ma volonté suprême.

MARGUERITE.

J'attends tout désormais du ciel et de moi-même.
Je ne m'abaisse point jusqu'à prouver mes droits,
Et je sais que le fer est la raison des rois.
Tu crains que dans l'Europe on n'entende mes plaintes;
Mais je te puis ici porter d'autres atteintes.
Songe que dans ces murs un peuple factieux,
Toujours prêt à pousser un cri séditieux,
Cruel dans ses retours, extrême en ses offenses,
Peut encore à mon cœur préparer des vengeances,
Et m'offrir un plus sûr et plus facile appui,
Que ces rois toujours lents à s'armer pour autrui.
Il faut ou m'immoler, ou me craindre sans cesse.
Peut-être rougis-tu d'accabler la faiblesse
D'un sexe qui souvent est dédaigné du tien :
Va, crois que Marguerite est au-dessus du sien.

ÉDOUARD.

Je vois à quel excès la fureur vous égare ;
Mais ce n'est point à vous de me croire barbare.
Contre vous autrefois me guidant aux combats,
Mon père malheureux a trouvé le trépas.
Par des tributs sanglans j'ai pu le satisfaire :
Je n'imputai sa mort qu'aux hazards de la guerre.
Je sais vous pardonner ces impuissans éclats,
Qui consolent le faible et ne le vengent pas.
J'honore vos vertus, je l'avoûrai sans feindre ;
Je puis vous admirer, mais je ne puis vous craindre.
Calmez votre douleur auprès de votre fils ;
Allez, son entretien va vous être permis.
Peut-être en le voyant votre reconnaissance
Avoûra que mon cœur a connu la clémence.

MARGUERITE.

Son état et le mien, ses pleurs et mes regrets,
M'apprendront quel retour je dois à tes bienfaits.
Adieu.

SCÈNE III.

EDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Je plains les maux de cette ame irritée.
Ah ! prends pitié d'une ame encor plus tourmentée.
Cher ami, tout mon cœur est ouvert à tes yeux.
Tu l'as connu long-tems et noble et vertueux.
Peut-être il l'est encore, et fait pour toujours l'être...,
De moi-même à ce point l'amour est-il le maître?
Cet amour jusqu'ici vainement combattu,
Dont rougit ma raison, dont frémit ma vertu,
Qui va marquer un terme à ma gloire flétrie,
Et qui pourtant, hélas ! m'est plus cher que ma vie.

Tu dois t'en souvenir; tu sais que dès le jour
Où ces attraits nouveaux brillèrent dans ma cour,
J'éprouvai, je sentis ce charme inexprimable,
Ces mouvemens soudains d'un penchant indomptable,
Ces premiers feux d'un cœur qui n'avait point aimé.
Surpris de mon état, de moi-même alarmé,
Je vis tous les dangers de ma folle tendresse.
Hélas! sans la dompter on connaît sa faiblesse.
Tu vois ce que j'ai fait; j'ai craint que dans ces lieux
Le retour de Warwick ne traversât mes vœux.
J'ai frémi de me voir, confus à ses approches,
Exposé sans défense à ses justes reproches.
Je hâte cet hymen; j'ai voulu prévenir
Ce moment pour mon cœur si rude à soutenir,
Et ce cœur qui long-tems trembla près de l'abîme,
Pour finir ses combats, précipite son crime.

SUFFOLCK.

Sans doute qu'aujourd'hui, prêt à former ces nœuds,
Vous en avez prévu les effets hazardeux.
L'amour excuse tout, alors qu'il est extrême.
Votre ame en s'y livrant se condamne elle-même;
Mais l'objet qui pour lui vous fait tout oublier,
En partageant vos feux, doit les justifier.

ÉDOUARD.

L'aimable Elisabeth, au printems de son âge,
Peut-être de l'amour ignorant le langage,
M'a fait voir jusqu'ici, dans sa timidité,
Ce trouble intéressant qui sied à la beauté.
Moi-même, je l'avoue, interdit devant elle,
Rougissant malgré moi de mon erreur nouvelle,
Commençant des discours que je n'achevais pas,
Je n'ai presque parlé que par mon embarras.
Mais j'ai peine à penser qu'une plus chère flâme
Ait surpris sa jeunesse et me ferme son ame.
Elle a peu vu l'époux qui lui fut destiné.
On écoute sans peine un amant couronné,
Offrant avec sa main le sceptre d'Angleterre;
Enfin je l'aime assez pour apprendre à lui plaire.

C'est Warwick qui produit mes troubles inquiets.
Je songe à son courroux et plus à ses bienfaits.
Je détruis dans ses mains les fruits de sa prudence;
Je l'expose lui-même au mépris de la France;
Et qui sait, dans l'ardeur de ses ressentimens,
Jusqu'où peuvent aller ses fiers emportemens?

SUFFOLK.

Peut-être vos débats vont rallumer la guerre.

ÉDOUARD.

C'est un astre sanglant qui luit sur l'Angleterre.
De Lancastre et d'Yorck les partis opposés,
Ont fait couler le sang des peuples écrasés.
L'Anglais environné du meurtre et des ravages,
A compté jusqu'ici ses jouts par des orages.
A peine il semble enfin goûter quelque repos;
Faut-il que je l'expose à des malheurs nouveaux!
C'est en toi, cher Suffolck, que mon espoir réside.
Qu'aux remparts de Paris mon intérêt te guide.
Vole et préviens Warwick; ne lui déguise rien.
Va, mon cœur n'est pas fait pour abuser le sien.
Peins-lui tout mon amour et toute mon ivresse;
Et si son amitié pardonne ma faiblesse,
Qu'il élève ses vœux à l'hymen de ma sœur;
Que ce nœud de plus prés l'attache à ma grandeur.
Toujours l'ambition fut sa première idole;
L'amour n'est à ses yeux qu'un prestige frivole.
Elisabeth sur lui n'a point cet ascendant
Qui semble humilier un cœur indépendant,
Qui subjugue le mien trop flexible et trop tendre.
A des nœuds plus brillans son orgueil va prétendre.
Oui, j'ose l'espérer.

SUFFOLK.

Mais Louis irrité
De voir rompre l'hymen entre vous arrêté,
Peut demander bientôt raison de cette injure.

ÉDOUARD.

Sans cet hymen forcé la paix peut se conclure.

Trop occupé lui-même en ses propres états,
Il n'ira point donner le signal dés combats.
Fameux par l'artifice et non par la victoire,
Jaloux de la puissance et non pas de la gloire,
Ce prince malheureux dans le sein de la paix,
Est accablé du soin d'opprimer ses sujets;
Et pour assurer mieux la paix où je l'invite,
Je prétends sans rançon lui rendre Marguerite.
De Lancastre en mes mains je retiendrai le fils,
Rejeton dangereux, cher à mes ennemis.
Toi, ne perds point de temps.

SCÈNE IV.

EDOUARD, SUFFOLCK, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

Seigneur, Warwick arrive.
Le peuple impatient s'empresse sur la rive.
On veut voir ce héros trop long-tems attendu,
Que l'Europe contemple, et qui nous est rendu.

ÉDOUARD.

(*L'Officier sort.*)

Il suffit. Laissez-nous. O ciel! quel coup de foudre!
Que pourrai-je lui dire, et que dois-je résoudre?
Warwick est dans ces lieux! ô soins trop superflus!
D'une vaine prudence, ô projets confondus!
Allons; à ses regards avant que de paraître,
Ami, viens éclairer, viens affermir ton maître.
Il est sensible, il aime, il se juge... Ah! ce cœur,
Qui de ses passions voudrait être vainqueur,
Qui respecte Warwick, qui le craint et qui l'aime,
N'oublira pas, crois-moi, ce qu'il doit à soi-même;
Et que parmi les maux qui causent mon effroi,
Le malheur d'être injuste est le plus grand pour moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

WARWICK, SUMMER.

WARWICK.

Je ne m'en défends pas : ces transports, cet hommage,
Tout ce peuple à l'envi volant sur le rivage,
Prêtent un nouveau charme à mes félicités :
Ces tributs sont bien doux, quand ils sont mérités.
J'ai placé sur le trône un roi digne de l'être.
Londre ne verra plus son méprisable maître,
Henri dans la langueur tombé presque en naissant,
Et d'une épouse altière esclave obéissant.
Entre deux nations rivales et hautaines,
Ma prudence du moins a suspendu les haines.
Louis à notre roi vient d'accorder sa sœur.
Du trône d'Angleterre à peine possesseur,
Edouard, par mes soins, ne craint plus que la France
S'efforce de troubler sa nouvelle puissance.
Voilà ce que j'ai fait, Summer, et je me vois
L'arbitre, la terreur et le soutien des rois.

SUMMER.

Tous ces titres brillans vont s'embellir encore
Des faveurs dont l'amour vous comble et vous honore.
L'hymen d'Elisabeth promis à votre ardeur...

WARWICK.

L'amour qu'elle m'inspire est digne d'un grand cœur.
Sur le point de former cette union si belle,
L'intérêt de mon roi soudain m'éloigne d'elle.

Je reviens à ses pieds plus grand, plus glorieux.
Quelqu'un vient. C'est le roi qui marche vers ces lieux.
Cours chez Elisabeth : mon ame impatiente
Veut hâter le moment de revoir mon amante.

SCÈNE II.

EDOUARD, WARWICK, GARDES.

WARWICK.

Vos desseins sont remplis, vos vœux sont satisfaits,
Sire, j'apporte ici l'alliance et la paix.
L'hymen y joint ses nœuds ; une illustre princesse,
Digne, par les vertus dont brille sa jeunesse,
De fonder l'union de deux rois tels que vous,
Va traverser les mers pour chercher son époux.
Louis me l'a promis, et votre ami fidèle,
Warwick est trop heureux de vous prouver son zèle
Par des soins vigilans autant que par son bras,
Et dans la cour des rois comme dans les combats.

ÉDOUARD.

Je sais ce que mon cœur doit de reconnaissance
A ce zèle constant qui fonde ma puissance.
Mais, pour ne rien cacher de l'état où je suis,
Le sort ne permet pas que j'en goûte les fruits.
Je serai, sans former cette chaîne étrangère,
Allié de Louis, mais non pas son beau-frère.

WARWICK.

Comment !... daignez du moins m'expliquer ce discours.
De vos premiers desseins qui peut troubler le cours ?
Quoi ! les oubliez-vous ? et la France offensée
Verra-t-elle ?...

ÉDOUARD.

En un mot, j'ai changé de pensée.

Je ne puis à ce point forcer mes sentimens.

WARWICK.

Mais songez que Louis a reçu vos sermens,
Que j'ai reçu les siens, et que Warwick peut-être
N'est pas un vain garant de la foi de son maître.

ÉDOUARD.

Si je romps cet hymen entre nous préparé,
J'en dois compte à Louis et je le lui rendrai.
Mais de ces tristes nœuds mon ame détournée,
Établit ses projets sur une autre hymenée.
Il n'y faut plus penser.

WARWICK.

Et quels nœuds aujourd'hui
Vous peuvent assurer un plus solide appui ?
Quel traité plus utile ?....

ÉDOUARD.

Eh ! quoi ! la politique
M'imposera toujours un fardeau tyrannique,
Et des loix qu'elle dicte esclave ambitieux,
Je serai toujours grand, sans jamais être heureux !
Je déteste ces loix et mon cœur les abjure.

WARWICK.

Qu'entends-je? est-ce l'amour qui vous rendrait parjure ?
Quoi ! de vos ennemis à peine encor vainqueur,
Le trône a-t-il déja corrompu votre cœur ?
Edouard écoutant de frivoles tendresses,
S'est-il déja permis de sentir des faiblesses ?
Et parmi les périls renaissans chaque jour,
Avez-vous donc appris à céder à l'amour ?
Ce n'est point à ces traits qu'on doit vous reconnaître.
Un moment à ce point n'a pu changer mon maître.
Non, je ne le crois pas, et sans doute son cœur,
A la voix d'un ami, va sentir son erreur.

ÉDOUARD, *à part.*

Haut.

Ah ! je suis déchiré. Non, Warwick, cette flâme,
J'ose au moins m'en flatter, n'a point flétri mon ame,

Et vous devez penser que ce cœur malheureux,
Ce cœur faible une fois, est encor généreux.
Non, monté sur un trône entouré de ruines,
Et des feux mal éteints des guerres intestines,
Je ne me livre point à ces égaremens,
Des princes amollis lâches amusemens.
D'un sentiment profond j'éprouve la puissance :
Votre seule amitié me rend quelqu'espérance.
Warwick ! ah ! si pour moi... vous saurez mes desseins,
Et vous-même aujourd'hui réglerez mes destins.

SCÈNE III.

WARWICK *seul.*

O ciel ! à ce retour aurais-je dû m'attendre ?
Quel est ce changement que je ne puis comprendre !
Quel objet tout-à-coup a donc surpris sa foi !
Me trompé-je ? La reine avance ici vers moi :
Quoi ! de son ennemi cherche-t-elle la vue ?

SCÈNE IV.

MARGUERITE, WARWICK.

MARGUERITE.

Mon approche en ces lieux est sans doute imprévue.
Vous êtes étonné qu'au sein de mon malheur,
Je puisse sans frémir en aborder l'auteur.
Mais un motif pressant auprès de vous m'amène.
Je vous vois revenu des rives de la Seine,
Et sans doute vos soins achèvent le traité.
M'apprendrez-vous au moins quel espoir m'est resté ?
Si l'on finit mes maux, si Louis s'intéresse
A la captivité d'une triste princesse ?

Aux intérêts nouveaux à vous seul confiés,
Mon fils et mon époux sont-ils sacrifiés ?

WARWICK.

Vous saurez votre sort : il dépend de mon maître ;
Mais ce traité, madame, est incertain peut-être.
Un jour, vous le savez, apporte quelquefois
D'étranges changemens dans les projets des rois.

MARGUERITE.

Edouard pourrait-il rejeter l'alliance
Que lui-même par vous proposait à la France ?
On dit que dans son cœur l'amour le plus ardent
Prend depuis quelques jours un suprême ascendant.
Pourriez-vous l'ignorer ?

WARWICK, *à part.*

Que faut-il que je pense ?
A-t-il fait de ses feux éclater l'imprudence ?

MARGUERITE.

On dit plus, et peut-être allez-vous en douter.
On dit que cet objet qu'il eût dû respecter,
Devait s'unir bientôt, par un nœud plus prospère,
Au plus grand des guerriers qu'ait produits l'Angleterre,
A qui même Édouard doit toute sa grandeur ;
Qu'Édouard lâchement trahit son bienfaiteur ;
Que pour prix de son zèle et d'une foi constante,
Il lui ravit enfin sa femme et son amante.
Ce sont-là ses projets, ses vœux et son espoir,
Et c'est Élisabeth qu'il épouse ce soir.

WARWICK.

Élisabeth : ô ciel !... Non, je ne le puis croire.
Le roi conserve encor quelque soin de sa gloire.
On n'est pas à ce point lâche, perfide, ingrat.
Il ne veut point se perdre et lui-même et l'état :
Il sait ce que je puis, il connaît mon courage :
Edouard jusques-là n'a pas poussé l'outrage.
Il ne l'a pas osé.

MARGUERITE.

Bientôt vous connaîtrez
Si j'en crois sur ce point des bruits mal assurés.
Bientôt...

WARWICK.

Je puis du moins soupçonner votre haine.
Vous voulez que vers vous la fureur me ramène.
Vous venez dans mon cœur enfoncer le poignard...
Mais la confusion, le trouble d'Edouard...
De tant d'ingratitude, ô ciel! est-on capable?

MARGUERITE.

Pourquoi trouveriez-vous ce récit incroyable?
Lorsque l'on a trahi son prince et son devoir,
Voilà, voilà le prix qu'on en doit recevoir.
Si Warwick eût suivi de plus justes maximes,
S'il eût cherché pour moi des exploits légitimes,
Il me connaît assez pour croire que mon cœur
D'un plus digne retour eût payé sa valeur.
Adieu. Dans peu d'instans vous pourrez reconnaître
Ce qu'a produit pour vous le choix d'un nouveau maître.
Vous apprendrez bientôt qui vous deviez servir;
Vous apprendrez du moins qui vous devez haïr.
Je rends grace aux destins : oui, leur faveur commence
A me faire aujourd'hui goûter quelque vengeance;
Et j'ai vu l'ennemi qui combattit son roi,
Puni par un ingrat qu'il servit contre moi.

SCÈNE V.

WARWICK *seul.*

Je rejette un soupçon peut-être légitime.
Ah! mon cœur n'est pas fait pour concevoir un crime.
Je n'ai pas dû penser, quand j'allais le servir,
Que mon roi, mon ami fût prêt à me trahir.

SCÈNE VI.

WARWICK, SUMMER.

SUMMER.

Oserai-je annoncer ce que je viens d'apprendre?
Elisabeth....

WARWICK.

Arrête.... ah ! je crains de t'entendre.
Tu viens pour confirmer ces horribles récits...
Eh bien ! Elisabeth?... acheve... je frémis.

SUMMER.

Elisabeth, seigneur, va vous être ravie.
C'est d'elle que j'ai su toute la perfidie,
Les indignes complots préparés contre vous.
Edouard veut ce soir devenir son époux,
Et son père ébloui de ce rang si funeste,
Abandonne sa fille aux nœuds qu'elle déteste.
Elle cherche l'instant de vous entretenir.

WARWICK.

De cet excès d'horreur je ne puis revenir.
Allons, je ne prends plus que ma rage pour guide,
Et je veux qu'Edouard... je l'aimais le perfide.
Je sens pour le haïr qu'il en coûte à mon cœur.
Peut-on pousser plus loin la fourbe et la noirceur ?

SUMMER.

Il ne peut sans vous perdre obtenir ce qu'il aime.
Il doit vous redouter ; redoutez-le lui-même.
Si de vos intérêts vous écoutez la loi...

WARWICK.

Que d'affronts réunis ! étaient-ils faits pour moi ?
Ah ! qu'un vil courtisan, qu'un père impitoyable,
Envers sa fille et moi se soit rendu coupable ;

Qu'il ait conçu l'espoir, en me manquant de foi,
De briller près du trône, à côté de son roi.
J'excuse avec mépris sa basse complaisance;
Je le dédaigne trop pour en tirer vengeance.
Mais que plus criminel et plus lâche en effet,
Edouard sans rougir... il le veut, c'en est fait.
O toi ! par tant d'amour à mon sort enchaînée,
O chère Elisabeth ! à mes vœux destinée !
Cieux, témoins des transports de Warwick outragé,
Je jure ici par vous que je serai vengé.
Entendez le serment que ma bouche prononce,
Signal affreux des maux que ma fureur annonce.

SCÈNE VII.

WARWICK, ELISABETH.

WARWICK.

Ah ! madame, venez enflâmer mon courroux;
Mon amour, ma vengeance avaient besoin de vous.
Tous deux en vous voyant s'irritent dans mon ame.
J'ai su de mon rival l'audacieuse flâme;
J'ai su tous ses projets, et je connois trop bien
Les vertus de ce cœur qui triompha du mien,
Pour croire qu'il ait pu, s'avilissant lui-même,
Sacrifier Warwick à la grandeur suprême.
Un lâche à son amour allait vous immoler;
Mais je suis près de vous : c'est à lui de trembler.
Le ciel m'a ramené pour prévenir le crime.
Ne craignez plus qu'ici son pouvoir vous opprime.
C'est moi qui vous défends, moi qui veille sur vous,
Moi qui suis votre appui, votre amant, votre époux,
Votre vengeur encore, et vous allez connaître
Si Warwick aisément est le jouet d'un traître,
S'il est ou dangereux, ou sensible à demi,
S'il confond un ingrat comme il sert un ami.

ÉLISABETH.

De mon père, il est vrai, l'injuste tyrannie
A ces tristes liens a condamné ma vie,
Et mon cœur, loin de vous, vous adressait, hélas!
Des regrets impuissans que vous n'entendiez pas.
Je demandais Warwick : dans mon impatience,
Ma voix vous appelait des rives de la France,
Et votre Elisabeth, dans l'horreur de son sort,
Au défaut de Warwick eût imploré la mort.
Enfin je vous revois; vous essuyez mes larmes.
Je ne puis cependant vous cacher mes alarmes.
Je crains que le transport de ce cœur indompté
Avec trop d'imprudence ici n'ait éclaté.
On ne peut d'Edouard ignorer les tendresses.
Les maîtres des humains cachent-ils leurs faiblesses?
Toujours des yeux perçans sont ouverts à la cour.
Croyez qu'instruits déja de ce fatal amour,
Vos détracteurs secrets (vous en avez sans doute)
Veulent sur vos débris se frayer une route;
Et pour perdre un héros toujours craint ou haï,
Il suffit d'un roi faible et d'un lâche ennemi.

WARWICK.

Moi! garder le silence! et pourquoi me contraindre?
Quand je suis offensé, c'est moi que l'on doit craindre.
Et quel péril encor pouvez-vous redouter?
Un pouvoir que j'ai fait peut-il m'épouvanter?
Me verrai-je braver aux yeux de l'Angleterre?
On dira que Warwick si vanté dans la guerre,
Ce mortel renommé, fameux par tant d'exploits,
Qui créa, qui servit, qui détruisit des rois,
Infidèle à sa gloire autant qu'à sa tendresse,
N'a su ni conserver, ni venger sa maîtresse!
Je rougis d'y penser : non, non, je puis encor
Disposer de l'état et commander au sort,
A Lancastre abattu rendre son héritage,
Renverser Edouard et briser mon ouvrage.

ÉLISABETH.

Warwick! ah! cher amant! hélas! il m'est bien doux
De sentir à quel point je puis régner sur vous.

C'est mon seul intérêt que votre amour embrasse;
C'est pour moi qu'il frémit, c'est pour moi qu'il menace.
A mon cœur éperdu vous rendez le repos;
Eh! connaît-on la crainte à côté d'un héros?
Mais pourquoi présenter à mon ame attendrie
Le spectacle effrayant des maux de ma patrie?
Quoi! ne pouvez-vous rien sur le cœur d'Edouard,
Sans aller de la guerre arborer l'étendard?
Un ami tel que vous n'a-t-il pas droit d'attendre
Que sa présence seule?....

WARWICK.

Eh! qu'en puis-je prétendre?
N'a-t-il pas devant moi hautement abjuré
Cet hymen glorieux par moi seul préparé?
Il suit aveuglément ses amoureux caprices.
Envers moi, s'il se peut, comptez ses injustices,
Et les crimes d'un cœur à son amour soumis,
Pour qui tous les devoirs semblent anéantis.
Tandis que loin de vous pour lui, pour sa puissance,
Je m'expose aux tourmens d'une cruelle absence,
Que fait-il cependant? Comment m'a-t-il traité?
Il me rend le jouet de sa légèreté.
Il me fait vainement engager ma parole,
Et signer un traité frauduleux et frivole.
C'est peu: qui choisit-il enfin pour m'outrager?
Non, sans frémir encor je ne puis y songer.
C'est l'objet, le seul bien dont mon ame est jalouse,
Le prix de mes travaux, c'est vous, c'est mon épouse.
Ah! cet enchaînement, ce tissu de noirceurs,
Ajoute à chaque instant à mes justes fureurs.
Il en verra l'effet: il faut qu'il soit terrible;
Je suis, je suis encor ce Warwick invincible.
J'ai pour moi l'équité, mon nom et mes exploits.
Je paraîtrai dans Londre, on entendra ma voix.
On verra d'un côté l'appui de l'Angleterre,
Warwick de ses travaux demandant le salaire,
Indigné des affronts qu'il n'a pas mérités,
Et de l'ingrat Yorck contant les lâchetés;
Et de l'autre on verra, confus en ma présence,
Edouard aux grandeurs porté par ma vaillance,

Qui, sans moi, dans l'exil ou la captivité,
Cacherait sa misère et son obscurité.
Ce peuple est généreux, il m'aime et l'on m'offense;
Entre Edouard et moi pensez-vous qu'il balance?

ÉLISABETH.

Ecoutez-moi, Warwick, votre cœur ulcéré,
Dans ses emportemens est peut-être égaré.
Je ne puis croire encore Edouard inflexible:
A la gloire, aux vertus vous l'aviez vu sensible.
Sans doute il ne sait pas, en demandant ma foi,
Combien ce joug brillant serait affreux pour moi.
Mes larmes n'ont coulé que sous les yeux d'un père.
J'ai craint de trop braver les traits de sa colère,
Si devant Edouard j'eusse attesté nos nœuds;
Si j'avois avoué que ce cœur généreux
Se plaît à préférer, acceptant votre hommage,
Le héros bienfaiteur au prince son ouvrage,
Et que fier de s'unir à vos nobles destins,
Il voit dans son amant le premier des humains.
Mais j'oserai parler: on saura mes promesses.
J'avoûrai sans rougir l'excès de mes tendresses.
J'avoûrai que l'instant où j'irais à l'autel,
Serait pour moi l'arrêt d'un malheur éternel.
Et quel homme implacable en sa rage inhumaine,
Au défaut de l'amour veut mériter la haine,
Et s'assurer du moins cet horrible plaisir
De déchirer un cœur qu'il n'a pu conquérir?
Edouard, croyez-moi, n'a point ce caractère.
Laissez de vos destins ma voix dépositaire;
Laissez-moi balancer les vœux de deux grands cœurs.
Que Warwick modérant ses bouillantes fureurs,
Dépose entre mes mains, s'il daigne ici m'en croire,
L'intérêt de ses feux et celui de sa gloire.

WARWICK.

Edouard, je le vois, ne vous est pas connu.
Dans le fond de son cœur j'ai déja tout perdu.
Peut-être dès long-tems je lui portais ombrage.
En rompant un traité dont j'ai fait mon ouvrage,

Il prétend annoncer ma chûte au peuple Anglais.
Mon absence aux complots ouvrait un libre accès;
De ceux qu'on a formés je reconnais la trace :
C'est ainsi qu'à la cour commence la disgrace.
Je prévois tous les coups que je vais essuyer :
Décheoir du premier rang, c'est tomber au dernier.
A des pareils revers la faveur est soumise,
Et peut-être déja ma dépouille est promise.
Mais cet espoir encor peut être confondu ;
Je ne tomberai pas sans avoir combattu.
L'Anglais indépendant, et libre autant que brave,
Des caprices de cour ne fut jamais esclave.
Nous ne l'avons point vu régler jusqu'à ce jour
Sur la faveur des rois sa haine ou son amour.
Contre un tel préjugé son ame est aguerrie ;
Souvent contre le trône il défend la patrie.
Ses rois le savent trop : ce peuple citoyen
Ose attaquer leur choix et soutenir le sien.
Nul à ses souverains ne rend autant d'hommage ;
Mais sous ces vains respects consacrés par l'usage,
Il garde une fierté qu'ils craignent d'éprouver ;
Il les sert à genoux, mais il sait les braver.

ÉLISABETH.

Oui, je sais ce qu'il peut : que de maux, que de crimes
Produiront des fureurs qu'il croira légitimes !
Prévenons ce désastre, et ne présentez plus
Un avenir horrible à mes sens éperdus.
Laissez-vous désarmer à ma voix suppliante,
Et cédez, sans rougir, aux pleurs de votre amante.

WARWICK.

Eh bien ! vous le voulez, et pour quelques momens
Je suspendrai l'ardeur de mes ressentimens ;
Vous seule sur mon ame avez pris cet empire.
Mais si n'écoutant rien que l'ardeur qui l'inspire,
Édouard aujourd'hui persiste à m'outrager,
Je ne le connais plus, et je cours me venger.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, NEVIL.

MARGUERITE.

Tout semble confirmer l'espoir dont je me flatte.
Entre mes ennemis déja la haine éclate.
Warwick est furieux, et mon adresse encor
A su de son courroux échauffer le transport.
Je saurai faire plus ; je saurai le conduire.
J'ai frémi d'un projet dont on vient de m'instruire.
Il veut voir Édouard : ce fatal entretien
Pourrait anéantir mon espoir et le sien.
Le comte est violent, et sa superbe audace
Brûle de prodiguer l'injure et la menace.
Mais contre un ennemi c'est peu de s'emporter ;
Je veux qu'il le détruise, au lieu de l'insulter,
Et ne se livre pas, dans sa fière imprudence,
Au plaisir dangereux d'annoncer la vengeance.

NEVIL.

Peut-il, de vos amis à peine secondé,
Renverser un pouvoir que lui-même a fondé ?

MARGUERITE.

Va, pour renouveler nos sanglantes querelles,
Un soufle peut encor tirer des étincelles
Du feu qui vit sans cesse au sein de ces climats,
Et qu'ont nourri trente ans de haine et de combats.
Oui, de Lancastre ici le parti peut renaître.
Cet orgueilleux sénat qui veut parler en maître,

Mais qui du plus heureux suivant toujours la loi,
Tremblait devant Warwick en proscrivant son roi,
Qui n'a su qu'outrager une reine impuissante,
Fléchira devant moi, s'il me voit triomphante.
Le farouche Écossais que l'on veut opprimer,
Qui, contre ses tyrans, est tout prêt à s'armer,
Et du haut de ses monts, contre un joug qui l'offense,
Lutte et défend encor sa fière indépendance,
Ce peuple qu'en secret je soulève aujourd'hui,
A mes justes desseins prêtera son appui.

NEVIL.

Mais l'Anglais fatigué de discorde et de guerre...

MARGUERITE.

L'Anglais ne peut goûter qu'une paix passagère.
Ne crois pas qu'Edouard triomphe impunément.
Mets-toi devant les yeux l'affreux enchaînement
De meurtres, de forfaits dont la guerre civile
A depuis si long-tems épouvanté cette isle.
Songe au sang dont nos yeux ont vu couler des flots
Sous le fer des soldats, sous le fer des bourreaux.
Vois d'un deuil éternel l'Angleterre couverte:
Où d'un père, où d'un fils chacun pleure la perte.
Tous nés pour la vengeance en nourrissent l'espoir,
Et pour eux en naissant c'est le premier devoir.
Que te dirai-je enfin? le sang et le ravage
Ont endurci ce peuple, ont irrité sa rage,
Et par de longs combats au carnage exercé,
Il conserve la soif du sang qu'il a versé.

NEVIL.

Ainsi donc de Warwick si long-tems ennemie,
L'intérêt vous rapproche et vous réconcilie.
Votre cœur engagé dans ses nouveaux projets,
Aurait-il oublié les maux qu'il vous a faits?

MARGUERITE.

Non, j'ai par le malheur appris à me contraindre;
Je sais cacher ma haîne, et ne sais pas l'éteindre.

Si l'inconstant Warwick aigri contre son roi,
Veut relever Lancastre et s'unir avec moi,
Je sais apprécier ce retour politique.
Je ne souffrirai point qu'un sujet despotique,
De l'état avili bravant toutes les loix,
Ait le droit insolent d'épouvanter ses rois,
Ni qu'en servant son maître il apprenne à lui nuire :
Édouard aujourd'hui suffit ponr m'en instruire.
Je ne puis oublier cet exemple récent,
Et je sais comme on traite un sujet trop puissant.
Mais on vient, et Warwick sans doute ici s'avance.
C'est le roi !... Viens, Nevil, évitons sa présence.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Tu le vois; désormais tout espoir est perdu.
Par des emportemens Warwick t'a repondu.
Tout sert à m'irriter et mon chagrin redouble.
Ne pourrai-je à la fin sortir d'un si long trouble ?
Il faut m'en délivrer.... Que l'on nous laisse ici.
Qu'on éloigne sur-tout Warwick... Ciel !

SCÈNE III.

EDOUARD, WARWICK, SUFFOLCK, GARDES.

WARWICK.

Le voici.
Je ne m'attendais pas, sire, que la fortune
Dût vous rendre sitôt ma présence importune;

Que jamais contre moi le courroux du destin,
Pour préparer ses traits, empruntât votre main.
Je n'ai pu le penser, je n'ai pu le comprendre ;
Enfin de votre part il m'a fallu l'apprendre.
C'est ainsi que par vous je suis récompensé.
Voilà le sort brillant qui me fut annoncé,
Ce bonheur et ces jours de gloire et de délices,
Apanage éclatant promis à mes services.
Rappelez-vous ici ce jour, ce jour affreux,
Ce combat si funeste et ces champs malheureux,
Où du destin cruel éprouvant la colère,
Sur des monceaux de morts expira votre père.
Tout couvert de son sang, et combattant toujours,
Le fer des ennemis allait trancher vos jours.
Je volai ; jusqu'à vous je me fis un passage ;
Mon bras ensanglanté vous sauva du carnage,
Et bientôt sur mes pas ; aidé de mes amis,
De vos guerriers vaincus j'assemblai les débris.
« Warwick, me disiez-vous, prends soin de ma jeunesse ;
» C'est dans tes mains, Warwick, que le destin me laisse.
» Sois mon guide et mon père, et je serai ton fils.
» Conduis-moi vers ce trône où je dois être assis.
» Viens, combats, et sois sûr que ma reconnaissance
» Te fera plus que moi jouir de ma puisssance. »
Tels étaient vos discours ; je les crus, et ma main
S'arma pour vous venger, et changea le destin.
Je vis fuir devant moi cette reine terrible ;
J'acquis en vous servant le titre d'invincible.
Sans doute qu'à vos yeux de si rares bienfaits,
Ne pouvant s'acquitter, passent pour des forfaits ;
Mais du moins envers vous je n'en commis point d'autres.
Je frémirais ici de retracer les vôtres ;
Vous avez tout trahi, l'honneur et l'amitié,
Ingrat ! et c'est ainsi que vous m'avez payé.

ÉDOUARD.

Modérez devant moi ce transport qui m'offense.
Vantez-moi vos exploits, j'en connais l'importance ;
Mais sachez qu'Edouard, arbitre de son sort,
Aurait trouvé sans vous la victoire ou la mort.

Vous n'en pouvez douter ; vous devez me connaître.
Et quels sont donc enfin les torts de votre maître ?
Je vous promis beaucoup, vous ai-je donné moins ?
Le rang où près de moi vous ont placé mes soins,
L'éclat de vos honneurs, vos biens, votre puissance,
Sont-ils de vains effets de ma reconnaissance ?
Il est vrai, j'ai cherché l'hymen d'Elisabeth.
N'ai-je pu faire au moins ce qu'a fait mon sujet ?
Et m'est-il défendu d'écouter ma tendresse,
De brûler pour l'objet où votre espoir s'adresse ?
Que me reprochez-vous ? suis-je injuste ou cruel ?
L'ai-je, comme un tyran, fait traîner à l'autel ?
Je me suis, comme vous, efforcé de lui plaire ;
Je me suis appuyé de l'aveu de son père ;
J'ai demandé le sien, et s'il faut dire plus,
Elle n'a point encore expliqué ses refus.
Laissez-moi jusques-là me flatter que ma flâme,
Que mes soins empressés n'offensent point son ame,
Et qu'un cœur qui du vôtre a mérité les vœux,
Peut être, malgré vous, sensible à d'autres feux.

WARWICK.

Quand vous n'auriez pas su, puisqu'il faut vous l'apprendre,
Que nos cœurs sont unis par l'amour le plus tendre,
J'avais cru, je veux bien l'avouer entre nous,
Avoir acquis des droits assez puissans sur vous,
Pour ne vous voir jamais essayer de séduire
L'objet qui m'a su plaire et le seul où j'aspire.
Je me suis bien trompé, je le vois ; mais enfin
Il reste à mon amour un espoir plus certain.
Sur le choix de mon cœur vous pouvez entreprendre,
Je dois en convenir ; mais je puis le défendre.
Vous n'avez pas pensé sans doute qu'aujourd'hui
L'amante de Warwick demeurât sans appui.
Jamais Elisabeth ne me sera ravie,
Ou vous ne l'obtiendrez qu'aux dépens de ma vie.
Jamais impunément je ne fus offensé.

ÉDOUARD

Jamais impunément je ne fus menacé ;

Et si d'une amitié qui me fut long-tems chère,
Le souvenir encor n'arrêtait ma colère,
Vous en auriez déja ressenti les effets :
Peut-être cet effort vaut seul tous vos bienfaits.
Ne poussez pas plus loin ma bonté qui se lasse,
Et ne me forcez point à punir votre audace.
Edouard peut d'un mot venger ses droits blessés,
Et fût-il votre ouvrage, il est roi, c'est assez.

WARWICK.

Oui, j'aurais dû m'attendre à cet excès d'injure :
Toujours le sang d'Yorck fut ingrat et parjure.
Mais du moins....

ÉDOUARD.

C'en est trop. Holà ! gardes, à moi.

WARWICK.

Lâches ! n'avancez pas, craignez Warwick ; et toi,
Toi qui me réservais cet horrible salaire,
Immole le guerrier qui t'a servi de père.
Prends ce fer de ma main, frappe un cœur que tu hais ;
Va, tu peux d'un seul coup payer tous mes bienfaits.
Frappe, dis-je.

Il jette son épée aux pieds du roi.

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, WARWICK, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

ÉLISABETH.

Que vois-je ? ô ciel ! ô jour funeste !
Hélas ! par vos vertus, par ce ciel que j'atteste,
Écoutez-moi, seigneur ; c'est moi qu'il faut punir
De ces tristes débats que j'ai dû prévenir.

Oui, j'aurais dû plus tôt, vous découvrant mon ame,
Étouffer dans la vôtre une imprudente flâme;
Et si l'amour, hélas ! vous soumet à sa loi,
Ah ! vous devez sentir ce qu'il a pu sur moi.
Oui, j'aime dans Warwick ce vertueux courage
Dont je l'ai vu pour vous faire un si noble usage.
Mon cœur dans ce penchant par vous-même affermi,
Dans cet illustre amant chérissait votre ami.

WARWICK.

Vous croyez l'attendrir; vous vous trompez, madame.
Cet aveu, je le vois, irrite encor son ame,
Et livré tout entier à sa funeste ardeur,
Il voudrait accabler son triste bienfaiteur.
Il voudrait à l'autel vous traîner sur ma cendre;
C'est mon sang qu'il lui faut, qu'il brûle de répandre.
Mais avant qu'à vos yeux il puisse s'y plonger,
Il doit craindre peut-être encor plus d'un danger.
Adieu.

Il sort.

ÉDOUARD.

Suivez ses pas, allez, et qu'on l'arrête.
Qu'on l'enferme à la tour.

ÉLISABETH.

Quel orage s'apprête !
Qu'allez-vous ordonner ? qu'allez-vous faire ? ô ciel!
L'amour était-il fait pour vous rendre cruel ?

ÉDOUARD.

Non, je veux prévenir une révolte ouverte.
Je veux son châtiment, et ne veux point sa perte.
Votre cœur devant moi s'est pour lui déclaré;
Le mien est pour vous deux tour-à-tour déchiré.
Bravé par un sujet et haï de vous-même,
J'aurais pu tout permettre à ma fureur extrême.
Peut-être j'aurais dû dans son coupable sang
Laver l'indigne affront qu'il faisait à mon rang.
Mais mon cœur frémirait d'un transport si féroce;
L'amour ne m'apprend point cette vengeance atroce,

Et dans les mouvemens dont je suis combattu,
Je sais entendre encor la voix de la vertu.
Vous le voyez, madame, et du moins votre maître,
S'il n'est aimé de vous, était digne de l'être.

ÉLISABETH.

Eh bien ! si la vertu commande à votre cœur,
De vous-même aujourd'hui sachez être vainqueur.
Oubliez d'un amant l'imprudence excusable.
Ah ! Warwick à vos yeux peut-il être coupable ?
Et pourriez-vous haïr un héros votre appui ?
S'il vous ose outrager, soyez plus grand que lui ;
Osez lui pardonner : pour punir une offense,
La générosité peut plus que la vengeance.
En excusant ses torts, en lui rendant son bien,
Faites-vous applaudir d'un cœur tel que le sien.
Songez que sur l'amour cette illustre victoire,
Au-dessus de Warwick élève votre gloire,
Et me fait à jamais une bien chère loi,
D'adorer mon amant et d'admirer mon roi.

ÉDOUARD.

Qui ? moi ! lorsqu'un sujet me brave et me menace,
J'irais récompenser sa criminelle audace !
Moi ! je pourrais ici....

SCÈNE V.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

SUFFOLCK.

Le comte est arrêté.
Même en obéissant il gardait sa fierté.
Ses regards menaçans appelaient la vengeance :
Il a suivi mes pas dans un morne silence.
Mais ce peuple qui l'aime, et dont il fut l'appui,
Paraissait murmurer et s'émouvoir pour lui.

ÉDOUARD.

A Elisabeth.

Eh ! bien, vous l'entendez, et le sort implacable
Ajoute à tout moment à l'horreur qui m'accable.

A Suffolck.

J'en saurai triompher. Va, ne crains rien pour moi.
Si Londre se soulève, il connaîtra son roi.
De mes gardes ici rassemble les cohortes,
Et que de ce palais ils occupent les portes.

A Elisabeth.

L'audacieux Warwick espère vainement
M'épouvanter des cris de ce peuple insolent.
Vous ne le verrez point l'emporter sur son maître.
C'est cet amour fatal que vous avez fait naître,
Qui remplissant un cœur de vous seul occupé,
Empoisonne les traits dont le sort m'a frappé.

ÉLISABETH.

Il faut tout réparer : cet effort est possible.
Plus que vous ne pensez ce moment est terrible.
Laissons-là cet amour fait pour vous aveugler ;
Un plus grand intérêt me force à vous parler.
C'est celui de l'état : une reine ennemie,
De vos divisions déja trop avertie,
Va sur votre ruine élever ses destins ;
Elle attise les feux allumés par vos mains.
Sa haine vous poursuit, sa fierté vous menace,
Et j'ai vu sur son front l'espérance et l'audace.
De vingt mille proscrits les malheureux enfans
Sont prêts à la servir dans ses ressentimens.
Ils entendirent tous, au jour de leur naissance,
Autour de leur berceau le cri de la vengeance.
Voulez-vous leur donner un chef, un défenseur ?
Réunir Marguerite à son fier oppresseur ?
N'armez point un guerrier que ce peuple idolâtre.
Craignez de rappeler sur ce sanglant théâtre,
Des spectacles affreux et des scènes d'horreur :
Craignez, pour satisfaire un instant de fureur,
De rouvrir aujourd'hui des blessures récentes,
Que déja vous fermiez de vos mains bienfaisantes.

Warwick a trop sans doute écouté son courroux ;
Mais il ne vous hait point, il est encore à vous ;
Et dans l'emportement d'une ame fière et tendre,
Le cri de l'amitié semblait se faire entendre.
Je cours auprès de lui, je lui ferai sentir
Qu'il s'est trop oublié, qu'il doit se repentir.
Je lui rappellerai qu'Édouard est son maître :
Vous, de vos passions songez du moins à l'être.
Songez quels ennemis vous allez déchaîner.
Si mes soins sur vous deux ne pouvaient rien gagner,
Par vous deux de l'état la perte se consomme ;
Mais j'attends d'un grand roi la grace d'un grand homme.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD *seul.*

Et c'est donc là le cœur qu'un sujet m'a ravi !
Possesseur d'un trésor qu'en vain j'ai poursuivi,
A son triomphe encore il joint tant d'insolence !
C'en est trop d'outrager mes feux et ma puissance.
Il verra qu'Édouard, instruit de tous ses droits,
S'il n'a ceux des amans, défendra ceux des rois.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est dans la prison.

WARWICK *seul.*

Jour affreux ! jour d'opprobre ! après vingt ans de gloire !
Quoi ! je suis dans les fers ! ah ! l'aurais-je pu croire,
Qu'Edouard se portant à ce terrible éclat,
Exposerait ainsi son trône et son état ?
Que dis-je ? il connaît mieux ce peuple et sa faiblesse.
Est-ce ainsi que pour moi son zèle s'intéresse ?
Vient-il briser mes fers ? m'a-t-il vengé du roi ?
Londre autant qu'Edouard est ingrat envers moi.
Un jour, un jour peut-être avec plus de puissance....
Malheureux ! dans les fers peut-on crier vengeance ?
Il me semble à ce mot que ces murs odieux
M'accablent de ma honte et repoussent mes vœux ;
Et mes cris, en frappant ces voûtes effrayantes,
Les fatiguent en vain de plaintes impuissantes.
Mais quel ressouvenir vient m'étonner soudain !
Quel changement ! ô ciel ! et quels jeux du destin !
Pour l'orgueil des humains leçon rare et terrible !
C'est dans ces mêmes lieux, dans cette tour horrible,
Qu'à vivre dans les fers par moi seul condamné,
Le malheureux Henri languit abandonné.
L'oppresseur, l'opprimé n'ont plus qu'un même asyle.
Hélas ! dans son malheur il est calme et tranquille.
Il est loin de penser qu'un revers plein d'horreur
Enchaîne près de lui son superbe vainqueur.

SCÈNE II.

WARWICK, SUMMER.

WARWICK.

Que vois-je? se peut-il? et quel bonheur extrême!
Qui t'amène en ces lieux?

SUMMER.

L'ordre du roi lui-même.
Je l'aborde en tremblant: Elisabeth en pleurs
Faisait parler pour vous la voix de ses douleurs.
« Votre ami, m'a-t-il dit, peut mériter sa grace;
» Mais il faut qu'il apprenne à fléchir son audace.
» Allez l'y préparer. » — Je n'ai point su, seigneur,
A quel point il prétend abaisser votre cœur.
Je le connais ce cœur, et je sais qu'on l'outrage;
Je ressens tous vos maux; comptez sur mon courage.
Élevé près de vous, nourri dans les combats,
Où j'appris si souvent à vaincre sur vos pas,
A quelqu'extrémité que le destin vous livre,
Mon sort est d'être à vous, ma gloire est de vous suivre.
Commandez, je vous sers.

WARWICK.

Ami, tu vois mon sort.
J'ai trop suivi peut-être un indiscret transport;
Aux yeux d'un prince ingrat, forfait inexcusable;
Mais tu sais qui de nous est en effet coupable.
Yorck m'a tout ravi, jusqu'à ma liberté:
L'affront que je reçois fait gémir ma fierté.
Déja le désespoir dont mon ame est saisie,
Eût épuisé ma force, eût consumé ma vie,
Si la vengeance avide et si chère à mon cœur,
N'eût ranimé mes sens flétris par la douleur.
Ah! comble cet espoir qui console mon ame;
Cher ami, remplis-toi de l'ardeur qui m'enflâme.

Cours embraser les cœurs de ce peuple incertain;
Va, retrace à leurs yeux l'horreur de mon destin.
Dis que des fers honteux enchaînent ma vaillance,
Que je n'attends plus rien que de leur assistance;
Et s'il faut encor plus pour m'assurer leur foi,
Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi.
Et comment ces Anglais, pour moi si pleins de zèle,
Peuvent-ils balancer à venger ma querelle?
Des droits que j'ai sur eux est-ce là tout l'effet?
Et Marguerite enfin...

SUMMER.

Elle agit et se tait.
J'attends tout de ses soins : elle amasse en silence
Les traits que par ses mains doit lancer la vengeance.
Ses secrets partisans, vos amis et les siens,
Echauffent par degrés le cœur des citoyens,
Et tous par elle-même instruits dans l'art des brigues,
Dans ses murs alarmés ont semé leurs intrigues.
Ils disent qu'Edouard vient d'ôter aux Anglais
Un repos nécessaire et l'espoir de la paix,
Qu'il attire sur eux les armes de la France,
Qu'ils vont de tout leur sang payer son imprudence.
Votre affront les irrite, et je crois qu'en effet....

WARWICK.

Ah! qu'ils arment mon bras, et je suis satisfait.
Suivi des plus hardis, pénètre cette enceinte.
Si je suis à leur tête, ils marcheront sans crainte.
J'irai vers Edouard, et nous verrons alors
S'il pourra de mon bras soutenir les efforts,
S'il pourra dans son cours arrêter ma vengeance.
Ah! je ressens déja, je goûte par avance
Le plaisir de le voir à mes pieds renversé,
Et de lui dire : « ingrat qui m'as trop offensé,
» Que j'ai trop bien servi, que j'ai dû mieux connaître,
» Toi qui n'étais pas fait pour te nommer mon maître,
» Vois du moins aujourd'hui si je menace en vain,
» Et reconnais Warwick en mourant par sa main. »
Mais je t'arrête trop et la fureur m'entraîne.
L'instant où je menace est perdu pour ma haine.
Je t'en ai dit assez, va, cours, vole.

SCÈNE III.

WARWICK *seul.*

Ah ! du moins
Si le sort secondait et mes vœux et ses soins !...
J'écoute trop, sans doute, une fougue inutile.
Ce peuple est inconstant et sa faveur fragile.
Hélas ! le malheureux, par l'espoir aveuglé,
Pleure souvent l'erreur qui l'avait consolé.
O ciel ! lorsque chargé du sort de l'Angleterre,
Triomphant dans la paix, ainsi que dans la guerre,
Et d'un peuple idolâtre excitant les transports,
Heureux et tout puissant, je revoyais ces bords,
Aurais-je pu penser que tant d'ignominie
Dût sitôt éclipser cet éclat de ma vie,
Et que frappé bientôt des plus cruels revers,
Je venais dans ces murs pour y trouver des fers ?

SCÈNE IV.

WARWICK, ÉLISABETH, *une Suivante.*

WARWICK.

Quoi ! madame, c'est vous ! le tyran qui m'outrage,
Me permet ce bonheur que votre amour partage !
Il n'en est pas jaloux !... c'en est fait, je le vois.
Vous venez me parler pour la dernière fois.
Vous venez me laisser un adieu lamentable.
Tout prêt à m'immoler, un rival implacable
Veut me montrer le bien qui par lui m'est ôté,
Et puisque je vous vois, mon arrêt est porté.

ÉLISABETH.

Non, d'un sort plus heureux j'apporte le présage,
Pourvu que fléchissant ce superbe courage...

WARWICK.

Arrêtez : votre cœur doit épargner le mien.
Parlez-moi de vengeance, ou ne proposez rien.

ÉLISABETH.

Quoi ! rien n'adoucira votre esprit inflexible !
Édouard à ma voix a paru plus sensible.
J'ai rappelé vos soins, votre fidélité :
Louant votre valeur, blâmant votre fierté,
J'excusais d'un amant l'altière impatience ;
J'ai reclamé l'honneur et la reconnaissance,
Les nœuds qui dès long-tems sont formés entre nous ;
J'ai juré devant lui d'être toujours à vous.
J'ai demandé la mort : il a plaint mes alarmes.
Enfin il a promis, en répandant des larmes,
De ne point me forcer à cet hymen affreux,
Qui hâterait la fin de mes jours malheureux.
Mais il ne peut souffrir qu'un rival qui l'offense,
En passant dans mes bras, insulte à sa puissance.
Sa colère éclatait à ce seul souvenir.
Tout prêt à s'y livrer, et tout prêt à punir,
Il m'a représenté la révolte enhardie,
Menaçant ses états d'un nouvel incendie,
Sa couronne en péril, son honneur offensé,
Par mille factieux votre nom prononcé,
Et les mutins pour vous prêts à s'armer peut-être...

WARWICK.

Ah ! j'en attends l'effet ! qu'il est lent à paraître !
Je respire un moment, je conçois quelque espoir.
Il va sentir les coups qu'il aurait dû prévoir,
Et bientôt...

ÉLISABETH.

Votre espoir ajoute à mes alarmes.
Vous voulez que pour vous Londre prenne les armes.
Moi je déteste, hélas ! ce funeste secours ;
C'est en vous défendant qu'on expose vos jours.
Edouard jusqu'ici craint, malgré sa colère,
De porter contre vous un arrêt sanguinaire.

Rarement à son âge on a pu s'endurcir
Dans les rigueurs du trône et dans l'art de punir.
Mais s'il faut qu'aujourd'hui soulevant l'Angleterre,
Votre nom soit encor le signal de la guerre,
Songez-vous qu'un monarque, à qui vous insultez,
Pourrait frapper en vous le chef des révoltés?
Vous êtes dans ses mains, sans armes, sans défense;
Et vous le menacez !

WARWICK.

Je suis en sa puissance,
Il est trop vrai; mon sang, je ne puis le nier,
Est au premier bourreau qu'il voudra m'envoyer.
S'il a pour l'ordonner une ame assez hardie,
Et s'il peut sans trembler disposer de ma vie,
Je recevrai la mort sans en être étonné;
Mais je mourrai du moins sans avoir pardonné.

ÉLISABETH.

Eh! pardonnez, cruel! à votre triste amante.
Quand mon cœur pour vous seul se trouble et s'épouvante,
Quand je veux vous sauver...

WARWICK.

Que servent vos douleurs?
Votre tendresse ici me doit plus que des pleurs.
Vous allez supplier un ingrat qui m'opprime!
Secondez bien plutôt le transport qui m'anime.
Armez pour moi tous ceux que l'amitié, le rang,
Le devoir, l'intérêt attache à votre sang.
Craignez-vous de tenter la route où je vous guide?
Est-ce donc en nos jours que le sexe est timide?
Et n'avons-nous pas vu dans l'horreur des combats,
Marguerite, portant son fils entre ses bras,
Disputer aux guerriers le péril et la gloire,
Et même contre moi balancer la victoire?
Suivez ce grand exemple, elle revient à moi:
Egalez son courage, osez braver un roi.
Mon amante occupée à trembler pour ma vie,
Pourra-t-elle aujourd'hui moins que mon ennemie?

Allez, et des Anglais ranimant la valeur,
Signalez à leurs yeux ma femme et mon vengeur.

ÉLISABETH.

Ta femme veut sauver Warwick et la patrie.
Tu les perds tous les deux : ton aveugle furie
Te cache un précipice à tes pas présenté,
Et chez tes ennemis tu vois ta sûreté.
Marguerite te sert ! oses-tu bien l'en croire?
Penses-tu m'éblouir du tableau de sa gloire?
La crois-tu résolue à te garder sa foi?
Elle qui n'eut jamais que l'intérêt pour loi,
Elle qui tour-à-tour magnanime et cruelle,
En servant son époux, en vengeant sa querelle,
Portait sur ses parens son bras ensanglanté,
Et mêlait la grandeur à la férocité?
Quoi ! désormais Lancastre est ta seule espérance !
Toi, du sang des Yorck appui dès leur enfance,
Rappeler sur leur trône heureusement rempli,
Une femme implacable, un vieillard avili !
Changer à tous momens d'amis et d'adversaires,
Combattre et soutenir les deux partis contraires !
Crois-moi, c'est étaler aux yeux de l'avenir
Une légèreté dont tu devrais rougir.
Si le parti d'Yorck t'a paru le plus juste,
Persiste dans ton choix : tu le rends plus auguste.
C'est en vain qu'Edouard eut des torts envers toi :
Couvre de tes vertus les fautes de ton roi,
Et lui vouant toujours tes soins et ton hommage,
Honore, au moins pour toi, ce qui fut ton ouvrage.
Répare des affronts qu'il n'a pas dû souffrir :
T'abaisser devant lui ce n'est point te flétrir.
Lui-même il a paru commander à sa flâme :
Un roi fait le premier cet effort sur son ame ;
Et le sujet balance !

WARWICK.

Et qu'a-t-il fait enfin?
A son indigne amour il a mis quelque frein.
Le sacrifice est grand ; mais moi qu'il déshonore,
Qu'il a mis dans les fers où je languis encore,

Qu'il trahit, qu'il insulte et flétrit tour-à-tour,
Si je ne suis vengé, je perds tout sans retour.
Peut-être que l'on peut, maître de sa vengeance,
D'un ennemi vaincu dédaigner l'impuissance;
Peut-être l'on préfère avec quelque plaisir,
L'orgueil de pardonner à l'orgueil de punir.
Mais signer un accord qu'arrache la contrainte,
Céder à la menace, obéir à la crainte,
Aller, comme un esclave échappé de ses fers,
Demander le pardon des maux qu'on a soufferts!
N'attendez pas de moi cet effort impossible.
Dans mon abaissement je suis plus inflexible.
Je vois tout mon outrage, et je hais sans retour.
Laissez-moi cette haine, ou m'arrachez le jour.

ÉLISABETH.

Eh bien! c'en est donc fait, et ton ame barbare
En croit aveuglément cet orgueil qui l'égare!
Ni la voix de l'amour, ni l'espoir d'être à moi,
Mes craintes, mes douleurs ne peuvent rien sur toi:
Tu brûles d'assouvir ta fureur meurtrière;
Tu voudrais de tes mains embrâser l'Angleterre.
Va, nage dans le sang, va, je ne combats plus
Cet orgueil insensé qui flétrit tes vertus.
Va, cruel! va chercher des triomphes coupables;
Couvre-toi de lauriers à mes yeux méprisables.
Va, cours plonger ton bras dans le sein de ton roi;
Mais apprends qu'à ce prix je ne puis être à toi.
Je ne recevrai point dans cette main tremblante
La main d'un furieux, de carnage fumante.
La mienne loin de toi va finir mes malheurs,
Expier dans mon sang mes funestes erreurs.
C'en est fait, et je veux, à mon heure suprême,
Maudire en expirant Edouard et toi-même,
Le sort, le sort affreux qui m'accable aujourd'hui,
Et l'amant plus cruel, plus barbare que lui.

WARWICK.

Arrête... O toi qui sais ce que mon cœur endure,
Qui devrais adoucir sa profonde blessure,

Toi-même, Elisabeth, viens-tu l'empoisonner!
Hélas ! quand tous les maux semblent m'environner,
Ecrasé sous leurs poids lorsque mon cœur expire,
Ta main, ta propre main l'arrache et le déchire !
C'est-là le dernier trait de mon affreux destin ;
C'est ma dernière épreuve, et j'y succombe enfin.
Cesse de tourmenter une ame anéantie.
Va, je ne hais plus rien que moi-même et la vie.
Eh bien ! va donc trouver ce tyran, cet ingrat,
Va, demande pour moi, dans mon horrible état,
Non le pardon honteux qui m'indigne et m'offense;
Mais dis-lui que Warwick, appui de son enfance,
Qui veillait sur ses jours au milieu des combats,
Et pour les conserver s'exposait au trépas,
Qui des rois sur son front ceignit le diadême,
Qui n'a de ses travaux rien voulu pour lui-même,
Accablé de la vie et lassé de souffrir,
N'attend plus d'un tyran que l'ordre de mourir.

ÉLISABETH.

Quel est l'égarement où ton ame se livre ?
Cruel !....

SCÈNE V.

WARWICK, ÉLISABETH, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

Auprès du roi, madame, il faut me suivre.
Ses ordres sont pressans, hâtez-vous.

ÉLISABETH.

C'est assez.
Cieux ! éloignez les maux qui me sont annoncés.

WARWICK.

Qui ? toi ! m'abandonner ! où vas-tu ? non, demeure,
Demeure, Elisabeth. Ah ! s'il faut que je meure,
Mes yeux du moins....

L'OFFICIER.

Madame, Édouard vous attend.

ÉLISABETH.

Hélas ! pour nous sauver tu n'avais qu'un instant.
Cet instant précieux tu l'as rendu funeste....
Adieu.

WARWICK.

Vous l'entraînez !

SCÈNE VI.

WARWICK *seul.*

O TOI ! toi que j'atteste,
Toi qui m'enlevant tout, me refuses la mort,
Peux-tu permettre, ô Dieu ! que sous les coups du sort,
Le grand cœur de Warwick s'affaiblisse et succombe ?
Avant de m'avilir, ciel ! ouvre-moi la tombe.

Il s'assied.

J'ai peine à résister à mon état affreux.
De momens en momens ce flambeau ténébreux
Qui luit si tristement dans l'épaisseur des ombres,
Verse un jour plus funèbre et des lueurs plus sombres.
Malgré moi je frémis : tout porte dans mon cœur
Un chagrin plus profond, une morne douleur.....
Hélas ! enseveli dans cette nuit cruelle,
Tout ce que je ressens est horrible comme elle.
Mais quel bruit effrayant fait retentir ces lieux ?
Je crois entendre au loin des cris tumultueux.
On approche : le sort remplit mon espérance.
On m'apporte la mort.

SCÈNE VII.

WARWICK, SUMMER, *l'épée à la main*, SOLDATS.

SUMMER.

J'APPORTE la vengeance.
Ami, prenez ce fer, soyez libre et vainqueur.

WARWICK.

Tout est donc réparé ! cher ami, quel bonheur !...

SUMMER.

Votre nom, votre gloire, et la reine et moi-même,
Tout range sous vos loix un peuple qui vous aime.
Marguerite échappée aux gardes du palais,
D'abord à votre nom rassemble les Anglais.
Je me joins à ses cris; tout s'émeut, tout s'empresse;
Tous veulent vous offrir une main vengeresse.
On attaque, on assiége Edouard alarmé,
Avec Elisabeth au palais renfermé.
Paraissez : c'est à vous d'achever la victoire.
Ami, venez chercher la vengeance et la gloire.

WARWICK.

Voilà donc où sa faute et le sort l'ont réduit !
De son ingratitude il voit enfin le fruit.
Il l'a bien mérité... marchons... Warwick, arrête.
Tu vas à Marguerite assurer sa conquête !
Écraser sans effort un rival abattu !
Sont-ce là des exploits dignes de ta vertu !
Est-ce un si beau triomphe offert à ta vaillance,
D'immoler Edouard, quand il est sans défense?...
Ah ! j'embrasse un projet plus grand, plus généreux.
Voici de mes instans l'instant le plus heureux;
Ce jour de mes malheurs est le jour de ma gloire;
C'est moi qui vais fixer le sort et la victoire.

Le destin d'Edouard ne dépend que de moi ;
J'ai guidé sa jeunesse, et mon bras l'a fait roi ;
J'ai conservé ses jours, et je vais les défendre ;
Je lui donnai le sceptre, et je vais le lui rendre,
De tous ses ennemis confondre les projets,
Et je veux le punir à force de bienfaits.
Il connaîtra mon cœur autant que mon courage ;
Une seconde fois il sera mon ouvrage.
Qu'il va se repentir de m'avoir outragé !
Combien il va rougir ! ami, je suis vengé.
Allons, braves Anglais, c'est Warwick qui vous guide.
Ne désavouez point votre chef intrépide.
Si vous aimez l'honneur, venez tous avec moi,
Et combattre Lancastre et sauver votre roi.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est au palais.

ÉLISABETH *seule.*

Ciel ! où porter le trouble où mon cœur s'abandonne?
La terreur me poursuit et la mort m'environne.
J'entends autour de moi les cris de la fureur,
Les plaintes des mourans... O sort ! ô jour d'horreur!
On arrête mes pas : hélas ! ce que j'ignore
Est plus triste peut-être et plus affreux encore,
Et le ciel que ma voix est lasse d'implorer,
Quel que soit le succès, me condamne à pleurer.
De Marguerite enfin l'ascendant nous opprime.
Elle a su malgré moi traîner dans cet abîme
Deux amis, deux héros l'un de l'autre admirés,
Deux cœurs nés généreux, par l'amour égarés.
Tout semble m'annoncer son triomphe sinistre.
Warwick, de ses projets trop aveugle ministre,
Combat pour son époux après l'avoir vaincu.
A servir une femme il est donc descendu !
Tu l'emportes sur nous, trop cruelle ennemie!
Je cède en gémissant à ton fatal génie.
Il est de ton destin d'accabler mon pays.
Eh bien ! verse le sang, marche sur nos débris.
Mais du moins quelque jour pour venger l'Angleterre,
Puisse le juste ciel, à tes desseins contraire,
Arracher de tes mains le fruit de nos malheurs !
Puisses-tu loin de nous, pour prix de tes fureurs,
Traînant chez l'étranger, devenu ton asyle,
Une vieillesse obscure, une rage inutile,
Mendiant des secours que tu n'obtiendras pas,
Mourir en détestant ta vie et ton trépas !

SCÈNE II.

ÉLISABETH, SUFFOLCK.

ÉLISABETH.

Ou courez-vous, Suffolck? Venez-vous?...

SUFFOLCK.

Ah! Madame,
Aux transports de la joie abandonnez votre ame.
Jouissez d'un bonheur que vous n'attendiez pas;
Jamais un jour plus beau n'a lui sur ces climats.

ÉLISABETH.

Ah! ce jour à mon cœur n'offrait rien que d'horrible.
Quoi! Warwick... Achevez.

SUFFOLCK.

Ce héros invincible,
Le plus fier des mortels et le plus valeureux,
Est encor le plus grand et le plus généreux.
Déja de ses succès Marguerite enivrée
Croyait à son parti la victoire assurée,
Quand le nom de Warwick par cent voix répété
Suspend des combattans l'effort précipité.
Soudain au milieu d'eux il s'avance, il s'écrie:
« Amis, où vous emporte une aveugle furie?
Anglais, quel ennemi poursuit votre courroux?
C'est ce même Édouard jadis choisi par vous,
Qui vous fut dans ces murs présenté par moi-même,
Qui de vos propres mains reçut son diadême.
Si c'est Warwick, amis, que vous voulez venger,
Défendez votre maître, au lieu de l'outrager:
Partagez avec moi cette gloire si belle.
O mes braves Anglais! c'est moi qui vous appelle;
Reconnaissez ma voix. » Ses paroles, ses traits,
Cet aspect si puissant et si cher aux Anglais,
Le feu de ses regards, cette ame grande et fière,
Cette ame sur son front respirant toute entière,

Cet empire suprême et ces droits si certains,
Qu'un héros eut toujours sur le cœur des humains,
Subjuguent les esprits. Tout obéit, tout change.
Du côté d'Édouard tout le peuple se range,
Et ce prince et Warwick, pressés de tous côtés,
Dans les bras l'un de l'autre à l'envi sont portés.
J'observais Édouard; je cherchais à connaître
Si dans un tel moment, humilié peut-être,
Contre un dépit secret il défendrait son cœur,
Et pourrait à Warwick pardonner sa grandeur.
Mais rien ne l'a surpris, il faut que j'en convienne :
Dans l'ame de Warwick il semblait voir la sienne.
Il n'était qu'attendri, sans être confondu,
Et devant le héros le roi n'a rien perdu.
La joie et le bonheur remplacent les alarmes;
Le peuple, les soldats laissent tomber leurs armes.
Enfin, dans tous ses droits Édouard affermi
Retrouve sa vertu, son trône et son ami.

ÉLISABETH.

O Warwick ! ô mortel qu'a choisi ma tendresse!
Non, tu ne conçois pas cet excès d'alégresse,
Ces transports que je sens, qu'inspirent à mon cœur
Ces vertus dont sur moi rejaillit la splendeur;
Cet effort d'un héros, ces honneurs qu'il mérite...
Vient-il?...

SUFFOLCK.

Vers la Tamise il poursuit Marguerite.
Quelques mutins encor dans leur rage obstinés,
A combattre, à mourir semblaient déterminés.
Warwick, le fer en main, les frappe et les renverse,
Leur foule devant lui succombe et se disperse;
Cependant qu'Édouard autour de ce palais
Appaise le désordre et rétablit la paix.
Mais le voici lui-même.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

ÉLISABETH.

Ah ! partagez ma joie,
Sire; après tous les maux où mon cœur fut en proie,
Hélas ! j'ai bien le droit de sentir mon bonheur,
D'applaudir un héros si digne de mon cœur,
Que sans doute avec moi vous admirez vous-même;
Ce qu'il a fait pour vous, oui, cet effort suprême...

ÉDOUARD.

Je le sens, je l'admire, et je n'en rougis pas.
Un bienfait n'avilit que les cœurs nés ingrats.
C'est peu d'avoir dompté la révolte et la guerre,
C'est peu d'avoir rendu le calme à l'Angleterre;
Je lui dois encor plus : pour ce cœur satisfait
L'amitié de Warwick est son plus grand bienfait.
J'en suis digne du moins, et je lui rends la mienne.
Ma générosité veut égaler la sienne,
Et mon cœur n'est pas fait pour le déguisement.
Je sais qu'il est un art de feindre lâchement;
D'oublier un service et jamais une offense,
D'attendre le moment propice à la vengeance.
D'autres le puniraient de les avoir servis;
Il est beaucoup de rois, il est bien peu d'amis.
Mais j'abhorre à jamais cette exécrable étude,
Cet art de la bassesse et de l'ingratitude.
L'amour seul a produit et mes torts et les siens;
La vertu nous ramène à nos premiers liens :
A la loi du traité je suis prêt à me rendre :
Il mérita vos vœux, je cesse d'y prétendre.
Je commande à l'amour, et plein des mêmes feux,
Je saurai...

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, MARGUERITE, SUFFOLCK, GARDES, SOLDATS.

MARGUERITE.

Le destin me ramène à tes yeux.
Tu me vois ta captive et pourtant triomphante.
Tremble : j'apporte ici le deuil et l'épouvante.
(*A Édouard.*) (*A Élisabeth.*)
Warwick est ton ami; Warwick est ton amant;
Frémissez tous les deux dans ce fatal moment :
Il meurt.

ÉLISABETH.

Warwick?

ÉDOUARD.

O ciel!

MARGUERITE.

Et j'ai proscrit sa vie.
De fidèles amis ont servi ma furie :
Mêlés parmi les siens, ils l'ont enveloppé.
Toi seul es plus heureux; toi seul m'es échappé.

ÉDOUARD.

Barbare!

MARGUERITE.

J'ai détruit ton défenseur coupable.
Qu'il me servît ou non, sa mort inévitable
Dut punir aujourd'hui son infidélité,
Ou l'orgueilleux secours que son bras m'eût prêté.
Toi, tu peux le venger, et tu peux méconnaître
Les droits des souverains : tu n'es pas né pour l'être.

ÉDOUARD.

Je le suis pour punir un monstre furieux.
Ah! que vois-je?

SCÈNE V.

ACTEURS PRÉCÉDENS, WARWICK, *apporté par des soldats*, SUMMER.

ÉLISABETH *courant à lui.*

WARWICK ! cœur noble et malheureux !

ÉDOUARD.

Héros que j'ai chéri, que je perds par un crime,
Ah ! ma vengeance au moins peut t'offrir ta victime.
Cette femme barbare, au milieu des tourmens,
Bientôt...

WARWICK.

Écoutez moins de vains ressentimens.
Renvoyez à Louis cette reine cruelle;
Il pourrait la venger... Ne craignez plus rien d'elle.
Ce peuple qui m'aima la déteste aujourd'hui:
Qui m'a donné la mort ne peut régner sur lui.
Plaignez moins mon trépas : ma carrière est finie
Dans l'instant le plus beau dont s'illustra ma vie.
Ma voix a fait encor le destin des Anglais,
Et j'emporte au tombeau ma gloire et vos regrets.

ÉLISABETH.

Ah ! ton Élisabeth ne pourra te survivre.
J'ai vécu pour t'aimer, je mourrai pour te suivre.
Dans la nuit du tombeau tous les deux renfermés,
Unis malgré la mort...

WARWICK.

Vivez, si vous m'aimez.
(*A Édouard.*)
Soyons vrais; de nos maux n'accusons que nous-même:
Votre amour fut aveugle, et mon orgueil extrême.
Vous aviez oublié mes services; et moi,
J'oubliai trop, hélas ! que vous étiez mon roi.

Nous en sommes punis... Mes forces s'affaiblissent;
Ma voix meurt et s'éteint, et mes yeux s'obscurcissent.
Ma chère Élisabeth ! adieu... Séchez vos pleurs.
Je ressens à-la-fois la mort et vos douleurs.
Hélas ! il est affreux de quitter ce qu'on aime!
(*A Édouard.*)
Réparez, s'il se peut, son infortune extrême.
Sur ses jours malheureux répandez vos bienfaits.
Warwick meurt votre ami... ne l'oubliez jamais.

(*Il meurt.*)

FIN DU COMTE DE WARWICK.

MÉLANIE,

DRAME

EN TROIS ACTES ET EN VERS;

Imprimé pour la première fois en 1770; représenté le 7 décembre 1791; revu et corrigé par l'Auteur en 1802.

ACTEURS.

M. DE FAUBLAS, homme de robe.

MADAME DE FAUBLAS.

MÉLANIE, leur fille.

MONVAL, parent de madame de Faublas.

UN CURÉ.

DES SOEURS CONVERSES.

La scène est dans un couvent de Paris, au parloir.

MÉLANIE, DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS.

M. DE FAUBLAS.

Non, madame; en un mot c'est trop me résister.
J'ai pesé mes projets, je m'y dois arrêter.
Pouvez-vous les blâmer? Ma fortune est bornée.
On offre à votre fils un brillant hyménée,
L'espoir d'un régiment et d'un rang à la cour;
Dois-je seul m'opposer au bonheur de Melcour?
Avec cette alliance à tout on peut prétendre;
Et ne voyez-vous pas ce que j'en dois attendre?
Que bientôt dans les camps je puis voir illustré
Un nom qui dans la robe est déja décoré?
Le premier pas suffit, tout en dépend peut-être,
Et le point important est d'approcher du maître.
Voulez-vous de mon fils retarder le destin?
A ce grand intérêt tout doit céder enfin.
Ce n'est pas après tout un si grand sacrifice.
Mélanie au couvent depuis deux ans novice,
Formée à la retraite en ses plus jeunes ans,
Semblait en avoir pris les goûts, les sentimens.
Au plan que j'ai suivi se prêtant par avance,
Elle nous demandait le voile avec instance,

Et dans le cloître alors trouvant tous ses plaisirs ;
Y voulait pour jamais enfermer ses desirs.
D'où naît le changement qu'aujourd'hui l'on m'annonce ?
A ses premiers desseins d'où vient qu'elle renonce ?
S'il faut vous déclarer ce que j'en crois ici,
Votre parent Monval la fait changer ainsi.
Devant elle jamais il n'aurait dû paraître.
C'est grace à vos bontés qu'il a pu la connaître,
Et c'est bien malgré moi, je le dis entre nous,
Que Monval au couvent la voyait avec vous.

MADAME DE FAUBLAS.

Je n'ai pu refuser cette faveur légère
A la tendre amitié qui m'attache à sa mère,
Au sang qui nous unit : ce jeune homme d'ailleurs
A le cœur noble et droit, a des vertus, des mœurs.
Il est impétueux, aisément il s'enflamme,
Et toujours sans contrainte il laisse agir son ame :
Qui n'a rien de honteux dans le fond de son cœur,
Ne craint point de l'ouvrir, et parle avec candeur.
C'est toujours devant moi qu'il a vu Mélanie,
Et dans tous ses discours règne la modestie.
Mais votre fille, hélas !... à ne vous rien cacher,
Je crois que son état a droit de vous toucher.
Soyez de vos enfans également le père,
N'immolez point la sœur pour agrandir le frère.
Si dans ses premiers ans les soins des jeunes sœurs
Lui firent du couvent envier les douceurs,
C'est une illusion qui passe avec l'enfance ;
Et j'ai pu voir depuis toute sa répugnance.
Je vous en informai.

M. DE FAUBLAS.

Ce changement léger
Ne m'a jamais paru qu'un dégoût passager.

MADAME DE FAUBLAS.

Vous avez en tout temps combattu mes alarmes ;
De Mélanie enfin j'ai vu couler les larmes.
Je n'ai pu qu'en gémir, vous aviez décidé :
C'est par devoir, monsieur, que je vous ai cédé,
Que je sacrifiai ma douleur maternelle.
Mais, je vous l'avoûrai, cette épreuve est cruelle.

Notre sang doit avoir de plus grands droits sur nous;
Mon cœur prendra toujours son parti contre vous.
Si mon époux enfin, sûr de ma complaisance,
Voulait ne point user de toute sa puissance,
Tandis qu'il en est tems s'il voulait consentir
A révoquer l'arrêt dont il nous voit frémir,
Il verrait à ses pieds et la fille et la mère.
Ce spectacle touchant fait pour le cœur d'un père,
Ce plaisir généreux de sécher tant de pleurs,
N'a-t-il donc pas pour lui de plus pures douceurs
Que ces honneurs si vains dont l'image incertaine
Offre dans l'avenir une pompe lointaine,
Une grandeur frivole et soumise au hasard,
Qui souvent nous échappe, et vient toujours trop tard?

M. DE FAUBLAS.

Tant d'obstination ne peut que me déplaire.
C'est combattre long-tems un parti nécessaire.
Votre fille aujourd'hui doit prononcer ses vœux.
Nos parens, nos amis, sont mandés en ces lieux.
Pour la cérémonie ici tout se prépare.
Que pourrait-on penser d'un retour si bizarre?
De vos discours pourtant je ne suis point surpris.
Je sais vos sentimens, vous n'aimez point mon fils,
Vous le sacrifierez au dernier de vos proches.
Jamais...

MADAME DE FAUBLAS.

Je dois répondre à de pareils reproches.
Melcour m'est cher, monsieur; si je me suis permis
De juger ses défauts, et si par mes avis
J'ai voulu quelquefois changer son caractère,
Je n'ai pas moins pour lui des sentimens de mère,
Je les aurai toujours.

M. DE FAUBLAS.

Je ne vous comprends pas.
Melcour est estimé : je vois qu'on en fait cas;
Et vous permettrez bien qu'un père le seconde.

MADAME DE FAUBLAS.

Oui, je crois qu'il pourra réussir dans le monde.
Il est dur et poli, c'est beaucoup; mais pourtant
De son cœur jusqu'ici le mien n'est pas content.

Je ne le crois ni vrai, ni juste, ni sensible.
A toute émotion il semble inaccessible;
Il agit, parle, écoute avec un front égal,
Ne croit jamais le bien et croit toujours le mal;
Jamais, quand il vous parle, il ne regarde en face;
Son coup-d'œil vous évite et son souris menace.
D'ailleurs, plein de mépris pour tous ses concurrens,
Il ose se répandre en discours imprudens
Sur le marquis d'Orcé que l'on a vu prétendre
A l'hymen qu'aujourd'hui Melcour a droit d'attendre.
N'était-ce pas assez de se voir préféré?
Faut-il aigrir encore un rival ulcéré?
Tout se sait; des rapports la malice indiscrète
Envenime en courant le mal qu'elle répète.
Melcour est d'un état qui ne pardonne rien;
Enfin c'est à vos yeux un trésor, un soutien:
Mais quand ce fils, objet de votre amour extrême,
Vous aimerait autant que vous l'aimez vous-même,
Quand vous n'auriez conçu que l'espoir le plus sûr,
Je le dis redis encore, il doit m'être bien dur
De voir ma Mélanie, ainsi sacrifiée,
Languir dans l'abandon par son père oubliée,
Et, menée en pleurant jusqu'au pied de l'autel,
S'imposer par votre ordre un supplice éternel.

M. DE FAUBLAS.

On affaiblit toujours tout ce qu'on exagère.
Je crois sa douleur vive, et la crois passagère.
Toujours dans ces momens on verse quelques pleurs;
On croit dans l'avenir ne voir que des malheurs;
Mais la réflexion, fruit de la solitude,
Et la nécessité qui devient habitude,
L'entier éloignement des objets séducteurs,
Et l'exemple et le tems, si puissans sur nos cœurs,
Du cloître qui n'offrait qu'horreur et qu'amertume
Font un séjour tranquille où l'ame s'accoutume.
Qui n'a joui de rien n'a rien à regretter.
Si connaissant le monde il fallait le quitter,
Peut-être autant que vous je plaindrais Mélanie;
Mais dans cette maison elle a passé sa vie.
Son sort est-il plus dur que celui de ces sœurs
Qui toujours du couvent nous vantaient les douceurs?
Du malheur en ces lieux avons-nous vu l'image?

Nous parla-t-on jamais de joug ni d'esclavage?
Tout ce qui devant moi s'est ici présenté
Me peignait le bonheur et la sérénité.

MADAME DE FAUBLAS.

L'apparence, monsieur, n'est pas toujours fidèle.
La retraite, il est vrai, peut nous paraître belle;
Mais la connaît-on bien alors qu'on n'y vit pas?
Sous ces lambris sacrés quand nous portons nos pas,
Tout semble calme et doux, jusqu'à l'air qu'on respire;
Des paisibles vertus nous ressentons l'empire,
L'oubli des passions, des maux et des erreurs,
Et l'attendrissement passe au fond de nos cœurs.
Mais percez plus avant, pénétrez ces cellules,
Ces réduits ignorés où des esprits crédules,
Désabusés trop tard et voués au malheur,
Maudissent de leurs jours la pénible lenteur:
C'est là que l'on gémit, que des larmes amères
Baignent pendant la nuit les couches solitaires,
Que l'on demande au ciel trop lent à s'attendrir,
Ou la force de vivre, ou celle de mourir.
Peut-être que ces maux par le tems s'adoucissent,
Que dans des yeux éteints les pleurs enfin tarissent.
Un morne accablement, qui ressemble au trépas,
Succède au désespoir, à ses bruyans éclats.
Mais ce calme perfide est voisin de l'orage;
On en sort bien souvent par des accès de rage.
C'est le poison trompeur qui promet le sommeil,
Et les convulsions sont l'effet du réveil.

M. DE FAUBLAS.

Vous m'effrayez en vain de cette image horrible.
Pour moi, sur un état que l'on peint si terrible,
J'en veux croire sur-tout ceux qui l'ont embrassé.
Je les vois à l'envi, dans leur zèle empressé,
Attirer auprès d'eux de nouveaux prosélytes.
Ils doivent d'un tel choix connaître bien les suites;
Et par quel intérêt peut-on imaginer
Qu'ils entraînent au piège, au lieu d'en détourner?

MADAME DE FAUBLAS.

Ce ne sont pas du moins ces ames éclairées,
De l'esprit de leur règle humblement pénétrées,

Que l'on voit attirer par un zèle indiscret
Ceux qui n'ont point encor senti le même attrait.
Je leur rends trop justice, et ne suis pas capable
D'attaquer en lui-même un état respectable,
Consacré par l'église, et dont l'impiété
En le calomniant prouve la sainteté.
Je sais combien le cloître est un abri propice
Contre les maux du siècle et l'exemple du vice,
Combien de leur état devant Dieu satisfaits
En goûtent l'innocence, en chérissent la paix:
Non, ce n'est pas la loi, c'est l'abus que j'accuse.
Et quoi de si sacré dont l'homme enfin n'abuse?
Pensez-vous en un mot que dans ces mêmes lieux
Des esprits, occupés de soins ambitieux,
Ne puissent exercer leur secrète influence
Sur un âge crédule et plein de confiance,
Et consulter enfin, pour lui dicter des vœux,
L'intérêt du couvent plus que celui des cieux?
Je frémis d'ajouter ce que l'expérience,
Et du cœur des humains la triste connaissance,
Plus d'une fois, hélas! n'ont que trop révélé.
Celui qu'à cet état Dieu n'a pas appelé
S'y déprave souvent sous le poids de sa chaîne;
Son ame se flétrit et devient inhumaine;
Elle hait en autrui tout ce qu'elle a perdu,
Et voudroit voir son joug sur d'autres étendu.
Ce sont ceux-là, monsieur, qui par leurs artifices
Savent en imposer à des ames novices;
Et d'aucun autre bien ne pouvant plus jouir,
Faire des malheureux est leur dernier plaisir.

M. DE FAUBLAS.

Si les cloîtres ont vu de ces fraudes barbares,
Ces horreurs, qui du moins y doivent être rares,
Ne font autorité ni pour vous ni pour moi;
Jamais l'exception n'a tenu lieu de loi.
Mais laissons ce discours, madame. Mélanie
Doit être préparée à la cérémonie.
Bientôt notre Curé viendra l'entretenir;
Ses leçons, ses avis pourront la soutenir.
Ma confiance en lui n'est pourtant pas entière.
Sa morale, dit-on, n'est point assez sévère.
On m'en a dit du mal.

MADAME DE FAUBLAS.

Je vous crois dans l'erreur,
Et l'ai vu digne en tout du saint nom de pasteur.
De ce grand ministère éloquent dans les temples
La meilleure leçon est celle des exemples;
C'est la sienne; et du pauvre il fut toujours l'appui:
Il prend sur ses besoins pour aider ceux d'autrui.
Rien n'échappe à ses soins; sa tendre prévoyance
Sous des toits dépouillés va chercher l'indigence.
Au soin de la servir tout entier attaché,
Il parcourt les réduits où le pauvre est caché;
Et s'il ne peut toujours soulager la misère,
Au moins il la console, il lui fait voir un père.
Dans l'église souvent je l'ai vu près d'entrer;
J'ai vu les malheureux en foule l'entourer.
Il ressemblait au Dieu dont il était le prêtre.

M. DE FAUBLAS.

Tant de vertu pourtant s'est bien peu fait connaître.

MADAME DE FAUBLAS.

Ah! sans chercher l'éclat, n'est-il pas assez doux
De faire son devoir sans qu'on parle de nous?
Dieu nous voit, il suffit... Le voici qui s'avance.

SCÈNE II.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, LE CURÉ.

M. DE FAUBLAS.

Monsieur, nous implorons ici votre assistance;
Nous en avons besoin: ma fille en ce grand jour
Éprouve vers le monde un moment de retour.
Il faut d'un jeune cœur corriger la faiblesse,
Lui montrer ses devoirs: c'est à votre sagesse
Que j'ai dû me fier, et j'attends tout de vous.
Vous vaincrez sûrement ses injustes dégoûts.
Vous savez trop...

LE CURÉ.

Je sais ce qu'ici je dois faire,
Ce que je dois à vous, à mon saint ministère.
Avant de vous répondre et de promettre rien,
Il me faut avec elle avoir un entretien.
Je veux lire en son cœur, je veux le bien connaître.
Sur ses devoirs alors, sur les vôtres peut-être,
Je pourrai vous parler avec sincérité.
Vous entendrez de moi la simple vérité.
N'espérez rien de plus.

M. DE FAUBLAS.

C'est ce que je desire.
On va vous l'amener, monsieur; je me retire,
Et vais avec madame assembler nos amis
Qui bientôt dans ces lieux seront tous réunis.

SCÈNE III.

LE CURÉ.

Ne vais-je pas encor voir une infortunée
Qu'un intérêt cruel au cloître a condamnée;
Que l'on ensevelit de peur de la doter;
Qui pousse des soupirs que l'on craint d'écouter,
Et donne, en détestant sa retraite profonde,
Au ciel des vœux forcés, et des regrets au monde?

SCÈNE IV.

LE CURÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE, *à part dans le fond.*

O Dieu! changez mon cœur, ou bien changez mon sort!
Dieu! fléchissez mon père, ou m'envoyez la mort!

LE CURÉ.

Approchez, mon enfant, et soyez sans alarmes;
Si je viens près de vous, c'est pour sécher vos larmes.
Ne me les cachez point, et laissez-les couler.
Sans témoins, sans réserve on peut ici parler.
Nul n'osera troubler cette sainte entrevue.
Vous frémissez. Eh ! quoi ! redoutez-vous ma vue?

MÉLANIE, *avec égarement.*

Je ne sais où je suis... ayez pitié de moi.
Tout dans un pareil jour doit inspirer l'effroi.
D'un père rigoureux n'êtes-vous pas complice?
Venez-vous m'annoncer l'instant du sacrifice?
C'est celui de mes jours... c'est celui de mon cœur...
Il est affreux, barbare... il me glace d'horreur.
Ah ! qu'on l'achève au moins, qu'on l'achève sur l'heure.
Traînez-moi vers l'autel... traînez-moi... que j'y meure.
C'est tout ce que l'on veut, et j'y consens.

LE CURÉ.

Hélas!
Au but qui me conduit ne vous méprenez pas.
J'apporte à vos douleurs l'intérêt le plus tendre;
Je puis les adoucir, si vous voulez m'entendre.
Donnez-leur avec moi ce libre épanchement
Qui pour les malheureux est un soulagement.
Les consoler, ma fille, est tout mon ministère;
Vous me devez enfin regarder comme un père.

MÉLANIE, *toujours égarée.*

Un père ! il m'en faut un... que n'ai-je un père, hélas!
Il plaindrait mes tourmens, il m'ouvrirait ses bras.
Ce nom doit rassurer... ce nom me désespère.
Faut-il éterniser ma chaîne et ma misère,
Livrer au désespoir le reste de mes jours,
Promettre de souffrir et de pleurer toujours?
Je n'en ai pas la force, et ma raison s'égare:
La nature et le ciel, tout me semble barbare.

LE CURÉ.

C'est que tous deux peut-être ont été méconnus.
Commandez un moment à vos sens éperdus.

Et d'un consolateur écoutez le langage;
Tout doit m'intéresser, votre état et votre âge.
Je dois à tous les deux des soins et des secours;
C'est un devoir bien cher que je suivrai toujours.
Je parlerai sur-tout contre la violence...

MÉLANIE.

Est-il vrai? vous! ô ciel! vous prendrez ma défense!
Vous me le promettez! l'aurais-je pu prévoir?
Vous éloignez de moi l'horrible désespoir.
Vous me l'aviez bien dit, oui, vous êtes mon père.
Mais vous qui me tendez une main tutélaire,
N'êtes-vous pas pourtant au rang de ces mortels
Qui m'ont toujours prêché des devoirs si cruels,
Qui m'ont tant annoncé d'une voix formidable,
Dieu toujours irrité, l'homme toujours coupable,
La nature en souffrance, et le ciel en courroux;
Qui m'ont dit que ce Dieu se nomme un Dieu jaloux;
Qu'il ordonne aux humains, pour fléchir sa colère,
De s'imposer le poids d'un tourment volontaire;
Et qu'enfin les objets devant lui préférés,
Étaient des yeux en pleurs et des cœurs déchirés?
Eh bien! s'il est ainsi, j'ai le droit de lui plaire.

LE CURÉ.

Connaissez mieux sa loi propice et tutélaire:
Il chérit les humains qu'il fit pour le servir;
Et s'il aime les pleurs, c'est ceux du repentir.
Ce n'est qu'à notre amour qu'il demande des larmes;
Et l'amour qui les donne y fait trouver des charmes.
Si les maux ici-bas éprouvent la vertu,
Dieu lui-même descend près du cœur abattu [1];
S'il voit prêts à tomber les siens qu'on persécute,
Lui-même étend la main pour prévenir leur chûte [2]:
Mon joug est doux, dit-il; loin de le rejeter,
Heureux qui dès l'enfance apprit à le porter [3]!

---

[1] Juxtà est Dominus iis qui tribulati sunt corde. *Pseaume.*

[2] Cùm ceciderit non collidetur, quia Dominus supponit manum suam. *Pseaume.*

[3] Jugum meum suave est, et onus meum leve... *Evang.* Bonum est viro cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ. *Eccl.*

C'est sa parole ici que je vous fais entendre.
Votre ame prévenue a pu mal la comprendre;
J'excuse votre erreur en voyant votre effroi;
Mais que votre ame enfin retrouve auprès de moi
Cette paix qui toujours doit suivre l'innocence.
Faites de vos secrets l'exacte confidence.
Permettez que ce cœur vous ose interroger;
Aux sentimens du vôtre il n'est point étranger.
Placez-vous près de moi; venez, ma chère fille.
(*Ils s'asseient tous deux.*)
J'honore et je chéris votre noble famille.
On m'a dit qu'élevée en ces paisibles lieux,
Vous y passiez des jours qui paraissaient heureux;
Et que du voile saint à seize ans revêtue,
D'aucun regret encor vous n'étiez combattue.
Votre état vous plaisait: souvent on m'a vanté
Votre zèle naissant, votre félicité.
M'a-t-on dit vrai? parlez.

MÉLANIE.

Oui, je vous le confesse;
Cette maison, monsieur, fut chère à ma jeunesse.
Je m'y voyais fêtée; on s'occupait de moi;
Chacun de m'amuser se faisait un emploi;
On détournait mes yeux de tout devoir pénible.
A tant d'empressement pouvais-je être insensible,
Dans un âge où le cœur est si prompt à s'ouvrir
Aux premiers sentimens qui se viennent offrir,
Où les jours sont si purs, le bonheur si facile?
Je crus qu'il habitait au sein de cet asyle.
Je ne trouvais par-tout que des soins complaisans,
Des égards recherchés, et des yeux caressans.
Ce plaisir si flatteur d'intéresser les autres,
Les préjugés d'autrui qui deviennent les nôtres,
Tout ce que j'entendais du monde et de ses mœurs,
Les discours séduisans, les tendresses des sœurs,
Le penchant qui nous lie au séjour de l'enfance,
Enfin, l'amitié même et la reconnaissance,
A ce qui m'entourait m'attachant tous les jours,
Semblaient devoir ici me fixer pour toujours.

LE CURÉ.

De semblables motifs n'ont rien que d'estimable.

F..

D'où vient donc qu'aujourd'hui le chagrin vous accable?
Qui produisit en vous un si grand changement?

MÉLANIE.

Vous allez le savoir; c'est un évènement
Qui décida dès-lors du destin de ma vie,
Et dont, en vous parlant, j'ai l'ame encor remplie.
Je veillais près du lit où l'une de nos sœurs
D'une lente agonie éprouvait les horreurs.
Cherchant à signaler les soins d'une novice,
J'avais brigué moi-même un si lugubre office.
Je fus seule avec elle à ces derniers instans.
Alors levant ses yeux baissés depuis long-tems,
Elle parut gémir sur moi plus que sur elle;
Quelques larmes mouillaient sa mourante prunelle;
Elle fit un effort pour pouvoir me parler,
Et m'adressa ces mots qui me firent trembler.
« On vous trompe, on vous perd, ma chère Mélanie.
A votre âge on sent peu ce que l'on sacrifie,
En se faisant esclave et prenant cet habit:
Vous l'apprendrez trop tard : je sais qu'on vous a dit,
Je sais que vous croyez que dans nos saints asyles
Tous les jours sont sereins, tous les cœurs sont tranquilles;
Mais pour vous abuser sachez qu'on est d'accord.
On ne vit en ces lieux qu'en desirant la mort,
Et l'on n'y meurt jamais qu'en détestant la vie.
Que mon exemple au moins détrompe Mélanie. »
Elle m'apprit son sort : un malheureux amour,
Qu'il fallut dans ce cloître étouffer sans retour,
Avait rempli son ame et consumé sa vie.
Du récit de ses maux je demeurai saisie.
C'étaient les derniers cris et les gémissemens
D'un cœur que ses chagrins ont oppressé long-tems.
C'était d'un long malheur l'histoire attendrissante,
Que l'accent de la mort rendait plus déchirante.
Je n'y pus résister : pleine de ses douleurs,
Je tombai sur son lit en l'arrosant de pleurs.
Je partageai des maux que mon cœur pouvait craindre.
Pour la première fois elle s'entendit plaindre,
Et ma pitié parut adoucir son trépas.
L'infortunée alors me serra dans ses bras.
Je sentis que ses pleurs inondaient mon visage.
De mes sens trop émus je perdis tout usage,

Et quand je les repris, elle ne vivait plus.
Ses bras déja glacés, sur ma tête étendus,
Ses yeux de la douleur gardant le caractère,
Et vers le ciel encore élevant leur paupière,
Semblaient lui demander d'épargner à mon cœur
Tous les maux dont sa mort m'avait tracé l'horreur.

LE CURÉ.

De parens inhumains je reconnais l'ouvrage.
Mais vous, du désespoir croyez-vous le langage?
Est-il la vérité? non, ce cœur ulcéré,
Par l'amour et la haine à-la-fois égaré,
Abhorrant un état à ses penchans contraire,
Sans doute n'en est pas un juge bien sincère.
En proie à cet amour qui la tyrannisait,
S'abusant elle-même, elle vous abusait.
Que le ciel le pardonne à cette infortunée!
D'autres ont en ces lieux fini leur destinée:
Si votre âge moins tendre eût permis à vos yeux
De les voir au moment qui leur ouvrait les cieux,
De la religion vous auriez vu la gloire:
La mort de ses enfans est leur jour de victoire;
Eux seuls, dans ce passage à tant d'autres cruel,
Sans regretter la terre espèrent tout du ciel.
De son ministre au moins croyez le témoignage.

MÉLANIE.

Je vous crois; mais, hélas! une tout autre image
Me poursuivait ici; mes esprits agités
N'entrevoyaient par-tout que d'affreuses clartés.
Le soupçon m'inspirait une sombre tristesse;
L'effroi, l'abattement flétrirent ma jeunesse.
Le cloître m'effrayait: je rencontrais par-tout
L'odieuse contrainte et l'importun dégoût.
Je détestai dès-lors cet habit de novice.
J'abjurai dans mon cœur mon fatal sacrifice.
Je n'osai toutefois avouer mes chagrins:
De mon père sur moi je savais les desseins;
Et ne me flattais pas de pouvoir l'en distraire.
Je songeais, pour charmer mon ennui solitaire,
Qu'au moins les passions ne troublaient point mon cœur;
Que de l'amour encor le poison séducteur,
Dont j'avais une fois vu les effets terribles,

Ne livrait point mon ame à des maux plus sensibles;
Mais ce repos, hélas! ne dura pas long-tems...
Malheureuse!

LE CURÉ.

Achevez ces aveux importans.
Parlez, ne craignez rien.

MÉLANIE.

O mon guide! ô mon père!
Qu'aisément avec vous je puis être sincère!
Que mon ame à la vôtre aime à se confier!
Ah! c'est de mes plaisirs peut-être le dernier.
Ma consolation dans ces lieux la plus chère,
C'était de voir souvent ma respectable mère.
Un parent (c'est Monval) voulut un jour me voir:
Il arrive avec elle en ce même parloir.
On m'avertit, j'accours... Ma surprise à sa vue,
Sur son front, dans ses traits la grace répandue,
Son maintien, de ses yeux la touchante douceur,
Et le son de sa voix encor plus enchanteur,
Tout à mes sens troublés fit soudain reconnaître
Qu'en ce moment mon cœur venait de voir son maître:
Il s'assit, parla peu, me regarda toujours:
J'ai retenu de lui jusqu'aux moindres discours.
Il parut de mon sort pénétrer le mystère.
Je vis qu'il me jugeait beaucoup mieux que ma mère:
Des mots perdus pour elle il sentait la valeur,
Et tout ce qu'il disait répondait à mon cœur.
Je feignis, malgré moi, de ne le pas entendre.
Que je lui savais gré d'un intérêt si tendre!
J'entrevis quelques pleurs qu'il voulait dévorer;
Il semblait à-la-fois me plaindre et m'adorer.

LE CURÉ.

Oh! que cet entretien est gravé dans votre ame!

MÉLANIE.

Il ne m'avait rien dit qui déclarât sa flamme,
Rien qui pût ressembler aux transports des amans;
Mais ses derniers regards valaient tous les sermens:
Ils se firent entendre à mon ame asservie.
Je jurai qu'à lui seul appartiendrait ma vie:

Je n'examinai rien, je ne voulus rien voir :
Le cœur, pour se donner, a-t-il besoin d'espoir ?
Ah ! mon ame embrassant un sentiment si tendre,
S'élança vers l'objet qu'elle semblait attendre,
Et crut, en lui livrant un pouvoir absolu,
Satisfaire un besoin jusqu'alors inconnu.
Hélas ! j'en jouissais sans trouble et sans alarmes,
Et sans affliction je répandais des larmes.
Mon cœur s'applaudissait d'échapper à l'ennui,
D'avoir un sentiment, de trouver un appui.
Contre l'amour sans doute il n'est point de défense ;
Mais que la solitude ajoute à sa puissance,
Et qu'ici tous ses traits, ailleurs trop émoussés,
Descendent plus avant au fond des cœurs blessés !
Je n'ai du monde encore aucune expérience ;
Mais s'il faut sur ce point dire ce que je pense,
Dans ce monde bruyant comment peut-on souffrir
Que les distractions, les soins et le plaisir,
De l'ame à tout moment éloignent ce qu'on aime ?
Peut-on se voir ainsi séparé de soi-même ?
Ah ! lorsque tant d'objets ont partagé le jour,
Ce qui doit en rester est bien peu pour l'amour.
Mais ici tout le sert, et rien ne le balance.
Le cœur de son penchant s'entretient en silence.
Rien ne s'offre à nos yeux qui le fasse oublier ;
Chaque instant à l'amour appartient tout entier.
Je l'ai bien éprouvé : Monval dans ces demeures,
Monval m'occupait seul, et remplissait mes heures.
Lorsque tout sommeillait, dans l'ombre de la nuit
Je répétais souvent tout ce qu'il m'avait dit.
Seule durant le jour, craignant d'être obsédée,
Craignant qu'on m'arrachât à cette douce idée,
Rappelant ses regards, ses gestes, ses soupirs,
Mon ame autour de soi recueillait ses plaisirs.

LE CURÉ.

Monval n'a-t-il pas su tout ce qu'il vous inspire ?

MÉLANIE.

Oh ! combien j'aimerais à pouvoir le lui dire !
Mais jamais à ma bouche un mot n'est échappé,
Qui pût trahir ce cœur ainsi préoccupé.
Qu'il m'en coûtait, ô ciel ! sur-tout en sa présence
Que je me reprochais ce rigoureux silence !

Cependant je songeai quel serait mon destin ;
Mes yeux long-tems distraits s'y fixèrent enfin.
L'effrayant avenir où s'égarait ma vue
Ne m'offrait qu'un abyme où j'étais attendue :
Je vis que j'y tombais sans espoir d'en sortir,
Et j'entendis la voix de l'affreux repentir ;
Je vis que dès l'enfance au cloître destinée,
Moi-même par mon choix je m'étais enchaînée ;
Que mon père affermi dans ses engagemens
Ne consulterait pas mes nouveaux sentimens,
Qu'à son ambition j'allais être immolée :
Je me sentis alors de mes maux accablée ;
Alors je m'indignai du fardeau de mes fers,
Et je tendais les mains à des liens plus chers.
J'aurais voulu franchir la terrible barrière,
Et me réfugier dans le sein de ma mère.

LE CURÉ.

Que n'y déposiez-vous vos plaintes, vos douleurs ?

MÉLANIE.

Hélas ! elle a connu mes funestes ardeurs.
Elle a vu de ce cœur la cruelle blessure ;
Elle a versé sur moi les pleurs de la nature,
Promis de tout tenter pour adoucir mon sort ;
Mais que me sert, hélas ! un inutile effort ?
Que peut-elle ? elle-même est dans la dépendance ;
Son époux a sur elle une entière puissance.
Enfin, vous le voyez, on a fixé ce jour
Pour prononcer des vœux, et des vœux sans retour !
On m'impose une loi que je ne peux plus suivre ;
On ne s'informe pas si j'y pourrai survivre.
Qu'ai-je donc fait, hélas ! pour tant de cruauté ?
(*Elle se lève.*)
Et j'irais aux autels trahir la vérité !
J'irais mentir au Dieu qui lira dans mon ame,
Lui consacrer un cœur que tant d'amour enflamme !
Non, j'abhorre un serment trompeur, injurieux,
Ma voix s'arrèterait en prononçant mes vœux.
Avant de les former, ciel ! fais que Mélanie
Exhale à tes autels sa malheureuse vie !

LE CURÉ.

Écoutez, mon enfant, votre ingénuité

Sans doute a droit de plaire au Dieu de vérité ;
Il ne veut point de nous d'offrande involontaire.
Je ne veux pas non plus par un langage austère
Joindre encore à vos maux un effroi douloureux,
Qui, loin de les guérir, les rendrait plus affreux.
Ainsi, sans vous parler de cet amour profane,
Que la religion dans votre état condamne,
Je m'occupe avec vous de vos seuls intérêts.
On m'appelle bien tard : vous savez quels projets
Pour avancer son fils a formés votre père ;
Et lorsqu'on a conclu l'hymen de votre frère ;
Quand tout est décidé, lorsque le jour est pris
Où vos engagemens doivent être remplis,
Revenir sur ses pas, renverser son ouvrage
(Excusez un moment ce sinistre langage),
Est un effort pénible, et qui doit lui coûter.
Mais nul obstacle ici ne saurait m'arrêter.
C'est à moi de fixer les yeux de votre père
Sur des devoirs plus saints qu'il faut que l'on révère.
Ma fille, Dieu n'admet dans ce séjour sacré
Qu'une ame libre et calme, et qu'un cœur épuré ;
Il ne veut point qu'on mêle à de si saintes chaînes
Le joug humiliant des passions humaines ;
Il ne veut que des cœurs que lui-même a choisis,
Étrangers à la terre, et de lui seul remplis.
Vous dont l'ame sensible au sein de l'innocence,
Des penchans de votre âge a connu la puissance ;
Que Dieu n'appelle pas avec l'autorité
Qui soumet nos desirs et notre volonté ;
C'est à d'autres vertus qu'il vous a destinée :
Vous n'êtes point à vous, votre ame est enchaînée.
Dieu ne recevrait point le tribut imposteur
Des sermens démentis au fond de votre cœur :
Ne les prononcez pas, je dois vous le défendre.

MÉLANIE.

Eh ! comment à mon père oser me faire entendre ?
Comment de son pouvoir aujourd'hui m'affranchir,
Et braver un courroux que rien ne peut fléchir ?
M'exposer à sa haine, à sa haine immortelle ?
Quel reproche il ferait à sa fille rebelle !
Je sens que j'ai donné des armes contre moi.
Je frémis... Pardonnez... Vous voyez mon effroi.

C'est au ciel, c'est à vous qu'il faut que je m'adresse;
Prévenez mes malheurs, soutenez ma faiblesse;
Ayez pitié d'un cœur qui ne peut se dompter,
Qui ne peut obéir, qui ne peut résister.
Ma cause est dans vos mains, j'attends de vous la vie.

LE CURÉ.

Rassurez-vous; ma voix par Dieu même affermie
Réclamera des droits que l'on doit respecter:
Dieu bénira mes soins, oui, je dois m'en flatter.
Mais dussé-je échouer, dût, malgré ma constance,
Un crédit plus puissant vaincre ma résistance,
Ah! tout n'est pas perdu: vous êtes sous les yeux
Du Dieu consolateur qui reste au malheureux;
Comptez sur son appui: souffrez que ma présence
Vous porte quelquefois les secours qu'il dispense.
Vous aurez en tout tems contre un sort ennemi
Le ciel et vos vertus, une mère, un ami.

MÉLANIE.

Hélas! ma destinée est donc bien déplorable!
Avec tant de soutiens est-on si misérable?
Je respire pourtant: j'ai confié du moins
Mes secrets à votre ame, et mon sort à vos soins.
(*Elle rentre.*)

SCÈNE V.

LE CURÉ.

Seconde, Dieu clément, mes efforts et mon zèle.
L'intérêt qui dégrade une ame paternelle
Ose emprunter ton nom pour consacrer ses droits;
Contre sa tyrannie, ô Dieu! soutiens ma voix;
Daigne de cette enfant protéger l'innocence:
Dieu, je crois te servir en prenant sa défense.
Le malheur corrompt tout dans les cœurs abattus;
Et la rendre au bonheur, c'est la rendre aux vertus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE FAUBLAS, MONVAL.

MADAME DE FAUBLAS.

C'est vous qui dans ce lieu m'avez fait demander !
Monval, en un tel jour qu'osez-vous hasarder ?
Votre visite ici me semble téméraire ;
Sans doute à mon époux elle ne saurait plaire ;
Vous le savez : il va rentrer dans un instant.
Chez l'Abbesse avec nous notre Curé l'attend.
N'appréhendez-vous pas ?...

MONVAL.

Et pourquoi me contraindre ?
Qui n'a plus rien à perdre, a-t-il encore à craindre ?
L'aspect de votre époux ne peut m'intimider ;
Je n'ai plus avec lui de mesure à garder.
Non, je ne lui saurais pardonner de ma vie ;
Il va sacrifier l'aimable Mélanie !
Il va livrer ses jours à d'éternels ennuis !
Et vous l'avez souffert ! et vous l'avez permis !

MADAME DE FAUBLAS.

Toujours votre douleur est trop impétueuse.
Supposez-vous ma fille à ce point malheureuse ?
Qui vous l'a dit, monsieur ? et quel penchant si cher
Au monde qu'elle ignore aurait pu l'attacher ?
Son cœur avec le vôtre est-il d'intelligence ?
Vous abusez, Monval, de mon trop d'indulgence.
Vous m'avez confié votre amour, vos projets ;
J'en aurais desiré de plus heureux effets.

Vos sentimens sont purs, ils n'ont pu me déplaire,
Et ma fille, sans doute, ainsi qu'à vous m'est chère.
Mais vous la connaissez, elle fait son devoir;
Et son père a sur elle un absolu pouvoir.
Quand elle aurait enfin apperçu votre flamme,
Vous êtes-vous flatté d'avoir fait sur son ame
Assez d'impression pour croire qu'en ces lieux
Son destin loin de vous soit à jamais affreux?

MONVAL.

Pouvez-vous me traiter avec tant d'injustice?
Quand je suis au moment du plus cruel supplice,
Pensez-vous que j'embrasse avec présomption
Du bonheur d'être aimé la douce illusion?
Rien ne m'occupe ici, non, rien que Mélanie.
Il s'agit de son sort, il s'agit de sa vie,
Et non pas d'un amour trop inutile, hélas!
Je n'en parlerai plus, vous ne le voulez pas.
Mais qu'elle ne soit point esclave, infortunée.
Vous la peignez en vain docile et résignée.
Croyez que sur ce point on ne peut me tromper;
Que rien à mes regards ne pouvait échapper;
Que j'ai vu de ses maux les secrettes atteintes,
Et qu'au fond de mon cœur j'entends toujours ses plaintes.
Je n'en suis que trop sûr; elle souffre et gémit.
Vous-même (pardonnez) quoi que vous ayez dit,
Vous-même, je le vois, vous gémissez comme elle,
Vous étouffez en vain la douleur maternelle.
Pourquoi vouloir tromper votre cœur et le mien?
Réunissons nos maux, qu'ils soient notre entretien.
Un tyrannique époux vous défend d'être mère,
Ah! soyez-le avec moi.

MADAME DE FAUBLAS.

Que prétendez-vous faire?
Vous voyez mes chagrins; pourquoi donc les aigrir?
Monval, mon cher Monval, ils me feront mourir.
De mon austère époux l'humeur est inflexible.
A la fortune seule il se montre sensible;
Elle est le seul objet dont il paraisse épris,
Et le cœur est un mot qu'il n'a jamais compris.
Non qu'il soit né méchant; il est dur et sévère;
Il l'est par son état et par son caractère.

De raisons d'intérêt il est tout occupé,
Et de tous nos chagrins il est bien peu frappé.
Il n'y voit rien qu'erreur, que faiblesse, inconstance;
Ce n'est qu'à ses projets qu'il voit de l'importance.
Autant qu'on le pouvait je les ai combattus;
Je m'y suis opposée; et que puis-je de plus?
Faut-il que la discorde entre nous se signale?
Que je donne au public des scènes de scandale?
Que je me fasse en vain un monde d'ennemis
Dans un parti puissant qui protège mon fils?
Mon fils! à quel effort la douleur m'a forcée!
Devant lui sans succès je me suis abaissée.
Je l'avais conjuré de parler pour sa sœur;
Sa réponse équivoque et sa fausse douceur,
Ses protestations de zèle et de tendresses,
Ses regrets affectés et ses froides promesses,
N'ont pu que m'inspirer en cette occasion
Plus de mépris encor que d'indignation.
Je n'ai rien obtenu ni du fils, ni du père.

MONVAL.

Le plus coupable encor c'est cet indigne frère.
Lui seul jouit du mal que pour lui l'on commet;
Son hymen, sa fortune est le prix d'un forfait.
Il s'enrichit des pleurs de sa sœur qu'on opprime.
Et lui-même à l'autel il traîne sa victime.
Et c'est un frère! ô ciel! lui que vous implorez!
Existe-t-il des cœurs ainsi dénaturés?
Et vient-il contempler cette fête cruelle?

MADAME DE FAUBLAS.

Ah! vous me rappelez une alarme nouvelle.
D'Orcé doit s'y trouver, d'Orcé qui de mon fils
A senti d'autant plus les orgueilleux mépris,
Que lui-même a long-temps brigué cet hyménée,
Qui de l'heureux Melcour fonde la destinée.
On doit haïr sans doute un rival, un vainqueur,
Qui joint à ses succès l'insulte et la hauteur.
Leur rencontre en ces lieux pourrait être funeste.
Mais vous, qui vous amène et quel espoir vous reste?
Pourquoi venir chercher ce spectacle odieux?

MONVAL.

Je veux de mon malheur m'assurer par mes yeux,

Voir l'affreux sacrifice et tout ce qu'il m'enlève,
Vous le dirai-je enfin? je doute qu'il s'achève.
On le prépare en vain; je ne puis concevoir
Qu'on soit assez barbare et qu'on puisse vouloir...
Que dis-je? il est trop sûr que tout est sans remède,
A deux cœurs endurcis il faut donc que tout cède!
Que tant d'amour s'exhale en regrets superflus!...
Mais j'ai pris mon parti; vous ne me verrez plus.
J'y suis déterminé; je l'ai dit à ma mère:
J'abandonne un pays à mes vœux si contraire.
Le lieu de mon exil est au-delà des mers.
J'irai servir mon roi dans un autre univers,
Je cours m'y renfermer, et je renonce au nôtre,
Ce n'est pas qu'en effet j'augure mieux de l'autre,
Les humains sont par-tout à l'intérêt livrés,
Et les cœurs vertueux sont par-tout déchirés,
J'en ai douté long-tems; j'en ai l'expérience.
Mais je fuirai du moins des lieux où tout m'offense,
Et je n'entendrai point les lamentables cris...
Malheureux! quelle erreur et qu'est-ce que je dis?
Ah! je croirai par-tout voir la pompe funeste,
Entendre prononcer le vœu que je déteste,
Je trouverai par-tout ce parloir où mes yeux...

(*En pleurant.*)

Vous vous en souvenez... Ces lieux, ces mêmes lieux
Pour la première fois l'ont offerte à ma vue;
Là je crus sur son front voir cette ame ingénue:
J'entendis ces accens à mon cœur si nouveaux!
Elle passait ses mains à travers ces barreaux.
C'est ici... c'est ici... La rage est dans mon ame.
Je sens mon désespoir s'accroître avec ma flamme,
C'est de ce lieu fatal l'inévitable effet;
Pourquoi m'y meniez-vous? que vous avais-je fait?

MADAME DE FAUBLAS.

Ciel! ai-je mérité ce reproche barbare?
Pouvez-vous oublier?...

MONVAL.

Pardonnez, je m'égare;
Pardonnez à ce cœur, il vous est bien connu;
Il ressent vos bontés; et s'il eût obtenu...

MADAME DE FAUBLAS.

Je n'ose me fier à votre impatience.
Écoutez. Nous avons encor quelque espérance.

MONVAL.

Comment ! que dites-vous? N'abusez point mon cœur !
Ne vous trompez-vous pas? Parlez... par quel bonheur?
Tous mes sens sont saisis et de crainte et de joie !

MADAME DE FAUBLAS.

Il nous reste un secours que le ciel nous envoie.
Notre digne pasteur, ce prêtre révéré,
A servir l'infortune en tout tems préparé,
Est instruit en secret du chagrin qui m'accable,
Et prête à mes desseins son crédit secourable.
Il vient de voir ma fille; il a lu dans son cœur,
Comme moi de son père il blâme la rigueur.
Sa piété, son nom, et son saint ministère,
Le poids de ses discours, sa vertu qu'on révère,
Sur mon époux peut-être auront quelque pouvoir.
Cependant...

MONVAL.

Ah ! du moins c'est un rayon d'espoir.
N'allez pas me l'ôter, souffrez que je respire;
Que...

MADAME DE FAUBLAS.

L'on vient: sur vous-même ayez donc plus d'empire.
C'est notre bon Curé. Sans doute mon époux
Va le joindre bientôt; allez, et laissez-nous.

MONVAL.

Que faudra-t-il, hélas ! qu'aujourd'hui je devienne?
Je sors; mais permettez que du moins je revienne.

MADAME DE FAUBLAS.

Quand je le défendrais ce serait bien en vain.
Eloignez-vous.

MONVAL.

Allons attendre mon destin.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE CURÉ, MADAME DE FAUBLAS.

LE CURÉ.

Votre fille a besoin des secours de sa mère.
Ne l'abandonnez pas. J'attends ici son père.
Je m'en vais lui parler.

MADAME DE FAUBLAS.

Vous voyez mes terreurs.

LE CURÉ.

Tout dépend de ce Dieu qui dispose des cœurs.
Je n'épargnerai rien.

MADAME DE FAUBLAS.

C'est en vous que j'espère.
Ah ! rendez-moi ma fille, et vous sauvez sa mère.

SCÈNE III.

LE CURÉ.

Hélas ! que votre sort n'est-il entre mes mains !
Que ne puis-je extirper ces abus inhumains !
Faut-il long-tems?...

SCÈNE IV.

M. DE FAUBLAS, LE CURÉ.

M. DE FAUBLAS.

Eh bien ! vous avez vu ma fille !
Se rend-elle aux souhaits de toute sa famille ?
Est-elle résignée ?

LE CURÉ.

Écoutez-moi, monsieur :
Quand le ciel, sur vos jours signalant sa faveur,
Pour la première fois offrit à vos caresses
Le gage heureux et cher de vos pures tendresses,
N'avez-vous pas alors promis à votre cœur
De chérir cet enfant, de faire son bonheur,
D'assurer sous l'abri de votre expérience,
A son ame, à ses jours, la paix et l'innocence ?

M. DE FAUBLAS.

Il est vrai, c'est aussi...

LE CURÉ.

Répondez seulement.
Voulez-vous en effet respecter ce serment ?
Le croyez-vous sacré ?

M. DE FAUBLAS.

Je le tiendrai sans doute.

LE CURÉ.

C'est assez; il suffit que votre cœur m'écoute ;
Il suffit qu'à vos yeux brille la vérité.
J'annonce au nom du ciel et de l'humanité
Qu'on dicte à votre fille en cet instant funeste
Des vœux que Dieu réprouve, et que son cœur déteste ;
Et si dans ce dessein vous persistez toujours,
Vous mettez en danger son salut et ses jours.

M. DE FAUBLAS.

Son salut?

LE CURÉ.

Votre bouche à ce mot se récrie;
Vous semblez moins touché du danger de sa vie.
Tous deux pourtant sont chers, tous deux également
Dépendent aujourd'hui du même évènement.
Ne vous y trompez pas : le tems, le péril presse.
Souffrez que l'amitié qui pour vous m'intéresse
Retrace à vos regards ce que vous oubliez.
C'est votre fille, hélas ! que vous sacrifiez.
Je viens de lui parler : cette ame douce et pure
Épanchait ses chagrins sans fiel et sans murmure,
Et sans vous accuser déplorait son malheur :
De toutes les vertus le germe est dans son cœur.
Sous les yeux paternels ce germe s'en va croître;
Ah ! ne l'étouffez pas dans l'ombre de ce cloître;
Pourquoi vous refuser la douceur d'en jouir?
Loin de le cultiver, pourquoi l'ensevelir?
Votre fille en naissant enlevée à son père,
Si vous la connaissiez, vous deviendrait plus chère.
Elle va devant vous paraître tout en pleurs;
Vous ne soutiendrez point l'aspect de ses douleurs.
Elle a pour le couvent une invincible haine;
Et n'imaginez pas que le tems la ramène.
Cette horreur est trop forte, et c'est un sentiment
Dans le fond de son cœur gravé profondément.
Concevez à quels maux se verrait condamnée
Votre fille en ces lieux sans retour enchaînée.
Quand vous verrez ses jours au désespoir livrés,
Vous en serez la cause, et vous en gémirez.
Il ne sera plus tems.

M. DE FAUBLAS.

Je ne saurais comprendre
Les soins inopinés qu'ici vous daignez prendre.
Je vous avais prié de raffermir un cœur
Dont j'ai vu tout-à-coup s'affaiblir la ferveur,
Et non de m'occuper de ses douleurs timides.
Il faut entre nous deux des discours plus solides.
Il faudrait des raisons...

LE CURÉ.

Des raisons ! vous pensez
Que je puis contre vous n'en pas avoir assez !
Vous ! ministre des lois, dont l'autorité sainte
Annulle tous les vœux formés par la contrainte,
Organe des arrêts de leur temple émanés,
Osez-vous faire ici ce que vous condamnez ?
A votre tribunal que tout autre en appelle,
Il trouvera en vous un magistrat fidèle :
Contre l'oppression vous serez son appui,
Vous agirez en juge ; et jusques aujourd'hui
Vous avez soutenu ce caractère auguste :
Pour votre fille seule allez-vous être injuste ?
De tous vos jugemens comptable à l'équité,
Croyez-vous de ce droit votre sang excepté ?
Si les lois ont aux vœux mis un frein salutaire,
Croyez-vous donc le ciel moins juste que la terre ?
Pensez-vous qu'il reçoive un hommage forcé ?
Qu'il bénisse un tribut dont il est offensé ?
Eh ! le vœu le plus libre et le plus volontaire,
Si le ciel ne l'inspire, est dès-lors téméraire.
L'homme ne peut rien seul [1], Dieu l'a dit, le chrétien
Ne peut lui demander, ni lui promettre rien
Que par l'esprit divin qu'on reçoit de sa grace,
Qu'il manifeste en nous, et que rien ne remplace,
Dont les traits éclatans ne peuvent s'altérer,
Et que dans votre fille il est loin de montrer.
Dans nos livres sacrés la sévère vengeance
Confond deux fois des vœux la funeste imprudence :
Un Saül, un Jephté jurent sans son aveu
Un indiscret serment qui semble tenter Dieu ;
Leur vœu devient un crime, et leur succès un piège ;
L'un se rend parricide et l'autre sacrilège :
Tant le ciel veut apprendre aux aveugles humains
A s'en remettre à lui pour guider leurs destins !

M. DE FAUBLAS.

Vous condamnez les vœux !

---

[1] Sine me nihil potestis facere... *Evang.* Nemo potest dicere nomen Jesu nisi in Spiritu sancto,... in quo clamamus Abba (Pater.) *S. Paul.*

LE CURÉ.

Non ; mais la folle audace
D'attenter sur Dieu même, et de prendre sa place,
D'oser sans mission, et dès-lors sans appui,
Régler un avenir qui n'appartient qu'à lui.
Ce sont ses propres lois que je vous fais entendre ;
Et mon premier devoir est de vous les apprendre.
C'est à nous qu'il confie, avec sa vérité,
Le soin d'en maintenir l'entière pureté.
Ces héros des déserts, ces premiers cénobites
Que rassemblait un chef sous des règles prescrites,
N'admettaient auprès d'eux des disciples nouveaux
Que long-tems éprouvés par les mêmes travaux.
L'église consacrant ces sublimes exemples
Reçut des vœux sacrés prononcés dans les temples ;
Mais alors que du cloître on embrasse les lois
Elle exige avant tout qu'on soit libre en son choix.
C'est ainsi qu'en tout tems elle ouvre des asyles
Aux mortels affranchis des passions serviles,
A ceux que de ses coups le malheur a frappés,
Au repentir qui pleure, aux mondains détrompés,
A ce sexe sur-tout dont la faible innocence
Cherche au pied des autels sa plus sûre défense,
Et brûlant d'un feu pur allumé par le ciel
Se choisit sous ses yeux un époux immortel.
Mais de tout vœu forcé la chaîne est odieuse :
Loin, bien loin cette offrande indigne, injurieuse !
Et que l'homme en Dieu seul mettant tout son appui,
Par l'amour de sa loi s'élève jusqu'à lui.

M. DE FAUBLAS.

A suivre de trop près ces étroites maximes,
Peu de vocations paraîtraient légitimes.
Il ne faut rien outrer, monsieur, et nous devons
Nous conformer aux lois du monde où nous vivons.
Vous ne semblez ici consulter que ma fille ;
Mais l'intérêt d'un fils espoir de sa famille,
L'honneur de ma maison dont il doit se charger,
De puissans protecteurs qu'il me faut ménager ;
Tous ces motifs unis peuvent valoir les vôtres.
Et que fais-je après tout que ce que font tant d'autres ?
J'ai lieu de m'étonner, monsieur, que vos discours
N'imputent qu'à moi seul ce qu'on voit tous les jours :

Nous voyons en effet qu'en cette circonstance
Un père peut s'attendre à quelque résistance;
Mais nous savons aussi que, passé ce moment,
Le sexe à cet état s'accoutume aisément.
Ce couvent ne suit point des règles trop austères;
Il ne demande point ces vertus singulières,
Ces prodiges d'en-haut dont vous m'avez parlé.
Ce tableau qu'à mes yeux vous avez étalé,
Qui tracé dans la chaire obtiendrait mes louanges,
Fait du cloître un séjour peuplé de saints et d'anges.

LE CURÉ.

Plût au ciel!

M. DE FAUBLAS.

Mais enfin il n'en est pas ainsi.
Que votre rigorisme un peu plus adouci
Ne soumette pas tout à cette haute idée
D'une perfection qui n'est point commandée;
On peut, sans y prétendre, aller au même but,
Et trouver en ces lieux la paix et le salut.
Je suivrai ce parti que l'usage autorise,
Que le monde permet, et que souffre l'église.

LE CURÉ.

Je vous le dis encor, elle vous l'interdit,
Et le monde permet ce que le ciel punit.
Je n'ai point prétendu que ses mains libérales
Dussent verser par-tout des largesses égales;
Il mesure ses dons sur ce qu'il veut de nous;
Mais sa loi souveraine est la même pour tous.
Le zèle qui du monde à jamais nous sépare,
Est un de ses présens, peut-être le plus rare;
Mais il a des enfans qui par un noble effort,
Voués à contempler l'avenir et la mort,
Dans les biens d'ici-bas ne voyant qu'un vain songe,
D'un bonheur passager dédaignent le mensonge,
Et pleins du sentiment de l'immortalité,
S'élancent vers le ciel et vers l'éternité.
D'autres pour qui la vie était un long orage,
Las de se voir traînés de naufrage en naufrage,
Viennent chercher enfin l'asyle du repos,
L'espoir d'une autre vie, et l'oubli de leurs maux.

Voilà les vrais élus, ceux que Dieu même appelle;
Leur chaîne est consolante, et n'est jamais cruelle:
Dieu voit avec plaisir, par un beau dévoûment,
Ces mortels généreux enchaînés librement,
Apportant aux autels leurs tributs magnanimes,
Y paraître en héros et non pas en victimes;
Mais ce Dieu juste et bon peut-il voir sans horreur
Des esclaves tremblans entraînés au malheur,
Offrir à ses autels d'une voix accablée
Le sacrifice amer d'une ame désolée,
Baisser des yeux en pleurs sous un voile abhorré;
En étouffant le cri d'un cœur désespéré,
Et contre les tyrans qui leur font violence,
Du ciel que l'on outrage appeler la vengeance?
Pensez-vous que ce vœu soit toujours impuissant?
Que ce Dieu de bonté, l'appui de l'innocent,
Ne s'établisse pas juge et vengeur du crime
Entre le père injuste et l'enfant qu'on opprime?
Quoi! d'une faible enfant se rendre l'oppresseur,
Lui commander des vœux qui lui sont en horreur;
Que l'avarice attend, et que la crainte souille!
Offrir son ame à Dieu pour ravir sa dépouille!
Faire entre deux enfans qu'on a reçus des cieux,
De l'amour, de la haine, un partage odieux!
Grand Dieu! que de l'orgueil cet horrible édifice
S'écroule et disparaisse aux yeux de ta justice!
C'est l'église, monsieur, qui parlerait ainsi;
Vous osiez l'attester, et je l'atteste aussi:
Craignez de mériter son terrible anathême,
Craignez le ciel vengeur, craignez votre cœur même:
Le remords vous attend; soyez père et chrétien:
Faites votre devoir; j'ai satisfait au mien.

M. DE FAUBLAS.

Ce discours menaçant est au moins inutile;
Ne me reprochant rien je dois être tranquille,
Monsieur; de ce couvent le sage directeur,
Qui conduit Mélanie et connaît bien son cœur,
Approuve à son égard ma fermeté sévère;
Il veut que l'on combatte une erreur passagère,
Et non pas que l'on cède aux premiers mouvemens
D'une jeunesse aveugle en tous ses sentimens.
Il a de son état les mœurs et le langage,
Et ne les blâme pas pour avoir l'air d'un sage.

LE CURÉ.

Je blâme avec l'église un détestable abus.
Il n'est que trop d'esprits lâches ou corrompus
Qui font plier la loi sous le joug de l'usage :
De leur religion ils n'ont point le courage ;
Trafiquant de ses droits et de sa vérité,
Leur faiblesse compose avec l'iniquité ;
Mais leur conduite enfin à leur état contraire
Est la faute de l'homme et non du ministère.
Quant à ce nom de *sage* en nos jours prodigué,
Exalté par l'erreur et par l'orgueil brigué,
Ce vain titre n'est point celui que je professe :
La crainte du Seigneur commence la sagesse [1] :
La charité l'achève, et voilà mon devoir.
Je vois que mes discours sont sur vous sans pouvoir,
Et que du directeur l'avis et le suffrage,
Flattant vos passions, ont sur moi l'avantage.
Les formes sont pour vous, je le sais : mais, monsieur,
Vous ne séduirez point le ciel ni votre cœur.
C'est assez : votre fille attend sa destinée :
Vous allez à jamais la rendre infortunée,
Vous dédaignez ses pleurs, vous la désespérez :
C'est un crime, monsieur, et vous en répondrez.
Pesez ces derniers mots.

M. DE FAUBLAS.

Ces mots sont un outrage...

LE CURÉ.

Vous vous en direz plus, et je puis davantage.
Mélanie aujourd'hui n'a plus de père en vous ;
Je dois l'être, il suffit : j'en réponds devant tous.
Je saurai mettre obstacle à vos projets sinistres ;
Je vais de la justice implorer les ministres,
Et chez l'Abbesse ici je proteste à l'instant
Contre le sacrifice où l'on force une enfant.
Je suivrai Mélanie au pied de l'autel même :
C'est là qu'au nom du ciel et d'un Dieu qui nous aime
Ma voix lui défendra des sermens criminels.
Nous verrons si la vôtre, à l'aspect des autels,
Osera lui donner l'ordre d'un sacrilège,
Osera blasphémer le Dieu qui la protège.

[1] Initium sapientiæ timor Domini. *Sap.*

M. DE FAUBLAS.

Vous seul la protégez, et c'est bien vainement.
Puisque vous ne gardez aucun ménagement,
Suivez donc les transports où le zèle vous livre,
Combattez mes desseins, moi, je vais les poursuivre.

LE CURÉ.

Tremblez de leur succès; vous pourrez, je le voi,
Être assez malheureux pour l'emporter sur moi.
Peut-être il est trop tard pour sauver la victime;
Peut-être il est trop tard pour vous sauver un crime:
Ce crime, s'il s'achève, un jour sera vengé.
C'est sur notre entretien que vous serez jugé.
Adieu, monsieur.

SCÈNE V.

M. DE FAUBLAS.

Je vois où l'on veut me conduire.
Contre mon fils et moi je vois que tout conspire;
C'est un parti formé, je n'en saurais douter.
Nous verrons si sur moi quelqu'un doit l'emporter;
Si d'un zèle offensant l'amertume indiscrète
Doit...

SCÈNE VI.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, MELANIE, et un moment après MONVAL.

M. DE FAUBLAS.

Approchez, madame, et soyez satisfaite.
Vous êtes bien servie, il le faut avouer,
Et de votre pasteur vous devez vous louer.

Il signale pour vous l'amitié la plus vive :
Il a tout employé jusques à l'invective.
Je dois tout à vos soins et je les reconnais !
Et vous allez en voir la suite et le succès.

(*A Mélanie.*)

Ma volonté, ma fille, est assez annoncée.
La moitié de ce jour n'est pas encor passée ;
Il vous reste un moment, il en faut profiter
Pour recueillir vos sens et pour les surmonter,
Pour soumettre à la voix d'un Dieu qui vous appelle
Ce cœur qui fut long-tems et docile et fidèle :
S'il a cessé de l'être et semble chanceler,
Moi, je ne change point, rien ne doit m'ébranler.
Vous-même avez choisi cette sainte demeure,
Et pour vous y fixer le ciel a marqué l'heure ;
Vous devez désormais y borner tous vos vœux.

(*A Monval qui entre en tremblant.*)

Je conçois quel dessein vous amène en ces lieux,
Monsieur ; mais, malgré vous, rien n'a changé de face ;
Vous pouvez à l'église aller prendre une place.

MÉLANIE.

Monval !... ma mère !

MADAME DE FAUBLAS.

Hélas ! ma fille, tu gémis !

MONVAL, *à madame de Faublas, à demi-voix.*

Madame... Et c'est donc là ce que l'on m'a promis ?

MÉLANIE.

Mon père, votre voix m'accable et m'épouvante.
Pardonnez... devant vous vous me voyez tremblante :
Votre ton, vos discours m'inspirent plus d'effroi
Que ces vœux si cruels qu'on exige de moi.
Je vois trop qu'à vos yeux je suis une étrangère ;
Ce cœur qui m'est fermé ne s'ouvre qu'à mon frère :
Qu'il me soit préféré, je ne demande rien.
Ma dépouille est à lui, donnez-lui tout mon bien ;
Qu'il soit, puisqu'on le veut, l'espoir de sa famille ;
Mais pourquoi loin de vous exiler votre fille ?
Des droits de ma naissance à mon frère transmis
Qu'un seul me reste au moins, et qu'il me soit permis

D'habiter près de vous le toit où je suis née.
Pourquoi de mes parens serais-je abandonnée ?
Je n'ai jusques ici que trop vécu loin d'eux.
Hélas ! de tous mes maux le principe odieux,
C'est cet éloignement qui depuis ma naissance,
A vos yeux, à vos soins déroba mon enfance.
Votre sang aujourd'hui ne peut plus vous toucher.
Faut-il que de vos bras on ait pu m'arracher ?
Faut-il que cette absence et si longue et si dure,
Ait effacé les traits qu'imprime la nature ?
Que ma voix, que mes pleurs les rappellent en vous.
O mon père ! mon père !... Eh ! quoi ! ce nom si doux
Pour moi seule à jamais doit-il être terrible ?
Au cri de ma douleur êtes-vous insensible ?
J'embrasse vos genoux... ne m'en repoussez pas.
Recevez-moi chez vous : daignez, daignez, hélas !
Ne point y rebuter les soins de ma tendresse ;
Que ma mère avec vous les partage sans cesse,
Et vos yeux à me voir pourront s'accoutumer.
Vous pourrez me souffrir, et peut-être m'aimer ;
Oui, m'aimer... Est-ce donc un effort pour un père ?

M. DE FAUBLAS.

Levez-vous. En tout tems vous m'avez été chère,
Et les pleurs de ma fille ont des droits sur mon cœur.
Ce cœur de vos devoirs sent toute la rigueur :
Sentez aussi les miens, mettez-les en balance ;
De mes engagemens concevez l'importance.
Une famille illustre et qui s'allie à moi,
Se sera donc trompée en comptant sur ma foi ?
Du destin de mon fils je ne suis plus l'arbitre :
Ma parole est donnée ; et comment, à quel titre
Puis-je la retirer ? Un changement si prompt
Et pour eux et pour moi n'est-il pas un affront ?
La jeunesse à son gré peut se montrer volage ;
Mais la légèreté ne sied pas à mon âge,
Et lorsqu'à cet accord je me suis arrêté
J'ai dû me décider avec maturité.
Pour me justifier que pourrai-je leur dire ?

MÉLANIE.

Que sur vous la nature a pris un juste empire,
Que ce cœur paternel a senti mes douleurs,

Qu'il vous en coûterait de causer mes malheurs ;
Que vous avez pitié d'une fille expirante,
Que je me meurs.

M. DE FAUBLAS.

Eh ! quoi ! lorsqu'heureuse et contente
Vous demandiez à vivre en ces paisibles lieux,
Est-ce moi qui forçais votre choix et vos vœux ?

MÉLANIE.

Non ; mais c'était à vous, à votre expérience,
D'éclairer d'un enfant la facile imprudence,
De lui montrer le piège et de l'en détourner.
C'étaient là les leçons qu'il fallait me donner.
Dans l'avenir pour moi c'est vous qui deviez lire,
Et quand je m'égarais, vous deviez me conduire.
Ah ! mon père aujourd'hui voudrait-il me punir
De ces mêmes erreurs qu'il fallait prévenir ?

M. DE FAUBLAS.

Vous voulez des conseils ; mais sachez donc les suivre.
Sachez que le penchant où votre cœur se livre,
Ce retour vers le monde et ces desirs ardens
Sont des goûts passagers que détruira le tems :
Sachez que s'immoler au bien de sa famille,
Remplir tous les devoirs d'une sœur, d'une fille,
Est un bonheur durable et plus digne de vous,
Que la religion doit rendre encor plus doux.

MÉLANIE.

Ah ! pour jouir ainsi d'un noble sacrifice,
Il faut que notre cœur l'accepte ou le choisisse,
Et l'ame qu'on y force avec tant de rigueur
En perd tout le mérite et n'en a que l'horreur.
Mais vous, mais votre fils dont je suis la victime,
Goûterez-vous, hélas ! un bonheur légitime ?
Jouirez-vous en paix de vos tristes honneurs,
Fondés sur l'injustice et payés par mes pleurs ?

M. DE FAUBLAS.

Ces pleurs se sécheront ; et d'un esprit plus ferme...

MÉLANIE.

Non, la mort de mes maux sera l'unique terme.

M. DE FAUBLAS.

L'espoir...

MÉLANIE.

Il est par-tout, excepté dans ces lieux.

M. DE FAUBLAS.

Le ciel...

MÉLANIE.

Au nom du ciel fait-on des malheureux?

M. DE FAUBLAS.

Ma fille, c'en est trop, vous voulez l'impossible.

MONVAL.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ah! barbare!... A ce point vous seriez inflexible!
Son âge, sa candeur n'ont pu vous émouvoir!
Vous voulez la réduire au dernier désespoir!

M. DE FAUBLAS.

Eh! pourquoi donc, monsieur, prenez-vous sa défense?
Quels titres avez-vous?...

MONVAL.

Tous ceux de l'innocence;
Tous ceux de la justice et de l'humanité.

M. DE FAUBLAS.

N'affectez point ici de générosité.
Je sais quel intérêt vous parle et vous anime.

MONVAL.

J'oserai l'avouer, oui, ce n'est point un crime,
Oui, je l'aime, monsieur, je le dois, je le veux;
Je suis sûr de sentir un penchant vertueux.
J'avais su le contraindre, et malgré ma tendresse
J'ai toujours respecté son état, sa jeunesse;
Je le déclare à vous qui croyez m'imposer,
Qui croyez à-la-fois répondre et m'accuser;
Je le dis au moment de perdre ce que j'aime;
Mais je parle pour elle et non pas pour moi-même.
Je ne suis rien ici qu'un témoin étranger;
Qu'un homme, et c'est assez, monsieur, pour vous juger;
C'est assez pour vous dire au nom de la nature,

Que vous abusez trop d'une autorité dure,
Que vous êtes armé d'une injuste rigueur.
Et quel droit avez-vous d'ordonner son malheur?
Nul être, quel qu'il soit, n'a ce droit sur un autre.
Ce droit, fût-il fondé, doit-il être le vôtre?
Et contre votre sang devez-vous l'exercer?
Si c'était votre fils, l'oseriez-vous forcer
A fléchir malgré lui sous le joug monastique?
Il braverait bientôt une puissance inique,
Il fuirait loin de vous, en réclamant les lois:
Mais ce sexe est sans force, on étouffe sa voix;
On l'opprime sans crainte... Ah! l'innocence aimable,
Pour être désarmée, en est plus respectable;
Et la cause du faible est un objet sacré.
Si ce sexe en nos mains sans secours est livré,
La nature, dans nous préparant sa défense,
Lui donna pour soutien de sa tendre innocence
Ce qui de tous les cœurs fléchit la dureté,
Ce qui désarme tout, les pleurs et la beauté:
Vous seul y résistez.

M. DE FAUBLAS.

Quoi! c'est en ma présence
Qu'on ose s'emporter à tant de violence!
Audacieux jeune homme, avez-vous donc pensé
Que l'amour excusât ce transport insensé?
Et vous me l'avouez cet amour qui m'offense!
Vous qui d'un jeune cœur séduisez l'innocence,
Vous qui l'enhardissez à la rebellion,
Vous qui seul apportez le trouble en ma maison!
Et vous vous en vantez! vous, monsieur! à ce titre
Vous prétendez ici vous rendre notre arbitre!
Ah! si l'on vous permit de vous y présenter,
Ce n'était pas du moins pour venir m'insulter,
Pour me donner la loi jusque dans ma famille.
Votre audace m'indigne, et sachez que ma fille,
Quand même je pourrais rompre aujourd'hui des nœuds
Dont le pouvoir sacré nous enchaîne tous deux,
Ne reverrait jamais un jeune téméraire
Dont la fougue imprudente ose outrager un père.

MONVAL.

Un père! vous! soyez-le, et je tombe à vos pieds.
Non, vous ne l'êtes pas.

MADAME DE FAUBLAS.

Monval, vous oubliez...

M. DE FAUBLAS.

Vous l'arrêtez trop tard, il n'est plus tems, madame,
Vous avez enhardi son audace et sa flamme.
Vous voyez les affronts qu'il me faut supporter.

MADAME DE FAUBLAS.

C'en est trop; à vous seul il faut les imputer.
Êtes-vous étonné d'essuyer des murmures,
De voir gémir nos cœurs, et saigner nos blessures?
Défendez-vous la plainte en nous immolant tous?

M. DE FAUBLAS.

En ai-je assez souffert?... Je ne m'en prends qu'à vous,
Mélanie: il est tems d'appaiser ma colère;
Craignez-en les effets: j'ordonne, je suis père;
Je veux qu'on m'obéisse et sans plus différer.
(*A madame de Faublas.*)
Si vous n'y consentez, il faut nous séparer,
Madame; je renonce à la mère, à la fille,
Et je romps pour jamais avec votre famille.
J'attendais plus d'égards et de soumission.
(*A Mélanie.*)
Vous seule aurez causé notre désunion,
Ma fille, vous aurez allumé nos querelles;
La malédiction suit les enfans rebelles,
Et la mienne à la fin pourrait tomber sur vous.
Craignez ce dernier trait de mon juste courroux.
Craignez...

MÉLANIE.

Qu'entends-je! ô ciel! ah! ce comble d'injure
De mon cœur révolté fait sortir la nature:
Le vôtre dès long-temps avait su la bannir,
Et j'apprends de vous seul à ne la plus sentir.
Vous en avez détruit jusqu'à la moindre trace;
Un affreux désespoir en mon sein la remplace.
Vous osez insulter à mes sens effrayés!
Vous menacez encor, quand je meurs à vos piés!
Et qu'ajouteriez-vous aux maux que vous me faites?
Je puis vous défier tout cruel que vous êtes.

Si je peux vous haïr, qu'ai-je à craindre de plus?
Mes jours étaient maudits quand je les ai reçus.
La malédiction a tonné sur ma tête
A l'instant où ma mère...

MADAME DE FAUBLAS.

O Mélanie ! arrête.
N'achève pas...

MÉLANIE.

Non... non... je ne me connais plus.
Je cède à des transports qui m'étaient inconnus.
Vous ! oser attester le ciel qui vous condamne !
Qui ! vous ! de son courroux vous vous croyez l'organe,
En joignant l'injustice à l'inhumanité !
Ah ! vous-même tremblez que ce cri redouté,
Qu'élève vers les cieux d'une voix désolée
Sous les pieds des tyrans l'innocence foulée,
Ce cri, qu'un Dieu vengeur n'a jamais repoussé,
Ne sorte de mon ame et ne soit exaucé.

MADAME DE FAUBLAS.

Ma fille...

MÉLANIE.

Qu'ai-je dit? je m'emporte... ma mère !
Cet assaut douloureux, soutenu contre un père,
Vient d'épuiser ma force... elle succombe... hélas !
Si je pouvais mourir !... recevez dans vos bras...
(*Elle s'évanouit.*)
Je me meurs.

MADAME DE FAUBLAS.

Ciel ! ô ciel ! je tremble pour sa vie.
Ah ! ma fille ! ah ! Monval !

MONVAL.

Malheureux !... Mélanie !...
Elle ne m'entend plus... du secours... venez tous.
(*Il court pour sonner la cloche du parloir; M. de Faublas se met au-devant de lui.*)

M. DE FAUBLAS.

Non, arrêtez, monsieur, il suffira de nous.
Voulez-vous donc ici répandre l'épouvante?

MONVAL.

Et qu'importe, grand Dieu ! Mélanie est mourante;
Et je cours...

MADAME DE FAUBLAS.

Non, Monval; elle rouvre les yeux.
Elle reprend ses sens. Ma fille !...

MÉLANIE.

Où suis-je? ô cieux!
(*Elle apperçoit son père, et se jette avec effroi dans les bras de sa mère.*)
Que vois-je?

MONVAL, *à M. de Faublas.*

Regardez ces objets lamentables.
Regardez... quoi ! vos yeux, vos yeux impitoyables
Soutiennent froidement cet horrible tableau!
Vous étiez un tyran; vous êtes un bourreau.

M. DE FAUBLAS.

Sortez d'ici, monsieur ! la fureur vous égare :
Vous me ferez raison...

MONVAL.

Ah ! d'un pouvoir barbare
Elle peut après tout braver les cruautés.
Elle peut s'affranchir...

MADAME DE FAUBLAS.

Cher Monval, écoutez...

MONVAL.

Rien ne me retient plus ! mon sang bout dans mes veines.
Va, tu peux te soustraire à des lois inhumaines,
O chère infortunée ! écoute ton amant;
Ne crois rien que l'amour dans ce fatal moment:
Crois que dans l'univers il n'est point de puissance
Qui jamais contre toi porte la violence
Jusques à t'arracher d'involontaires vœux;
Le courage suffit pour nous sauver tous deux.
Approche sans trembler de l'autel qu'on prépare;
Et loin de prononcer ce serment si barbare,

Que Dieu rejetterait, que dément notre amour,
Atteste l'Éternel présent dans ce séjour;
Prends-le, dis-je, à témoin contre la tyrannie.
Et si j'ai quelque droit sur ton cœur, sur ta vie,
Ajoute que nos cœurs l'un vers l'autre entraînés
Sont par des nœuds de flamme à jamais enchaînés;
Qu'on impose à ton ame un effort impossible.
Tout ce qui sut aimer, tout ce qui fut sensible,
Doit en notre faveur s'émouvoir à-la-fois;
Moi pour te seconder j'éleverai ma voix,
Je volerai vers toi sans craindre aucun obstacle.
Tes larmes, nos malheurs et ce touchant spectacle,
Nos cris et nos transports, la sainteté du lieu,
Et ce nom si sacré dans le temple d'un Dieu,
La vérité, voilà ce qui doit nous défendre.
Père injuste, voilà ce que j'ose entreprendre.
Croyez que de ces lieux rien ne peut m'arracher.
Je dirai ce qu'en vain vous voudriez cacher,
Ce qui n'a point ému votre cœur implacable;
Je la retracerai cette scène effroyable;
Votre fille expirante et votre épouse en pleurs,
Votre épouse à vos yeux contraignant ses douleurs,
Que vous faites mourir par de lentes atteintes,
Que vous assassinez en étouffant ses plaintes.
J'attendrirai les cœurs, je les remplirai tous
D'horreur pour un barbare et de pitié pour nous.

M. DE FAUBLAS.

D'un vieillard désarmé vous bravez la faiblesse:
Mais j'ai du moins un fils, et sa main vengeresse...

MONVAL.

Qui! lui! de vos fureurs le complice odieux!
Melcour! malheur à lui, s'il s'offrait à mes yeux!

MADAME DE FAUBLAS.

Que dites-vous, Monval? quoi! ce ton de menace...

M. DE FAUBLAS.

Ne craignez point, madame, une impuissante audace;
On peut la réprimer. Suivez-moi toutes deux.

MONVAL.

Et moi jusques au bout je vous suis dans ces lieux.

Dans mes justes desseins s'il faut que je succombe,
Sous l'autel où je cours puisse s'ouvrir ma tombe!
Que ce temple fatal où l'on nous attend tous
S'écroule sur ma tête, et m'écrase avec vous!

M. DE FAUBLAS.

Il suffit; nous verrons ce que vous pouvez faire.
Tant de témérité recevra son salaire.
Allons.

MONVAL.

O Mélanie!... on me l'arrache!... ô cieux!
Du moins vengez mes maux; ils seront moins affreux.

(*Madame de Faublas rentre avec sa fille dans l'intérieur du couvent. M. de Faublas sort d'un côté et Monval de l'autre.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLANIE.

Pour la dernière fois il consent à m'entendre.
Que sert cet entretien? Que puis-je encore attendre?
Il a pris son parti... Je dois prendre le mien.
Un père ! quoi ! son sang !... quoi ! je n'obtiendrai rien !
Ainsi l'on foule aux pieds la faiblesse éplorée !
Ah ! d'indignation mon ame est pénétrée ;
Mon ame se soulève. O Monval ! c'est en toi
Que j'ai cru voir un cœur qui sentît comme moi.
Le mien t'appelle en vain... quelle est mon espérance?
Avec quelle chaleur il a pris ma défense !
Quel feu dans ses discours ! et que mon cœur saisi
S'applaudissait tout bas d'avoir si bien choisi !
Hélas ! ce transport même à tous deux est contraire.
Monval est à jamais l'ennemi de mon père.
On ne pardonne point à qui nous fait rougir.
Et d'après ses conseils quand j'oserais agir,
Quel en serait l'effet? Non, jamais Mélanie
Au sort de son amant ne peut se voir unie.
Que dis-je? on veut armer mon frère contre lui.
Mon père réclamait un vengeur, un appui.
Quelle horreur se répand sur ma famille entière !
Mon frère est exposé, je désole ma mère ;
Je perds ce que j'adore !... Il faut se décider.
Mon père me méprise et croit m'intimider.
Il ne voit rien en moi qu'une esclave tremblante.
Il verra si j'ai l'ame intrépide et constante...
Je le vois ; la retraite et la réflexion,
D'un sentiment contraint la longue impression,

H..

Donne aux sens recueillis un courage tranquille.
Allons... pour Mélanie il n'est qu'un seul asyle...
Il est tems d'y courir... On nous dit qu'autrefois
La vierge de Vesta que condamnaient les lois,
Calmant par son trépas la publique épouvante,
Vers la tombe entraînée y descendait vivante :
De cette horrible mort qui fait frémir les sens,
Peu d'heures après tout achevaient les tourmens;
Mais alors qu'une fois on a courbé sa tête
Sous le voile effrayant que pour moi l'on apprête,
Lorsque l'on a promis d'oublier les vivans,
La tombe se referme,... et l'on y meurt long-tems.
Quel sort ! Et toi, Monval, hélas ! sans Mélanie,
(Si je connais ton cœur) souffriras-tu la vie?
Je l'abhorre sans toi. L'on vient... il faut parler...
Son aspect malgré moi me fait toujours trembler.

SCÈNE II.

M. DE FAUBLAS, MÉLANIE.

M. DE FAUBLAS.

Vous m'avez demandé : qu'avez-vous à me dire?
J'ai cru que le devoir reprenait son empire,
Que vous alliez enfin obéir à ma voix.

MÉLANIE, *d'un ton calme et ferme.*

J'ai voulu vous redire une seconde fois
Que le joug du couvent à mes yeux est horrible;
Que la mort... oui, la mort me semble moins terrible;
Que, s'il faut à ce joug que mon sort soit livré,
On peut attendre tout d'un cœur désespéré;
Que de ce désespoir, qui de tout est capable,
D'avance devant Dieu je vous rends responsable.

M. DE FAUBLAS.

Allez; quand vous aurez rempli sa volonté,
Lui-même il bénira votre docilité;
Lui-même il vous rendra le calme et le courage.

MÉLANIE.

Le courage !... J'en ai... j'en saurai faire usage.
Je n'ajoute qu'un mot : si vous étiez certain
Que l'heure où dans le temple un serment inhumain
Aurait à ce couvent enchaîné ma misère,
De mes jours dévoués serait l'heure dernière...
Si vous en étiez sûr... pourriez-vous le vouloir ?

M. DE FAUBLAS.

On ne meurt point, ma fille, et l'on fait son devoir.

MÉLANIE.

Eh bien !... je le ferai... Souffrez que je vous quitte.
Je sens que dans l'état où mon ame est réduite,
J'ai besoin de goûter quelques instans de paix.
Tous vos desirs bientôt vont être satisfaits.

SCÈNE III.

M. DE FAUBLAS.

Plus que je ne pensais ce jour paraît terrible.
Fatigué d'un combat douloureux et pénible,
Ce n'est pas sans effort que mon cœur s'affermit.
Ici de tous côtés on m'accuse, on gémit.
D'un jeune audacieux j'endure les outrages,
Et je ne vois par-tout que de tristes présages.
Ma fille... dans ses yeux, sur son front, j'ai cru voir
L'affreux recueillement d'un morne désespoir,
Une tranquillité funeste et menaçante.
Mais quoi ! son ame est douce, ingénue, innocente.
Peut-elle méditer !... que sais-je ?... je frémis.
Peut-être j'ai trop fait pour l'intérêt d'un fils ;
J'ai trop bravé les pleurs que je faisais répandre ;
Aux coups du désespoir, ô ciel ! dois-je m'attendre ?
J'éprouve par avance une secrette horreur
Qui semble présager l'approche du malheur.

SCÈNE IV.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS.

MADAME DE FAUBLAS.

Courez, monsieur, courez, on les a vus ensemble :
Votre fils et d'Orcé sont aux mains.

M. DE FAUBLAS.

Ciel ! je tremble.

MADAME DE FAUBLAS.

Ils se sont rencontrés assez près de ces lieux.
Peut-être il n'est plus tems. Allez, volez.

M. DE FAUBLAS.

O cieux !

SCÈNE V.

MADAME DE FAUBLAS.

Que de maux à-la-fois ! Ma fille ! que fait-elle ?
Non ; l'on ne verra point cette pompe cruelle :
L'enfer la préparait, et ces tristes apprêts
Vont peut-être aujourd'hui finir par des forfaits.
Que ce cœur maternel rassemble de souffrances !
Mes enfans ! mes enfans ! je me meurs dans les transes.
Je la vois.

SCÈNE VI.

MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE.

(*Mélanie en voyant sa mère fait un geste de surprise et de douleur.*)

MADAME DE FAUBLAS.

Mon aspect semble t'épouvanter.

MÉLANIE.

Voilà le seul moment que j'ai dû redouter.
Quels adieux... Je croyais trouver ici...

MADAME DE FAUBLAS.

Ton père?

MÉLANIE.

Mon père, dites-vous? non, votre époux, ma mère,
Votre ennemi, le mien, mon barbare oppresseur.
Tous mes nœuds sont rompus en ce moment d'horreur.
On le commande, on veut que je m'ensevelisse!...
J'obéis.

MADAME DE FAUBLAS.

Que dis-tu? suis-je donc leur complice?

MÉLANIE.

Vous êtes leur victime, hélas! ainsi que moi:
Je vous connais; je sais tout ce que je vous doi.
C'est un de mes regrets.

MADAME DE FAUBLAS.

Tu ne sais pas encore
(*à part.*)
Jusqu'où vont mes malheurs! mais non, non, qu'elle ignore
Les désastres nouveaux qui nous menacent tous:
Elle me plaindrait trop.

MÉLANIE.

De quoi me parlez-vous?

Pourriez-vous m'annoncer quelque nouveau supplice?
L'adieu que je vous dis finit mon sacrifice...
Il est d'autres adieux où je n'ose penser...
Si j'avais pu pourtant!... Il y faut renoncer.
Parlez-lui quelquefois, parlez de Mélanie.
Ce n'est que pour vous deux que j'eusse aimé la vie.
Qu'il apprenne de vous à quel point je l'aimais!
De cette bouche, hélas! il ne l'apprit jamais;
Vous le savez trop bien. Dieu! quel sort est le nôtre!
Allons... il faut... il faut nous quitter l'une et l'autre.

MADAME DE FAUBLAS.

Non, je viendrai toujours partager ta douleur;
On ne t'ôtera point de mes bras, de mon cœur:
Tu me verras toujours, fille innocente et chère.
Ne veux-tu plus me voir?

MÉLANIE.

Jamais, jamais, ma mère.
Ma mère... cet adieu... vous ne l'entendez pas.

MADAME DE FAUBLAS.

Tu me glaces d'effroi... que veux-tu dire, hélas!
Pourquoi me présenter cette funeste idée?
De quel sombre transport tu sembles possédée!
Oses-tu m'annoncer cet entier abandon?
Eh! quoi! ta mère aussi te ne verrait plus?

MÉLANIE.

Non.
On n'a plus de parens dans ma froide demeure.
Il en est que j'abhorre... il en est que je pleure...
Vivez du moins, vivez plus heureuse que moi.

MADAME DE FAUBLAS.

Heureuse! quand tu veux me séparer de toi!
Ciel! je perds un enfant, et je tremble pour l'autre.
On ne vient point encor.

MÉLANIE.

Mais quel trouble est le vôtre?
Vous détournez de moi vos regards et vos pas;
Il n'est plus tems de craindre... Et qu'avez-vous?

MADAME DE FAUBLAS.

Hélas!

Je ne puis résister à mon inquiétude.
De ce double tourment le poids devient trop rude.
Je vois ton front pâlir, et tes traits s'altérer.

MÉLANIE.

Ciel ! ô ciel ! de quel feu je me sens dévorer !
Toute ma fermeté cède au mal qui me tue...
J'espérais dérober ma mort à votre vue...
Que celui qui la cause en serait seul témoin.
Le poison...

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

MADAME DE FAUBLAS.

Dieu ! je cours...

MÉLANIE.

Non, demeurez. Ce soin
Ne me sauverait pas, il n'est plus de remède ;
Il n'en est plus.

MADAME DE FAUBLAS *court ouvrir la porte du parloir.*

Venez, ah ! venez à mon aide.

SCÈNE VII.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE, *quelques Sœurs converses s'empressant autour de Mélanie.*

MADAME DE FAUBLAS.

Ah ! monsieur !

M. DE FAUBLAS.

Ah ! madame, on ne les trouve pas ;
Vainement j'ai cherché la trace de leurs pas.
Mes amis avec moi, partageant mes alarmes,
Courent de tous côtés... Je vois couler vos larmes.

MADAME DE FAUBLAS.

Apprenez, apprenez un malheur plus certain,
Que vous avez causé, que j'ai prédit en vain :
Votre fille est mourante, elle est empoisonnée.

M. DE FAUBLAS.

Ciel ! ma fille !

SCÈNE VIII.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE, LE CURÉ.

LE CURÉ.

O monsieur ! ô mère infortunée !
Je n'ose vous parler, je respecte vos pleurs :
C'est le ciel qui vous frappe, offrez-lui vos douleurs.
Que je vous plains tous deux !

MADAME DE FAUBLAS.

Plaignez-nous davantage :
Regardez nos malheurs, regardez son ouvrage.
Elle meurt; elle touche à ses derniers instans.
Ma fille ! le poison a coulé dans ses flancs.

LE CURÉ.

Vous me faites frémir, et ce coup est horrible.
Faut-il vous en porter un autre aussi sensible ?
Pourrai-je vous apprendre...

M. DE FAUBLAS.

Ah ! je n'ai plus de fils !

LE CURÉ.

Hélas ! il est trop vrai.

M. DE FAUBLAS.

Grand Dieu ! tu me punis.

LE CURÉ.

Monval cherchait Melcour, et que sais-je? peut-être
De ses premiers transports il n'eût pas été maître.
Il voit leur choc de loin : il court les séparer;
Mais il est arrivé pour le voir expirer.

M. DE FAUBLAS.

Je perds tout.

SCÈNE IX.

M. DE FAUBLAS, MADAME DE FAUBLAS, LE CURÉ, MÉLANIE, MONVAL.

(*La scène est disposée de manière que Mélanie d'un côté du théâtre est dans un fauteuil, ayant sa mère à sa droite, penchée sur elle, quelques Sœurs converses à sa gauche; et de l'autre côté M. de Faublas est dans l'attitude de l'accablement; le Curé est auprès de lui.*)

MONVAL, *à madame de Faublas sans voir Mélanie.*

Ah! quels maux accablent votre vie!
Le ciel a trop vengé les pleurs de Mélanie.
J'ai voulu vainement...

MÉLANIE.

O Monval!

MONVAL.

Quelle voix!
Elle m'appelle encor! ah! qu'est-ce que je vois?
(*Il tombe à genoux devant elle.*)

MÉLANIE.

Ton amante qui meurt pour te rester fidèle.
Je vivais pour t'aimer... ma mort est moins cruelle,
Puisque je puis du moins, justifiant ton choix,
T'avouer mon amour pour la première fois.

MONVAL.

Tu m'aimes et tu meurs ! ô Mélanie ! ô rage !

MÉLANIE.

Un breuvage mortel m'arrache à l'esclavage.
Du jour où je t'ai vu je jurai d'être à toi :
L'amour à tous les deux dicta la même loi.
Ma mère y souscrivait, si le ciel en colère
Ne m'eût fait rencontrer un tyran dans un père.
Il versa dans mon sein le poison des douleurs,
Plus cruel mille fois que celui dont je meurs.
Cet homme injuste et dur accabla Mélanie
Du pouvoir qu'il reçut pour protéger ma vie.
Il vit mon désespoir avec tranquillité.
La nature en son cœur n'a jamais habité...
La mort est dans le mien; quels tourmens le déchirent !
(*Aux Sœurs.*)
O vous, que mes malheurs à ce spectacle attirent,
Et vous qui ressentiez les feux dont j'ai brûlé,
Qui dormez sous ce marbre où mes pleurs ont coulé,
Levez-vous à ma voix, victimes malheureuses.
(*Elle se lève avec effort, soutenue sur sa mère et sur deux religieuses; Monval reste appuyé sur le fauteuil, la tête dans ses mains.*)
Levez-vous, entendez mes plaintes douloureuses;
Accablez avec moi l'oppresseur abhorré
Dont je n'ai pu fléchir le cœur dénaturé.
Dieu ! que le dernier cri de sa fille expirante
Retentisse à jamais dans son ame tremblante,
Et s'il t'ose implorer au jour de son trépas,
Rejette sa prière, et ne pardonne pas.

LE CURÉ.

O ma fille ! abjurez ces sentimens coupables.

MÉLANIE, *se laissant tomber sur les genoux, les bras tendus vers le ciel.*

Dieu ! Dieu ! n'entendez pas ces souhaits exécrables.
Le désespoir, la mort ont exhalé ces vœux,
Tout mon cœur les dément... pardonnez, justes cieux !
Pardonnez à mon père aussi bien qu'à moi-même.
Cher Monval, cher amant, toi que j'aimai... que j'aime...
(*Au Curé.*)
Vous qui m'avez rendu des soins si généreux !

Et vous, ma mère, vous... venez fermer mes yeux:
Venez... ces yeux éteints vous distinguent à peine.
Que mon dernier soupir ne soit point pour la haine;
Qu'il soit pour la nature, hélas! et pour l'amour!
Serrez-moi dans vos bras! Monval... c'est sans retour!
Cher Monval!...

(*Elle meurt.*)

MONVAL.

Non; attends, que rien ne nous sépare...
Elle n'est plus! Eh bien! es-tu content, barbare?
Tigre, d'un tel objet viens te rassasier;
Contemple tous tes coups, et jouis du dernier.
(*Il veut se percer de son épée, le Curé le retient.*)

LE CURÉ.

Arrêtez! ah! c'est trop multiplier les crimes.
Ce jour infortuné compte assez de victimes.
(*A M. de Faublas.*)
D'un repentir tardif je vous vois déchiré.

M. DE FAUBLAS, *sort d'un long accablement.*

Dieu vengeur! à quel prix m'avez-vous éclairé!

FIN DE MÉLANIE.

JEANNE DE NAPLES,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

Représentée par les Comédiens Français, le 12 décembre 1781, au palais des Tuileries; et à Versailles, devant Leurs Majestés, le 20 du même mois; remise au nouveau théâtre du faubourg Saint-Germain, le 19 mai 1783.

PRÉFACE.

JEANNE PREMIÈRE, reine de Naples (qu'il ne faut pas confondre avec Jeanne II, princesse qui n'est connue dans l'Histoire que par les plus honteux désordres), était la femme la plus célèbre de son temps, par sa beauté, son esprit, ses talens et son goût pour les arts. Sans avoir une ame perverse, elle fut entraînée dans de grandes fautes, qui produisirent ses malheurs et sa fin tragique. C'est sur elle que Voltaire s'est exprimé ainsi : « La postérité, » toujours juste quand elle est éclairée, a plaint » cette reine, parce que le meurtre de son » mari fut plutôt l'effet de sa faiblesse que de » sa méchanceté; qu'elle n'avait que dix-huit » ans quand on la fit consentir à cet attentat; » et que depuis ce temps on ne lui reprocha » ni débauche, ni cruauté, ni injustice. »

J'ai cru qu'un tel personnage, intéressant dans l'Histoire, pouvait l'être sur la scène; et sans vouloir discuter ici les différentes critiques qu'on a faites ou qu'on pourrait faire de

cette tragédie, je me borne à celle que quelques personnes ont proposée sur le choix du sujet. Il est d'autant plus à propos de l'éclaircir, qu'elle porte sur une espèce d'équivoque, aujourd'hui assez commune dans les matières de goût, et que les mots dont on se sert le plus souvent, sont quelquefois ceux qu'on entend le moins. « Comment (a-t-on dit) peut-on *s'in-*
» *téresser* à une femme qui a consenti au
» meurtre de son mari ? » Avec cette manière de raisonner, et en abusant de ce mot *d'intérêt*, on pourrait dire de même : comment *s'intéresser* à Sémiramis, qui a fait empoisonner Ninus; à Phèdre, qui *respire l'inceste et l'adultère*, à tant de caractères du même genre ? La réponse est bien simple : c'est qu'un personnage dramatique peut être *intéressant* de deux manières, ou parce qu'il est tel qu'on desire son bonheur, ou parce qu'il est tel qu'on plaint son infortune, et qu'on excuse ses fautes. Dans l'un et dans l'autre cas, il suffit qu'il inspire cette *pitié* qui est un des deux grands ressorts du théâtre. Il n'est pas nécessaire de l'aimer, il suffit qu'il soit à plaindre. Or, la reine de Naples ne l'est-elle pas? C'est à l'ou-

vrage même à répondre à cette question; mais ce qui peut la résoudre dès ce moment, c'est qu'il est sûr que ce rôle n'aurait pas même été tolérable s'il n'avait été intéressant, et qu'on l'aurait rejeté avec horreur, s'il n'eût excité la compassion.

ACTEURS.

JEANNE I.re, reine de Naples, de la Maison d'Anjou.

LE PRINCE DE TARENTE, issu du sang royal.

AMÉLIE, princesse du même sang.

LOUIS, roi de Hongrie, d'une autre branche de la Maison d'Anjou.

MONTESCALE, grand justicier de Naples.

LA COMTESSE D'ÉVOLI, confidente de la reine.

CLÉMENCE, confidente d'Amélie.

PROCIDE, noble Sicilien, attaché au prince de Tarente.

GRANDS DE NAPLES, CHEFS HONGROIS, SOLDATS, NAPOLITAINS, SUITE, etc.

La Scène est à Naples.

JEANNE DE NAPLES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente une galerie du palais des rois de Naples, pendant les quatre premiers actes.)

MONTESCALE, LE PRINCE DE TARENTE.

MONTESCALE.

Souffrirez-vous la honte où ce jour nous réduit?
Verrons-nous l'étranger dans nos murs introduit,
Et Naples caressant une main ennemie,
De ce traité servile accepter l'infamie?
Louis obtient enfin de l'aveu des États
D'entrer dans nos remparts avec mille soldats.
A cet accord honteux dont tout mon cœur s'indigne,
Rien ne s'oppose plus, si Tarente le signe.
Tarente y consent-il? Né du sang de nos rois,
Voudrait-il démentir son nom et ses exploits?
Il commande l'armée; il tient en sa puissance
Ce fort capable seul d'une longue défense,
Qui domine sur Naple, et peut donner le tems
D'assembler sous nos murs de nouveaux combattans.

Prince, c'est donc vous seul que ce devoir regarde ;
Et la reine et l'État remis sous votre garde,
Attendent tout de vous : vous seul pouvez agir,
Et prévenir l'affront qui nous fait tous rougir.

LE PRINCE DE TARENTE.

Des États assemblés la volonté suprême
Doit régler nos destins, et s'étend sur moi-même.
Vous, premier magistrat, vous recevez leurs lois.

MONTESCALE.

Quoi ! la reine sur nous a-t-elle moins de droits ?
Osez-donc devant eux prendre en main sa défense.

LE PRINCE DE TARENTE.

J'ai dû m'en éloigner : j'ai craint que ma présence,
L'intérêt de mon sang, mon nom, ma dignité
Ne parût des Etats gêner la liberté.
Dès long-tems pour la reine on sait quel est mon zèle.

MONTESCALE.

Si vous lui conserviez ce dévoûment fidèle
Qu'elle attendait de vous, et que vous lui devez,
Verrait-on les États contre elle soulevés ?
Verrait-on sur son front sa couronne flétrie,
Prête à tomber aux pieds de Louis de Hongrie ?
Il en veut à ce trône, et son orgueil content...

LE PRINCE DE TARENTE.

Non, ce n'est pas l'objet où le Hongrois prétend.
Non, je lui rends justice, et crois le mieux connaître.
D'abord, ainsi que vous, j'ai pu penser peut-être
Que ce saint nom de frère, et ce grand intérêt,
Servaient à consacrer les desseins qu'il couvrait ;
Que Louis de ce trône embrassant l'espérance,
Masquait l'ambition des traits de la vengeance.
Mais jusqu'ici du moins il n'a manifesté
Que le vengeur d'un frère, et qu'un juge irrité.
Ce roi dans l'Italie a passé comme un foudre ;
A le combattre encor nul n'ose se résoudre.
Les villes devant lui s'ouvrent de toutes parts ;
Un appareil de deuil noircit ses étendards.
Le sinistre drapeau qu'a déployé sa rage,
Du forfait qu'il poursuit lui retrace l'image,

Et montre à ses soldats le corps défiguré
D'un monarque expirant d'assassins entouré.
Par ce signal terrible il annonce à la terre
Qu'il ne veut que punir le meurtre de son frère.
Son frère !.. vous savez... je rougis en effet
Qu'on puisse à mon pays reprocher ce forfait.

MONTESCALE.

Plus que vous ne pensez je suis instruit du crime.
L'horreur qu'en votre sein ce souvenir imprime
Est trop juste, il est vrai... Mes ordres et la loi
Livrèrent aux bourreaux les assassins du roi.

LE PRINCE DE TARENTE.

La main qui les arma...

MONTESCALE.

Fut cent fois plus coupable;
Elle a cru se couvrir d'un voile impénétrable.
Il n'en est point.

LE PRINCE DE TARENTE.

Louis en veut percer la nuit,
Et l'on ne sait que trop quel dessein le conduit,
Quelle victime ici ses vengeances demandent.
J'en gémis avec vous; mais les États commandent.
Faut-il que sans prévoir ce qu'elle allait risquer,
La reine imprudemment ait pu les convoquer?
De ces grands près du trône appelés par leurs maîtres,
L'orgueil fait des rivaux, l'intérêt fait des traîtres;
Et de ces fiers sénats l'appareil passager
Promet un grand soutien, et n'est qu'un grand danger.
C'est un abyme ouvert près du pouvoir suprême,
Un gouffre où plus d'un roi s'est englouti lui-même.
La reine voit trop tard qu'à son autorité....

MONTESCALE.

Ce n'est pas moi du moins que l'on a consulté.
C'est à ceux qu'honora sa confiance entière,
D'opposer aux États...

LE PRINCE DE TARENTE.

Contre eux quelle barrière
Pourrons-nous élever? Pourrai-je désormais
Ordonner les combats, quand ils veulent la paix?

Mon poste me rappelle, et j'en sais l'importance;
Je chéris mon pays, je veille à sa défense;
Et du haut de ces tours que gardent nos soldats,
Du Hongrois en ces murs j'observerai les pas.
C'est-là mon seul devoir; et si dans cette ville,
De ces fiers étrangers la licence indocile
Osait des citoyens troubler la sûreté,
Attenter un moment à notre liberté,
Alors c'est à moi seul de repousser l'outrage,
De montrer qui je suis, et que le vrai courage
Pour l'instant du péril a pu se réserver,
Et sait également l'attendre et le braver.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MONTESCALE *seul.*

Tu ne m'imposes pas; je te connais, perfide.
Va, crois que dès long-tems l'équité qui me guide
Aurait au monde entier révélé tes forfaits :
Je voudrais les punir... Je gémis et me tais.
Un intérêt sacré me retient et m'enchaîne,
Je ne puis t'accuser sans perdre aussi la reine:
Trop docile instrument de tes complots pervers...
Je la vois... Sur son front je lis tous ses revers.

SCÈNE III.

LA REINE, MONTESCALE, LA COMTESSE D'EVOLI.

LA REINE.

Seul et dernier appui d'une reine opprimée,
Qu'allez-vous m'annoncer? Les États et l'armée
Défendront-ils ces murs contre nos ennemis?
Les cœurs à votre voix se sont-ils raffermis?

MONTESCALE.

Notre perte, madame, et la vôtre s'achève.
Le Hongrois aux États vient d'offrir une trève.
La trève est acceptée : en vain j'ai rappelé
Que nul accord sans vous ne peut être réglé.
Par nous-même enhardi, Louis s'explique en maître :
Grace à notre faiblesse, en effet il va l'être.
Nous consentons à tout : le monarque Hongrois
Jure de respecter et nos biens et nos droits.
Mais rigide vengeur du meurtre de son frère,
Il en veut obtenir une justice entière,
Siéger dans nos États, et faire aux yeux de tous
Exécuter l'arrêt dicté par son courroux.
Nos soldats, de ses murs garde trop impuissante,
Doivent rentrer au fort où commande Tarente.
Lui seul de son pouvoir, s'il voulait mieux user,
A cet infâme accord se pourrait opposer.
Hélas! j'aurais voulu le trouver plus fidèle;
Vos bontés vous devraient répondre de son zèle.
Mais tel qui dans des jours de bonheur et de paix,
Près du trône assidu, comblé de ses bienfaits,
Dut sa haute fortune à ces talens de plaire,
De nos vains courtisans parure mensongère,
Souvent dans les périls, par un lâche retour,
Sert aussi mal l'État qu'il connut bien la cour,
Et laisse à la vertu, que dans l'ombre on exile,
Le danger de déplaire, et l'honneur d'être utile.

LA REINE.

Ainsi Tarente encor va faire nos destins!
Il tient le sort de Naple et le mien dans ses mains!...
Il me doit en effet quelque reconnaissance...
Mais comment des États la basse complaisance
Peut-elle jusques-là flatter nos ennemis,
Trahir leur souveraine, et livrer leur pays?

MONTESCALE.

Alors que les guerriers craignent de nous défendre,
D'un corps faible et jaloux que pouvez-vous attendre?
Je ne l'excuse point, et je ne prétends pas
Dissimuler ici la honte des États.
J'ai réclamé l'honneur, j'ai voulu les confondre;
Mais, je dois l'avouer, qu'ai-je pu leur répondre?

« Que font (me disaient-ils) Tarente et nos soldats?
Au-devant des Hongrois osent-ils faire un pas?
Que devient de ce chef la haute renommée?
Rassure-t-il ainsi la patrie alarmée?
Ose-t-il, des vainqueurs combattant les progrès,
Défier un moment l'orgueil de leurs succès? »
Il agit pour lui seul, il est vrai; sa prudence
Semble de l'étranger ménager la puissance,
Et tenant de l'État les forces dans ses mains,
S'assurer un traité qui serve ses desseins.
Il veut... Mais je m'arrête, et craindrais de redire
Ce que trop de soupçons osent déja prédire.
Je ne veux point d'avance irriter vos douleurs;
Je respecte à-la-fois, et je plains vos malheurs.
Mais pardonnez encore un avis à mon zèle;
Vous redoutez Louis et sa haine cruelle;
Croyez-en cependant des indices trop sûrs:
Vos plus grands ennemis sont au sein de ces murs.

LA REINE.

La défiance, hélas! me fut trop étrangère;
Mais le malheur m'instruit, et le danger m'éclaire.
Mes soupçons m'effrayaient, et vous les confirmez;
Ils pèsent sur ce cœur qui les a renfermés.
Des traîtres, des ingrats l'adresse sera vaine;
J'arracherai le masque à leur perfide haine.
Retournez aux États: que votre fermeté
Y proteste en mon nom contre l'affreux traité
Qui viole mes droits, et qui flétrit l'empire.
Sans mon aveu Tarente y pourrait-il souscrire?
Je ne le puis penser?

MONTESCALE.

C'est à vous de savoir
Sur lui, sur ses desseins quel est votre pouvoir.
Peu dans ces tristes jours de trouble et de licence,
Au rang de leurs devoirs comptent l'obéissance.
D'un autre sentiment mon cœur est pénétré:
Votre péril me rend mon devoir plus sacré.
Vos disgraces encor sont un nœud qui m'enchaîne;
J'appartiens à l'État, j'appartiens à ma reine,
Et l'exemple du zèle et de la fermeté
Fait rougir la faiblesse et l'infidélité.
Je vais remplir votre ordre, et si de cet empire

Sous un joug étranger toute la gloire expire,
Je veux que la patrie, et l'honneur et les lois,
Revivent dans mon ame, et parlent par ma voix.

SCÈNE IV.

LA REINE, LA COMTESSE D'ÉVOLI.

LA REINE.

C'est-la ce citoyen, ce magistrat austère
Dont j'avais méconnu le noble caractère,
Et dans qui si long-tems on m'a fait redouter
Un censeur importun qu'il fallait écarter!
On l'éloigna de moi : sa sévère sagesse
Eut des jeux de ma cour attristé l'alégresse.
C'est lui que je fuyais au sein de ma grandeur;
C'est lui que je retrouve au jour de mon malheur!...
Et ces courtisans vils, flatteurs de ma jeunesse,
Qui de tous mes penchans avaient nourri l'ivresse,
Démentant sans pudeur ces tributs mensongers,
Ont fui loin de leur reine, et loin de mes dangers.
Leur ame à mes revers paraît indifférente;
Et plus lâche qu'eux tous le perfide Tarente...

LA COMTESSE D'ÉVOLI.

Tarente vous trahir!

LA REINE.

Sceptre, gloire, bonheur,
Perdre tout! et par qui!

LA COMTESSE D'ÉVOLI.

J'ai trop vu de ce cœur
Quelle est depuis long-tems la secrète blessure:
Aurait-il à gémir d'une nouvelle injure?
Serait-il en effet certain de ses malheurs?
Vos yeux sans se fermer ont veillé dans les pleurs
Au tombeau de ce roi qu'à jamais on révère,
De cet aïeul chéri qui fut pour vous un père.
A peine de ces lieux j'ai pu vous arracher.

LA REINE.

Ah ! je n'y venais pas pour lui rien reprocher.
Si l'hymen où Robert a forcé ma jeunesse,
Fit naître tous les maux dont le fardeau m'oppresse,
Sa tendresse trompée espérait mon bonheur.
Eh! que n'ai-je du moins dans le fond de mon cœur
De ses derniers avis mieux gardé la mémoire !
Il m'en coûte assez cher de n'avoir pu les croire.
Tout s'unit pour me perdre, ou pour m'abandonner.
O ma chère Évoli, peux-tu bien t'étonner
Que des derniers revers ta reine menacée
Porte dans les tombeaux sa douleur délaissée ?
A ce lugubre aspect du monument sacré,
Où repose ce roi dans Naples adoré,
Mes larmes, en tombant sur les marbres funèbres,
Mes larmes lui disaient dans ce lieu de ténèbres :
Voilà ta fille, hélas! voilà quel est son sort !
Victime de l'amour, victime du remord,
Bientôt l'infortunée, après tant de misères,
Viendra mêler sa cendre aux cendres de ses pères.

LA COMTESSE D'ÉVOLI.

Vous, ô ciel !

LA REINE.

De ce cœur présage trop certain !
Ce jour doit l'accomplir.

LA COMTESSE D'ÉVOLI.

Eh ! quoi ! si le destin,
Madame, jusqu'au bout justifiait vos craintes,
Si jusqu'à votre sceptre il portait ses atteintes,
De ce trône en un mot s'il vous fallait décheoir,
Dans Naples détrônée êtes-vous sans espoir ?
La fertile Provence, et cet heureux rivage,
De la race d'Anjou dès long-tems l'héritage,
Rappelle par ses vœux ses premiers souverains,
Et peut d'un sceptre encore orner vos jeunes mains.
Le Hongrois dont la haine apporte ici la guerre,
Croira par votre exil venger assez son frère.

LA REINE.

Son frère!.. Mon époux!.. Tu vois mon juste effroi.
L'univers et mon cœur déposent contre moi.

Ils prononcent ma perte, et Louis l'a jurée :
Sa haine avec éclat s'est déja déclarée.
Mais dût-il m'épargner, crois-tu donc qu'à ce prix,
D'un trône jusqu'à moi par mes aïeux transmis,
Je consente à briguer quelque débris précaire,
Que pourrait sa pitié laisser à ma misère?
Un tel sort n'est pas fait pour le sang des héros.
Faible contre mon cœur, ferme contre mes maux,
Bravant tous les dangers où ma faute me livre,
Je vivrai reine enfin, ou cesserai de vivre.
Que dis-je? Le trépas, terme de mes malheurs,
Pour ce cœur qu'on déchire aurait quelques douceurs,
Sans ce mortel fatal, arbitre de ma vie,
Pour qui je suis, hélas! et coupable et punie,
Qui seul fait à-la-fois l'opprobre de mon sort,
Le tourment de mes jours, et l'horreur de ma mort.

LA COMTESSE D'ÉVOLI.

Mais Tarente en effet n'est-il donc qu'un parjure?
Et les droits de l'amour, et ceux de la nature,
Seraient-ils tous trahis?

LA REINE.

Juge, juge en effet
Ce que j'en dois attendre après ce qu'il a fait.
Ton zèle assez long-tems épargnant mes alarmes.
Craignit d'interroger mon silence et mes larmes.
Combien depuis un an j'ai répandu de pleurs!
Combien j'ai dévoré d'affronts et de douleurs!
Que tout changea pour moi! quel voile de tristesse
A couvert cet éclat des jours de ma jeunesse!
Tu les vis naître, hélas! si purs et si sereins.
Héritières des droits de tant de souverains,
Chère à mon peuple, aux grands, d'honneurs environnée,
Je croissais près du trône où j'étais destinée.
Le prince de Tarente, issu du même sang,
Distingué par la gloire autant que par son rang,
Soutenant de son nom le lustre héréditaire,
Pouvait sans trop d'orgueil aspirer à me plaire.
Cet hymen (sais-je encor s'il eût fait mon bonheur?)
Fut le vœu de l'Etat, et sur-tout de mon cœur.
Mon aïeul crut alors mieux servir la patrie,
En accordant ma main au prince de Hongrie,
Du sang royal d'Anjou, frère de ce Louis,

Dont aujourd'hui l'armée accable mon pays.
Robert crut rapprocher, dans ces belles contrées,
De la tige d'Anjou les branches séparées,
Qui par les nœuds d'hymen et les droits des héros,
Dans Naple et dans Presbourg étendaient leurs rameaux.
Trop funeste dessein! aveugle politique!
Il fallut me soumettre à ce joug tyrannique.
Robert dut en prévoir les effets malheureux.
Ce vieillard dont la mort ferma bientôt les yeux,
Avec lui dans la tombe emporta le présage
Des maux, trop tard, hélas! reconnus son ouvrage.
Tu sais, quand les Hongrois parurent en ces lieux,
Combien ces étrangers nous étaient odieux.
Abandonnant des Huns la grossière patrie,
Ils semblaient sur ces bords porter la barbarie.
De leurs sauvages mœurs l'agreste dureté
Blessait nos goûts, nos arts, et notre urbanité.
Mon époux plus féroce en ses sombres caprices,
Méconnaissant nos lois, et plongé dans les vices,
Révolta tout l'empire, irrita tous les cœurs.
Je ne le montre point sous de fausses couleurs:
Je ne veux point m'en faire une image trop noire,
Pour m'excuser moi-même en chargeant sa mémoire.
Toi du moins, quand le ciel s'apprête à me punir,
Tu défendras la mienne aux yeux de l'avenir.
Tu sais tout, Évoli : cette ame qui s'accuse,
Fut faible, fut coupable, et non pas sans excuse.
Tu vis avec quel art l'intérêt de l'État
Servit à colorer ce sanglant attentat,
Quels conseils égaraient ma jeunesse obsédée,
Par combien de périls je fus intimidée,
Quels pièges m'entouraient, et que ta reine, hélas!
Permit enfin le crime, et ne le commit pas.

LA COMTESSE D'ÉVOLI.

Je déplore avec vous ce souvenir funeste;
Mais ce même attentat qu'aujourd'hui l'on déteste,
Alors, il est trop vrai, parut venger vos droits.
Ici depuis deux ans l'ambitieux Hongrois,
Sans songer que ce trône était votre héritage,
Affectait de l'empire un injuste partage,
Et feignait d'oublier qu'il n'était par la loi
Que l'époux de la reine et non pas notre roi.

Il prodiguait aux siens les honneurs et les graces;
Il allait, maître enfin des trésors et des places,
Saisissant le pouvoir à vos mains échappé,
Se faire couronner sous un titre usurpé.
Vous entendiez les cris de la cour indignée,
Et des grands de l'État la fierté mutinée
Se plaindre qu'en faveur d'un trop coupable époux,
Vous seul suspendiez leur fureur et leurs coups;
Que si vous l'ordonniez, cette tête frappée...

LA REINE.

Les cruels! à quel point ils m'avaient tous trompée!
Je suis loin cependant de feindre devant toi:
Ah! Tarente à son gré seul disposa de moi.
Oui, je l'avoue encor, seul il dicta le crime;
Pour lui seul à mes yeux tout parut légitime.
Faut-il devant ce ciel, tout prêt à me frapper,
Mentir à mes remords, sans pouvoir les tromper?
L'ingrat! il possédait toute ma confiance.
Si jeune sur le trône, et sans expérience,
Je dus en croire un cœur qui semblait être à moi.
Je dus me croire aimée... Il t'en souvient; sa foi
Vainement fut promise à la jeune Amélie;
En vain cette princesse à qui le sang me lie,
Acceptait ces liens par Robert proposés;
Le monarque expira; ces nœuds furent brisés.
Tarente à mon amour vanta ce sacrifice,
De la mort du Hongrois attesta la justice,
Me fit voir l'étranger banni de cette cour,
Et le trône entre nous partagé par l'amour.
Je crus tout... Quel retour aussi prompt que terrible!
Mon époux est frappé dans cette nuit horrible;
Son cadavre trois jours demeure abandonné;
Le palais est désert, le peuple consterné.
Louis, dans la Hongrie, invoque la vengeance.
Tarente retiré dans l'ombre et le silence,
Sépara dès ce jour son intérêt du mien;
De sa reine éperdue il fuyait l'entretien.
Il me laissait tremblante au fond du précipice,
Et l'auteur du forfait n'en parut point complice.
Je vis tous les regards sur moi seule tournés;
Je restai seule en butte aux peuples indignés.
Montescale, des lois cet interprète austère,

Réclama la vigueur de ce grand ministère,
Livra les meurtriers à l'horreur des tourmens.
Mon cœur s'émut au bruit de leurs gémissemens.
Le remords élevant son sévère murmure,
Répondait dans mon ame au cri de leur torture.

LA COMTESSE D'ÉVOLI.

Qu'un effroi plus pressant me fit trembler pour vous !
Ah ! si ces meurtriers avaient aux yeux de tous
Manifesté, grand Dieu ! la vérité fatale !...

LA REINE.

Il est vrai, je dus tout aux soins de Montescale.
Il se montra fidèle au trône comme aux lois;
Des assassins lui-même il étouffa la voix.
Naples qui vainement attendait cet indice,
Ignora leurs aveux en voyant leur supplice.
L'implacable Louis ne se crut pas vengé;
Et tandis qu'il fallait dans ce cœur outragé
Cacher mes noirs chagrins qu'aigrissait le silence,
Il venait m'écraser du poids de sa puissance.
Jusques dans ces remparts il venait m'assiéger.
Sans appui, sans conseil, en ce pressant danger,
J'assemblai les États, non sans être informée
Qu'en ces murs investie, et reine sans armée,
Je les verrais ici plus souverains que moi;
Mais le salut public m'imposa cette loi.
Pouvais-je gouverner, seule contre l'orage,
Le vaisseau de l'Etat menacé du naufrage?
Pouvais-je rassurer des esprits éperdus,
Contenir des sujets qui n'obéissaient plus?
Rome, dont le nom seul règne dans ces contrées,
A fait gronder sur moi ses foudres révérées.
Ses Pontifes, de Naple antiques suzerains,
En veulent à leur gré juger les souverains.
Ignores-tu qu'ici, par de secrets ministres,
Rome poursuit l'effet de ses décrets sinistres,
Et destine Amélie à ce suprême rang,
Où l'appelle après moi le droit sacré du sang?
Que dis-je? à ce mortel qui me trompe et m'offense
Il fallut de ces murs confier la défense.
Tous le voulaient pour chef; en un mot les États
Sont arbitres des lois, Tarente des soldats.

Ce fort, seul boulevard qui couvre cette ville,
L'espoir des assiégés, et leur dernier asyle,
Ce fort est dans ses mains, et jusques aujourd'hui
L'élite des guerriers s'y renferme avec lui.
Et moi, de toutes parts, trahie, abandonnée,
Je reste en proie aux maux qui m'ont environnée.
Sujets, amis, parens, sans égard et sans foi,
Et le ciel et l'amour, tout s'arme contre moi.

LA COMTESSE D'ÉVOLI.

Mais quoi! lorsqu'à vos yeux tout devrait le confondre,
Quand tout l'accuse enfin, qu'ose-t-il vous répondre?

LA REINE.

Eh! de l'amour trompé que servent les éclats?
Les prétextes jamais manquent-ils aux ingrats?
Moi-même quelque tems incertaine et contrainte,
Je n'ai pu devant lui me permettre la plainte.
Hélas! il est des maux qu'on n'ose concevoir;
Le cœur craint de parler, les yeux craignent de voir,
Et quelque droit qu'on ait de confondre un perfide,
L'infortune est muette, et le remords timide.
Vingt fois j'ai résolu, préparant mes discours,
De poursuivre le traître en ses derniers détours.
Vingt fois un trouble affreux m'annonçant son approche,
Dans mon cœur interdit fit rentrer le reproche.
Je souffre de me taire, et tremble de parler :
Il m'en coûtera trop d'avoir à l'accabler.
Ce sera de mes maux le plus cruel peut-être,
De le trouver coupable autant qu'il semble l'être.
Je sens trop que l'amour, si lent à condamner,
Quand il n'espère plus, ne sait plus pardonner.
Je frémis des horreurs qu'à tous deux il prépare...
Mais n'importe; il est tems que mon sort se déclare.
Fais passer jusqu'à lui mes ordres absolus;
Tous les ménagemens sont ici superflus.
Qu'il vienne.

LA COMTESSE D'ÉVOLI.

J'obéis; mais plus il vous offense,
Madame, plus il doit craindre votre présence.
Retiré dans ce fort, s'il osait résister?

LA REINE.

A cet excès d'audace il pourrait se porter!

Non, Tarente du moins, de quoi qu'on le soupçonne,
Observe le respect qu'il doit à ma couronne.
Il n'oserait... Enfin mon cœur veut s'épancher.
Je l'attends... ou plutôt je veux l'aller chercher.
Il est au fort : suivons le transport qui m'entraîne.
Qui sait même, qui sait si l'aspect de leur reine
Ne peut de mes sujets toucher encor la foi,
Et me rendre des cœurs qu'on éloignait de moi?
Allons, c'est trop long-tems m'abandonner moi-même.
Étonnons, confondons le perfide que j'aime.
Va, ce trône aujourd'hui tout prêt à s'écrouler,
En tombant avec moi peut encor l'accabler.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE AMÉLIE, CLÉMENCE,

CLÉMENCE.

Non, vos prospérités ne sont plus incertaines,
Madame, et vous touchez au terme de vos peines.
Louis et ses Hongrois dans nos murs vont entrer.
La reine dans le fort vient de se retirer.
D'une prochaine paix la trève est le présage.
A vos heureux destins déja tout rend hommage.
Pour monter sur le trône il ne faut plus qu'un pas.
L'autorité de Rome et le vœu des États
Confirment tous les droits que votre sang vous donne,
Et vont à vos vertus déterner la couronne.
Enfin, Naples en vous voit son plus cher espoir;
Son vainqueur vous adore, et vous l'allez revoir.

LA PRINCESSE AMÉLIE.

Puis-je, quelque bonheur que le destin m'envoie,
Dans les malheurs publics me permettre la joie?
Puis-je perdre de vue, à travers tant d'éclat,
La honte de ma race et celle de l'État,
Mon pays subjugué, la couronne avilie,
De soldats étrangers cette ville remplie?
C'est en vain qu'à mes yeux le trône est présenté;
Sois sûre qu'à ce prix il est trop acheté.
Crois-tu donc mon orgueil si flatté d'y prétendre,
Qu'il me fasse oublier qu'une autre en va descendre?
Je ne puis que la plaindre; et les cœurs généreux
Ne goûtent point les biens ravis aux malheureux.

CLÉMENCE.

Vous n'avez pas du moins ce reproche à vous faire;
Vous recueillez, madame, un bien héréditaire.
Celle qui vous inspire une noble pitié,
N'a signalé pour vous que de l'inimitié :
Elle vous vit toujours des yeux d'une rivale.
Pour Tarente autrefois sa tendresse fatale
Crut se venger de vous en rompant tous vos nœuds;
Elle ignorait combien il vous fut odieux,
Que vous aimiez Louis...

LA PRINCESSE AMÉLIE.

Ce cœur qui s'en fait gloire
N'a voulu qu'avec toi jouir de sa victoire.
Eh ! que dis-je? Combien il fallut la pleurer !
Il fallut à-la-fois le perdre et l'adorer,
Lorsque dans cette cour il vint avec son frère;
Quand sa noble fierté, sa franchise guerrière,
Sa valeur, enlevant les prix de nos tournois,
Ses vertus, son hommage avaient fixé mon choix,
Robert craignit, hélas ! qu'une double alliance
Aux Hongrois, dans ces murs, donnât trop de puissance,
La politique alors, par un cruel retour,
Fit refuser ma main que demandait l'amour.
Le devoir m'ordonnait de gémir en silence :
Heureuse cependant, heureuse en son absence,
Que rompant un hymen qui comblait mes malheurs,
On laissât mon amour libre dans ses douleurs !
Bientôt Naples en proie à de nouveaux orages,
Louis, le fer en main, menaçant ces rivages,
Dans cette ame, à travers mon trouble et mes terreurs,
Fit entrer de l'espoir les secrètes douceurs.
Quel moment, quel transport, alors que ses messages
De sa constante foi m'apportèrent les gages !
Il m'a toujours aimée, il m'aime !... Hélas ! pourquoi
Tous mes feux craindraient-ils d'éclater devant toi?
Je vais revoir ici le héros qui m'enflamme !
C'est-là le seul bonheur qui soit pur dans mon ame.
Tout le reste est troublé par des soins trop cruels;
Mais ce prince, à mes yeux le plus grand des mortels,
A nos tendres sermens Louis toujours fidèle !...
Je puis m'en applaudir : des vainqueurs le modèle,
A-t-il déshonoré sa cause et ses succès?

Les peuples, de la guerre ont-ils porté le faix ?
Tandis qu'il marche au but marqué par son courage,
Le sang n'a point encor coulé sur son passage.
La rapine, le meurtre et les sanglans exploits,
Tout ce cortège affreux des vengeances des rois,
De ce triomphateur n'ont point souillé les traces;
Et malgré sa colère et ses justes menaces,
Quoi qu'il ait résolu, peut-être qu'aujourd'hui
Ma prière obtiendra quelque grace de lui.
Qui sait?... Mais quelle foule a rempli cette enceinte?
Ces soldats!... Quel mélange et de joie et de crainte!...
J'ai peine à commander à mes sens étonnés....
Il vient!...

SCÈNE II.

LA PRINCESSE AMÉLIE, CLÉMENCE, LE ROI DE HONGRIE, suite de chefs et de soldats Hongrois.

LE ROI DE HONGRIE. (*Il est couvert d'une écharpe noire, et les plumes de son casque sont noires.*)

(*A sa suite.*) (*On se retire.*)

Éloignez-vous. Madame, pardonnez,
Si même en revoyant l'objet de ma tendresse,
Je ne puis de mon front éclaircir la tristesse.
Cette invincible horreur, et ce lugubre effroi,
Qu'à l'aspect de ces murs j'éprouve malgré moi,
Ces symboles de deuil qui couvrent mon armure,
Tout me dit qu'en mon sein doit gémir la nature,
Et son cri douloureux est encor redoublé
Dans ce palais funeste où le sang a coulé.
Je crains à chaque pas d'en rencontrer la trace;
J'observe avec terreur tous les lieux où je passe.
La nature répète à mon cœur indigné :
Là, peut-être, ton frère est mort assassiné.

Je foule en frémissant cette coupable terre ;
Je me crois entouré des bourreaux de mon frère.
Calmez le trouble affreux qui m'a dû pénétrer ;
Ce n'est qu'auprès de vous que je puis respirer.
J'y viens chercher la paix, l'amour et l'innocence.
Hélas ! qui m'aurait dit qu'après trois ans d'absence,
Louis qui, loin de vous, vous aima sans espoir,
Dût acheter si cher le plaisir de vous voir ?
Pouvez-vous habiter cette cour odieuse ?
Que l'ame d'Amélie, et pure et vertueuse,
Dut frémir des forfaits que poursuit mon courroux !
Mon cœur des assassins a ressenti les coups.
Ah ! lorsque l'on frappa cette tête si chère,
Partagiez-vous le deuil et les regrets d'un frère ?

LA PRINCESSE AMÉLIE.

Votre Amélie alors, et seule et dans les pleurs,
Avec l'horreur du crime a senti vos douleurs.
Je savais qu'en cette ame où la mienne a pu lire,
La nature et l'amour ont un égal empire.
Le ciel nous a tous deux l'un à l'autre arrachés ;
Par quel affreux chemin il nous a rapprochés !
J'aime à vous rendre au moins ce juste témoignage :
Vous avez de nos bords écarté le ravage.
Votre cœur déchiré d'un trait si douloureux,
Dans ses ressentimens s'est montré généreux.
Je ne puis condamner le soin si légitime,
Et de venger un frère et de punir le crime.
Le ciel lui-même aussi paraît vous seconder :
A des motifs si purs tout croit devoir céder.
Naples, sur vos desseins, tranquille et rassurée,
Aujourd'hui de ses murs vous a permis l'entrée.
La reine reste seule en ses calamités :
Quel est enfin le terme où vous vous arrêtez ?
Lorsqu'avec vous ici tout est d'intelligence,
Jusqu'où prétendez-vous porter votre vengeance ?

LE ROI DE HONGRIE.

Peut-elle aller trop loin ? Ah ! madame, jamais
Et le trône et l'hymen n'ont vu plus de forfaits.
Quelle cour ! quelles mœurs, et quel complot infâme !
On assassine un roi presque aux yeux de sa femme !
De sa femme !... et tandis que l'on portait les coups,
Tranquille, elle entendait les cris de son époux !

Son cadavre trois jours reste sans sépulture !
Et pour comble, en un mot, et d'horreur et d'injure,
Les meurtriers six mois demeurent impunis !
Est-ce assez d'attentats en un seul réunis ?
A tant de honte enfin Montescale sensible,
Des lois de cet État ministre incorruptible,
Cède aux cris menaçans de mon cœur irrité;
Mais enchaîné lui-même en sa sévérité,
Juge des assassins qu'à la mort il destine,
Il n'ose du complot révéler l'origine.
Qui donc les enhardit à ce meurtre inhumain ?
Qui les avait armés ? qui conduisit leur main ?
Enfin, qui l'eût osé sans l'aveu de la reine ?
Déja pour son époux on connaissait sa haine.
Souveraine en ces murs, quel autre dut venger
L'époux que sous ses yeux on venait d'égorger ?
Qui donc des criminels dut presser le supplice ?
Qui ne le poursuit pas, sans doute, est leur complice.

LA PRINCESSE AMÉLIE.

Ne vous figurez point que plaignant son malheur,
Ici trop de pitié me parle en sa faveur,
Qu'à de pareils forfaits ma voix cherche une excuse.
Naple entière avec vous et l'Europe l'accuse,
Je le sais; cependant, moi qui dans ce séjour,
Auprès d'elle élevée, ai reçu chaque jour
De ses premiers penchans la confidence intime,
Je le dirai, son cœur n'est pas né pour le crime.
La discorde régnait : vous l'avez dû savoir.
Trop faible pour tenir les rênes du pouvoir
Au milieu d'une cour aux factions livrée,
Sur le trône à seize ans, une reine entourée
De ces vils corrupteurs dont l'essaim détesté
Environne toujours le trône et la beauté....
Hélas ! il fut aisé de tromper sa jeunesse.
J'ignore quel conseil égara sa faiblesse;
Mais je crois à vos yeux montrer la vérité :
Même en cédant au crime, elle l'a détesté.

LE ROI DE HONGRIE.

Tarente, m'a-t-on dit, fut long-tems aimé d'elle;
Mais si l'amour forma leur chaîne criminelle,
S'il trama leur complot, celui qui l'a conduit

Aurait-il donc manqué d'en recueillir le fruit?
Sur lui puis-je élever un soupçon légitime?

LA PRINCESSE AMÉLIE.

Ah! si l'ambition est capable d'un crime,
Son cœur doit moins qu'un autre en être épouvanté;
De la soif de régner je l'ai vu tourmenté;
Et toute passion, alors qu'elle est extrême,
En voulant se cacher, se trahit elle-même.
Je ne l'accuse point.... ce que je puis savoir,
C'est qu'il eut sur la reine un absolu pouvoir.
C'est elle qui rompit ce fatal hyménée,
Où je fus loin de vous malgré moi destinée.
Il parut prêt pour elle à tout sacrifier.
A ce prince, seigneur, gardez de vous fier;
Gardez-vous de lui croire un cœur digne du vôtre.

LE ROI DE HONGRIE.

Je me fie à vous seule, Amélie; et quel autre
Pourrait mieux m'éclairer dans mes troubles cruels?
Mais pourquoi vainement chercher des criminels?
Que me faut-il de plus? Une femme perfide
Fut en effet l'auteur d'un complot homicide.
L'ordonner, le permettre, est égal à mes yeux:
L'hymen rend son forfait encor plus odieux.
Elle a trahi l'époux qu'elle devait défendre,
Et ma vengeance enfin ne saurait se méprendre.
Je la dois à mon frère, et viens pour l'achever.

LA PRINCESSE AMÉLIE.

Mesurez-en les coups pour la faire approuver.
Songez que la justice extrême, impitoyable,
Fait haïr le vengeur et plaindre le coupable.
Rougirez-vous de sang les murs de ce palais?
Oseriez-vous porter à cet affreux excès
De vos ressentimens la terrible justice?
Voulez-vous envoyer une reine au supplice?

LE ROI DE HONGRIE.

Je le devrais peut-être, et l'on ne peut jamais
Par un trop grand exemple effrayer les forfaits.
Mais si j'épargne en elle une femme, une reine,
Si du sang qui vous joint je respecte la chaîne,
La verrais-je, au mépris de mon juste courroux,
Insulter sur le trône aux cendres d'un époux?

De ce trône souillé je veux qu'elle descende ;
C'est l'expiation qu'aujourd'hui je demande.
Qu'on la relègue aux bords où vivaient ses aïeux ;
Le crime trop long-tems a régné dans ces lieux.
Et toi, mon frère, et toi, reçois ce sacrifice ;
Qu'il suffise à ton ombre, ainsi qu'à ma justice.
Vous, choisissez du trône où vous devez monter,
Ou du mien que l'amour ose vous présenter.

LA PRINCESSE AMÉLIE.

De l'infortune, hélas ! recueillir l'héritage,
S'enrichir de sa perte est un triste partage.
Pensiez-vous que mon cœur préférât en ce jour
La dépouille du crime aux présens de l'amour ?
Quand sur moi cet amour aurait moins de puissance,
Un intérêt plus grand emporte la balance.
Sachez donc tout, sachez quels ressorts, quelles mains
Font mouvoir nos États et règlent nos destins,
A quel prix odieux j'obtiendrais la couronne ;
Apprenez que Tarente est l'époux qu'on me donne.

LE ROI DE HONGRIE.

Quoi ! Tarente !

LA PRINCESSE AMÉLIE.

En secret gouverne les États ;
Il est maître du fort, il commande aux soldats,
Il est du sang des rois : nos chefs et lui, sans peine,
A vos ressentimens prêts à livrer la reine,
Vous croiront satisfait, si vous êtes vengé,
Et disposent du trône entre nous partagé.
Dans l'ombre du secret cette trame est formée ;
Mais j'ai des amis sûrs qui m'en ont informée.
Le pouvoir de Tarente et mon horreur pour lui,
Ne me laissent que vous et l'amour pour appui.

LE ROI DE HONGRIE.

De quel jour imprévu mon ame est éclairée !
Je vois tout... que la vôtre au moins soit rassurée.
Je vous aime... il suffit : Tarente va venir ;
De la part des États il doit m'entretenir....
Il m'en coûte, et déja je sens que je l'abhorre....
Attendez tout ici d'un roi qui vous adore.
Allez, chère Amélie, et calmez votre effroi,

J'ai le cœur d'un amant, et la fierté d'un roi.
Je vous réponds de tout.

LA PRINCESSE AMÉLIE.

Il y va de ma vie.
Défendez votre bien en servant Amélie.

SCÈNE III.

LE ROI DE HONGRIE, *seul.*

Quoi ! Tarente espérait et le trône et sa main !
On la sacrifiait !... Tu le prétends en vain,
Rival ambitieux !.... Je le vois qui s'avance.

SCÈNE IV.

LE ROI DE HONGRIE, LE PRINCE DE TARENTE.

LE PRINCE DE TARENTE.

Sire, envoyé vers vous, je m'applaudis d'avance
De n'avoir à traiter qu'avec un potentat,
Ennemi de la reine et non de cet État.
De sa cause aujourd'hui nous séparons la nôtre ;
Notre équité du moins est égale à la vôtre.
Nous avons vu par vous nos peuples épargnés,
Et nos glaives sur vous ne se sont point tournés.
Moi-même, que d'honneurs combla ma souveraine,
Qui la vis à regret mériter votre haine ;
Moi qui dans la Sicile et contre l'Arragon,
Ai par quelques exploits fait connaître mon nom,
Je n'ai point descendu dans le champ des batailles ;
Je n'ai point disputé l'accès de nos murailles.
Je vous les fais ouvrir : assurez avec nous
L'honneur de ce royaume et le salut de tous.

Vous verrez des États la justice sévère,
Sur tout ce qu'on vous doit, prête à vous satisfaire.

LE ROI DE HONGRIE.

(*Il fait signe au prince de s'asseoir : ils s'asseyent tous deux.*)

Prince, j'aime à penser que la seule équité
Des États, en effet, règle la volonté;
Mais des lois que j'apporte il faut qu'elle décide.
Je prétends qu'on punisse une reine homicide,
Qu'un arrêt solemnel et scellé sous mes yeux,
La dépose à jamais du rang de ses aïeux.
Cet acte de justice offert à ma vengeance,
Honorant les États, confirme leur puissance.
Qu'ils exercent ensemble et leurs droits et les miens.
Je le veux.

LE PRINCE DE TARENTE.

Il m'est dur, lorsque je me souviens
Des bienfaits de la reine et du sang qui nous lie,
De souscrire aux rigueurs du sort qui l'humilie.
Mais il serait sans doute encor plus douloureux
De punir de sa faute un peuple malheureux,
De l'exposer pour elle aux horreurs de la guerre.
Je la plains de donner cet exemple à la terre;
Mais Naples contre vous ne la défendra pas,
Non, sire, et votre arrêt est celui des États.

LE ROI DE HONGRIE.

Ce n'est pas tout encor : je viens sur ces rivages
Venger le sang d'un frère, et mes propres outrages.

LE PRINCE DE TARENTE.

Vous, sire !

LE ROI DE HONGRIE.

Dans ces murs j'avais suivi ses pas,
Quand il vint de Presbourg, pour son malheur, hélas !
Achever cet hymen sous un si noir augure :
Cette cour d'un refus me préparait l'injure.
De la princesse ici je demandai la main;
On rejeta la mienne : amant et souverain,
J'ai souffert un affront que jamais on n'oublie :
Rien ne peut l'expier que l'hymen d'Amélie.

LE PRINCE DE TARENTE, *se levant brusquement.*

D'Amélie ? Est-il vrai ? Vous pourriez vous flatter !...

LE ROI DE HONGRIE, *toujours assis.*

Je me flatte qu'au moins il me faut écouter.
(*Le prince se rassied.*)
Je sais que la princesse au sceptre est destinée.
Je suis du même sang dont Amélie est née.
Peut-être je pourrais, non sans quelque raison,
Faire valoir ici les droits de ma maison.
Dans un champ de bataille, ou dans Naples sanglante,
J'oserais les prouver au prince de Tarente.
Mais non, l'ambition n'a point armé mon bras,
Et le trône de Naple est pour moi sans appas.
Tout m'y rappellerait une image trop chère :
Il est trop près, hélas ! du tombeau de mon frère.
Enfin, il me suffit d'enlever à ces lieux
Leur trésor le plus rare et le plus précieux :
C'est-là l'unique bien qu'il faut que l'on me livre.
Je ne veux qu'Amélie : elle est prête à me suivre.
Point de paix qu'à ce prix.

LE PRINCE DE TARENTE.

Et nous pouvons penser
Qu'on épouse ses droits afin d'y renoncer ?
Ces droits si dangereux en des mains étrangères,
Ces droits, source éternelle et de trouble et de guerres,
Naples vous les verrait porter dans vos États ?
Vain espoir ! vains détours ! Ne vous abusez pas,
Sire ; on n'a vu dans vous qu'un guerrier magnanime,
Que le vengeur d'un frère, et l'ennemi du crime.
Mais ne présumez rien d'un pouvoir passager.
Nous avons trop gémi sous un joug étranger ;
Nous ne souffrirons plus qu'il pèse sur nos têtes.
Non ; jouet des traités, victimes des conquêtes,
Naples, n'en doutez point, ne veut plus voir son sort
Flotter entre les mains de ces enfans du Nord,
De nos heureux climats déprédateurs avares,
Et qu'enfin l'Italie appelle encor barbares.
Ce mot m'est échappé....

LE ROI DE HONGRIE *se lève, et le prince en même tems.*

Qu'entends-je? Vous n'osez
Combattre vos vainqueurs, et vous les méprisez!
Il vous sied d'insulter à la vertu guerrière,
De vanter de vos mœurs la douceur mensongère,
Vos arts efféminés, votre luxe pervers!
Esclaves corrompus, orgueilleux dans les fers,
Leur superbe mollesse est encore bercée
Du chimérique orgueil d'une grandeur passée.
Et qu'est donc ce pays jadis si renommé?
Du feu des factions je le vois consumé.
Le sacerdoce altier lutte contre l'empire.
Le plus fort est tyran, le plus faible conspire.
On rampe, ou l'on opprime; en ce peuple abattu,
Le crime est sans courage, et même la vertu.
Je vois trente cités qu'asservissent des prêtres,
S'agitant sous le joug, mais pour changer de maîtres,
Arborer tour-à-tour sur leurs tristes remparts,
Ou les clefs du pontife, ou l'aigle des Césars.
L'Europe a retenti de leurs longues querelles:
Ils ont couvert de sang ces régions si belles.
La haine héréditaire au sein de vos États,
Enfante dans la nuit ces obscurs attentats,
Ces timides forfaits que la fourbe étudie,
Armes de la faiblesse et de la perfidie.
Et l'on nous charge ici d'un titre injurieux!
Ils t'ont assassiné, mon frère, et dans ces lieux
Leur insolent mépris devant moi se déclare!
Hélas! en t'immolant ils t'ont nommé barbare!

LE PRINCE DE TARENTE.

Si pour venger un frère il est beau de s'armer,
Dans ce juste intérêt il faut vous renfermer,
Et ménager sur-tout avec plus de prudence,
Ceux qui peuvent tenir vos destins en balance,
Ceux qui vous ont servi, mais sans vous redouter.
Tout peut changer de face, et c'est trop vous hâter
De dicter en vainqueur votre loi souveraine.
Il peut rester encor des appuis à la reine;
Et si nous combattons, peut-être que long-tems
Il faudra....

LE ROI DE HONGRIE.

C'est assez, prince, et je vous entends.
Je conçois vos raisons, tout l'art qui les explique,
Et met tant d'équité dans votre politique.
Pardonnez si d'abord je n'ai pu bien juger
Cet art de l'Italie, il m'est trop étranger;
Mais il faut que l'adresse à la fin se trahisse :
Quelquefois la candeur confondit l'artifice.
Vos conseils menaçans m'avertissent en vain;
Je puis les réfuter les armes à la main.
Avant de m'y résoudre, il faut que j'éclaircisse
Un secret qui se cache à l'œil de ma justice.
Je ne vois plus en vous l'organe des États;
Vous avez des desseins que peut-être ils n'ont pas.
Naple a des intérêts qui ne sont pas les vôtres;
Et pour régler les siens, vous en avez trop d'autres.
C'est devant les États qu'il me reste à parler.
On doit m'y recevoir, on va les assembler.
J'y paraîtrai bientôt. Montescale y préside :
J'en croirai sa vertu, je la prendrai pour guide;
Et c'est elle qui doit décider avec nous
De Naples, de la reine, et peut-être de vous.

SCÈNE V.

LE PRINCE DE TARENTE, *seul.*

De moi!... Ce mot superbe est l'arrêt de sa perte.
Son ame imprudemment avec moi s'est ouverte;
Il en faut profiter... Je le connaissais mal :
Il s'annonce à-la-fois mon juge et mon rival!
Ah! si pour l'accabler c'est trop peu de nos armes,
Il est pour nous....

SCÈNE VI.

LE PRINCE DE TARENTE, PROCIDE.

PROCIDE.

SEIGNEUR, excusez mes alarmes.
La reine dans le fort arrête encor ses pas,
Et je crains son pouvoir sur le cœur des soldats.
On menace Louis, on parle de combattre....

LE PRINCE DE TARENTE.

Ah ! sans doute, c'est lui, c'est lui qu'il faut abattre;
C'est l'ennemi fatal que je dois détester.
La reine est désormais bien moins à redouter.
Le Hongrois nous trompait; il m'accuse, il m'outrage;
De mes profonds desseins il renverse l'ouvrage.
En vain il affectait des dehors spécieux;
La couronne de Naple avait séduit ses yeux.
A l'hymen d'Amélie il ose enfin prétendre !

PROCIDE.

Quoi ! celle que pour vous....

LE PRINCE DE TARENTE.

J'avais droit de l'attendre;
Tu le sais : les États y consentaient; sa main.
M'assurait tous ses droits, et m'ouvrait le chemin
De ce trône, le bien, le seul bien où j'aspire....
Mes vœux toujours tournés du côté de l'empire,
S'adressaient à la reine, alors que dans ces lieux
Tout semblait menacer son époux odieux.
L'ambition sans peine emprunta le langage
De ce penchant plus doux, le seul cher à son âge.
La discorde en ces murs allait tout embraser :
Sans m'unir aux complots qui pouvaient m'exposer,
J'arrachai cet aveu, cet ordre de la reine,
Que donnaient à-la-fois et l'amour et la haine.
Le prix entre nous deux se devait partager;
Mais la publique horreur m'en montra le danger.

Dès-lors, il t'en souvient, ma politique obscure
Marcha par une route et plus lente et plus sûre.
Je prévis que la reine, affrontant à-la-fois
L'anathême de Rome et le fer des Hongrois,
Du trône tôt ou tard serait précipitée :
J'espérai sa dépouille à mes yeux présentée.
Mais tout prêt d'en jouir, je crois saisir en vain
Le sceptre que je vois s'échapper de sa main,
Si le Hongrois altier, avec trop d'avantage,
D'Amélie à mes vœux dispute l'héritage.
Que dis-je? ses soupçons m'ont osé menacer,
Ce n'est plus qu'aux États qu'il prétend s'adresser;
Il croit les asservir; mais lui-même qu'il tremble.
Le jour doit s'écouler avant qu'on les rassemble;
Cette nuit peut m'offrir l'instant de me venger.
Lui-même dans le piège est venu s'engager.
Osons tout : il est tems de purger l'Italie
De ces fiers étrangers qui l'ont trop avilie.
Il faut frapper un coup qui porte la terreur,
Qui de nous à jamais détourne leur fureur.
Ne perds pas un moment, ami; jamais ton zèle
Ne me dut un secours plus prompt et plus fidèle.
Réunis tous nos chefs : viens, je veux les armer;
De mes justes transports je les veux animer.
Je veux de nos destins que cette nuit décide.
Et ne descends-tu pas de ce brave Procide [1],
Qui, signalant un nom aux tyrans si fatal,
Du meurtre des Français a donné le signal;
Et des Siciliens enflammant la furie,
A vengé son injure en vengeant sa patrie?
C'est-là l'exemple, ami, qu'il nous faut imiter :
Viens, ce sont-là les coups que nous devons porter.

---

[1] Jean de Procida, qui donna dans Palerme le signal du carnage, le jour de cette conspiration fameuse connue sous le nom de Vêpres Siciliennes.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, LA COMTESSE D'ÉVOLI.

LA COMTESSE D'ÉVOLI.

Goutez donc la douceur d'un retour si prospère :
Vous remportez, madame, une victoire entière.
Tout change; ce n'est plus cet abandon fatal,
Qui des derniers revers est le triste signal.
Vous n'êtes plus ici sans défense et sans armes.
Oui, vous régnez encore : attendris par vos larmes,
Les cœurs de nos guerriers sont désormais à vous ;
J'ai vu, j'ai partagé ce triomphe si doux.
Cette voix que les pleurs rendaient plus éloquente,
Dans la douleur encor la beauté plus touchante,
Ce courage qui sait ennoblir le malheur,
Tout a parlé pour vous : leur fierté, leur valeur
S'indignent qu'en ce fort la trève les enchaîne ;
Ils criaient en pleurant : mourons pour notre reine.
Leurs chefs ont jusqu'ici voulu suivre vos pas.

LA REINE.

Ce zèle, en me flattant, ne me rassure pas.
C'est d'un premier effet l'impression légère :
La pitié dans les cœurs est prompte et passagère.
Eh ! qu'ils soient au devoir pour un moment rendus,
Les États à Tarente en sont-ils moins vendus ?
Tarente ! Ah ! Dieu ! quel coup pour cette ame indignée !
Quand j'ai paru, la trève était déja signée.
Il faut en ce palais voir mon fier oppresseur !
On s'est ému pour moi ; j'y vois quelque douceur.

Non, je ne mourrai pas de mes sujets haïe ;
Mais faudra-t-il mourir par un ingrat trahie ?...
Viendra-t-il, Évoli ? ne redoute-t-il pas ?...

LA COMTESSE D'ÉVOLI.

Il a reçu votre ordre, et porte ici ses pas.
(*Elle sort.*)

SCENE II.

LA REINE, LE PRINCE DE TARENTE.

LE PRINCE DE TARENTE, *à Procide, au fond du théâtre.*

Tu le vois, d'elle encor tous nos projets dépendent :
Va, promets à nos chefs cet ordre qu'ils attendent.
(*Procide sort.*)

LA REINE.

Mes malheurs sont au comble, et vous les connaissez,
Prince : je vais tout perdre ; et vous savez assez
Quel conseil trop fatal prépara ma ruine ;
Quelle est de tant de maux la funeste origine.
Le sang de mon époux versé dans ce palais,
Souleva contre moi l'Europe et mes sujets.
On ignore quel art, en me cachant le crime,
Fit paraître à mes yeux cette mort légitime,
Me fit voir tout l'empire attendant cet arrêt :
On ignore sur-tout qu'un plus cher intérêt,
Un ascendant plus fort, (et j'avoûrai sans feindre,
Qu'il ne peut m'excuser et me rend plus à plaindre)
Que l'amour, en un mot, fit tous mes attentats.....
Mais vous, prince, mais vous, vous ne l'ignorez pas.
Vous savez, si ma voix cherchait à vous confondre,
Que votre cœur au mien n'aurait rien à répondre,
Que rien ne vous excuse..... et sans interpréter
Quels motifs loin de moi semblent vous écarter,
De cette trève indigne il faut me rendre compte.
Votre main l'a signée : avez-vous pu sans honte

Souscrire à cet accord, recevoir sans horreur
L'ennemi qui m'accable avec tant de fureur,
Souffrir qu'un étranger dans mon palais m'opprime,
Qu'il vienne de si près insulter sa victime?
Vous ai-je confié ce fort et nos soldats,
Pour trahir votre reine et ne la venger pas?
Répondez.

LE PRINCE DE TARENTE.

Ce courroux me fait assez comprendre
Que déja votre cœur m'a jugé sans m'entendre,
Madame, et dans l'erreur d'un injuste transport,
Aime mieux m'accuser que d'accuser le sort.
Nul ne pouvait prévoir la suite trop cruelle
De ce conseil hardi que me dicta mon zèle;
Vous-même l'avoûrez, et dans ces tristes jours,
Si Tarente observant ses pas et ses discours,
A cru devoir user d'une réserve extrême,
Songez-vous qu'elle était nécessaire à vous-même,
Madame? Songez-vous qu'un éclat hasardeux,
Bien loin de vous servir, nous eût trahis tous deux,
Et que de mes efforts l'inutile imprudence,
Aux plus affreux soupçons donnait trop d'évidence?
J'ai gémi de souscrire à cet accord fatal;
Mais devais-je au hasard d'un combat inégal,
Exposer de l'État la ressource dernière?
J'ai dû lui conserver au moins une barrière.
Si j'avais défié, dans nos champs asservis,
Les nombreux bataillons que commande Louis,
Notre armée, et moins forte et bien moins aguerrie,
Eût-elle des Hongrois soutenu la furie?
Pouvais-je?...

LA REINE.

Et qu'est-ce donc qu'il reste à ménager,
Quand il faut recevoir la loi de l'étranger,
Quand il faut s'abaisser devant sa tyrannie?
Est-il plus grand malheur que cette ignominie?
Vous craignez de combattre alors qu'il faut périr!
On n'est pas sûr de vaincre, on est sûr de mourir.
C'est-là ce que l'honneur demandait de tout autre.
Mais un devoir plus saint, ingrat, c'était le vôtre;
C'était de ne rien voir que moi, que mon danger:
Qui fit mon infortune a dû la partager.

Malheureuse par lui, par lui déshonorée,
Coupable aux yeux de tous, j'étais pour lui sacrée;
Et l'amour, si son cœur en eût connu la loi,
L'amour lui commandait de se perdre avec moi.
Mais que Tarente, ô ciel ! ait pu signer ma perte,
Que ce soit par ses mains que ma tombe est ouverte,
De mon persécuteur qu'il ait conduit les pas;
Que moins lâches que lui, nos chefs et nos soldats
S'indignent...

LE PRINCE DE TARENTE.

Arrêtez... connaissez donc, madame,
Un projet qu'il fallut renfermer dans mon ame;
Que je craindrais encor de vous manifester,
Si je pouvais ici sans vous l'exécuter.
Ne vous plaignez donc plus que par trop de faiblesse
J'enhardis l'ennemi dont la fureur vous presse.
Par cette politique il fallait l'aveugler;
Je l'attirais au piège où je vais l'immoler :
Il y tombe.

LA REINE.

Comment, par quel ressort étrange?...

LE PRINCE DE TARENTE.

Cette nuit il périt, cette nuit je vous venge.
Avec moi tous nos chefs ont juré son trépas.
Le Hongrois près de lui n'a que peu de soldats :
De la sécurité tout présente l'image :
Le fort touche à nos murs par un étroit passage :
Tous nos guerriers armés seront prêts au signal.
Tandis que sur la foi de ce traité fatal,
Il goûte de la paix les trompeuses amorces,
Dans l'ombre de la nuit réunissant nos forces,
Je viens fondre sur lui : pourra-t-il m'échapper?
Ici de toutes parts je puis l'envelopper.
Nulle fuite pour lui, nul secours, nul asyle.
Enfin, si son armée, entourant cette ville,
Au bruit de son trépas pense à venger son roi,
Ils combattront sans chef, dans le trouble et l'effroi
Que ce coup imprévu dans leur camp doit répandre;
Et nous, dans nos foyers, où tout doit nous défendre,
Protégés par ce fort, secourus par le bras
De nos concitoyens, devenus tous soldats,

Par ce grand sentiment né des périls extrêmes,
Que ne devons-nous pas espérer de nous-mêmes?
Tous nos chefs sont unis pour ce commun effort;
Mais avant de rentrer dans l'enceinte du fort,
Ils veulent recevoir les ordres de leur reine,
Et je dois leur porter votre loi souveraine.

LA REINE.

Ce dessein si terrible, exposé devant moi,
N'a porté dans mon cœur que l'horreur et l'effroi.
Quelle fatalité me condamne à n'entendre
Que des complots sanglans dont il faut me défendre?
Étais-je faite, ô ciel! pour n'avoir en ces lieux
D'autre appui que le crime, à mon cœur odieux?

LE PRINCE DE TARENTE.

Quoi! c'est un crime encor de venger sa patrie?
Quoi! vous, que du Hongrois menace la furie,
L'allez-vous préférer à vous-même, à l'État?

LA REINE.

Ne peut-on me servir que par un attentat?
Sur la foi d'une trève un ennemi repose.

LE PRINCE DE TARENTE.

Aux plus grands intérêts quel scrupule s'oppose?
Eh! quoi! ce même accord dont vous avez frémi,
Que dicte avec orgueil un farouche ennemi;
Ce traité d'un moment vous semble un titre auguste!
Quoi! l'avez-vous signé, vous qui trouviez injuste
Qu'aux offres du Hongrois on l'accordât sans vous?

LA REINE.

S'il l'a cru légitime, il doit l'être pour nous.

LE PRINCE DE TARENTE.

Eh! doit-on se fier à ceux que l'on opprime?
Vous savez quel effroi dans nos climats imprime
Ce formidable essaim de sauvages guerriers,
Qui, pour ravir nos biens, sortis de leurs foyers,
Ont en la partageant déchiré l'Italie.
Par le fer et le feu leur puissance établie,
Eût-elle avec le tems tombé de toutes parts,
Si l'on eût écouté ces frivoles égards?
Les enfans énervés de cette heureuse terre,

Auraient-ils triomphé de la force étrangère,
S'ils n'avaient pas senti cette nécessité
D'opposer l'artifice à la férocité?
Tout contre des tyrans leur parut légitime.

LA REINE.

Ah! l'exemple jamais n'autorisa le crime.
Je conçois les raisons que l'on peut m'opposer,
Que l'état où je suis peut seul tout excuser;
Je le sais; mais enfin d'une trame si noire
Faut-il encor charger ma coupable mémoire?
C'est assez d'emporter un forfait au tombeau.
Cruel, épargne-moi cet opprobre nouveau.
Je te crus trop, hélas! j'en suis assez punie;
J'obéis trop long-tems à ton fatal génie.
Ces murs ne verront-ils que des rois égorgés?
Penses-tu qu'à la fin ils ne soient pas vengés?
Tout sera contre nous; cette fourbe cruelle
Allumera les feux d'une guerre éternelle.
Ce n'est pas que jamais ce cœur mal affermi,
Consente à s'abaisser devant un ennemi;
Mais des pressentimens la voix secrète et sûre,
Des mânes d'un époux le menaçant murmure,
Rome, les rois, le ciel, armés pour me punir,
Tout me dit que bientôt mon règne va finir.
Eh! ce n'est pas le trône, hélas! que je regrette!....
Que ne puis-je porter au fond d'une retraite,
Les tristes sentimens qu'imprime un long malheur,
Mon repentir amer, ma profonde douleur!
Mais ce cœur, fatigué du poids de la contrainte,
Demande au moins un cœur qui réponde à sa plainte;
Sans blâmer ses remords, sache les appaiser,
Enfin où sa faiblesse aime à se reposer.
Il n'en était qu'un seul, et c'était lui....

LE PRINCE DE TARENTE.

Madame,
A quel abattement se livre ici votre ame!
Ces momens sont comptés; ils sont chers: songez-vous
Quel destin le Hongrois vous garde en son courroux?
Voulez-vous de nos chefs trahissant l'espérance,
De leur main, de la mienne arracher la vengeance?
Verront-ils ce dessein, tout prêt à s'achever,
Anéanti par vous, qu'ils ont voulu sauver?

De leur zèle et du mien est-ce la récompense...
Mais, madame, je vois ce qu'il faut que je pense,
Et qu'à de tels projets lorsqu'il faut se livrer,
Ceux même que l'on sert doivent les ignorer.
Aussi bien je ne puis, madame, vous promettre
Qu'à vos scrupules vains on veuille se soumettre.
Moi-même vainement je voudrais l'obtenir.

LA REINE.

Non, jamais....

LE PRINCE DE TARENTE.

A nos chefs je cours me réunir.
Vous, lorsque vous verrez votre ennemi sans vie,
Désavouez la main qui vous aura servie.

SCÈNE III.

LA REINE, *seule*.

Arrête.... mais il fuit, il n'entend plus ma voix....
Dieu! détourne de nous les maux que je prévois!
Ah! plutôt sur ce trône abattue et mourante...

SCÈNE IV.

LA REINE, MONTESCALE.

MONTESCALE.

Madame, je sais tout : les complots de Tarente
N'ont pu se dérober à mon zèle alarmé.
Connaissez-le : un parti depuis long-tems formé,
Que de nos ennemis enhardit la présence,
Lui promet hautement la suprême puissance;
Et le prince en secret lui seul a tout conduit.
De vos malheurs, madame, il recueille le fruit,

Va voir sur vos débris sa fortune établie,
Et posséder les droits et la main d'Amélie.

LA REINE.

D'Amélie! il l'épouse! il pourrait...

MONTESCALE.

Les États
Demain déclarent tout et n'en rougissent pas.
Ils osent se vanter de servir la patrie,
De détourner de nous les armes de Hongrie,
Et, s'il vous faut tomber de ce suprême rang,
De conserver du moins le trône à votre sang.
Pardonnez; mais ma voix de votre ame entendue,
Croit devoir de vos maux vous montrer l'étendue.
Madame, les États, je le dis à regret,
Contre vous dès long-tems conspirent en secret.
Ils n'imputent qu'à vous les publiques disgraces;
De Rome et des Hongrois répètent les menaces,
Et n'annoncent pour nous que des malheurs certains,
Si Naples veut porter le poids de vos destins.
Croyez-moi, leur exemple entraînera l'armée:
Quoiqu'en votre faveur un moment ranimée,
Elle ait paru pour vous élever quelques vœux,
On n'aime pas long-tems ceux qui sont malheureux.

LA REINE.

Il épouse Amélie!... Est-il vrai, Montescale?
Il aurait pu former cette trame fatale!
Il accepte ces nœuds!...

MONTESCALE.

Et doutez-vous, hélas!
Que le sceptre à ses yeux n'ait de puissans appas?
De son ambition redoutez tout, madame.
Vain défenseur des droits que pour vous je réclame,
Je ne vois qu'un parti que ma fidélité
Puisse vous conseiller en cette extrémité.
Que servent les efforts d'un impuissant courage?
Le moment est venu de céder à l'orage;
Mais cédez noblement: du moins n'attendez pas
Qu'un vainqueur ulcéré, maître de vos États,
Signale contre vous l'orgueil de sa vengeance.
Il vous reste un asyle aux rives de Provence.

Fuyez loin de ces murs à l'étranger livrés;
Fuyez loin des affronts qui vous sont préparés.
La mer à vos vaisseaux ouvre un libre passage.
Je me charge de tout; souffrez que mon hommage
Vous suive jusqu'aux bords à votre fuite ouverts;
Et dussiez-vous, en proie à de nouveaux revers,
Ne traîner qu'une vie abondonnée, errante,
J'aime mieux votre exil que la cour de Tarente.

LA REINE.

Votre zèle, vos soins n'ont pu se démentir...
Et je les sens... autant que je puis les sentir.
Pardonnez... mais ce cœur est à peine à lui-même...
Vous devez excuser mon infortune extrême.
De vos sages conseils je connais toutle prix;
Mais sais-je, dans le trouble où flottent mes esprits,
Où je dois m'arrêter... ce qu'il faut que je croie...
Si Tarente en effet?... Il faut que je le voie...
Que je lui parle... Allez... soyez sûr que du moins
Je rends ce que je dois à vos généreux soins.

MONTESCALE.

Ah! quel que soit l'objet de ce trouble funeste,
Madame, saisissez le moment qui vous reste,
Et suivez le chemin que s'offre à vous frayer
Un sujet dont le cœur est à vous tout entier.

SCÈNE V.

LA REINE, *seule*.

L'ON ouvre enfin mes yeux pour me montrer l'abyme!
Un monstre en m'y traînant aveugla sa victime!
De la profonde nuit qui me cachait son cœur,
Le crime sort enfin dans toute son horreur!

SCÈNE VI.

LA REINE, LA COMTESSE D'ÉVOLI.

LA REINE.

Viens, de tous mes chagrins tendre dépositaire,
Viens, de mon sort affreux j'ai percé le mystère,
Ma fidèle Évoli : je ne puis plus douter
Du plus noir des complots : il est prêt d'éclater.
C'est peu que lâchement Tarente m'abandonne ;
C'est Amélie enfin qu'avec lui l'on couronne !
Par un double parjure, aussi vil qu'inhumain,
Il briguait à-la-fois et mon trône et sa main !
Il ravit ma dépouille, après m'avoir trompée !

LA COMTESSE D'ÉVOLI.

J'ai rejeté d'abord ces bruits qui m'ont frappée ;
Mais des sujets zélés dont je connais la foi,
Ont fait passer aussi cet avis jusqu'à moi.

LA REINE.

Ainsi sa perfidie un an s'est exercée
A préparer ma perte en son cœur prononcée !
Il méditait en paix cet horrible retour !

LA COMTESSE D'ÉVOLI.

Aime-t-il Amélie? A-t-elle?...

LA REINE.

Non, l'amour,
L'amour n'entra jamais dans cette ame cruelle ;
Un sentiment si doux n'était pas fait pour elle.
La sombre profondeur s'en découvre à mes yeux :
Le trône fut toujours l'objet de tous ses vœux ;
Et telle est de ce cœur la plaie envenimée,
Que je ne puis penser qu'il m'ait jamais aimée !
Jamais je n'en obtins un moment de retour !...
Eh ! quoi ! l'ambition a pu feindre l'amour !
Lorsqu'il a de ce trône espéré le partage,
Il sut m'empoisonner de sa secrète rage :

Dès qu'il vit les périls contre moi s'assembler,
Dès-lors de son forfait il voulut m'accabler.
Sa froideur, que je crus celle d'un cœur timide,
De ses lâches desseins me cachait l'art perfide.
Le cruel, tout rempli de ses affreux complots,
Suivait avidement le progrès de mes maux,
Épiait mes dangers, observait mes alarmes,
Et sa barbare joie a joui de mes larmes!...
Voilà les fruits du crime!.. Et lui, lui, m'en punir!..
Il en est un du moins que je puis prévenir....
Évoli, croirais-tu?.. sa fourbe criminelle,
Dans ce même moment, m'osait vanter son zèle.
Il semblait que pour moi prompt à se signaler,
A ce seul intérêt il dût tout immoler.
Tu frémiras encore en apprenant... Ah! traître!
Tu ne m'éblouis plus, j'ai trop su te connaître,
Et dans mon désespoir j'aurai cette douceur,
De pouvoir une fois confondre ta noirceur,
D'arracher à tes coups au moins une victime.
Tu me voulais ici souiller d'un nouveau crime;
Mais en le prévenant, que ne puis-je expier
Toute la honte, hélas! et l'horreur du premier!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI DE HONGRIE, LA PRINCESSE AMÉLIE.

LE ROI DE HONGRIE.

Vous ne vous trompiez point; une brigue puissante
Soutient dans les États le parti de Tarente.
Demain, au jour naissant, on doit les rassembler;
Mais tous ceux de vos grands à qui j'ai pu parler,
Lui destinent déja votre main et l'Empire.
Le ciel lit dans mon cœur; il sait que je n'aspire
Qu'à faire ici régner ma justice et la paix.
Ah! le sang innocent des malheureux sujets
A payé trop souvent les fautes de leurs princes :
J'ai, le fer à la main, épargné vos provinces;
Mais d'un second refus si l'on m'osait flétrir,
Si par des flots de sang il faut vous conquérir,
Les droits de mon amour, d'un amour qu'on offense,
Me sont aussi sacrés que ceux de ma vengeance.
Votre cœur les avoue, et pour les affermir,
Il n'est rien que mon bras...

LA PRINCESSE AMÉLIE.

Vous me faites frémir.
Me préserve le ciel qu'une main si chérie
Rende notre bonheur fatal à la patrie!
Mais trop tôt ces transports se pressent d'éclater;
Votre voix aux États doit se faire écouter.
Naples sur ses dangers est-elle indifférente?
Quel que soit près des grands le crédit de Tarente,

Son intérêt peut-il balancer dans leur cœur
Le salut de ce peuple et les lois d'un vainqueur,
Qui, bien loin de souiller sa vengeance et sa gloire,
Fait asseoir la justice auprès de la victoire?
Paraissez et parlez; tout vous sera soumis..

LE ROI DE HONGRIE.

Louis armé pour vous ne craint point d'ennemis.
Le plus mortel de tous, c'est Tarente sans doute:
Il doit me détester depuis qu'il me redoute.
Ma colère tantôt ne l'a pas ménagé,
Et j'ai laissé la rage en son cœur outragé.
J'ai vu qu'en m'écoutant il la cachait à peine.
Je sais qu'aujourd'hui même il a revu la reine;
Que ce peuple inconstant, aux factions livré,
A l'aspect des Hongrois a déja murmuré;
Que pour leur souveraine épris d'un nouveau zèle,
Les soldats ont parlé de prendre sa querelle.
Je suis instruit de tout... Qu'on ne me force pas
De remettre ma cause au destin des combats,
D'ensanglanter des murs où naquit Amélie;
De carnage bientôt cette ville remplie...
Vous vous troublez!.. Croyez que malgré mon courroux...

LA PRINCESSE AMÉLIE.

Ah! je tremble à-la-fois pour nous-même et pour vous.
Ce que vous m'avez dit de l'odieux Tarente,
Je l'avoue, en mon cœur jette quelque épouvante.
S'il osait contre vous tramer un noir dessein!..
La haine dans ces lieux n'a qu'un glaive assassin:
Elle marche dans l'ombre...

LE ROI DE HONGRIE

O ciel! qu'osez-vous dire!
Quand je suspens mes coups, quand ce pays respire
Sur la foi d'un traité que je viens d'accorder,
Ici des trahisons il faudrait me garder!
Je rejette l'horreur que ce soupçon m'imprime.

LA PRINCESSE AMÉLIE.

Eh! croyez-vous Tarente incapable d'un crime?

LE ROI DE HONGRIE.

Non. Je dis plus; j'ai peine à croire qu'en effet
Il n'ait jamais trempé dans le sanglant forfait

Qui termina les jours de mon malheureux frère ;
Mes soupçons incertains cherchent quelque lumière.
Oui, j'attends Montescale, et veux l'interroger ;
Mais croyez qu'en ces murs mes jours sont sans danger.
Songez que mon armée entoure cette ville...
On vient... Que sur mon sort votre cœur soit tranquille,
J'aurai dans ce palais des yeux toujours ouverts.

LA PRINCESSE AMÉLIE.

Ah! veillez sur vos jours, si les miens vous sont chers.

SCÈNE II.

LE ROI DE HONGRIE, MONTESCALE.

LE ROI DE HONGRIE.

Viens, digne citoyen ; cette cour criminelle
N'a jamais altéré ta vertu ni ton zèle.
L'exemple, l'intérêt ne t'ont point corrompu :
Toi seul vengeas mon frère autant que tu l'as pu.
Mais ce n'est point assez : ton équité sévère
A mon juste courroux doit prêter sa lumière.
Quoiqu'armé pour punir, mon bras peut se tromper ;
Et ta voix conduira les coups qu'il doit frapper.

MONTESCALE.

Sire, lorsqu'en ces lieux ma voix accusatrice
Des lois qui se taisaient réveilla la justice,
J'ai rempli mon devoir : les coupables humains,
Qui dans un sang royal avaient trempé leurs mains,
Catane, Melixan, Cantézare et Trélice,
Ont terminé leurs jours dans l'horreur du supplice ;
Et, si j'ose le dire à ce cœur outragé,
Peut-être votre frère était assez vengé.
Je ne puis rien de plus.

LE ROI DE HONGRIE.

Mais tu devais plus faire ;
Il fallait révéler ce qu'on s'obstine à taire.

Les meurtriers sont morts : ceux qui les ont armés
Par leur voix expirante avaient été nommés.
Suffit-il d'immoler ces vulgaires victimes?
C'est à de grands ressorts que tiennent ces grands crimes.
D'où vient qu'on étouffa par un secret effort,
La vérité qui parle au moment de la mort?

MONTESCALE.

Le ministère auguste où mon devoir m'enchaîne,
Ne doit compte qu'au ciel et qu'à ma souveraine.

LE ROI DE HONGRIE.

Et s'il faut qu'elle-même, auteur d'un noir projet?..

MONTESCALE.

Je ne suis point son juge, et je suis son sujet.

LE ROI DE HONGRIE.

Roi, je suis son égal : un si saint caractère
Est encor consacré par le titre de frère.
C'est moi qui la poursuis : les États désormais
Sont d'accord avec moi pour punir ses forfaits.
Du trône un juste arrêt va la faire descendre.

MONTESCALE.

Au lieu de la juger, ils l'auraient dû défendre.

LE ROI DE HONGRIE.

On croit qu'elle est coupable, on l'abandonne.

MONTESCALE.

Et moi,
Sans rien examiner, je lui garde ma foi.
C'est un faible secours, mais elle est pure et ferme.

LE ROI DE HONGRIE.

Dans le silence en vain ce zèle se renferme.
Je saurai par quel ordre, ou bien sur quel espoir...

MONTESCALE.

Pensez-vous que jamais j'eusse pu recevoir
D'un ordre, quel qu'il fût, l'excuse illégitime?
Nul pouvoir n'a le droit de commander le crime.
Quand le maître au sujet prescrit des attentats,
On présente sa tête, et l'on n'obéit pas.

Mais vous, ignorez-vous les droits de vos semblables?
C'est au ciel à punir quand les rois sont coupables.
Les États aujourd'hui sont dans l'oppression :
Quoi que vous attendiez de leur soumission,
Il n'est rien qui m'effraie et rien qui me surprenne.
Mon ame est à Dieu seul, mon cœur est à ma reine;
Ma vie est en vos mains[1].

LE ROI DE HONGRIE.

Je suis loin de blâmer
Ce courage si noble, et je dois l'estimer.
La vertu ne saurait exciter ma colère;
Même en me résistant, elle a droit de me plaire;
Mais ce cœur enchaîné par les plus chers liens,
Remplira ses devoirs en respectant les tiens.
Aux États assemblés je suis prêt à paraître :
Qu'on ne me force pas d'y prononcer en maître.
Qu'on me fasse justice, ou je me la ferai.

MONTESCALE.

J'aspire à votre estime, et la mériterai.

SCÈNE III.

LE ROI DE HONGRIE, *seul.*

Que sa fidélité me semble respectable!
Quel vertueux soutien d'une reine coupable!
Dans quelque abaissement qu'elle tombe aujourd'hui,
J'envie à ses malheurs un sujet tel que lui.
Mais, que vois-je?.. Vers moi c'est elle qui s'avance!

---

[1] *Mon ame est à Dieu, mon cœur est au roi, mon corps est entre les mains des méchans.* Paroles du président du Harlay au duc de Guise, le jour des barricades.

SCÈNE IV.

LE ROI DE HONGRIE, LA REINE.

LA REINE.

Si j'ai pu me résoudre à chercher ta présence,
Si je puis la souffrir, au moins tu dois penser
Que mon propre intérêt n'aurait pu m'y forcer.
C'est le tien, le tien seul qui me guide et m'anime;
C'est le juste desir de m'opposer au crime.
Garde-toi cette nuit de rester dans ces murs.
La trahison t'attend sous ses voiles obscurs.
Déja sont préparés les pièges homicides.
Tremble.

LE ROI DE HONGRIE.

Qui! moi, madame! Et qui sont les perfides?..

LA REINE.

Je n'en dirai pas plus : le danger t'est connu;
Et tu ne me dois rien pour l'avoir prévenu.
Je suis bien loin sur-tout d'avoir eu la pensée
De détourner les coups dont je suis menacée,
D'adoucir un moment ta haîne et ta fureur :
Loin de moi cet affront; loin de toi cette erreur.
Je satisfais mon ame, et j'agis pour moi-même.
Ne perds pas un moment dans ce péril extrême.
Revole à ton armée, et fuis de ces remparts.
Le glaive est contre toi tourné de toutes parts.
Point de remercîment : ma fierté t'en dispense,
Et ne veut point sur-tout de ta reconnaissance.
Va, ne songe qu'à toi.

LE ROI DE HONGRIE.

Mes esprits étonnés
Des périls que je cours, des soins que vous prenez;
Ont peine à se remettre, ainsi qu'à vous connaître.
Je conçois que ces murs puissent cacher un traître;

Et ce n'est pas, hélas! pour la première fois!...
Mais entendre de vous l'avis que je reçois!
Dans ce jour! dans ce lieu!.. Non, quel que soit encore
Le motif qui vous guide, et qu'il faut que j'ignore,
Plus vous vous défendez de rien faire pour moi,
Moins je puis oublier ce qu'ici je vous doi.
Je suivrai vos conseils; cette trêve infidèle
Ne m'éloignera plus d'un camp qui me rappelle.
Le glaive dont mon bras a retenu les coups,
Puisqu'on le veut enfin, sera juge entre nous.
Rien ne peut retarder le signal de la guerre.
Je ne trahirai point les mânes de mon frère.
Plût au ciel, quand sa mort est prête à s'expier,
Que son épouse, hélas! pût s'en justifier,
Qu'elle fût, lorsqu'ici tout dépose contre elle,
Pour moi moins généreuse, ou pour lui plus fidèle!

SCÈNE V.

LA REINE *seule*.

VA, je n'éprouve point, dans ce fatal instant,
Ce plaisir pur d'un cœur de lui-même content.
Il n'est plus pour le mien qu'un espoir, qu'une attente;
Qu'il s'apprête avec joie à confondre Tarente!
Ce cœur, impatient de pouvoir s'exhaler,
De toutes ses fureurs brûle de l'accabler.
Il approche... Un moment commandons à ma rage:
Je veux pousser à bout le fourbe qui m'outrage.

SCÈNE VI.

LA REINE, LE PRINCE DE TARENTE.

LE PRINCE DE TARENTE.

PRÊT à joindre nos chefs, à diriger leurs coups,
Sur un ordre pressant, j'ai revolé vers vous,

Madame, quelques soins que vous doive mon zèle,
Songez quel intérêt en d'autres lieux m'appelle.
Le jour fuit, le tems presse.

LA REINE.

Oui, j'en veux profiter...
Vous dire à quel parti je prétends m'arrêter....
Prince.... il est des momens où l'on se rend justice...
Cet État me ferait un trop grand sacrifice,
S'il bravait pour moi seule et Rome et les Hongrois,
Et le cri de l'Europe, et le courroux des rois.
Cette charge à mon cœur devient trop importune...
Et l'on se doit à ceux dont on fit l'infortune...
Vous le savez sans doute, et pensez comme moi....
Ce juste sentiment m'assure votre foi...
J'y compte... Et résolue à quitter ce rivage,
Je crois, puisque l'exil doit être mon partage,
Que Tarente est tout prêt à me suivre aujourd'hui...
Qu'il fera tout pour moi, quand j'ai tout fait pour lui.

LE PRINCE DE TARENTE.

Madame, ce langage a droit de me surprendre;
Peut-être en ce moment je n'ai pas dû l'entendre.
Si, doutant de ma foi, vous voulez l'éprouver,
Croyez-en les périls qu'elle saura braver;
Et si vous n'écoutez qu'un désespoir timide,
Croyez que la vengeance est un plus noble guide.
C'est-là ce qu'à tous deux je crois sur-tout devoir;
Et ma main cette nuit...

LA REINE.

Si tel est votre espoir,
Il y faut renoncer : il ne faut pas s'attendre,
Quand le piège est connu, qu'on s'y laisse surprendre.
Louis sait tout.

LE PRINCE DE TARENTE.

O ciel!

LA REINE.

Louis sort de ces murs,
Il se met à l'abri de ces complots obscurs;
Il retourne à son camp.

LE PRINCE DE TARENTE.

Qui donc a pu l'instruire?...

LA REINE.

Moi.

LE PRINCE DE TARENTE.

Vous!

LA REINE.

Oui, moi, te dis-je.

LE PRINCE DE TARENTE.

Et quel fatal délire,
Sauvant votre ennemi, vous arme contre moi?

LA REINE.

Ah! barbare! ai-je ici d'autre ennemi que toi?
A qui dois-je une haine et plus juste et plus forte?
Elle éclate à la fin : perfide! eh! que m'importe
Que sous tes lâches coups tombe mon oppresseur?
Croyais-tu plus long-tems me cacher ta noirceur?
Croyais-tu voir par toi ma ruine accomplie,
Et t'asseoir sur mon trône à côté d'Amélie?
Me trahir, l'épouser! oui... tu baisses les yeux,
Traître! ils sont dévoilés tes complots odieux.
Quand sur ce cœur séduit ton indigne victoire
Me coûte l'innocence et le sceptre et ma gloire,
Tu croyais, des forfaits qu'inspira ta fureur,
Recueillir tout le prix et m'en laisser l'horreur!
Tu te flattes sur-tout qu'en mon malheur extrême,
Je ne puis t'accuser sans me perdre moi-même,
Sans avouer un crime, au moins encor douteux,
Sans que ma honte enfin éclate à tous les yeux.
Tu te trompes, ingrat! tu ne m'as pas connue.
Va, dans l'excès des maux où je suis parvenue,
Je puis venger du moins tant d'affronts, de revers,
En démasquant un monstre aux yeux de l'univers.

LE PRINCE DE TARENTE.

Vous pourriez avouer!...

LA REINE.

Tout, et du moins j'espère
Que mes pleurs, mes regrets, que mon remords sincère,

Ma jeunesse livrée à tant d'illusions,
A tout l'art des méchans, à tes séductions,
Que ces aveux d'un cœur qui s'accuse sans feindre,
Mériteront un jour que l'on daigne me plaindre.
Je puis en ma faveur émouvoir l'avenir :
J'ai droit à sa pitié, je pourrai l'obtenir.
On ne le trompe point, et l'œil de sa sagesse,
De la perversité distingue la faiblesse.
Peut-être quelquefois mon nom sera pleuré;
C'est le tien qui doit être à jamais abhorré :
Celui d'un scélérat qui, profond dans le crime,
Caresse en l'égorgeant sa crédule victime;
Qui sait être barbare avec tranquillité,
S'attache à ses complots par leur atrocité;
Sans pitié, sans remords, jouit des maux qu'il cause,
Des forfaits qu'il enfante et des horreurs qu'il ose.

SCÈNE VII.

LA REINE, LE PRINCE DE TARENTE, PROCIDE.

PROCIDE.

Seigneur, en ce moment Louis sort des remparts.
Il rassemble son camp près de ses étendards;
Il renonce à la trève, il éclate, il menace.
De vos projets sans doute il a surpris la trace.
Déja contre le fort il est prêt à marcher.

LE PRINCE DE TARENTE.

C'est vous qui de mes mains avez pu l'arracher,
Madame; mais du moins repoussant sa furie,
Je saurai vous répondre en vengeant la patrie.

SCÈNE VIII.

LA REINE *seule.*

La patrie ! il profane un nom si révéré !
En a-t-il une ? ô ciel ! a-t-il rien de sacré ?
Le traître, sans rougir du récit de ses crimes,
Frémissait seulement de perdre des victimes.
Mon cœur s'est épuisé dans ses affreux transports....
Il faut le ranimer pour de plus grands efforts...
Il faut subir enfin la peine qui m'est due....
La nuit autour de moi s'est déjà répandue ;
La nuit moins triste, hélas ! moins sombre que mon cœur.
(Elle tombe dans un fauteuil. Cet acte se termine dans la nuit. Le cinquième commence avec le jour.)

SCÈNE IX.

LA REINE, LA COMTESSE D'ÉVOLI.

LA COMTESSE D'ÉVOLI.

Que faites-vous, madame ? Eh ! quoi ! votre douleur
Fuyant tous les regards, seule dans les ténèbres,
Ne s'entretient ici que d'images funèbres !
Quittez ces lieux, rentrez : daignez souffrir du moins
De ma fidélité les secours et les soins.
Le trouble se répand dans la ville alarmée.
Louis contre le fort fait marcher son armée.
La guerre autour de nous rallume ses fureurs...
Vous détournez les yeux, vous me cachez vos pleurs....

LA REINE.

Des pleurs ! je n'en ai plus... le malheur les épuise...
A la nécessité mon ame s'est soumise.
Je sens qu'il est des maux qu'on ne peut réparer....
On cesse de se plaindre en cessant d'espérer.

Les consolations sont désormais trop vaines,
Et je n'ai plus besoin qu'on partage mes peines.
Ce cœur qui tant de fois appelait la pitié,
Ce cœur sent qu'il est seul, sans en être effrayé.
(Elle se lève.)
Évoli, jusqu'au bout ton zèle se signale...
Fais venir près de moi le sage Montescale.
Il faut que je lui parle... il fut mon seul appui....
Il verra que sa reine est digne encor de lui.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

(Le théâtre représente un péristile très-orné, où va se tenir l'assemblée des États; au fond, un trône surmonté d'un dais.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE AMÉLIE, CLÉMENCE.

LA PRINCESSE AMÉLIE.

Est-il vrai? j'ose à peine en croire ce présage:
On va signer la paix au sortir du carnage;
Et ce spectacle heureux consolant mes terreurs,
De ce cruel assaut va suivre les horreurs.
Ces lieux vont des États recevoir l'assemblée;
La fortune publique y doit être réglée.
Déja même....

SCÈNE II.

LA PRINCESSE AMÉLIE, CLÉMENCE, LE ROI DE HONGRIE, CHEFS ET SOLDATS HONGROIS.

(Les premiers se rangent à la suite du roi, les autres restent dans l'enfoncement.)

LA PRINCESSE AMÉLIE.

Ah! venez, seigneur, et confirmez
Cet espoir qu'on présente à mes sens alarmés.
Vous déposez le glaive, et ce front si terrible

Se montre à mes regards plus doux et plus paisible.
Qui peut avoir produit un si grand changement?

LE ROI DE HONGRIE.

Vous en êtes l'objet, madame; et votre amant,
Heureux de voir la paix dans vos murs rétablie,
N'y pouvait consentir qu'assuré d'Amélie.
J'avais quelque plaisir à combattre un rival.
Long-tems aux deux partis également fatal,
L'assaut qui cette nuit les tenait en balance,
A, sans rien décider, signalé leur vaillance.
L'avantage du lieu repoussait mes efforts;
De vos créneaux rompus, sanglans, couverts de morts,
Trois fois j'ai vu tomber mes troupes terrassées.
Je sais qu'avec le tems, sur vos tours renversées,
Je pourrais arborer mes étendards vengeurs;
Que Naples a perdu ses plus fiers défenseurs.
Mais puisqu'à la justice elle offre de se rendre,
Je ne mets point ma gloire à la réduire en cendre.
Naples consent à tout pour finir nos débats.
On dépose la reine, et la voix des États
M'assure votre hymen : oui, Tarente lui-même,
Qui me crut trop jaloux d'un double diadême,
Qui brûlant de monter au trône de vos rois,
Méconnut tant d'appas et n'aima que vos droits,
Tarente à mon amour enfin cède Amélie.
Mais il faut qu'en signant le traité qui nous lie,
Je jure que Louis, content de ce seul bien,
Renonce à votre sceptre en vous donnant le sien;
Que, sous les lois d'hymen auprès de moi rangée,
Par les mêmes sermens vous soyez engagée.
Ils me coûteront peu; mais vous, que mon amour
Arrache au doux climat qui vous donna le jour,
Pourrez-vous sans regret abjurer la patrie?
Et celle d'un époux est-elle assez chérie,
Pour vous faire oublier tout ce que vous quittez?
Il est vrai, moins de pompe embellit nos cités;
Mais si leurs mœurs encor sont simples et grossières,
La beauté, la vertu n'y sont point étrangères;
Et leur pouvoir sacré grave dans notre cœur,
Et les lois de l'amour et celles de l'honneur.

LA PRINCESSE AMÉLIE.

Près de l'unique objet qui fait chérir la vie,

Est-il rien qu'on regrette ou rien que l'on envie ?
Ah ! jugez mieux d'un cœur que vous savez charmer ;
Mon bonheur est par-tout où je puis vous aimer.
Votre cour, vos Etats doivent me plaire encore ;
On chérit les sujets d'un époux qu'on adore.
Croyez qu'en ce moment il va m'être bien doux
De prononcer des vœux qui m'attachent à vous.

LE ROI DE HONGRIE.

Il n'est rien désormais où mon cœur ne consente ;
Qu'ils perdent Amélie et couronnent Tarente...
Je le hais, il est vrai ; j'ai dû même aujourd'hui
D'un perfide complot ne soupçonner que lui.
Mais que puis-je, après tout ? Ici nul ne l'accuse,
Et quand il n'est plus rien que Naples me refuse,
Qu'ai-je à prétendre encore ?... On approche... je vais
Consommer à vos yeux l'ouvrage de la paix.

SCÈNE III.

LE ROI DE HONGRIE, LA PRINCESSE AMÉLIE, CLÉMENCE, LES CHEFS HONGROIS *d'un côté du théâtre ; de l'autre*, LE PRINCE DE TARENTE, PROCIDE, LES GRANDS DE NAPLES, MONTESCALE. *(En entrant, deux Officiers portent l'épée nue et la main de justice devant ce dernier, comme Grand-Justicier de Naples ; ils vont se ranger auprès du trône, et restent debout.)* SOLDATS HONGROIS ET NAPOLITAINS *dans l'enfoncement.*

MONTESCALE.

(Tous s'asseyent. Clémence reste debout derrière la Princesse.)

Sire, n'attendez point que ma voix soit l'organe
Des injustes décrets que mon devoir condamne.
Si je siège en ces lieux, c'est pour y protester

Contre les attentats qu'on veut exécuter.
Tout succède à vos vœux : les États qu'on entraîne,
Pensent avoir le droit de détrôner leur reine.
Ils vont donner son sceptre, ils annoncent leur choix.
Contre leur volonté je n'ai rien que ma voix ;
Mais, sire, souffrez-en le libre témoignage :
Souffrez que vos vertus obtiennent mon hommage,
Les États mon respect, et la reine ma foi.
Dans le prince jamais je ne verrai mon roi.

LE PRINCE DE TARENTE.

Montescale, il faudrait ménager plus, peut-être,
Un pouvoir qu'avec moi vous devez reconnaître.
Les États sont ici vos maîtres et les miens :
Seul, balancerez-vous tous ces grands citoyens ?
Si vous les présidez, vous croyez-vous leur guide ?
Des voix que vous prenez l'autorité décide.
Ce zèle fastueux veut-il éterniser
Les troubles qu'aujourd'hui nous allons appaiser ?
Montescale à ce prix vend trop cher son suffrage.
Sire, on va prononcer : achevons notre ouvrage.

MONTESCALE.

Arrêtez... apprenez, sire, qu'aux yeux de tous,
La reine veut ici s'expliquer devant vous.
Avant que l'on procède à l'arrêt qu'on doit rendre,
Vous l'allez voir paraître, et nous devons l'entendre.

LE PRINCE DE TARENTE.

(*A part.*) (*Haut.*)
La reine ! à quel dessein ?.. Dans un pareil moment
La réduirez-vous, sire, à tant d'abaissement ?
Eh ! quoi ! la verra-t-on paraître en criminelle,
Devant le tribunal qu'on assemble contre elle ?
Souffrirai-je qu'ici la honte sur le front ?...

MONTESCALE.

Cette fausse pitié n'est qu'un nouvel affront :
Quoi donc ! oserait-on refuser de l'entendre ?
Craint-on que devant nous, réduite à se défendre,
Elle ne rende enfin ses juges odieux ?
Vous, prince, craignez-vous de rougir à ses yeux ?

LE ROI DE HONGRIE.

Autant que vous du moins, prince, je crois connaître

Ce que l'on doit au rang où le ciel m'a fait naître,
Et quoi que le devoir prescrive à ma douleur,
Sans doute je suis loin d'insulter au malheur.
Mais j'en prends à témoin cette assemblée auguste :
Un semblable refus me paraît trop injuste.
Enfin, quoi qu'à la reine il en puisse coûter,
Dès qu'elle se présente, il la faut écouter.
J'avouerai plus encore, et dans moi la vengeance
N'étouffe point la voix de la reconnaissance.
C'est la reine aujourd'hui dont les soins généreux
Ont préservé mes jours d'un complot ténébreux.
Dans un piège fatal j'allais tomber sans elle....
Prince, l'ignoriez-vous cette trame cruelle ?
Vous vous troublez . . .

LE PRINCE DE TARENTE.

Qui ! moi !.. j'ai droit de m'étonner
Qu'au mépris de la paix que nous allons signer,
Montescale à vos yeux outrage encore Tarente,
Qu'il ose faire entendre une voix menaçante ;
Qu'essayant contre moi des efforts superflus,
Il oppose à tous deux un pouvoir qui n'est plus.

MONTESCALE.

Non, ce pouvoir subsiste, il est inviolable.
(à Louis.)
On n'a rien prononcé : votre haine équitable
Ne poursuit que le crime : il faut le découvrir,
Sire, et la reine ici . . .

LE PRINCE DE TARENTE.

Moi ! je pourrais souffrir ! . . .

LE ROI DE HONGRIE.

Quel est donc cet effroi qu'inspire sa présence ?
C'est devant elle . . . .

MONTESCALE.

Sire, elle-même s'avance.
(Tous se lèvent.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LA REINE, LA COMTESSE D'ÉVOLI, UNE SUIVANTE.

MONTESCALE, *allant au-devant d'elle.*

O REINE ! où venez-vous ? pouvez-vous désormais
Regarder sans frémir d'infidèles sujets ?
Que ne puis-je du moins expier leur offense !
Ah ! mourir à vos pieds est ma seule espérance !
(*Il se jette à ses genoux.*)

LA REINE.

Levez-vous.... vous m'avez trop prouvé votre foi.
Je n'ai point mérité qu'on s'immole pour moi.
(*Elle monte au trône.*)
Roi, sujets, ennemis, vous m'allez tous connaître,
Et c'est en reine encor qu'ici je viens paraître.
Je ne reconnais point un pouvoir oppresseur;
Je n'ai de juge enfin que le ciel et mon cœur.
Implacable Hongrois, si malgré ta menace
Sur ce trône à tes yeux j'ose prendre ma place,
Va, crois-moi, ce n'est pas pour braver ton courroux.
Les droits des souverains sont communs entre nous :
Je viens en soutenir la majesté suprême,
Faire justice à tous, et sur-tout à moi-même.
Il est venu l'instant où je dois éclairer
Les mystères affreux que tu veux pénétrer.
(*A Montescale.*)
Et vous, dont jusqu'ici la réserve attentive
Retint la vérité sur vos lèvres captive,
Fidèle Montescale, enfin il faut parler,
Et ce n'est plus le tems de rien dissimuler.
Achevez la justice autrefois commencée.
Quand sur les assassins elle fut exercée,
Vous avez étouffé leurs terribles aveux :
Il faut les révéler.

MONTESCALE.

Madame !...

LA REINE.

Je le veux ;
Il faut, et des forfaits, hélas ! telle est la suite,
S'abaisser sous la honte alors qu'on la mérite ;
C'est mon premier supplice, et le plus douloureux,
Et je dois m'y soumettre en présence des cieux.
Vous le savez trop bien quels ordres homicides
Armaient de mon époux les meurtriers perfides....

MONTESCALE.

Grand Dieu !

LA REINE.

Vous connaissez quel coupable mortel....
J'en frémis !... en mon nom donna l'ordre cruel.
Tarente l'arracha : c'est lui dont l'art funeste
Fit consentir au crime un cœur qui le déteste.
Tarente ose en jouir !... Ce monstre va régner.

LE PRINCE DE TARENTE, *troublé*.

Quoi !

MONTESCALE, *à la reine*.

Mon respect pour vous seul a pu l'épargner.

LE ROI DE HONGRIE.

Ah ! ma fureur du moins n'a plus à se contraindre !
Ne crois pas m'échapper.

LE PRINCE DE TARENTE.

Me crois-tu fait pour craindre ?
Puisque tout est connu, puisqu'on m'a pu trahir :
Soldats !...

MONTESCALE.

Tu n'en as plus : voudront-ils t'obéir ?
Voudront-ils, d'un perfide embrassant la querelle,
Trahir leur souveraine et l'État avec elle ?
(*Aux soldats.*)
La reine l'abandonne aux rigueurs de la loi,
Et de son châtiment se repose sur moi.

Je commande en son nom. Saisissez le coupable.

(*Les soldats s'avancent pour arrêter Tarente. La reine descend du trône, et se jette dans les bras de ses femmes.*)

LE PRINCE DE TARENTE.

Je ferai seul mon sort, et lorsque tout m'accable....
(*Il tire son épée, et veut se percer.*)

MONTESCALE.

Qu'on désarme ce traître : enchaînez-le, soldats.
(*Les soldats arrêtent Tarente et le désarment.*)

LE ROI DE HONGRIE.

Qu'au tombeau de mon frère on entraîne ses pas :
C'est-là qu'il doit périr.
(*On emmène Tarente.*)

SCÈNE V.

TOUS, EXCEPTÉ LE PRINCE DE TARENTE.

LE ROI DE HONGRIE.

Content de son supplice,
Touché de vos remords, de ce grand sacrifice,
O reine ! à qui je dois ma vengeance et le jour,
Je puis être du moins généreux à mon tour.
Oui, ma justice enfin n'a plus rien à prétendre,
Et c'est assez pour moi du sang qu'on va répandre.
Régnez.

LA REINE.

Qui ! moi ! Louis a-t-il pu soupçonner
Qu'un cœur tel que le mien pourrait se pardonner,
Te montrer ta victime, et m'épargner moi-même?...
Quand j'ai pu me résoudre à cet effort extrême,
Du plus grand châtiment j'ai subi la rigueur;
Hélas ! et le dernier coûte moins à mon cœur....
Le voici. (*Elle se frappe.*)

MONTESCALE.

Ciel !

AMÉLIE.

Ah, Dieu !

LA REINE, *expirante et soutenue par ses femmes.*

Pardonne, ombre ennemie !
Dans le crime jamais je ne fus affermie.
La fleur de mes beaux ans sécha dans les douleurs. . .
Je n'ai pas sur ta tombe osé verser des pleurs. . . .
Reçois du moins mon sang, mon dernier sacrifice.
J'ai livré l'assassin, j'ai puni sa complice. . . .
Je meurs.

(*Elle tombe sur les marches du trône.*)

AMÉLIE.

Hélas ! seigneur, je vous vois la pleurer.

LE ROI DE HONGRIE.

Il faut également la plaindre et l'admirer.
Montescale, et vous, chefs, je suis toujours le même ;
J'ai voulu la justice, et non le diadême.
Je tiendrai mes sermens : choisissez votre roi.
L'amour accepte ailleurs et mon trône et ma foi.
D'une éternelle paix que ce nœud soit le gage ;
Que des malheurs publics il efface l'image.
A cette reine, hélas ! digne de tant de pleurs ;
Montescale, rendez les suprêmes honneurs.
Qui se punit ainsi ne peut mourir sans gloire,
Et puissent ses remords absoudre sa mémoire !

FIN DE JEANNE DE NAPLES.

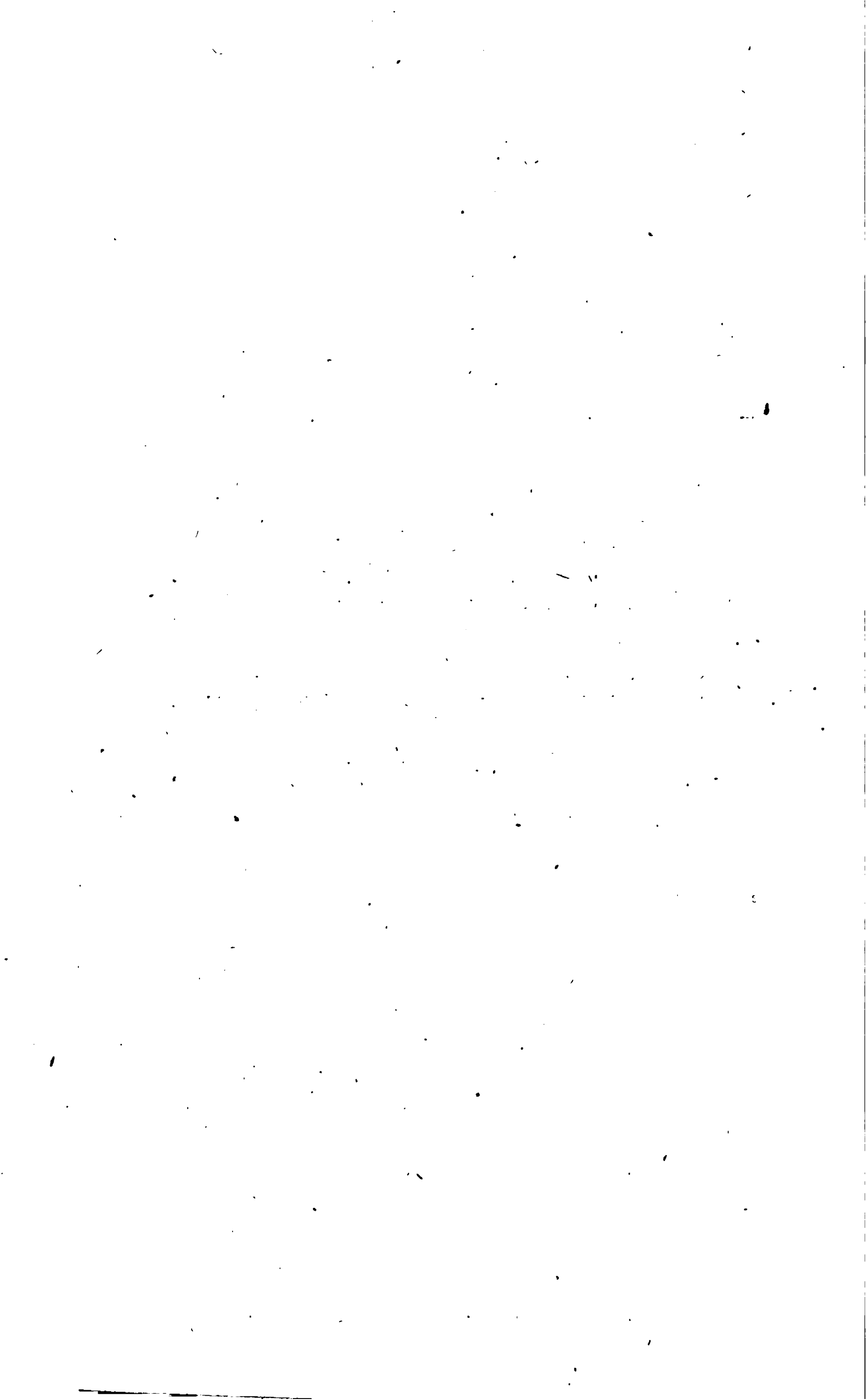
PHILOCTÈTE,

TRAGEDIE,

TRADUITE DU GREC DE SOPHOCLE,

EN TROIS ACTES ET EN VERS;

Représentée pour la première fois, le 16 juin 1783.



PRÉFACE.

IL est sans doute bien honorable pour la mémoire de Sophocle, qu'en voulant trouver le chef-d'œuvre de l'ancienne tragédie, il faille choisir entre deux de ses ouvrages, l'*OEdipe Roi* et le *Philoctète*. Il paraît que l'opinion du plus grand nombre s'est déclarée pour le premier : j'avoue que mon sentiment inclinerait pour le second. Il y a dans l'un, il est vrai, un plus grand intérêt de curiosité ; il y a dans l'autre un pathétique plus touchant. L'intrigue de l'un des deux sujets se développe et se dénoue avec beaucoup d'art : c'est peut-être un art encore plus admirable d'avoir pu soutenir la simplicité de l'autre ; peut-être est-il encore plus difficile de parler toujours au cœur par l'expression des sentimens vrais, que d'attacher l'attention, et de la suspendre, pour ainsi dire, au fil des évènemens. D'ailleurs on pourrait, ce me semble, faire à la tragédie d'OEdipe des reproches plus graves qu'à celle de Philoctète : car telle est la condition de l'humanité, qu'il y a des fautes même dans les chefs-d'œuvre. Sans parler des défauts essentiels reconnus dans l'OEdipe, tels que celui du sujet même, qui a quelque chose de révoltant, puisque l'innocence y est la victime des dieux et de la fatalité, celui des invraisemblances de l'avant-scène, puisqu'il n'est guères probable qu'OEdipe ni Jocaste n'aient jamais fait aucune recherche sur la mort de Laïus ; sans relever d'autres fautes qui tiennent

à la nature du sujet, il y en a une dans la texture de la pièce, et qui n'appartient qu'à l'auteur: c'est la querelle d'OEdipe avec Créon, qui occupe une grande place, et qui est à-la-fois sans intérêt et sans motif. Le roi de Thèbes accuse son parent avec une témérité et une précipitation inexcusables. Je sais bien que cet incident sert à remplir la pièce grecque, et que dans l'OEdipe français, Voltaire s'est servi d'un épisode pareil; mais le besoin d'un remplissage est un défaut, et non pas une excuse; et Sophocle dans Philoctète, sujet encore plus simple que l'OEdipe, s'est passé de cette ressource. On n'y peut remarquer qu'une scène inutile, celle du second acte, où un soldat d'Ulysse, déguisé, vient, par de fausses alarmes, presser le départ de Pyrrhus et de Philoctète, ressort superflu, puisque celui-ci n'a pas de desir plus ardent que de partir au plus tôt. Cette scène ne sert donc qu'à alonger inutilement la marche de l'action, et j'ai cru devoir la retrancher; mais, à cette faute près, si l'on considère que la pièce, faite avec trois personnages, dans un désert, ne languit pas un moment, que l'intérêt se gradue et se soutient par les moyens les plus naturels, toujours tirés des caractères, qui sont supérieurement dessinés; que la situation de Philoctète, qui semblerait devoir être toujours la même, est si adroitement variée, qu'après s'être montré le plus à plaindre des hommes dans l'île de Lemnos, il regarde comme le plus grand des maux d'être obligé d'en sortir; que ce personnage est un des plus théatrals qui se puisse concevoir, parce qu'il réunit les dernières misères de l'humanité aux ressentimens les plus légitimes, et que le cri de la vengeance n'est chez

lui que le cri de l'oppression; qu'enfin, son rôle est d'un bout à l'autre un modèle parfait de l'éloquence tragique; on conviendra facilement qu'en voilà assez pour justifier ceux qui voient dans cet ouvrage la plus belle conception dramatique dont l'antiquité puisse s'applaudir.

On a regardé comme un défaut, du moins pour nous, l'ombre d'Hercule qui produit le dénouement. Cette critique ne me paraît pas fondée : certes, ce n'est point ici que le dieu n'est qu'une machine. Si jamais l'intervention d'une divinité a été suffisamment motivée, c'est sans contredit dans cette occasion; et ce dénouement, qui ne choque point la vraisemblance théatrale, puisqu'il est conforme aux idées religieuses du pays où se passe l'action, est d'ailleurs très-bien amené, nécessaire et heureux. Hercule n'est rien moins qu'étranger à la pièce; sans cesse il y est question de lui : la possession de ses flèches en est le nœud principal; le héros est son compagnon, son ami, son héritier. Philoctète a résisté et a dû résister à tout : qui l'emportera de lui ou de la Grèce? et qui tranchera plus dignement ce grand nœud qu'Hercule lui-même? De plus, ne voit-on pas avec plaisir que Philoctète, jusqu'alors inflexible, ne cède qu'à la voix d'un demi-dieu, et d'un demi-dieu son ami? C'est bien ici qu'on peut appliquer le précepte d'Horace, qui peut-être même pensait au Philoctète de Sophocle, quand il dit :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.
(ART. POET.)

Quant à moi, j'ose croire que ce dénouement réussirait parmi nous, comme il a réussi chez les Grecs.

Brumoy s'explique très-judicieusement sur ce sujet, et en général sur les différens mérites de cette tragédie, qu'il a très-bien développés.

« Les dieux (dit-il) font entendre que la » victoire dépend de Philoctète et des flèches » d'Hercule ; mais comment déterminer ce » guerrier malheureux à secourir les Grecs, » qu'il a droit de regarder comme les auteurs » de ses maux ? C'est un Achille irrité qu'il » faut regagner, parce qu'on a besoin de son » bras, et l'on a dû voir que Philoctète n'est » pas moins inflexible qu'Achille, et que Sopho- » cle n'est pas au-dessous d'Homère. Ulysse » est employé à cette ambassade avec Néopto- » lème [1] ; heureux contraste, dont Sophocle a » tiré toute son intrigue ; car Ulysse, politique » jusqu'à la fraude, et Néoptolème, sincère » jusqu'à l'extrême franchise, en font tout le » nœud, tandis que Philoctète, défiant et » inexorable, élude la ruse de l'un, et ne se » rend point à la générosité de l'autre, de sorte » qu'il faut qu'Hercule descende du ciel pour » dompter ce cœur féroce, et pour faire le » dénouement. On ne peut nier qu'un pareil » nœud ne mérite d'être dénoué par Hercule. »

En conséquence, de tout ce qu'on vient de lire, on me demandera pourquoi je ne fais pas paraître cet ouvrage sur la scène. Ce serait peut-être un genre de nouveauté assez piquant et assez digne d'attention ; ce serait au moins la première fois qu'on aurait vu sur le théâtre français une tragédie grecque, telle à-peu-près qu'elle a été jouée sur le théâtre d'Athènes.

[1] Pyrrhus ou Néoptolème est le même personnage sous différens noms.

Nous n'avons eu jusqu'ici que des imitations plus ou moins éloignées des originaux, plus ou moins rapprochées de nos convenances et de nos mœurs ; et il y a long-temps que je pense, comme je l'ai dit ailleurs [1], que ce sujet est le seul de ceux qu'aient traités les anciens, qui soit de nature à être transporté en entier, et sans aucune altération, sur les théâtres modernes, parce qu'il est fondé sur un intérêt qui est de tous les temps et de tous les lieux, celui de l'humanité souffrante. Mais indépendamment des raisons que j'ai de ne faire représenter, dans les circonstances actuelles, ni cet ouvrage, ni aucun autre (raisons que j'ai indiquées dans la préface de Menzikoff,) l'opinion avantageuse que j'ai de lioriginal grec, ne me rassurerait pas absolument sur le sort de la traduction, même en la supposant aussi bonne que j'aurais voulu la faire. Le succès qu'elle a eu à la séance publique de l'académie française, ne serait pas même un garant infaillible de celui qu'elle pourrait avoir sur la scène : le jugement d'une assemblée, quelle qu'elle soit, ne peut s'assimiler aux effets du théâtre. Et qui sait si l'on goûterait beaucoup sur le nôtre un drame grec d'une simplicité si nue, trois personnages dans une île déserte, une pièce non-seulement sans amour, mais sans rôle de femme ? Il y a là de quoi effaroucher bien des gens. La seule tentative qu'on ait faite en ce genre, soutenue du nom et du génie de Voltaire dans sa force, n'a pas réussi de manière à encourager ceux qui voudraient la renouveler. La Mort de César a obtenu le suffrage de tous

[1] Dans l'Essai sur les Tragiques Grecs.

les connaisseurs, mais n'a pu encore (peut-être à notre honte) s'établir sur notre théâtre. C'est en vain que les étrangers [1] nous reprochent depuis long-temps, non sans quelque raison, cette préférence trop exclusive que nous donnons aux intrigues amoureuses, et d'où naît, dans nos pièces, une sorte d'uniformité, dont l'auteur de Mérope, d'Oreste et de la Mort de César, s'est efforcé de nous affranchir. Ce poëte, dont le goût était si exquis et si exercé, avait senti tout le mérite de cette antique simplicité, qui serait aujourd'hui d'autant plus recommandable, qu'elle pourrait servir d'antidote contre l'extrême corruption du goût. Mais comment accréditer ce genre de nouveauté, au milieu de la contagion générale, lorsqu'atteints de la maladie des gens rassasiés, nous voudrions au contraire rassembler tous les tableaux dans un même cadre, tous les intérêts dans un drame, tous les plaisirs dans un spectacle, transporter l'opéra dans la tragédie, et la tragédie sur la scène lyrique ? De-là cette perversité d'esprit qui précipite tant d'écrivains dans le bizarre et le monstrueux : on ne songe pas assez qu'il faudrait prendre garde à ne pas user à-la-fois toutes les sensations et toutes les jouissances, ménager ses ressources afin de les perpétuer, admettre chaque genre à sa place et à son rang, n'en dénaturer aucun, ne rejeter que ce qui est froid et faux, et sur-tout éviter les extrêmes, qui sont toujours des abus.

Je sais que dans le moment où j'écris, un

[1] Lorsque M. de la Harpe a écrit cette Préface, il était d'usage de juger notre littérature par l'opinion des étrangers : depuis, nous avons de même jugé nos lois. Ce ridicule philosophique est heureusement passé de mode.

certain nombre d'amateurs s'occupent à ranimer l'étude de l'antiquité; que l'on a su gré à l'auteur d'*OEdipe chez Admète*, d'avoir si heureusement emprunté les deux plus belles scènes de l'*OEdipe à Colone*, en y ajoutant de nouvelles beautés; que quelques personnes ont cru pouvoir en tirer un présage pour le succès de Philoctète; mais je prie qu'on fasse attention que la vieillesse d'OEdipe aurait pu nous intéresser beaucoup moins, sans les pleurs d'Antigone; et je n'ai point d'Antigone; en un mot, nous sommes accoutumés à voir des femmes sur la scène. Je conçois aussi bien que personne comment ce plaisir a pu devenir un besoin fort doux; je ne dis pas qu'il fût impossible de s'en passer avec le génie de Sophocle; mais il est aussi très-possible qu'on ne pardonnât pas au traducteur de l'avoir entrepris.

Et puisque j'ai parlé d'*OEdipe chez Admète*, cette pièce, malgré son mérite réel, qu'on ne m'accusera pas de méconnaître, n'est-elle pas elle-même un exemple de ces sortes d'alliages où nous jette la crainte de paraître trop simple? Personne n'applaudit [1] plus volontiers que moi aux succès d'un confrère dont j'honore et chéris les talens et l'honnêteté; mais c'est ici le lieu d'invoquer son propre témoignage, et de répéter ce que j'ai osé lui dire à lui-même, et ce qu'il a senti mieux que tout autre, parce que l'amour-propre du véritable talent est toujours subordonné à l'amour de l'art et de la vérité. Si M. Ducis se fût borné au sujet d'OEdipe à Colone, qui, à la vérité, ne comportait que trois actes, il eût pu faire un ouvrage digne

[1] Voyez le Mercure du 15 décembre 1778.

d'être mis en parallèle avec la Mort de César, un tout complet et régulier, qui n'aurait été que plus intéressant en devenant plus simple; et il aurait évité le reproche d'avoir affaibli une pièce d'Euripide en l'amalgamant avec une pièce de Sophocle.

Quoi qu'il en soit, c'est principalement au petit nombre de lecteurs versés dans les lettres grecques et dans l'étude de l'antiquité, que j'offre cette traduction fidèle de l'un des plus beaux ouvrages que l'on ait écrits dans la plus belle des langues connues. C'est sur-tout à cette classe de juges choisis, que je dois rendre compte de mon travail, qu'eux seuls peuvent apprécier : ils se souviendront sans doute que lorsqu'un poëte traduit un poëte, la véritable fidélité de la version consiste à rendre, s'il se peut, toutes les beautés plutôt que tous les mots, et ce principe, reçu même dans la prose, est d'un usage incontestable quand il s'agit de vers. Ce que je puis assurer, c'est qu'autant que me l'a permis la différence des langues et le caractère de notre versification, j'ai suivi non-seulement les idées et le dialogue, mais même les tournures et les constructions du texte grec : persuadé qu'en traduisant un écrivain tel que Sophocle, plus on se rapproche de lui, plus on est près de la perfection, parce que tous les mouvemens de son style sont toujours ceux de la nature. C'est ce que n'a pas assez senti le P. Brumoy, homme éclairé et écrivain pur, qui connaissait le mérite des anciens, mais qui ne s'était pas assez rempli du génie de leur composition : il semble se faire une loi de ne conserver que le sens de son auteur, et de substituer d'ailleurs l'élégance mo-

derne à cette expression simple, énergique et vraie de la poésie antique : souvent il paraphrase Sophocle, et quelquefois le défigure, comme je l'ai observé dans plusieurs endroits que l'on verra cités dans des notes. Mais on lui pardonnerait plus aisément quelques fautes, toujours difficiles à éviter dans toute traduction, que la disproportion continuelle où il est à l'égard de son original. Peut-être aussi aura-t-on quelque peine à pardonner à son goût et à son jugement, la singulière comparaison qu'il fait de Philoctète avec Nicomède, et qui est le résultat de réflexions d'ailleurs sages et instructives. Voici comme il les termine [1] : « A suivre » le goût de l'antiquité, on ne peut reprocher » à cette tragédie aucun défaut considérable ; » tout y est lié, tout y est soutenu, tout tend » directement au but ; c'est l'action même, » telle qu'elle a dû se passer. Mais à en juger » par rapport à nous, le trop de simplicité » et le spectacle dominant d'un homme aussi » tristement malheureux que Philoctète, ne » peuvent nous faire un *plaisir aussi vif* que » les malheurs plus brillans et plus variés de » Nicomède dans Corneille. »

Ces dernières lignes offrent un rapprochement bien étrange. Quant au *trop de simplicité par rapport à nous*, on a vu que je ne m'éloignais pas de le penser. Il n'en est pas de même du rôle de Philoctète, que Brumoy trouve *si tristement malheureux*. Si j'ai bien compris dans quel sens ces mots peuvent s'appliquer à un personnage dramatique, il me semble qu'ils

[1] Voyez dans le second volume du théâtre des Grecs, les *Réflexions sur Philoctète*.

ne peuvent convenir qu'à celui qui serait dans une situation monotone et irremédiable ; c'est alors que le malheur afflige plus qu'il n'intéresse, parce qu'au théâtre il n'y a guères d'intérêt sans espérance. Mais Philoctète n'est nullement dans ce cas, et ni l'un ni l'autre de ces deux reproches ne peut tomber sur ce rôle, reconnu si éminemment tragique. Enfin, de tous les ouvrages que l'on pourrait comparer au Philoctète de Sophocle, Nicomède est peut-être celui qu'il était le plus extraordinaire de choisir. Quel rapport entre ces deux pièces, quand le principal mérite de l'une est d'abonder en pathétique, et que le plus grand défaut de l'autre est d'en être totalement dépourvue ? On peut assurément, sans manquer de respect pour le génie de Corneille, s'étonner du *plaisir vif* que procure, selon Brumoy, le drame qui est en effet le moins tragique de tous ceux où Corneille n'a pas été absolument au-dessous de lui-même, ouvrage dans lequel il y a quelques traits de grandeur, mais pas un moment d'émotion.

Le grand intérêt du rôle de Philoctète n'avait pas échappé à l'un des plus illustres élèves de l'antiquité, Fénélon, qui, du chef-d'œuvre de Sophocle, a tiré le plus bel épisode du sien ; c'est encore le morceau du Télémaque qu'on relit le plus volontiers. Fénélon s'est approprié les traits les plus heureux du grec, et les a rendus dans notre langue avec tout le charme de leur simplicité primitive, et en homme plein de l'esprit des anciens, et pénétré de leur substance. Racine le fils, à qui son père avait appris à les étudier et à les admirer, mais qui n'avait pas hérité de lui le talent de lutter

contre eux, a essayé, dans ses *Réflexions sur la Poésie*, de traduire en vers quelques endroits de Sophocle, et en particulier de Philoctète. Je ne crains pas qu'on m'accuse d'une concurrence mal entendue : tel est mon amour pour le beau, que si sa version m'avait paru digne de l'original, je l'aurais, sans balancer, substituée à la mienne. Mais ceux qui entendent le grec verront aisément combien le fils du grand Racine est loin de Sophocle : ses vers ont de la correction et quelquefois de l'élégance, mais ils manquent le plus souvent de vérité, de précision et d'énergie; ses fautes même sont si palpables, qu'il est facile de les faire appercevoir à ceux qui ne connaissent point l'original. Je me bornerai à un seul morceau fort court, mais dont l'examen peut servir à faire voir en même temps combien les anciens étaient de fidèles interprètes de la nature, et combien Racine le fils, qui les aime et qui les loue, les traduit infidèlement. Je choisis l'entrée de Philoctète sur la scène : voici la version en prose littérale.

« Hélas ! ô étrangers ! qui êtes-vous, vous » qui abordez dans cette terre, où il n'y a ni » port ni habitation ? quelle est votre patrie ? » quelle est votre naissance ? A votre habit, je » crois reconnaître la Grèce, qui m'est toujours » si chère; mais je voudrais entendre votre » voix; et ne soyez point effrayés de mon extérieur farouche, ne me craignez point, mais » plutôt ayez pitié d'un malheureux, seul dans » un désert, sans secours, sans appui. Parlez; » si vous venez comme amis, que vos paroles » répondent aux miennes; c'est une grace, une » justice que vous ne pouvez me refuser. »

Voilà Sophocle; ce langage est celui qu'a dû tenir Philoctète : rien d'essentiel n'y est omis, et il n'y a pas un mot de trop ; c'est la perfection du style dramatique. Voici Racine le fils.

Quel malheur vous conduit dans *cette île sauvage*,
Et vous force à chercher *ce funeste rivage ?*
Vous que sans doute ici la tempête a jetés,
De quel lieu, *de quel peuple êtes-vous écartés ?*
Mais, quel est cet habit *que je revois paraître ?*
N'est-ce pas l'habit grec *que je crois reconnaître ?*
Que cette vue, ô ciel ! chère à mon souvenir,
Redouble en moi l'*ardeur de vous entretenir!*
Hâtez-vous donc, parlez, qu'il me tarde d'entendre
Les sons qui m'ont frappé dans l'âge le plus tendre,
Et cette langue, hélas ! que je ne parle plus !
Vous voyez un mortel qui de la terre exclus,
Des hommes et des dieux satisfait la colère :
Généreux inconnus, d'un regard moins sévère,
Considérez *l'objet de tant d'inimitié*,
Et soyez moins saisis d'horreur que de pitié.

Ces vers, considérés en eux-mêmes, ont de la douceur, et en général ne sont pas mal tournés ; mais jugez-les sur l'original et sur la situation, et vous serez étonné de voir combien de fautes, pires que des solécismes, combien de chevilles, d'inutilités, d'omissions essentielles !

D'abord, quelle langueur dans les huit premiers vers, qui tombent tous deux à deux, et se répètent les uns les autres ! quelle uniformité dans ces hémistiches accouplés, *cette île sauvage, ce funeste rivage, que je revois paraître, que je crois reconnaître !* Ce défaut serait peut-être moins répréhensible ailleurs ; mais ici c'est l'opposé des mouvemens qui doivent se succéder avec rapidité dans l'ame de Philoctète, et que Sophocle a si bien exprimés.

Où sont ces interrogations accumulées, qui doivent se presser dans la bouche de cet infortuné qui voit enfin des hommes ?

Quel malheur vous conduit *dans cette île sauvage*,
Et vous force à chercher *ce funeste rivage ?*

Supposons un souverain dans sa cour, recevant des étrangers ; parlerait-il autrement ? Ce tranquille interrogatoire ressemble-t-il à ce premier cri que jette Philoctète? ἰὼ ξένοι, τινὲς ποτ', etc. Hélas ! ô étrangers ! qui êtes-vous ? Ce cri demande du secours, implore la pitié, et peint l'impatience de la curiosité : rien ne pouvait le suppléer, et les deux premiers vers de Racine le fils, sont une espèce de contre-sens dans la situation.

De quel peuple êtes-vous écartés ?

Ailleurs cette expression pourrait n'être pas mauvaise : ici elle est d'une recherche froide, parce que tout doit être simple, rapide et précis: quel est votre nom ? quelle est votre patrie ? voilà ce qu'il fallait dire, tout autre langage est faux.

Mais, quel est cet habit ?

Que ce *mais* est déplacé ! et pourquoi interroger ici hors de propos, quand la chose est sous les yeux ? Sophocle dit simplement : « si » j'en crois l'apparence, votre habit est celui » des Grecs. » Et qu'est-ce que l'*ardeur de vous entretenir ?* Il est bien question d'*entretien;* c'est le son de la voix d'un humain; c'est la voix d'un Grec que Philoctète veut entendre ; Sophocle le dit mot pour mot, φωνῆς δ' ἀκοῦσαι βούλομαι, je veux entendre votre voix : quelle différence !

Qu'il me tarde d'entendre
Les sons qui m'ont frappé dans l'âge le plus tendre,
Et cette langue, hélas ! que je ne parle plus !

Ces vers ne sont pas dans le grec, mais ils sont dans la situation, ils sont bien faits; cependant il eût mieux valu ne pas ajouter ici à Sophocle, et le traduire mieux dans le reste. Ce qu'on lui donne ne vaut pas ce qu'on lui a ôté ; il eût mieux valu ne pas commencer par mentir à la nature, ne pas omettre ensuite ce mouvement si vrai et si touchant : « ne soyez » point effrayés à mon aspect, ne me voyez » point avec horreur. » C'est qu'en effet dans l'état où est Philoctète, il peut craindre cette espèce d'horreur qu'une profonde misère peut inspirer. Le Traducteur a reporté cette idée dans le dernier vers; mais une idée ne remplace pas un mouvement de l'ame, ne remplace pas ce beau vers :

Καὶ μή μ' ὄκνῳ
δεισάντες ἐκπλαγῆτ' ἀπηγριωμένον.

Généreux inconnus, d'un regard moins sévère
Considérez *l'objet de tant d'inimitié.*

Tout cela est vague et faible, et n'est point dans Sophocle; Philoctète ne les appelle point *généreux*, car il ne sait pas encore s'ils le seront; et tout ce qu'il dit, peint la défiance naturelle au malheur; et si leur *regard* est *sévère*, pourquoi les suppose-t-il *généreux ?* Ce sont des chevilles qui amènent des inconséquences. Pourquoi leur parle-t-il *de tant d'inimitié ?* Toutes ces expressions parasites ne vont point au fait, ne rendent point ce que dit et ce que doit dire Philoctète : « ayez pitié d'un malheureux abandonné dans un désert, sans secours et sans » amis. »

Cette analyse peut paraître rigoureuse ; elle n'est pourtant que juste, elle est motivée, évidente, et porte sur des fautes capitales. C'est en examinant dans cet esprit la poésie dramatique, que l'on concevra quel est le mérite d'un Racine et d'un Voltaire, qui, dans leurs bons ouvrages, ne commettent jamais de pareilles fautes ; c'est ainsi que l'on concevra en même temps pourquoi il n'est pas possible de lire une scène de tant de pièces applaudies un moment par une multitude égarée, et dont les succès scandaleux nous ramènent à la barbarie.

Ce n'était pas un barbare que Châteaubrun, qui emprunta des Grecs sa tragédie *des Troyennes*, pièce touchante, malgré les défauts du plan et les inégalités du style ; mais s'il a réussi à imiter quelques situations d'Euripide, il n'a pas été aussi heureux en traitant le sujet de Philoctète après Sophocle. Sa diction, qui a du naturel et de l'intérêt, quoique souvent faible et incorrecte, s'élève rarement à l'énergie du plus grand des tragiques grecs. Son plan est fort loin de la sublime simplicité de Sophocle ; son Philoctète est entièrement moderne : il y a mêlé une intrigue d'amour ; Pyrrhus devient tout d'un coup amoureux d'une fille de Philoctète, qu'il n'a fait qu'entrevoir ; et l'on sent qu'une passion si subite, qui ne saurait être d'un grand effet au théâtre, où il faut que tout soit préparé, ne sert qu'à partager l'intérêt qui doit se réunir sur Philoctète. D'ailleurs, Châteaubrun a-t-il pu penser que ce fût la même chose pour ce malheureux prince, d'être seul dans l'île de Lemnos, ou d'y être avec sa fille ? Est-il vraisemblable encore que Sophie soit venue joindre son père, et que de-

puis dix ans le père de Philoctète et sa famille entière l'aient abandonné? Un autre inconvénient de la pièce française, c'est que l'auteur, en rejetant le dénouement de Sophocle, a été obligé de faire d'Ulysse son principal personnage et le héros de sa tragédie. C'est lui dont l'éloquence finit par vaincre la haine de Philoctète; et pour préparer cette révolution, il a fallu affaiblir beaucoup le caractère de ce dernier, et fortifier et embellir celui d'Ulysse, ce qui est contraire à la nature du sujet, et ce qui ne suffit pas même pour justifier le dénouement; car si Philoctète peut être fléchi, est-ce bien par Ulysse, celui de tous les mortels qu'il doit le plus abhorrer? S'il peut résister à Pyrrhus, qu'il aime, comment cède-t-il à Ulysse, qu'il déteste? Un changement si peu ordinaire au cœur humain, ne peut pas être amené par des discours: il faut des ressorts plus puissans.

En suivant cette marche nouvelle, non-seulement Châteaubrun s'est privé des plus grandes beautés du poëte Grec, mais même il a très-peu profité de celles dont il aurait pu faire usage. Par exemple, combien n'a-t-il pas affaibli la belle scène du poison, si déchirante dans Sophocle? Voici à quoi elle est réduite dans l'auteur Français:

PYRRHUS.

Partons.

PHILOCTÈTE.

Ciel! je me meurs.

PYRRHUS.

Et quelle horreur subite,
Quel trouble s'est saisi de votre ame interdite?

PHILOCTÈTE.

Ah! dieux!

PYRRHUS.

Vous gémissez, vous implorez les dieux,
Et de vives douleurs sont peintes dans vos yeux.

SOPHIE.

Mon père ! ciel ! reçois ma vie en sacrifice,
Et fais tomber sur moi son injuste supplice !

PHILOCTÈTE.

Pyrrhus, que mes tourmens ne vous rebutent pas.

PYRRHUS.

Votre malheur me touche, et m'attache à vos pas.

PHILOCTÈTE.

Oui, je puis... hâtons-nous d'atteindre le rivage.
Non, restons... le poison se *déploie avec rage.*

SOPHIE.

Ah ! seigneur, vous voyez l'horreur de son destin.

PHILOCTÈTE.

Dieux ! quel feu dévorant *se glisse* dans mon sein !
Pyrrhus, tranchez des jours si remplis d'amertume ;
Qu'un bûcher allumé m'embrase et me consume.

(*Il rentre dans sa caverne.*)

Retrouve-t-on là ces gradations si bien ménagées dans le Philoctète grec, ce mélange de douleur, de désespoir et d'effroi, ces efforts qu'il fait pour cacher ses tourmens, cette inquiétude si naturelle et si intéressante, qui lui fait craindre sans cesse que l'horreur de son état ne rebute la pitié de Pyrrhus ; ces supplications qu'il lui adresse, ces sermens qu'il lui demande ; enfin, tous ces grands développemens qui portent jusqu'au fond du cœur l'intérêt d'une situation dramatique ?

Ce n'est pas qu'il n'y ait des beautés dans l'ouvrage, et qui même n'appartiennent qu'à l'auteur ; tels sont ces deux beaux vers de Philoctète, parlant à Ulysse et aux Grecs.

Un oracle fatal vous a glacés d'effroi ;
Vous vous trouvez pressés entre les dieux et moi.

Tel est encore cet endroit de son récit :

Loin des hommes cruels, injustes et sans foi,
Quelquefois mon désert eut des attraits pour moi :
Les bienfaits n'avaient pu m'attacher les Atrides,
Je sus apprivoiser jusqu'aux monstres avides.

Mais ailleurs on voit avec peine les lieux communs du bel esprit moderne, comme des parures de nos jours, qu'un peintre mêlerait dans un sujet de l'antiquité. Pyrrhus, en considérant le sort de Philoctète, s'exprime ainsi dans un monologue :

Quel contraste, grands dieux ! dès la plus tendre enfance,
On étale à nos yeux la superbe opulence,
On écarte de nous jusqu'à l'ombre des maux,
On n'offre à nos regards que de rians tableaux ;
Pour ne point nous déplaire, on nous cache à nous-mêmes,
On ne nous entretient que de grandeurs suprêmes ;
On ajoute à nos noms des noms ambitieux ;
Autant que l'on le peut, on fait de nous des dieux.
Victimes des flatteurs, malheureux que nous sommes,
Que ne nous apprend-on que les rois sont des hommes !

Il est clair que l'auteur, ne songeant qu'au temps où il écrivait, a oublié que dans les temps héroïques, tels qu'ils sont décrits dans Homère, les rois n'étaient pas élevés comme ils l'ont été depuis, dans le luxe et la corruption des grands empires ; que l'éducation qu'Achille avait reçue de Chiron, ne l'avait pas amolli, et que le fils d'Achille n'avait pas besoin de voir Philoctète à Lemnos, pour savoir *que les rois sont des hommes*. Ces vers, qui pourtant furent applaudis à cause des *rois* et *des hommes*, ne sont donc qu'une vaine déclamation, qui aurait paru bien déplacée sur le théâtre d'Athènes.

Je m'explique sur cet objet avec d'autant plus de liberté, que je ne crois pas qu'on m'at-

tribue la prétention de lutter contre le Philoctète de Châteaubrun : son ouvrage, au sujet près, est à lui; le mien est tout entier à Sophocle; car je ne compte pour rien le très-petit nombre de vers que j'ai été obligé d'ajouter à ma traduction, et que j'ai marqués avec des guillemets par un excès de scrupule, et pour faire mieux comprendre quelle a été mon exactitude dans tout le reste. Je dois même exposer le motif de ces légères additions.

Dans la première scène, je fais dire à Pyrrhus, au moment où il cède aux raisons d'Ulysse :

Je dois venger un père et soutenir son nom ;
Cet honneur n'appartient qu'au vainqueur d'Ilion ;
J'ai, pour le mériter, fait plus d'un sacrifice...
A Philoctète au moins je puis sans artifice
Me plaindre des affronts dont je fus indigné ;
Je tairai seulement que j'ai tout pardonné.
Puisqu'il le faut enfin, je consens qu'il ignore
Qu'offensé par les Grecs, Pyrrhus les sert encore.
Il en coûte à mon cœur, et je cède à regret.

Ces vers ajoutés ont pour but d'instruire le lecteur que Pyrrhus, dans tout ce qu'il raconte ensuite à Philoctète, ne lui dit que la vérité, et ne le trompe qu'en lui faisant croire qu'il abandonne les Grecs, et qu'il retourne à Scyros. Sophocle n'avait pas besoin de cette précaution avec des spectateurs instruits comme lui de ces évènemens; mais elle était nécessaire pour des lecteurs Français, qui, sans cela, pourraient ne pas distinguer dans la scène suivante ce qui est conforme à la vérité, et ce qui ne l'est pas. Par la même raison, j'ai fait dire à Pyrrhus, au troisième acte, en parlant de la Grèce.

...... Je veux bien pour elle
Oublier, je l'avoue, une injure cruelle.

Mon cœur, qui s'en plaignait, ne vous a point déçu;
Mais j'immole à l'État l'affront que j'ai reçu:
Imitez mon exemple.

Le monologue qui ouvre le second acte, est aussi entièrement de moi; il était nécessaire pour préparer l'aveu que Pyrrhus va faire à Philoctète, et annoncer l'impression qu'a faite sur lui le spectacle des douleurs de cet infortuné. Ce changement est indiqué dans le grec lorsque Philoctète quitte la scène, et que Pyrrhus reste avec le chœur: retranchant ce chœur, ainsi que tous les autres, il a fallu y suppléer par un monologue, puisque la pièce n'a point de confidens.

On sait ce qu'étaient les chœurs chez les Grecs, des morceaux de poésie lyrique, souvent fort beaux, qui tenaient à leur systême dramatique, mais qui ne servaient de rien à l'action, et quelquefois même la gênaient. Je les ai supprimés tous, comme inutiles et déplacés dans une traduction française qui peut être jouée. Je n'en ai conservé qu'un, dont j'ai mis les paroles dans la bouche de Pyrrhus, au premier acte, parce qu'il exprime des idées et des sentimens analogues à la situation et au caractère de Pyrrhus.

Ce caractère n'a pas été à l'abri de la critique; on a reproché au fils d'Achille de se plier à la dissimulation, et même de savoir à son âge trop bien dissimuler. Mais que l'on songe qu'il avait ordre de suivre en tout les conseils d'Ulysse, et que s'il ne les suit pas, il perd toute espérance de prendre Troye et de venger son père. Voilà sans doute des motifs suffisans pour Pyrrhus; et les leçons d'Ulysse sont si bien tracées, qu'il ne faut pas une

grande expérience pour les suivre; et avec quel plaisir on voit ensuite ce jeune guerrier revenir à son caractère, qu'il n'a pu forcer qu'un moment, et se rendre à la pitié, après avoir cédé à la politique! Que le moment où il rend les flèches à Philoctète, est noble et attendrissant! et que c'est bien là le tableau de la nature!

Enfin, si cette traduction (dans laquelle je n'ai retranché du texte qu'environ une soixantaine de vers qui m'ont paru alonger le dialogue.), peut plaire à ceux qui connaissent la poésie de Sophocle, et en donner aux autres une idée plus fidèle que les versions en prose que nous en avons, je serai assez payé de mon travail, qui, malgré ses difficultés, a été pour moi un plaisir qu'on ne peut goûter qu'en traduisant un homme de génie. Il est doux d'être soutenu par le sentiment d'une admiration continuelle, et c'est alors que l'on jouit de ce qu'on ne saurait égaler.

ACTEURS.

PHILOCTÈTE.
ULYSSE.
PYRRHUS.
HERCULE, dans un nuage.
UN GREC.
SOLDATS.

La scène est à Lemnos.

PHILOCTÈTE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le bord de la mer. On voit de côté et d'autre différentes ouvertures entre des rochers ; mais la grotte de Philoctète est supposée ne pouvoir être vue que dans le fond du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, PYRRHUS, DEUX SOLDATS GRECS.

ULYSSE.

Nous voici dans Lemnos, dans cette île sauvage,
Dont jamais nul mortel n'habita le rivage.
Du plus vaillant des Grecs, ô vous, fils et rival,
Fils d'Achille, ô Pyrrhus ! c'est sur ce bord fatal,
Au pied de ces rochers, près de cette retraite,
Que l'on abandonna le triste Philoctète.
C'est moi qui l'ai rempli cet ordre de rigueur.
Il le fallait : frappé par quelque Dieu vengeur,

D'une incurable plaie éprouvant les supplices,
Il troublait de ses cris la paix des sacrifices,
De son aspect impur blessait leur sainteté,
Et souillait tout le camp de sa calamité.
Mais laissons ce récit : le tems, le danger presse.
Je veux rendre aujourd'hui Philoctète à la Grèce.
S'il sait que dans cette île Ulysse est descendu,
De nos travaux communs tout le fruit est perdu :
Je dois fuir ses regards. Vous, dont le noble zèle
Promit à mes projets l'appui le plus fidèle,
Approchez de cet antre, et voyez son séjour :
Par une double issue il est ouvert au jour;
Un ruisseau, si le tems n'a point tari son onde,
Coule des flancs creusés d'une roche profonde.
Vous pouvez aisément reconnaître à ces traits
L'asyle qu'il habite : observez-en l'accès.
Tâchez de découvrir s'il est dans sa demeure.
S'il est absent, je puis vous apprendre sur l'heure,
Quels grands desseins ici je dois exécuter,
Et sur-tout quels secours vous devez leur prêter.

PYRRHUS, *s'avançant au fond du théâtre.*

Au premier de vos soins je m'en vais satisfaire.
Oui, je crois voir déja ce sauvage repaire,
Cette grotte....

ULYSSE.

Au sommeil peut-être est-il livré ?

PYRRHUS.

Nul homme ne se montre en ce lieu retiré.
Tout ce que j'apperçois, c'est un lit de feuillage;
Un vase d'un bois vil et d'un grossier ouvrage....

ULYSSE.

Ce sont-là ses trésors.

PYRRHUS.

Des rameaux dépouillés....
Que dis-je ? des lambeaux que le sang a souillés.
Ah! dieux!

ULYSSE.

C'est sa retraite : à nos yeux tout l'atteste.
Sans doute il n'est pas loin; sa blessure funeste

Laisse bien peu de force à ses pas douloureux.
Pourrait-il s'écarter? Hélas! le malheureux
Est allé sur ces bords chercher sa nourriture,
Quelque plante, remède aux tourmens qu'il endure.
(*Aux soldats.*)
Vous, d'un œil attentif, observez tout, soldats,
Que son retour ici ne nous surprenne pas.
De tous les Grecs, objets du courroux qui l'anime,
C'est Ulysse sur-tout qu'il voudrait pour victime.
(*Les deux soldats s'éloignent.*)

PYRRHUS.

Il suffit. On se peut assurer sur leur foi.
Sur vos desseins secrets ouvrez-vous avec moi.
Parlez.

ULYSSE.

Fils d'un héros, songez bien que la Grèce
A de ses intérêts chargé votre jeunesse.
L'État n'a point ici besoin de votre bras,
Et la seule prudence y doit guider vos pas,
Doit fléchir la hauteur de votre caractère.
Quoi qu'on exige enfin de notre ministère,
Pour servir la patrie il faut nous réunir;
Elle attend tout de vous, et doit tout obtenir.

PYRRHUS.

Que faut-il?

ULYSSE.

Il s'agit de tromper Philoctète.
Je vois l'étonnement où ce seul mot vous jette;
Mais, n'importe, écoutez: il va vous demander
Qui vous êtes, quel sort vous a fait aborder
Sur les rochers déserts qui défendent cette île:
Dites-lui, sans détour: je suis le fils d'Achille.
Mais feignez qu'animé d'un fier ressentiment,
Et contre des ingrats irrité justement,
Vous retournez au lieu où vous prîtes naissance,
Que vous abandonnez les Grecs et leur vengeance;
Les Grecs qui, supplians, abaissés devant vous,
Trop instruits qu'Ilion doit tomber sous vos coups,
Ont au pied de ces murs conduit votre courage,
Et qui de vos bienfaits vous payant par l'outrage,
Près du tombeau d'Achille ont dépouillé son fils,

De vos exploits, des siens, vous ont ravi le prix,
Et préférant Ulysse, ont à votre prière
Refusé l'héritage et l'armure d'un père.
Contre moi-même alors, s'il le faut, éclatez
En reproches amers par le courroux dictés,
Sans craindre que ma gloire en paraisse flétrie :
On ne peut m'offenser en servant la patrie;
Et vous la trahissez, si Philoctète enfin
Échappe au piège adroit préparé par ma main.
Ne vous y trompez pas : sans les flèches d'Hercule,
En vain vous nourrissez l'espérance crédule
De renverser les murs du superbe Ilion;
Oui, pour marquer le jour de sa destruction,
Il faut que Philoctète aille aux remparts de Troie,
Et des flèches qu'il porte Ilion est la proie.
Vous seul de tous les Grecs, vous pouvez aujourd'hui,
Sans crainte et sans danger, paraître devant lui.
Il ne peut avec eux vous confondre en sa haine;
Vous n'avez point prêté le serment qui m'enchaîne.
Vous n'eûtes point, trop jeune au gré de votre ardeur,
De part à nos exploits, non plus qu'à son malheur.
Mais, s'il savait qu'Ulysse a touché ce rivage,
Nous devons, vous et moi, tout craindre de sa rage.
C'est la ruse, en un mot, qui seule dans vos mains
Fera passer ces traits dont les coups sont certains;
Ces traits, dépôt fatal, trésor cher et terrible,
Armes d'un demi-dieu, qui l'ont fait invincible.
Je connais votre cœur, il feint mal-aisément;
Sans doute il n'est pas né pour le déguisement.
Mais le prix en est doux, seigneur; c'est la victoire.
L'artifice est ici le chemin de la gloire.
Osez [1] tromper pour vaincre, et n'en croyez que moi.
Ailleurs de l'équité suivons l'austère loi;

---

[1] Brumoy traduit : *osons faire un crime léger, mais nécessaire.* Cette phrase, qui n'est point dans l'original, est très-déplacée dans la traduction. Sophocle ne met qu'un seul mot, qui forme une espèce de réticence très-adroite, τολμᾶ, « osez, et nous serons ensuite vertueux. » Il ne se sert point du mot *crime*, qui est beaucoup trop fort pour la situation, et qui blesserait trop l'oreille de Pyrrhus. Ulysse dit seulement : « livrez-vous à moi, et oubliez de rougir » pendant quelques heures. » εἰς ἀναιδὲς, ἡμέρας μέρος βραχὺ.

Sachons-en respecter les bornes légitimes ;
Aujourd'hui seulement oublions ses maximes.
Je ne veux rien qu'un jour, un seul jour ; désormais
A vous, à vos vertus, je vous rends pour jamais.

PYRRHUS.

A suivre vos conseils comment puis-je descendre [1] ?
Loin de les approuver, je souffre à les entendre.
Cessez, fils de Laërte, un semblable discours ;
Achille ne m'a point instruit à ces détours :
A son sang, comme à lui, la fraude est étrangère,
Et ce n'était point là les armes de mon père.
S'il nous faut entraîner Philoctète aux combats,
Je prétends contre lui n'employer que mon bras.
Faible et seul contre tous, où serait sa défense ?
J'ai promis avec vous d'agir d'intelligence ;
Mais dût-on m'accuser de faiblesse et d'erreur,
Je crains le nom de traître, il me fait trop d'horreur.
J'aime mieux, s'il le faut, succomber avec gloire,
Que d'avoir à rougir d'une indigne victoire.

ULYSSE.

Et moi, Pyrrhus, aussi, comme vous autrefois [2],
Sans peur dans les dangers, dans les conseils, sans voix,
Je crus que la valeur seule pouvait tout faire.
Aujourd'hui que le tems me détrompe et m'éclaire,
Je vois qu'il faut sur-tout, pour régir des États,
Que la tête commande et conduise le bras.

δὸς μοὶ σεαυτὸν. Il a observé les convenances, et le traducteur les viole.

[1] Brumoy traduit : *vos conseils me font horreur à entendre*. Le traducteur commet ici encore la même faute. Il outre l'expression qui est juste dans l'original. Il y a dans le grec : αλγω κλυων ; mot à mot, je souffre à les entendre. Si le traducteur avait fait réflexion que Pyrrhus finit par sacrifier ses répugnances si justes et si nobles, il n'aurait pas employé le mot d'*horreur*. Ces nuances sont essentielles à la vérité dramatique.

[2] Brumoy traduit : *prince trop généreux, j'approuve de si beaux et de si nobles sentimens*. Il n'y a pas un mot de cela dans l'original : « fils d'un héros, et moi aussi, quand » j'étais jeune, j'ai cru, etc. » κ'αυτὸς ὢν νέος ποτὲ, etc. Combien ce dialogue est plus vif et plus précis !

PYRRHUS.

Mais quoi ! c'est un mensonge enfin qu'on me demande.

ULYSSE.

Le mensonge est léger, la récompense est grande.

PYRRHUS.

De fléchir ce guerrier n'est-il aucun moyen ?

ULYSSE.

La douceur ni la force ici ne peuvent rien.

PYRRHUS.

La force ! ce mortel est-il donc indomptable !

ULYSSE.

Ses traits portent la mort, la mort inévitable.

PYRRHUS.

Ainsi, l'on risque même à s'offrir devant lui ?

ULYSSE.

Oui, si l'art ne vous sert et de guide et d'appui.

PYRRHUS.

Trahir la vérité ! le peut-on sans bassesse ?

ULYSSE.

On le doit, s'il s'agit du salut de la Grèce.

PYRRHUS.

Me résoudre à tromper ! moi, seigneur ! j'en rougis.

ULYSSE.

Eh ! comment rougit-on de servir son pays ?

PYRRHUS.

Quoi ! pour servir les Grecs n'est-il point d'autre voie ?

ULYSSE.

A Philoctète enfin les dieux ont promis Troie.

PYRRHUS.

Ainsi l'on m'abusait, lorsqu'on a prétendu
Qu'à mes destins, à moi, ce triomphe était dû ;
Et mon cœur que flatta son erreur et la vôtre,
S'enivrait d'un honneur réservé pour un autre !

ULYSSE.

La gloire entre tous deux est commune aujourd'hui ;
Il ne peut rien sans vous, ni Pyrrhus rien sans lui.

PYRRHUS.

« Eh bien, des immortels il faut remplir l'oracle ;
» A leurs profonds desseins qui pourrait mettre obstacle ?
» Je dois venger un père, et soutenir son nom :
» Cet honneur n'appartient qu'au vainqueur d'Ilion.
» J'ai, pour le mériter, fait plus d'un sacrifice....
» A Philoctète au moins je puis, sans artifice,
» Me plaindre des affronts dont je fus indigné ;
» Je tairai seulement que j'ai tout pardonné.
» Puisqu'il le faut enfin, je consens qu'il ignore,
» Qu'offensé par les Grecs, Pyrrhus les sert encore.
» Il en coûte à mon cœur, et je cède à regret. »

ULYSSE.

Accomplissez des dieux l'immuable décret.
Le prix de la sagesse et celui du courage,
De qui leur est soumis est le double apanage.

PYRRHUS.

Je bannis tout scrupule... on le veut... j'obéis.

ULYSSE.

Mes conseils dans ce cœur sont-ils bien affermis ?
Puis-je compter sur vous ?

PYRRHUS.

Ma parole est un gage
Qui doit vous rassurer.

ULYSSE.

Je retourne au rivage.
Demeurez : attendez Philoctète en ces lieux.
Je vous laisse un moment ; et que puissent les dieux,
Mercure protecteur, Minerve tutélaire,
De nos soins partagés assurer le salaire.
Adieu.

SCÈNE II.

PYRRHUS, *seul.*

LA pitié parle à mon cœur combattu.
Sous quel affreux destin Philoctète abattu
Traîne depuis dix ans sa vie infortunée !
Sa misère en ces lieux gémit abandonnée.
Tourmenté de sa plaie, assiégé de besoins,
Il souffre sans remède, il pleure sans témoins.
Seul, il conte ses maux à la mer, au rivage,
Sans avoir un ami dont la voix le soulage.
Ignorant la douceur des soins compatissans,
Il n'a point de soutien de ses jours languissans.
Pas même ce plaisir, si cher aux misérables,
De voir, d'entretenir, d'entendre ses semblables.
De l'aspect des humains privés dans ses malheurs,
L'écho seul des rochers répond à ses douleurs.
Quel sort ! et cependant, illustre dans la Grèce,
Egal à tous nos chefs, en courage, en noblesse,
Pour un autre avenir il semblait destiné :
A cette épreuve, hélas ! les dieux l'ont condamné !
Nos jours sont leur présent; nos destins, leur ouvrage :
Heureux qui de leur main ne reçut en partage
Que cet état obscur, que du moins leur faveur
Eloigna des dangers qui suivent la grandeur !
Mais un soldat revient.

SCÈNE III.

PYRRHUS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

PHILOCTÈTE s'approche
Dans un sentier étroit, non loin de cette roche ;
Je l'ai vu se traîner d'un pas appesanti,
Tremblant, par la douleur sans cesse ralenti.
Il m'a vu; sur mes pas sans doute il va paraître.

SCÈNE IV.

PYRRHUS, PHILOCTÈTE, DEUX SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

Hélas ! au nom des dieux, qui que vous puissiez être,
Étrangers, que les vents dans cette île ont portés,
D'où venez-vous chercher ces bords inhabités ?
Et quel est votre nom ? quelle est votre patrie ?
Vous m'offrez de la mienne une image chérie ;
Oui, c'est l'habit des Grecs qu'avec transport je vois.
Répondez, que je puisse entendre votre voix,
Reconnaître des Grecs l'accent et le langage.
Ah ! n'ayez point d'horreur de mon aspect sauvage.
Je ne suis point à craindre : ayez, ayez pitié
D'un malheureux, du monde et des dieux oublié.
La grace que de vous ici je dois attendre,
C'est qu'au moins vous daigniez me parler et m'entendre.

PYRRHUS.

Soyez donc satisfait, nous sommes Grecs.

PHILOCTÈTE.[1]

Ô ciel !
Après un si long-tems d'un exil si cruel,
Oh ! que cette parole à mon oreille est chère !
Quel dessein, ou pour moi quel vent assez prospère
A guidé vos vaisseaux et vous mène en ces lieux ?
Parlez, et contentez mes desirs curieux.

PYRRHUS.

On me nomme Pyrrhus ; je suis le fils d'Achille,

---

[1] Réponse favorable à mon impatience !
Chère et douce parole, après tant de silence !
C'est donc toi que j'entends ! Quoi ! mon fils, je te voi !
Quel destin, quel hasard, quel vent heureux pour moi,
T'a conduit jusqu'ici, consolateur aimable,
Pour essuyer enfin les pleurs d'un misérable ?

Racine le fils.

Je suis né dans Scyros, et retourne à cette île.
Vous savez tout.

PHILOCTÈTE.

O fils d'un mortel renommé,
D'un héros que jadis mon cœur a tant aimé!
O du vieux Lycomède et l'élève et la joie!
De quels bords venez-vous?

PYRRHUS.

Des rivages de Troie.

PHILOCTÈTE.

Comment? vous n'étiez point au nombre des guerriers
Qui contre ses remparts marchèrent les premiers.

PYRRHUS.

Vous-même, en étiez-vous?

PHILOCTÈTE.

Vous ignorez peut-être
Quel mortel devant vous le destin fait paraître.

PYRRHUS.

(*A part.*) (*Haut.*)
« Il faut dissimuler. » D'où puis-je le savoir?
Pour la première fois nous venons de vous voir.

PHILOCTÈTE.

Quoi! mon nom, mes revers, ma funeste aventure!...

PYRRHUS.

Je n'en ai rien appris.

PHILOCTÈTE.

O comble de l'injure!
Eh bien! suis-je en effet assez infortuné,
Des dieux et des mortels assez abandonné?
La Grèce de mes maux n'est pas même informée;
On en étouffe ainsi jusqu'à la renommée;

---

[1] Fils d'un père fameux, digne appui de son nom,
O du vieux Lycomède illustre nourrisson,
Habitant d'un pays si doux à ma mémoire,
Hélas! est-ce toi-même? oserai-je le croire?
D'où viens-tu? quels vaisseaux t'amènent en ces lieux?

RACINE le fils.

Et quand le mal affreux dont je suis consumé,
Devient plus dévorant et plus envenimé;
Mes lâches oppresseurs, dans leur secrète joie,
Insultent aux tourmens dont ils m'ont fait la proie.
O mon fils! vous voyez délaissé dans Lemnos,
Ce guerrier, autrefois compagnon d'un héros,
Inutile héritier des traits du grand Alcide,
Philoctète, en un mot, que l'un et l'autre Atride,
Excités par Ulysse à cette lâcheté,
Et seul et sans secours dans cette île ont jeté;
Blessé par un serpent de qui la dent impure
M'infecta des poisons d'une horrible morsure.
Les cruels!... De Chrysa, vers les bords Phrygiens,
La victoire appelait leurs vaisseaux et les miens.
Nous touchons à Lemnos: fatigué du voyage,
Le sommeil me surprend sous un antre sauvage.
On saisit cet instant, on m'abandonne, on part;
On part, en me laissant, par un reste d'égard,
Quelques vases grossiers, quelque vile pâture,
Des voiles déchirés, pour sécher ma blessure,
Quelques lambeaux, rebut du dernier des humains:
Puisse Atride éprouver de semblables destins!
Quel réveil! quel moment de surprise et d'alarmes [1]!
Que d'imprécations! que de cris et de larmes!

---

[1] O réveil! ô moment de surprise et d'alarmes!
O spectacle! ô douleur! que de cris! que de larmes!
Lorsque je me vis seul couché dans ces déserts,
Et mes vaisseaux sans moi fendant le sein des mers!
J'appelle, mais en vain, mes compagnons perfides,
Et d'imprécations accablant les Atrides,
Quand je jette par-tout un regard empressé,
Je ne trouve par-tout que ce qu'ils m'ont laissé,
Un sauvage rocher, solitude cruelle,
Et de gémissemens une source éternelle.
Quel sera le soutien de mes malheureux jours?
Le tems m'y fit songer: mon arc fut mon secours.
Aux habitans de l'air je déclarai la guerre;
Mais réduit à traîner mes membres contre terre,
Pour chercher les oiseaux, par mes flèches percés,
Ou des restes de bois avec peine amassés,
Par combien de douleur ma pénible industrie
Me fit-elle acheter une mourante vie!

Lorsqu'en ouvrant les yeux, je vis fuir mes vaisseaux
Que loin de moi les vents emportaient sur les eaux !
Lorsque je me vis seul, sur cette plage aride,
Sans appui dans mes maux, sans compagnon, sans guide !
Jetant de tout côté des regards de douleur,
Je ne vis qu'un désert, hélas ! et le malheur,
Tout ce qu'on m'a laissé, le désespoir, la rage !....
Le tems accrut ainsi mes maux et mon outrage.
J'appris à soutenir mes misérables jours.
Mon arc, entre mes mains seul et dernier recours,
Servit à me nourrir ; et lorsqu'un trait rapide
Faisait, du haut des airs, tomber l'oiseau timide,
Souvent il me fallait, pour aller le chercher,
D'un pied faible et souffrant gravir sur le rocher,
Me traîner, en rampant, vers ma chétive proie ;
Il fallait employer cette pénible voie
Pour briser des rameaux, et pour y recueillir
Le feu que des cailloux mes mains faisaient jaillir.
Des glaçons, dont l'hiver blanchissait ce rivage [1],
J'exprimais avec peine un douloureux breuvage.

Le feu qu'en soupirant j'arrache des cailloux,
De mes tristes hivers m'adoucit le courroux.
Dans l'horreur de cette île inculte, inhabitée,
Sans commerce, sans port, loin du monde écartée,
Et dont les voyageurs craignent tous d'approcher,
Dans ces horribles lieux que viendraient-ils chercher ?
Non, ce n'est qu'à des vents pour eux impitoyables,
Que je dois la douceur de revoir mes semblables.
Les uns m'ont accordé quelques vieux vêtemens ;
Les autres m'ont laissé des restes d'alimens :
Tous m'ont plaint ; mais, hélas ! ô tendresse inutile !
Qu'ai-je gagné de plus de leur pitié stérile ?
Tous m'ont abandonné : d'un horrible fardeau
Qui voudrait, ô mon fils, infecter son vaisseau ?
Tel est l'état affreux où depuis tant d'années
Je remplis constamment mes dures destinées.
Aux Atrides cruels voilà ce que je doi.
Ulysse leur apprit à se venger de moi.
Dans ce supplice lent, c'est ma mort qu'ils attendent !
Voilà ce qu'ils m'ont fait ; que les dieux le leur rendent !

RACINE le fils.

[1] J'ai suivi ici un sens différent de celui de Brumoy ; il traduit ainsi : « je rampais de même pour chercher de l'eau,

Enfin, cette caverne et mon arc destructeur,
Et le feu, de la vie heureux conservateur,
Ont soulagé du moins les besoins que j'endure;
Mais rien n'a pu guérir ma funeste blessure.
Nul commerce, nul port aux ɣoyageurs ouvert,
N'attire les vaisseaux dans ce triste désert.
On ne vient à Lemnos que poussé par l'orage;
Et depuis si long-tems errant sur cette plage,
Si j'ai vu des nochers, malgré tous leurs efforts,
Pour obéir aux vents, descendre sur ces bords,
Je n'en obtenais rien qu'une pitié stérile,
Des consolations le langage inutile,

» et quand il fallait le bois qui m'était nécessaire, *sur-* » *tout dans les rigueurs de l'hiver où l'île est inondée,* je » n'en venais à bout qu'avec d'extrêmes travaux. » Voici les vers grecs :

Πρὸς τοῦτ' ἂν εἴ τ' ἔδει τὶ καὶ ποτὸν λαβεῖν,
Καὶ τοῦ πάγου χυθέντος, οἷα χείματι
Ξύλον τὶ θραῦσαι, ταῦτ' ἂν ἐξέρπων τάλας
Ἐμηχανώμην.

La seule équivoque qui puisse s'offrir dans le texte, est dans ces mots πάγου χυθέντος, la glace étant fondue, que Brumoy explique par l'*île inondée*. Mais pour adopter ce sens, il faut faire quelque violence à la construction naturelle, et changer la ponctuation; car Brumoy a dû lire ainsi le second vers, en mettant une virgule après χείματι, qui n'est point dans le texte,

Καὶ του πάγου χυθέντος, οἷα χείματι,
Ξύλον τὶ θραῦσαι

et alors il a pu entendre, *et glacie fusâ, qualiter hieme* (fit), *ligni aliquid frangere.* Moi, au contraire, j'ai rapporté ces mots, καὶ τοῦ πάγου χυθέντος, au vers précédent; εἴ τ' ἔδει τὶ καὶ ποτὸν λαβεῖν, « et s'il fallait chercher quelque boisson, *et quidem glacie fusâ,* que je ne trouvais que dans » la glace fondue, et de même dans l'hiver ramasser du bois, etc. » J'ai joint ensemble la fin du second vers et le ommencement du troisième, comme il est dans le texte, j'ai traduit οἷα, par *de même, pariter,* comme a fait le oliaste latin qui a suivi le même sens. C'est aux Hellé- à juger.

Des secours passagers, ou de vieux vêtemens;
Mais malgré ma prière et mes gémissemens,
Nul n'a sur ses vaisseaux accueilli ma misère,
Ni voulu sur les flots me conduire à mon père.
Depuis dix ans, mon fils, je languis dans ces lieux,
Sans cesse dévoré d'un mal contagieux,
Victime d'une lâche et noire ingratitude,
Souffrant dans l'abandon et dans la solitude.
Les Atrides, Ulysse, ainsi m'ont attaché
A ce supplice lent que leur haine a cherché;
Ils m'ont surpris ainsi dans les pièges qu'ils tendent;
Ils m'ont fait tous ces maux : que les dieux les leur rendent!

PYRRHUS.

Noble fils de Pœan, je ressens vos malheurs;
J'en déteste avec vous les coupables auteurs;
J'y reconnais la main d'Ulysse et des Atrides;
Eh! qui sait mieux que moi combien ils sont perfides?

PHILOCTÈTE.

Quoi! vous-même, Pyrrhus, vous ont-ils outragé?

PYRRHUS.

Que puissé-je du moins être bientôt vengé!
Puissé-je apprendre aux rois d'Ithaque et de Mycènes,
A respecter le sang qui coule dans mes veines!

PHILOCTÈTE.

De grâce, instruisez-moi de leurs nouveaux forfaits.

PYRRHUS.

Comment vous raconter les affronts qu'ils m'ont faits?
Quand la Parque d'Achille eut borné la carrière....

PHILOCTÈTE.

Qu'entends-je? Achille est mort!

PYRRHUS.

Oui, seigneur; mais mon père
Sous les coups d'un mortel du moins n'est pas tombé;
Sous les traits d'Apollon Achille a succombé.

PHILOCTÈTE.

O mort digne, en effet, d'un héros invincible!
O perte qui pour moi n'en est pas moins sensible!

Pardonnez si mes pleurs vous ont interrompu ;
Aux mânes d'un ami cet hommage était dû.

PYRRHUS.

Ce tribut douloureux pour mon cœur a des charmes ;
Mais pour d'autres que vous, vous reste-t-il des larmes ?

PHILOCTÈTE.

O mon fils !... poursuivez.

PYRRHUS.

Je pleurais ce héros,
Quand Ulysse et Phœnix, descendus à Scyros,
Alléguant un oracle et flattant ma jeunesse,
Vinrent, au nom des dieux protecteurs de la Grèce,
M'assurer qu'à moi seul, à mon sang, à mon nom,
Appartenait l'honneur de détruire Ilion,
Que Pyrrhus héritait des grands destins d'Achille.
De me persuader sans doute il fut facile.
Le desir d'embrasser les restes précieux
D'un père que jamais n'avaient connu mes yeux,
D'aller offrir mes pleurs à des cendres aimées,
Qui sous la tombe encor n'étaient point enfermées ;
L'ardeur de le venger, le dirai-je ? l'orgueil
De renverser des murs qui furent son écueil,
Tout entraînait mes pas. Par le ciel protégée,
Ma flotte, au second jour, touche au port de Sigée.
Au sortir du vaisseau, je me vois entouré
De tout un camp, de joie et d'espoir enivré.
Tous jurent à-la-fois qu'on voit revivre Achille :
Hélas ! il n'était plus !... d'une douleur stérile
A ses mânes sacrés je porte les tributs ;
Et l'œil humide encor de mes pleurs répandus,
Je me présente aux chefs, et ma juste prière
Réclame devant eux l'héritage d'un père.
Quelle fut leur réponse ! *Oui, ces biens sont à vous ;*
Disposez-en, seigneur, et les recueillez tous.
Mais ses armes, d'un autre ont été le partage,
Ulysse les possède. Indigné de l'outrage,
Des larmes de dépit coulèrent de mes yeux :
Ces armes sont à moi, j'en atteste les dieux ;
(Dis-je alors.) *De quel droit un main étrangère*
M'a-t-elle osé ravir une armure si chère ?
Je l'obtins, dit Ulysse, *et ce don m'était dû ;*

C'est le prix du service à la Grèce rendu,
Quand je sauvai l'armée et votre père même.
A ces mots, révolté de son audace extrême,
J'exhale les transports d'un courroux éclatant,
Et menace les Grecs de partir à l'instant,
Si je n'obtiens raison de ce vol sacrilège.
Jeune homme, me dit-il, *tu n'étais point au siège,*
Tu n'as rien fait pour nous, et menaces encor!
Ne crois pas à Scyros remporter ce trésor,
Tu ne l'auras jamais. Les chefs, amis d'Ulysse,
Se déclarent pour lui, défendent l'injustice;
Et moi, qu'un tel affront a percé jusqu'au cœur,
Moi, qu'on dépouille ainsi sans égard, sans pudeur,
Je retourne à Scyros, loin de ces rois perfides,
Et plus qu'Ulysse encor, j'accuse les Atrides.
Ce sont eux qui, méchans avec impunité,
Protecteurs de la fraude et de l'iniquité,
Infectent tous les cœurs de leurs lâches maximes,
Et l'abus du pouvoir enfante tous les crimes.
O ciel! que l'ennemi de ces rois odieux,
Soit l'ami de Pyrrhus et soit l'ami des dieux!

PHILOCTÈTE.

Je vois qu'on vous a fait une cruelle injure.
Ce n'est pas sans raison que loin d'un camp parjure,
Vous avez vers Scyros pressé l'heureux retour
Qui vous a, grace aux dieux, conduit dans ce séjour.
De Sysiphe en effet le rejeton profane,
Du mensonge toujours fut l'auteur et l'organe;
De l'adroite imposture il aiguise les traits,
Sa main est occupée à tramer des forfaits.
Mais, de quel œil Ajax a-t-il vu cette offense?

PYRRHUS.

On ne l'eût pas osé commettre en sa présence.
Mais le trépas d'Ajax a mis la Grèce en deuil.

PHILOCTÈTE.

Dieux! Ulysse respire! Ajax est au cercueil!
Et ce sage mortel à qui l'expérience
Donnait de l'avenir la triste prévoyance,
Nestor, mon vieil ami, l'ame de nos conseils,
Qui confondit cent fois Ulysse et ses pareils,
Que fait-il?

PYRRHUS.

L'infortune accable sa vieillesse;
Il se traîne au tombeau, consumé de tristesse;
Il gémit d'être père : il survit à son fils.

PHILOCTÈTE.

Antiloque?...

PYRRHUS.

Est tombé sous des traits ennemis.

PHILOCTÈTE.

A de nouveaux regrets chaque moment me livre.
Quoi! tous ceux que j'aimais ont donc cessé de vivre,
Ou subi les rigueurs d'un destin ennemi!...
Et d'Achille du moins ce vertueux ami,
Patrocle, dont les Grecs admiraient le courage?

PYRRHUS.

Du redoutable Hector son trépas fut l'ouvrage.
Telle est la guerre enfin : Mars dans ses jeux sanglans,
Moissonne les vertus et fait grace aux méchans.

PHILOCTÈTE.

Grace au ciel mon attente est trop bien confirmée,
La mort a respecté le rebut de l'armée;
Les héros ne sont plus! aux lâches, aux pervers,
Les dieux semblent fermer le chemin des enfers,
Aux plus grands des humains ils en ouvrent la route.
Ulysse est donc vivant!... et Thersite, sans doute.
Voilà, voilà les dieux, et nous les adorons!

PYRRHUS.

Pour moi, je vous l'ai dit, lassé de tant d'affronts,
Je m'éloigne à jamais d'une odieuse armée
Où la vertu rougit par la brigue opprimée.
Scyros est pour mon cœur un séjour assez doux,
Et toujours la patrie a des charmes pour nous.
Puisse des dieux fléchis la bonté tutélaire
Guérir les maux affreux que vous fit leur colère!
Tels sont, fils de Pœan, tels sont les justes vœux
Que Pyrrhus en partant peut joindre à ses adieux.

PHILOCTÈTE.

Vous partez!

PYRRHUS.

Il le faut, et mes vaisseaux n'attendent
Que l'instant d'obéir aux vents qui nous commandent.

PHILOCTÈTE.

Ah! par les immortels de qui tu tiens le jour,
Par tout ce qui jamais fut cher à ton amour,
Par les mânes d'Achille et l'ombre de ta mère,
Mon fils, je t'en conjure, écoute ma prière,
Ne me laisse pas seul en proie au désespoir,
En proie à tous les maux que tes yeux peuvent voir.
Cher Pyrrhus, tire-moi des lieux où ma misère
M'a long-tems séparé de la nature entière.
C'est te charger, hélas! d'un bien triste fardeau,
Je ne l'ignore pas; l'effort sera plus beau
De m'avoir supporté : toi seul en étais digne;
Et de m'abandonner la honte est trop insigne;
Tu n'en es pas capable; il n'est que les grands cœurs
Qui sentent la pitié que l'on doit aux malheurs,
Qui sentent d'un bienfait le plaisir et la gloire.
Il sera glorieux, si tu daignes m'en croire,
D'avoir pu me sauver de ce fatal séjour :
Jusqu'aux vallons d'OEta le trajet est d'un jour.
Jette-moi dans un coin du vaisseau qui te porte,
A la poupe, à la proue, où tu voudras, n'importe.
Je t'en conjure encore, et j'atteste les dieux :
Le mortel suppliant est sacré devant eux.
Je tombe à tes genoux, ô mon fils! je les presse
D'un effort douloureux qui coûte à ma faiblesse.
Que j'obtienne de toi la fin de mes tourmens;
Accorde cette grace à mes gémissemens.
Mène-moi dans l'Eubée, ou bien dans ta patrie;
Le chemin n'est pas long à la rive chérie
Où j'ai reçu le jour, aux bords du Sperchius,
Bords charmans, et pour moi depuis long-tems perdus!
Mène-moi vers Pœan : rends un fils à son père.
Et que je crains, ô ciel! que la Parque sévère
De ses ans, loin de moi, n'ait terminé le cours!
J'ai fait plus d'une fois demander ses secours.
Mais il est mort sans doute, ou ceux de qui le zèle
Lui devait de mon sort porter l'avis fidèle,
A peine en leur pays, ont bien vîte oublié
Les sermens qu'avait faits leur trompeuse pitié.

Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir réside;
Sois mon libérateur; ô Pyrrhus, sois mon guide!
Considère le sort des fragiles humains;
Et qui peut un moment compter sur les destins?
Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune.
Il est beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaisant, alors qu'on est heureux.

PYRRHUS.

A la voix du malheur pourrais-je être insensible?
Non, vous m'avez rendu le refus impossible.
Je cède à vos desirs; venez sur mes vaisseaux,
Que le ciel, qui par moi veut terminer vos maux,
Accorde un vent propice à votre impatience,
Et nous conduise au port où tend votre espérance!

PHILOCTÈTE.

Jour heureux! cher Pyrrhus, vous, compagnons chéris,
O Grecs! dans les transports de mes sens attendris,
Que ma reconnaissance au moins se fasse entendre!
Pour un si grand bienfait d'ailleurs que puis-je rendre?
Souffrez que Philoctète, abandonnant ce lieu,
A cet asyle encor dise un dernier adieu.
Ma grotte, après dix ans, me doit être sacrée.
Venez voir ma demeure obscure et resserrée,
Et connaissez quels maux vous daignez secourir;
Vous ne pourrez les voir, et j'ai pu les souffrir.
Et la nécessité, des lois la plus sévère,
M'a rendu bien souvent cette caverne chère.

PYRRHUS.

Je ne m'oppose pas à de si justes soins;
Prenez tout ce qui peut servir à vos besoins.

PHILOCTÈTE.

Eh! que puis-je emporter? qu'est-ce que je possède?
Des plantes de ces bords, seul et faible remède,
Dont l'effet passager assoupit mes douleurs.
Mes seuls biens sont mon arc et mes traits destructeurs.

PYRRHUS.

Ah! sans doute ce sont les flèches redoutées
Que de son sang impur l'hydre avait infectées.

PHILOCTÈTE.

Oui, je n'ai point d'autre arme, et que puissent les cieux
Ne m'enlever jamais ce trésor précieux !

PYRRHUS.

Puis-je toucher au moins ces armes révérées,
Que jadis d'un héros les mains ont consacrées ?
Puis-je les regarder d'un œil religieux ?

PHILOCTÈTE.

Ah ! sur moi, mon cher fils, tu peux ce que tu veux.

PYRRHUS.

Rejetez, s'il le faut, ma prière timide,
Et ne profanez point l'héritage d'Alcide.

PHILOCTÈTE.

Ta piété me charme : hélas ! n'est-ce pas toi
Qui me rends à la vie, à ma famille, à moi ;
Qui daignes, sur ces bords, où chaque instant me tue,
Relever ma misère à tes pieds abattue ?
Tu trompes les fureurs de mes vils ennemis ;
J'étais mort en ces lieux, tu parais, je revis.
Prends sur moi désormais une entière puissance :
Le plaisir des bons cœurs, c'est la reconnaissance.
Cet arc qui fut jadis un don de l'amitié,
Pour prix de tes bienfaits te sera confié.
Tu dois à tes vertus ce noble privilège ;
Nul n'y porta jamais une main sacrilège ;
Nul, sans craindre la mort, n'osa s'en approcher :
Viens, toi seul des mortels auras pu le toucher.
Allons... ciel !... ô douleurs !

PYRRHUS.

Quelle soudaine atteinte,
Seigneur, de votre sein arrache cette plainte ?

PHILOCTÈTE.

Rien... je te suis... ah ! dieux !

PYRRHUS.

Que leur demandez-vous ?

PHILOCTÈTE.

De nous ouvrir la route et de veiller sur nous.
Dieux !

PYRRHUS.

Vous déguisez mal le trouble qui vous presse.

PHILOCTÈTE.

Non : je reviens à moi ; pardonne à ma faiblesse,
Marchons... ah ! je ne puis.

PYRRHUS.

Comment ?

PHILOCTÈTE.

Il n'est plus tems
De te cacher encor de si cruels tourmens.
Non, c'est trop, c'est en vain dissimuler mes peines.
Le poison se répand dans mes brûlantes veines.
Mon fils, avec le fer termine mes douleurs,
Tranche, tranche mes jours... frappe, dis-je... je meurs;
Je meurs à chaque instant.

PYRRHUS.

Mon ame intimidée
De cet horrible état...

PHILOCTÈTE.

Tu n'en as pas l'idée.
Mais prends pitié de moi, je t'en conjure, hélas !
Que l'aspect de mes maux ne te rebute pas.
Ne m'abandonne point... ma blessure fatale
Produit ces noirs accès, calmés par intervalle.
Je dois te l'avouer.

PYRRHUS.

Ne craignez rien. Qui ! moi;
Moi vous abandonner, quand vous avez ma foi !
Venez, et rappelant votre force première...

PHILOCTÈTE.

J'implore, mon cher fils, une grace dernière.
Le mal qui m'a surpris, finit par le sommeil,
Et le soulagement est l'effet du réveil.
Maintenant abattu, trop faible pour te suivre,
A tes soins généreux Philoctète se livre.
Viens dans ma grotte, viens; je mets en ton pouvoir
Ces flèches que tes yeux ont souhaité de voir;
Mais prends garde sur-tout que la force ou l'adresse

N'enlève ce dépôt qu'entre tes mains je laisse.
Je perds tout, si jamais...

PYRRHUS.

Non, soyez rassuré;
Je réponds sur mes jours de ce trésor sacré.

PHILOCTÈTE.

C'est mon unique bien, c'est le seul qui me reste:
Veuille le juste ciel qu'il te soit moins funeste
Qu'il ne le fut, hélas! pour Alcide et pour moi.

PYRRHUS.

Le ciel nous conduira; nous marchons sous sa loi.
Puisse-t-il nous frayer une route prospère!

PHILOCTÈTE.

Il n'exaucera point tes vœux et ta prière.
L'indomptable venin, passant jusqu'à mon cœur,
Dans mon sang embrasé bouillonne avec fureur;
Il redouble de rage, il s'acharne à sa proie...
Ah! ne me quittez pas! amis, que je vous voie!...
Ne vous éloignez point... Il faut, il faut qu'enfin...
Ulysse, que ce feu ne brûle-t-il ton sein!
C'est à vous, fils d'Atrée, à vous, ô rois perfides!
A vous seuls qu'étaient dûs ces tourmens homicides.
O mort, dont tant de fois j'implorai le secours,
Mort, que toujours j'appelle et qui me fuis toujours,
Quand me recevras-tu dans mon dernier asyle?
(*A Pyrrhus.*)
Prends le feu de Vulcain qui brûle dans cette île;
Mets-moi sur le bûcher, comme jadis mes mains
Osèrent y placer le plus grand des humains.
Le prix que j'en reçus sera ta récompense...
Mais il ne m'entend pas, je n'ai plus d'espérance.
Pyrrhus, où donc es-tu, cher Pyrrhus?

PYRRHUS.

Je gémis,
Je pleure sur vos maux.

PHILOCTÈTE.

Tu pleures, mon cher fils!
Garde cette pitié; jure, quoi qu'il arrive,
De ne point me laisser mourant sur cette rive.

Ta bouche l'a promis ; ton cœur ne peut changer.
Mon mal est effrayant, mais il est passager.
Je n'espère qu'en toi.

PYRRHUS.

Soyez sans défiance.

PHILOCTÈTE.

Qu'un serment solennel m'en donne l'assurance.

PYRRHUS.

J'en atteste les dieux : recevez-en ma foi.

PHILOCTÈTE.

Ah ! ne me touche pas, n'approche point de moi.

PYRRHUS.

Eh ! quoi ! de mes secours voulez-vous vous défendre ?

PHILOCTÈTE.

Peut-être jusqu'à toi le poison peut s'étendre.
Laisse-moi... C'en est fait... O terre de Lemnos !
Reçois donc un mourant qui succombe à ses maux.
(Il tombe évanoui sur un banc de pierre.)

PYRRHUS *aux soldats Grecs.*

Aidez-moi, chers amis ; portons-le en son asyle.
Attendons le moment où d'un sommeil tranquille
La douceur salutaire aura calmé ses sens,
Et suspendu le cours de ses affreux tourmens.
(Ils soutiennent Philoctète, et l'amènent hors du théâtre.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PYRRHUS, seul. *(Il tient à sa main l'arc et les flèches d'Hercule.)*

« Les voilà donc ces traits, par qui la destinée
» Doit marquer d'Ilion la dernière journée;
» Ces traits à qui le ciel attacha notre sort,
» Et qui d'Achille enfin doivent venger la mort.
» Philoctète en mes mains ainsi les abandonne!
» On veut les lui ravir, et c'est lui qui les donne!
» Mais ce n'est rien encor, si lui-même avec nous
» Ne marche à ces remparts dévoués à nos coups.
» Il est loin d'y penser, et tout prêt à me suivre;
» A mes soins, à ma foi l'infortuné se livre.
» Et je le trahirais! Non : ce retour affreux
» Est indigne d'un cœur qu'il a cru généreux.
» Il faut lui dire tout : c'est trop en croire Ulysse;
» Trop contre Philoctète employer l'artifice,
» Abuser contre lui de son horrible état :
» Tromper un malheureux est un double attentat. »
Mais il vient.

SCÈNE II.

PYRRHUS, PHILOCTÈTE, DEUX SOLDATS.

PHILOCTÈTE.

O réveil! ô jour qui me ranime
Pyrrhus, est-il bien vrai! ta bonté magnanime;
Par l'excès de mes maux n'a pu se rebuter!

Pyrrhus près d'un mourant a daigné s'arrêter!
Et sans que mon malheur le fatigue ou l'effraie,
Il supporte l'aspect et l'horreur de ma plaie!
Achille t'a transmis sa générosité.
Les Atrides ainsi ne m'avaient pas traité.
Mais allons. Je suis prêt à marcher au rivage.
Le sommeil du poison a suspendu la rage.
Viens.

PYRRHUS.

Que ferai-je, hélas!

PHILOCTÈTE.

Tu balances!... ô ciel!

PYRRHUS, *à part.*

Oserai-je lui faire un aveu si cruel?

PHILOCTÈTE.

La pitié que d'abord tu m'avais annoncée,
Du poids de mes malheurs serait-elle lassée?

PYRRHUS.

Oh! combien la vertu souffre à se démentir!

PHILOCTÈTE.

De quelle faute ici peux-tu te repentir?
Les secours que de toi j'attends dans ma misère,
Ne feront point rougir les mânes de ton père.

PYRRHUS.

C'est moi qui dois rougir, moi qui suis désormais
Coupable, si je parle, et vil, si je me tais.

PHILOCTÈTE.

Tu veux m'abandonner, ton cœur se le propose;
Tu veux partir sans moi.

PYRRHUS.

Non, mais si je m'expose
A mériter de vous des reproches plus vrais?
Même en vous emmenant, si je vous trahissais?

PHILOCTÈTE.

Toi!... que veux-tu me dire? explique ce mystère.

PYRRHUS.

Et bien, sachez donc tout: je ne puis plus rien taire.

PHILOCTÈTE.

Comment?

PYRRHUS.

Pour Ilion vous partez avec moi.

PHILOCTÈTE.

Qu'as-tu dit? juste ciel !

PYRRHUS.

Daignez entendre....

PHILOCTÈTE.

Eh ! quoi?
Que veux-tu que j'écoute, et que prétends-tu faire?

PYRRHUS.

A tant de maux enfin pour jamais vous soustraire,
Vous guérir, et bientôt partager avec vous
Un honneur que les dieux n'ont réservé qu'à nous.
Sous vos coups, sous les miens, ils feront tomber Troie.

PHILOCTÈTE.

Ce sont-là tes desseins?

PYRRHUS.

Oui, le ciel qui m'envoie,
Du soin de les remplir nous a chargés tous deux.

PHILOCTÈTE.

Je suis trahi, perdu; qu'as-tu fait, malheureux!
Pyrrhus, est-il bien vrai?... rends-moi, rends-moi mes armes.

PYRRHUS.

Je ne le puis, seigneur, et la Grèce en alarmes
Ne saurait aujourd'hui voir changer ses destins,
Que par ces traits puissans remis entre mes mains.
« Je lui dois obéir, et je veux bien pour elle
» Oublier, je l'avoue, une injure cruelle.
» Mon cœur, qui s'en plaignait, ne vous a point déçu;
» Mais j'immole à l'état l'affront que j'ai reçu.
» Imitez mon exemple. »

PHILOCTÈTE.

O trahison ! ô rage[1] !

---

[1] Brumoy traduit : *ô rage digne de ton nom !* c'est un contre-sens étrange. Comment Philoctète, qui ne parle

Quoi ! tu me préparais cet exécrable outrage !
Lâche, tu m'as séduit par d'indignes détours,
Pour m'enlever ainsi le soutien de mes jours !
Et lorsque tu trahis la foi qui m'était due,
Tu peux me regarder et soutenir ma vue !
Tromper un suppliant qui gémit à tes pieds !
Rends, mon fils, rends ces traits que je t'ai confiés.
Tu ne peux les garder; c'est mon bien, c'est ma vie,
Et ma crédulité doit-elle être punie ?
Rougis d'en abuser... au nom de tous les dieux...
Tu ne me réponds rien ! tu détournes les yeux !
Je ne puis te fléchir !... ô rochers ! ô rivages !
Vous, mes seuls compagnons, ô vous, monstres sauvages,
(Car je n'ai plus que vous à qui ma voix, hélas !
Puisse adresser des cris que l'on n'écoute pas,)
Témoins accoutumés de ma plainte inutile,
Voyez ce que m'a fait le fils du grand Achille.
Il promet de m'ôter de ces tristes climats;
Il jure qu'à mon père il conduira mes pas;
Et quand il me flattait de cette fausse joie,
Le perfide ! c'était pour me conduire à Troie.
Il consolait un cœur qu'il cherchait à frapper;
Sa main touche la mienne, et c'est pour me tromper !
Il ose me ravir mes flèches homicides,
Pour en faire un trophée aux insolens Atrides !
Il triomphe de moi, comme s'il m'eût dompté !
Il ne s'apperçoit pas, dans ma calamité,
Qu'il triomphe d'une ombre aux enfers descendue !
Oh ! devant que ma force en ces lieux fût perdue,
S'il m'avait attaqué !... même tel que je suis,
Ce n'est que par surprise.... Ah ! Pyrrhus ! ah ! mon fils !
Souviens-toi de ton nom, reprends ton caractère,
Sois semblable à toi-même, et semblable à ton père.
Tu gardes le silence, et je te parle en vain....

---

jamais d'Achille qu'avec vénération, tomberait-il dans une contradiction si choquante, lui qui un moment après dit à Pyrrhus, ἀρίστου πατρὸς ἔχθιστος γεγώς, fils odieux du meilleur des pères; et ailleurs, quand ce même Pyrrhus lui rend ses armes, τὴν φύσιν δ' ἔδειξας, ὦ τέκνον, ἐξ ἧς ἔβλαστες, tu fais bien voir de quel sang tu es né? Il n'y a pas dans Sophocle un mot qui puisse servir de prétexte ou d'excuse à cette faute grave du traducteur.

Antre qui m'as reçu, je reviens dans ton sein;
J'y rentre dépouillé, privé de nourriture,
Et je n'attends de toi rien que la sépulture.
Tu me verras mourir : les hôtes des forêts
Ne ressentiront plus l'atteinte de mes traits.
Ma retraite contre eux n'a plus rien qui m'assure;
J'en avais fait ma proie et serai leur pâture;
Et je suis donc tombé dans ce revers affreux,
Pour avoir cru Pyrrhus sincère et généreux !...
Écoute : jusqu'ici mon courroux qui balance,
N'a point aux immortels demandé la vengeance.
Tu peux changer encore et céder à mes vœux;
Tremble d'y résister, crains ma voix et les dieux.

PYRRHUS.

Je ne crains que mon cœur : Philoctète, la Grèce,
Les sermens que j'ai faits, la pitié qui me presse...
Ah ! plût au ciel jamais n'avoir quitté Scyros !

PHILOCTÈTE.

Abjure des desseins indignes d'un héros.
Aux yeux de l'univers, auras-tu la bassesse
De tromper le malheur, d'accabler la faiblesse ?
Tu n'es pas né méchant : quelque autre te conduit;
Par de lâches conseils, je vois qu'on t'a séduit.
Le crime t'entraînait : que la vertu te guide.

PYRRHUS.

Quel parti prendre, ô ciel !

SCÈNE III.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, ULYSSE, SUITE DE SOLDATS.

ULYSSE, *arrivant avec précipitation.*

Qu'attendez-vous, perfide ?
Remettez-moi ces traits.

PHILOCTÈTE.

C'est Ulysse ! grands dieux !

ULYSSE.

Lui-même.

PHILOCTÈTE.

Ciel ! où suis-je ? Ulysse dans ces lieux !
Ah ! lui seul a tout fait : ce cruel artifice,
Tout cet affreux complot est l'ouvrage d'Ulysse.
Mes armes, c'en est trop, mes armes...

ULYSSE.

Non, Pyrrhus
Sait respecter des Grecs les ordres absolus.
Ces armes sont à nous : il ne peut vous les rendre.
Vous, marchez sur nos pas : c'est trop vous en défendre.
Ne vous obstinez plus à résister aux dieux,
Ou je vous fais sur l'heure enlever de ces lieux.

PHILOCTÈTE.

Tu me menaces, traître !... O Lemnos, mon asyle,
Feux sacrés de Vulcain, allumés dans cette île !
Vous, mes seuls protecteurs, ô dieux de ces climats,
Vous voyez cet outrage, et ne le vengez pas !

ULYSSE.

Jupiter est leur maître, et c'est lui qui m'amène.

PHILOCTÈTE.

Ainsi, tu fais les dieux complices de ta haine,
Artisans du parjure et de l'iniquité !

ULYSSE.

Je vous parle en leur nom ; suivez leur volonté.

PHILOCTÈTE.

Penses-tu donc traiter Philoctète en esclave ?

ULYSSE.

Je le traite en guerrier et généreux et brave,
En digne compagnon de tant de rois fameux,
Qui doit renverser Troie et triompher comme eux.
Ne fuyez point la gloire à vos regards offerte :
Venez, le ciel l'ordonne, et la route est ouverte.

PHILOCTÈTE.

Tant que cet antre obscur pourra me recevoir,
De m'arracher d'ici rien n'aura le pouvoir.

Oui, j'aime mieux mourir; du haut de cette roche,
J'aime mieux à l'instant...

ULYSSE, *aux soldats.*

Gardez qu'il n'en approche;
Préservez-le, soldats, de sa propre fureur.
(*Les soldats environnent Philoctète.*)

PHILOCTÈTE.

O comble de l'opprobre, ainsi que de l'horreur!
O bras, jadis à craindre, aujourd'hui sans défense!
Du plus vil des mortels je reçois cette offense!
Lâche, qui ne connais ni remords, ni pudeur,
De ce jeune héros tu séduis la candeur!
Son ame noble et pure et semblable à la mienne,
N'était pas faite, hélas! pour imiter la tienne.
Il déteste en secret les complots qu'il servit;
Sa faiblesse docile à regret t'obéit.
Son cœur sensible et bon, dont j'entends le murmure,
Se reproche à présent sa fraude et mon injure.
A ton fatal génie il ne peut échapper,
Et toi seul, en un mot, sus l'instruire à tromper [1].
Et maintenant encor, pour combler tes outrages,
Tu prétends m'enlever de ces mêmes rivages
Où tu m'abandonnas, où je vis délaissé,
Du nombre des vivans dès long-tems effacé!
Ah! que puissent les dieux!... que dis-je? misérable,
Les dieux s'occupent-ils de mon sort déplorable?
Et pourquoi répéter trop vainement, hélas!
Des imprécations que le ciel n'entend pas?
Ses rigueurs sont pour moi, ses faveurs pour Ulysse.
Tu triomphes, cruel, et ris de mon supplice;
Ma douleur fait ta joie, et ta prospérité
Est un affront de plus à ma calamité.

---

[1] Brumoy traduit : *c'est sans le savoir qu'il a été le ministre de ton lâche artifice*. Cela n'est ni exact pour la version, ni vraisemblable pour le sens. Pyrrhus ne pouvait pas ignorer les desseins d'Ulysse. Philoctète lui-même ne peut pas le croire, et il lui reproche plus d'une fois tout le contraire. Il y a dans le grec ἀφυῆ τ' ὄντα κ'οὐ θέλοντα, ce jeune homme simple et qui répugnait à t'obéir; ce qui est très-différent de la traduction de Brumoy.

Va, va t'en réjouir avec tes chers Atrides;
Vante-leur le succès de tes ruses perfides.
Malgré toi cependant tu suivis leurs drapeaux,
Tandis qu'à leur secours j'ai conduit mes vaisseaux.
Ils prodiguent pour toi leurs biens et leur puissance;
Ils m'ont abandonné, voilà ma récompense;
Du moins tu les chargeais de ce crime honteux,
Et toi-même à ton tour en es chargé par eux.
Mais, dis-moi, que veux-tu? pourquoi dans sa retraite,
Pourquoi dans son tombeau troubles-tu Philoctète?
Je suis mort pour les Grecs; et comment à tes yeux
Ne suis-je plus un poids incommode, odieux,
Offensant les autels de ma présence impure,
L'horreur de tout un camp souillé par ma blessure?
C'étaient-là tes discours... barbare, si les dieux,
Sont justes une fois, en exauçant mes vœux....
Et je vois qu'ils le sont: je vois qu'ils vous punissent;
Leurs redoutables mains sur vous s'appesantissent.
De quelque trait fatal si vous n'étiez frappés,
A me chercher ici seriez-vous occupés?
Eh bien! égale enfin le supplice à l'offense,
Ciel, qui m'as si long-tems refusé la vengeance!
De mes longues douleurs entends le dernier cri;
Extermine les Grecs, et je me crois guéri.

ULYSSE.

Aux transports violens d'une aveugle furie,
Je n'oppose qu'un mot: j'ai servi la patrie.
C'est-là mon seul honneur, c'est-là mon seul devoir.
Sur les cœurs quelquefois ma voix eut du pouvoir;
Mais je ne prétends pas en avoir sur le vôtre.
Vous voulez demeurer, et je vous cède: un autre
Saura des immortels mériter les bienfaits;
Cet arc est dans nos mains garant de nos succès.
Le valeureux Teucer en saura faire usage;
Moi-même de cet art j'ai fait l'apprentissage,
Et pour lancer ces traits, arbitres des combats,
Le bras d'Ulysse au moins peut valoir votre bras.
Nourrissez à loisir la haine et la colère,
Habitez cette rive à votre cœur si chère.
Peut-être que les dieux, en conduisant mes coups,
M'accorderont un prix qu'ils destinaient pour vous.

PHILOCTÈTE.

Toi ! posséder mes traits et mon arc homicide !
Armes que si long-tems porta le grand Alcide,
Non, vous ne serez point au dernier des humains ;
Vous vous indigneriez de passer dans ses mains.
Quoi ! tu te montrerais à la Grèce étonnée,
Paré de ma dépouille à ce point profanée !

ULYSSE.

Je n'écoute plus rien : je pars.

PHILOCTÈTE.

Et toi, Pyrrhus !
Vous, amis, à ma voix vous ne répondez plus ?

ULYSSE.

Pyrrhus, de votre cœur surmontez la faiblesse.
Si vous ne me suivez, vous trahissez la Grèce.
Venez sans lui parler, sans détourner les yeux.

PYRRHUS.

Souffrez que nos soldats demeurent en ces lieux.
On peut à son malheur, on peut à ma prière
Accorder sans danger cette grace dernière ;
Et tandis qu'on s'apprête à quitter ce séjour,
Que l'on demande aux dieux un fortuné retour,
Philoctète abjurant une haine funeste,
Pourra mettre à profit le moment qui lui reste.
Il peut enfin se rendre, il peut se repentir....
(*Aux Grecs.*)
Vous, au premier signal, soyez prêts à partir.

SCÈNE IV.

PHILOCTÈTE, SOLDATS.

Eh bien ! à tant d'horreurs il faut que je succombe.
Lemnos fut ma demeure ; elle sera ma tombe.
Tout espoir est perdu, tout secours m'est ôté.
Oiseaux, ne fuyez plus cet antre redouté.
Hôtes de ces rochers, approchez-moi sans crainte ;

Mes mains n'ont plus ces traits dont vous craigniez l'atteinte.
Vengez-vous, et tranchez mes jours infortunés :
Bientôt la faim, sans vous, les aura terminés.
Moi, j'irais secourir des ingrats, des perfides !
Non, périssent les Grecs, périssent les Atrides !
C'en est donc fait, hélas ! je mourrai loin de vous,
O patrie ! ô mon père !... il m'eût été bien doux,
Avant que d'expirer, de vous revoir encore !
Je vous abandonnai pour ces Grecs que j'abhorre.
Pour eux seuls j'ai tout fait, pour eux seuls tout quitté :
Ma mort en est le prix.... je l'ai bien mérité.

(*Il rentre dans la caverne.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, PYRRHUS.

ULYSSE.

Où courez-vous, seigneur? quel transport vous agite?
N'expliquerez-vous point cette soudaine fuite?
De tous nos compagnons pourquoi vous séparer?

PYRRHUS.

Pour expier ma faute, et pour la réparer.

ULYSSE.

Et quelle faute encore?

PYRRHUS.

Ah! d'avoir pu vous croire,
Lorsque fidèle aux Grecs, et trahissant ma gloire,
Je me suis abaissé jusqu'à tromper la foi
De cet infortuné qui se livrait à moi.

ULYSSE.

Et que prétendez-vous?

PYRRHUS.

Lui rendre enfin justice.

ULYSSE.

Vous! comment!

PYRRHUS.

Je n'obtins que par un artifice
Ces traits que d'un héros lui laissa l'amitié,
Et je lui remettrai ce qu'il m'a confié.

ULYSSE.

Juste ciel ! ce dessein qui me remplit d'alarmes,
Vous pourrez l'accomplir ! vous lui rendrez ses armes ?
Ah ! de grace, songez...

PYRRHUS.

Tout est examiné.

ULYSSE.

Vous l'avez résolu ?

PYRRHUS.

J'y suis déterminé.

ULYSSE.

Et Pyrrhus pense-t-il qu'ici rien ne s'oppose
Au funeste projet que son cœur se propose ?

PYRRHUS.

Et qui l'empêchera ?

ULYSSE.

Qui ? tous les Grecs et moi.

PYRRHUS.

Je brave leur courroux, et l'attends sans effroi ;
Quand je fais mon devoir, je ne saurais rien craindre.

ULYSSE.

Le devoir ! croyez-vous, seigneur, ne point l'enfreindre ?
Est-ce donc à vous seul que doit appartenir
Un bien que mes conseils vous ont fait obtenir ?

PYRRHUS.

Il est vrai, vos conseils (il faut que j'en rougisse)
M'avaient fait malgré moi commettre une injustice.
Ici la politique emprunta votre voix ;
Mais l'équité l'emporte, et j'accomplis ses loix.

ULYSSE.

Ainsi donc laissant Troie à nos coups échappée,
C'est contre vous, Pyrrhus, qu'il faut tirer l'épée.

PYRRHUS.

Armez-vous contre moi, la mienne est prête : allez.

ULYSSE.

Les Grecs vont vous punir, puisque vous le voulez.
Vous n'aurez pas long-tems défié leur puissance,
Et la peine du moins suivra de près l'offense.

(Il sort.)

SCÈNE II.

PYRRHUS, *seul.*

Qu'ils viennent : j'aime mieux éprouver leur fureur,
Que d'avoir plus long-tems à combattre mon cœur.
Je ne rougirai plus aux yeux de Philoctète.
Je l'ai fait avertir.

SCÈNE III.

PYRRHUS, PHILOCTÈTE, SOLDATS GRECS.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi de ma retraite
Venez-vous me tirer ? que voulez-vous enfin ?
Venez-vous augmenter l'horreur de mon destin ?
Ah ! sans doute, cruels, c'est là votre espérance.

(Il s'assied sur un banc de pierre.)

PYRRHUS.

Rassurez-vous, seigneur, soyez sans défiance.
Daignez m'entendre au moins.

PHILOCTÈTE.

Il m'en a trop coûté,
Je suis trop bien puni de t'avoir écouté.
Auteur de tous les maux dont mon cœur est la proie...

PYRRHUS.

Eh bien, au repentir n'est-il aucune voie ?

PHILOCTÈTE.

C'est avec ces discours que tu m'avais séduit,
Que dans un piège affreux toi-même m'as conduit.
Oui, tu trompas ainsi ta crédule victime.

PYRRHUS.

Vous connaîtrez bientôt quel intérêt m'anime.
Dites-moi seulement (c'est tout ce que je veux)
Si vous vous obstinez à rester en ces lieux,
Si vous êtes toujours à vous-même contraire,
Si rien de ce dessein ne saurait vous distraire?
De grace, répondez.

PHILOCTÈTE.

Oui, j'y suis résolu,
Résolu pour jamais.

PYRRHUS.

Hélas! j'aurais voulu
De ce cœur trop aigri fléchir la violence;
Mais si vous l'ordonnez, je garde le silence.

PHILOCTÈTE.

Tu parlerais en vain : traître, c'est bien à toi
Qu'il convient de prétendre aucun pouvoir sur moi.
Va, trop indigne fils du plus illustre père,
Lorsqu'aujourd'hui ta fourbe a comblé ma misère,
Tu m'offres des conseils! ôte-toi de mes yeux;
Va retrouver Ulysse et tes Grecs odieux.
Tu n'échapperas pas, ni toi, ni les Atrides,
Au céleste courroux qui poursuit les perfides.
Je vous ai dévoués aux vengeances des dieux.
Qu'elles tombent sur vous : ce sont là mes adieux.

PYRRHUS.

Plus d'imprécations, plus de cris, ni de larmes.
Connaissez mieux Pyrrhus, et reprenez vos armes.

PHILOCTÈTE.

Est-ce un piège nouveau qui me serait tendu?

PYRRHUS.

Recevez de mes mains ce bien qui vous est dû.
Ne craignez rien de moi, quand je viens vous le rendre;
Me punisse le ciel, si je veux vous surprendre.

PHILOCTÈTE,

(*Se levant avec joie et reprenant ses flèches.*)

Je reconnais ton sang à ce noble retour;
Ce n'est pas un Sysiphe à qui tu dois le jour.
Tu viens de me montrer que la vertu t'est chère,
Que la gloire t'anime, et qu'Achille est ton père.

PYRRHUS.

Ah! pour son fils, seigneur, il doit être bien doux
De voir que ce grand nom est si sacré pour vous.
Vous avez oublié ma faute et ma faiblesse.
Eh bien! s'il est ainsi, souffrez que ma jeunesse,
Instruite par les dieux, dicte leur volonté,
Et s'arme contre vous de leur autorité.
Seigneur, il est des maux dont une loi sévère
Nous impose en naissant le fardeau nécessaire,
Des maux dont nul mortel ne peut être exempté,
Que nous fait la nature et la fatalité.
Mais lorsque nos malheurs sont notre propre ouvrage,
Lorsque nous repoussons la main qui nous soulage,
Rebelles aux conseils et sourds à l'amitié,
Nous devenons dès-lors indignes de pitié.
Votre ame est inflexible, elle aigrit sa blessure;
Les avis les plus chers sont pour vous une injure.
Tous les soins sont perdus : le plus fidèle ami,
S'il veut vous appaiser, vous semble un ennemi.
Je parlerai pourtant, et je dois vous apprendre
L'oracle que sur vous les dieux viennent de rendre.
Le Troyen Hélénus, ce prophète sacré,
Sur nos destins communs est par eux éclairé.
Captif entre nos mains, il nous offre sa vie,
Si sa prédiction se trouve démentie.
Le ciel vous a puni : c'est lui dont la rigueur
Suscita contre vous le reptile vengeur,
Du temple de Chrysa le gardien redoutable,
Alors que profanant l'asyle inviolable
A ses soins confié par les dieux immortels,
Vous alliez y porter des regards criminels.
Vous ne verrez cesser le fléau qui vous frappe,
Qu'en cherchant parmi nous les enfans d'Esculape;
Qu'en prenant Ilion : la céleste faveur
De sa chûte entre nous a partagé l'honneur.
De tous ces grands destins digne dépositaire,

Avez-vous donc aux dieux quelque reproche à faire?
Ils vous offrent, seigneur, les plus nobles travaux,
Le bonheur, la victoire et la fin de vos maux.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi traîné-je encore une inutile vie
Que le ciel dès long-tems devrait m'avoir ravie?
Que fais-je, hélas! au monde où je n'ai qu'à souffrir?
Faut-il combattre encor ce que je dois chérir!
Qu'un mortel généreux qu'il faut que je révère,
M'adresse cependant une vaine prière!
Pyrrhus, épargne-moi, cesse de m'accuser;
Va, mon dernier malheur est de te refuser.
Mais, que demandes-tu? quelle est ton injustice?
Veux-tu que Philoctète à ce point s'avilisse?
Qu'il reparaisse aux yeux des mortels indignés,
Couvert de tant d'affronts qu'il aura pardonnés?
Où porter désormais ma honte volontaire?
Ce soleil qui voit tout, ce jour qui nous éclaire,
Verra-t-il Philoctète auprès d'Ulysse assis?
Et pourrai-je d'Atrée envisager les fils?
Qu'en puis-je attendre encore? et sur quelle assurance
D'un avenir meilleur fondes-tu l'espérance?
Sais-tu quel traitement ils me gardent un jour?
Va, de ces cœurs ingrats n'attends point de retour.
Le crime flétrit l'ame et ne conduit qu'au crime.
En leur faveur, dis-moi, quel intérêt t'anime?
Je dois te l'avouer; je m'étonne en effet
Que tu serves les Grecs après ce qu'ils t'ont fait.
Toi-même me l'as dit, que leur lâche insolence
D'Ajax et de Pyrrhus outragea la vaillance,
Et des armes d'Achille osa priver son fils;
Et ton bras s'armerait contre leurs ennemis!
Garde, garde plutôt le serment qui te lie;
Ramène Philoctète aux bords de Thessalie;
Et toi-même à Scyros, tranquille et respecté,
Laisse périr les Grecs comme ils l'ont mérité.
Ainsi d'un malheureux tu finis la misère;
Ainsi dans son tombeau tu consoles ton père;
Et tu n'as plus la honte aux yeux de l'univers,
De rester le complice et l'appui des pervers.

PYRRHUS.

C'est contre vous, seigneur, que votre voix prononce.

Le ciel veut vous guérir : sa clémence l'annonce :
Le remède est certain, et vous le rejetez !

PHILOCTÈTE.

Laisse-les-moi ces maux : je les ai supportés.

PYRRHUS.

Pyrrhus est votre ami.

PHILOCTÈTE.

C'est l'ami des Atrides.
Tu voudrais me traîner au camp de ses perfides,
Où de tous mes malheurs le cruel souvenir...

PYRRHUS.

Il les vit commencer, il les verra finir;
Et pour vous de salut il n'est point d'autre voie.

PHILOCTÈTE.

Ne parle plus de Grecs, ne parle plus de Troie.
Tous deux m'ont trop coûté de pleurs et de tourmens;
Je ne te dis qu'un mot : j'ai reçu tes sermens.
Veux-tu les accomplir?

PYRRHUS.

Je les tiendrai sans doute,
Malgré tous les périls qu'il faut que je redoute,
Dût la Grèce en fureur contre nous deux s'armer.

PHILOCTÈTE.

Va, leur ressentiment ne doit pas t'alarmer.
Pyrrhus aura pour lui la vertu qui le guide,
La cause la plus juste, et les flèches d'Alcide.

PYRRHUS.

Eh bien donc, suivez-moi.

SCÈNE IV.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, ULYSSE,
SOLDATS DE LA SUITE D'ULYSSE.

ULYSSE.

Non, ne l'espérez pas,
Ulysse et tous les Grecs arrêteront vos pas.

PHILOCTÈTE.

Ulysse! attends, mes traits vont punir cet outrage.

PYRRHUS, *le retenant.*

Ah! gardez-vous d'en faire un si funeste usage,
Vous les tenez de moi.

PHILOCTÈTE.

Dans un sang odieux
Laisse-moi les tremper...

PYRRHUS.

Seigneur, au nom des dieux...
(*Le tonnerre gronde.*)
Écoutez, leur voix parle, entendez le tonnerre:
Leur pouvoir se déclare.

PHILOCTÈTE.

Oui, leur juste colère
M'encourage à frapper mon indigne ennemi.

SCÈNE V.

PHILOCTÈTE, PYRRHUS, ULYSSE, HERCULE, *dans un nuage lumineux*, SOLDATS.

HERCULE.

Arrête, et reconnais Hercule et ton ami.
Je descends pour toi seul de la voûte éternelle ;
Je partage des dieux la grandeur immortelle.
Tu sais par quel chemin je m'y suis élevé :
Par les mêmes travaux tu dois être éprouvé.
Ton sort est de marcher dans les sentiers d'Alcide :
Suis ce jeune héros qui s'offre pour ton guide.
La Grèce sur tes pas conduira ses guerriers,
Et le sang de Pâris doit teindre tes lauriers.
Sa vie est dévouée aux flèches que tu portes.
Du coupable Ilion tu briseras les portes.
Pour Pyrrhus et pour toi les destins ont gardé
Ce triomphe éclatant, si long-tems retardé.
Allez chercher tous deux votre commune proie ;
Présente au vieux Pœan les dépouilles de Troie ;
Mais, lorsqu'en son palais tu rentreras vainqueur,
Rapportant dans Œta le prix de ta valeur,
Sur le tombeau d'Alcide offres-en les prémices ;
A mes flèches, à moi tu dois ces sacrifices.
Va, de ta guérison Esculape est chargé.
Rends grace aux immortels qui t'auront protégé.
Honore-les toujours : ta gloire est leur ouvrage ;
D'un cœur religieux ils chérissent l'hommage ;
Et la pure vertu, le plus beau don des cieux,
Ne meurt point avec l'homme, et se rejoint aux dieux.
(*Il remonte dans son nuage.*)

PHILOCTÈTE.

O voix auguste et chère, et long-tems attendue !
O voix avec transport de mon cœur entendue !
Je vous obéirai : tous mes ressentimens

Doivent être effacés dans de si doux momens.
Je me rends, c'en est fait : sous ces heureux auspices,
Partons, brave Pyrrhus, avec les vents propices.
Remplissons le destin qui nous est confié :
Je sers, en vous suivant, les dieux et l'amitié.

FIN DE PHILOCTÈTE.

CORIOLAN,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

Représentée, pour la première fois à Paris, par les Comédiens Français, le 2 mars 1784, et à Versailles, devant Leurs Majestés, le 11 du même mois.

PRÉFACE.

C'ÉTAIT une entreprise si hasardeuse de traiter de nouveau un sujet où l'on a si souvent échoué, que même après le succès je crois devoir, au moins pour le petit nombre d'amateurs éclairés de l'art dramatique, rendre compte des motifs qui m'ont déterminé, et des principes que j'ai suivis.

J'avouerai d'abord que j'ai toujours regardé Coriolan comme un des plus beaux rôles qu'il fût possible de mettre sur la scène. C'est un de ces caractères éminemment poétiques qui plaisent à notre imagination qu'ils élèvent; un de ces personnages dans le genre de l'Achille d'Homère, qui font le sort d'un État, et semblent mener avec eux la fortune et la gloire; une de ces ames nobles et ardentes, qui ne peuvent pardonner à l'injustice, parce qu'elles ne la conçoivent pas, et qui se plaisent à punir les méchans et les ingrats, comme on aime à écraser les bêtes rampantes et venimeuses.

Les historiens qui lui accordent toutes les vertus, ne lui reprochent que ce seul défaut, presque inséparable de la supériorité, sur-tout dans une république, un trop grand sentiment de ses propres forces; et c'est précisément dans une république que ce défaut a moins d'excuse et plus de danger, parce que l'égalité est jalouse, et la liberté altière et soupçonneuse. Mais ici

ce qui rend un caractère blâmable en morale et en politique, est aussi (suivant l'idée juste et profonde d'Aristote, si souvent confirmée par l'expérience), ce qui le rend plus théâtral. De pareils hommes sont toujours près de ces passions extrêmes qui sont l'ame de la tragédie.

Les motifs de l'exil de Coriolan sont détaillés dans le premier acte de cet ouvrage avec la plus grande fidélité, tels qu'on les trouve dans l'histoire. On y voit un grand homme victime de cette jalousie républicaine qui cherche des prétextes, quand les raisons lui manquent, un patricien opprimé par la cabale des tribuns et par une multitude séduite. Il est certain que le seul tort qu'on pût lui reprocher, c'était d'avoir opiné au sénat, dans l'affaire des bleds, avec toute l'aigreur qu'avait laissée dans son ame le refus du consulat, et d'avoir dit aux tribuns des vérités dures. Ils surent en profiter pour le rendre tellement odieux, que s'ils ne l'eussent pas ajourné devant le peuple, il courait risque d'être mis en pièces, et que les sénateurs eurent beaucoup de peine à l'arracher des mains d'une populace furieuse. Condamné au bannissement, il se retira chez les Volsques, déja dans le fond du cœur, dit Tite-Live, ennemi de sa patrie: *minitans patriae et hostiles jam tùm spiritus gerens.*

Un tel homme outragé et vainqueur, implacable par caractère, et paraissant même avoir droit de l'être, si jamais l'homme pouvait avoir ce droit, respirant la vengeance dont il est prêt à jouir, et ne la sacrifiant qu'au seul ascendant qu'une mère a sur lui, offre sans doute un sujet très-intéressant et très-tragique. Aussi l'a-t-on traité sur tous les théâtres de l'Europe. *Il faut*

donc, dit judicieusement M. Gudin, *qu'il ait de grandes beautés et même de ces beautés qui frappent toutes les nations* [1].

Pourquoi donc n'a-t-il jamais réussi? La raison en est simple; c'est que tous ceux qui l'ont essayé, n'ont saisi qu'un seul moment de cette grande action, et qu'aucun ne l'a embrassée dans son entier. Il ne faut pas parler de Hardy et de Chapoton, qui travaillaient dans l'enfance de l'art. Ils n'ont fait que mettre l'histoire en scène et en dialogue, menant leur héros de Rome à Antium, et d'Antium au siége de Rome, et donnant à leur action l'espace de plusieurs mois qu'elle occupe chez les historiens. Tous les autres, sans exception, ont montré dès le commencement de la pièce, Coriolan vainqueur et les Romains à ses pieds. Ce plan une fois établi, je ne crois pas que le plus grand talent pût s'en tirer avec succès. Il est facile de le démontrer à tous ceux qui ont quelque idée de l'art du théâtre.

La première de toutes les règles, c'est que l'action qui doit remplir cinq actes, marche de scène en scène vers le même but par des évènemens qui varient la situation des personnages et soutiennent jusqu'au bout la curiosité et l'intérêt. Or, dans le plan dont je viens de parler, le nœud de l'intrigue est de nature à être nécessairement tranché dans une seule scène. Coriolan sera-t-il ou ne sera-t-il pas fléchi par les Romains? Vous amenerez devant lui tour-à-tour, comme on a toujours fait, un ami, des prêtres, sa femme, sa mère. Mais qui ne voit

---

[1] Dans sa Dissertation sur les différentes tragédies de Coriolan.

que la situation est sans cesse la même, qu'il ne peut faire que la même réponse à la même demande, sans que l'action avance d'un pas, et que dès-lors cette monotonie produit la froideur et l'ennui, les seuls défauts qu'on ne pardonne pas au théâtre ? Quelques-uns ont eu recours à des intrigues amoureuses; mais dès-lors ce n'est plus ce grand tableau que présente l'histoire, et qu'on s'attend à retrouver sur la scène : c'est un roman trivial; ce n'est plus Coriolan. Celui de tous qui a le plus complètement oublié son sujet, c'est l'abbé Abeille. Coriolan est aimé d'une Camille, sœur d'Aufide, général des Volsques, et il aime une Virgilie dont cet Aufide est amoureux. Voilà ce qui occupe cinq actes, où il est à peine question de la querelle de Rome et de Coriolan. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ce ridicule ouvrage intitulé, on ne sait pourquoi, *Coriolan*, est la seule pièce de ce nom qui ait eu du succès. Elle eut dix-sept représentations. Il est vrai, comme l'observe fort à propos M. Gudin, que *Britannicus n'en eut que cinq;* et puis comptez sur les succès du moment.

Je n'ai rien à dire de ceux qui de nos jours ont travaillé sur le sujet de Coriolan avec plus ou moins de mérite; ce n'est pas à moi de les apprécier. Ils ont tous des beautés que je n'ai pas; mais ils se sont interdit à eux-mêmes les ressources que j'ai trouvées dans la manière dont j'ai envisagé le sujet.

J'y ai vu toute cette grande querelle de Rome et d'un citoyen, si attachante dans l'histoire. La difficulté était de ramener les évènemens de plusieurs mois à la vraisemblance des vingt-quatre heures et à l'unité dramatique. Je conçus

l'idée de le tenter, et l'espérance d'en venir à bout, à la lecture d'un passage de M. de la Motte, cité par Voltaire dans la préface de l'Œdipe. « Je ne serais pas étonné qu'une nation » sensée, mais moins amie des règles, s'accom» modât de voir Coriolan condamné à Rome au » premier acte, reçu chez les Volsques au troi» sième, assiégeant Rome au quatrième, etc.

» Premièrement, répond Voltaire, je ne » conçois pas qu'un peuple sensé et éclairé ne » fût pas ami des règles toutes puisées dans le » bon sens, et toutes faites pour son plaisir. »

On voit bien que Voltaire écrivait ainsi long-temps avant les nouvelles lumières apportées par les législateurs d'aujourd'hui, qui témoignent un mépris si sublime pour le *bon sens*, et qui nous ont appris que le *génie* et la *raison* ne peuvent jamais se rencontrer ensemble.

Voltaire ajoute : « secondement, qui ne » sent que voilà trois tragédies ? » J'avoue que, malgré le juste respect qu'on doit avoir pour une si grande autorité, je me suis trouvé, en lisant ce passage, d'un avis tout différent, et que la réflexion a encore affermi. Je vois bien là trois faits, trois évènemens ; mais je n'y vois point *trois tragédies*. Je crois même y voir l'impossibilité qu'aucun de ces faits, pris séparément et en lui-même, forme jamais une action dramatique. Au contraire, en approfondissant l'idée de M. de la Motte, j'ai cru y découvrir le seul moyen de traiter un sujet regardé jusqu'alors comme intraitable [1], non pas en violant les règles (je

[1] Un des plus respectables amis qu'ait eus Voltaire, lui demandait un jour s'il n'avait jamais pensé au sujet de Coriolan. *Il n'y a qu'une scène*, répondit-il. Tout le

n'ai pas assez *de génie* pour les mépriser), mais en rapprochant, en liant ces trois faits historiques de manière que n'étant plus que les parties successives et nécessaires d'une même action, naissant du caractère et des passions d'un même personnage, elles pussent dans l'espace prescrit arriver au même but, qui est la décision de la querelle entre Rome et Coriolan. Cette idée première une fois établie, tout s'est arrangé de soi-même. Il ne faut guères plus de temps pour aller de Rome au camp des Volsques, qui est sous les murs, que pour passer d'un palais dans un temple ou une prison, comme on se l'est permis plus d'une fois, sans que l'unité parût violée. La proximité des lieux sauve la vraisemblance, qui est le fondement de toute règle; et sans cette extension raisonnable donnée à la loi, il aurait fallu se priver de plus d'un sujet très-heureux. C'est le cas d'appliquer ce vers de Boileau :

Et de l'art même apprend à franchir les limites.

Ce qui signifie qu'on peut transgresser la lettre de la loi, pourvu qu'on en conserve l'esprit. Restait un point essentiel : c'était que le départ de Coriolan exilé fût tel, que, sans faire pressentir son dessein, et sans annoncer sa ven-

---

monde le croyait comme lui; mais il croyait aussi qu'on ne pouvait pas faire une *Iphigénie* en Tauride. *Il n'y a point de dénouement,* disait-il en plaisantant, *si ce n'est d'emporter la maison.* Il arrive quelquefois qu'un grand artiste n'est frappé que de la difficulté, parce qu'il la sent mieux qu'un autre. Guymond de la Touche, plus hardi, a fait d'Iphigénie en Tauride une pièce dont en effet le dénouement est forcé et invraisemblable; mais qui d'ailleurs est simple, intéressante, tragique, et où l'on ne peut guères desirer qu'un meilleur style.

geance (ce qui gâterait tout), il laissât pourtant le spectateur dans l'attente et l'inquiétude de ce qui doit arriver. Il fallait pour cela que son caractère, ses paroles, ses actions le fissent assez connaître pendant les deux premiers actes, pour qu'on fût bien persuadé que son exil ne finissait pas la querelle, et que Coriolan opprimé n'était pas vaincu. L'histoire m'a fourni les premiers traits de ce tableau. Voici comme l'a tracé l'abbé de Vertot d'après les historiens de l'antiquité.

« Le seul Coriolan, insensible en apparence » à sa disgrace, sortit de l'assemblée, avec la » même tranquillité que s'il eût été absous. Il » fut d'abord à sa maison, où il trouva sa mère, » appelée Véturie, et Volumnie sa femme, tou- » tes en larmes et dans les premiers transports » de leur affliction. Il les exhorta en peu de » paroles, à soutenir ce coup de la fortune avec » fermeté; et après leur avoir recommandé ses » enfans encore jeunes, il sortit sur-le-champ » de sa maison et de Rome, seul et sans vouloir » être accompagné par aucun de ses amis, ni » suivi par ses domestiques et ses esclaves. » Quelques patriciens et quelques jeunes séna- » teurs l'accompagnèrent jusqu'aux portes de » la ville; mais sans qu'il lui échappât aucune » plainte. Il se sépara d'eux sans leur faire ni » remercîment pour le passé, ni prières pour » l'avenir. »

Ce sont là, dit Tite-Live, dans son style éloquent, les indices d'une ame profondément blessée, et qui porte un grand fardeau de ressentiment et de vengeance. *Vindictam et ingentem irarum molem ex alto cientis animi indicia.* Voilà le germe de cette scène des

adieux, qui a produit un grand effet au théâtre.

Ce n'est pas la seule dont je sois redevable à l'Histoire; car je me plais à convenir que si le nouveau plan que j'ai suivi dans la tragédie de Coriolan, m'a sauvé de toute ressemblance avec les pièces du même nom; il m'a mis a portée de tirer un grand parti des anciens, ce qui est toujours un avantage réel pour les modernes. Plutarque m'a fourni l'ouverture du troisième acte. On ne sera pas fâché d'entendre parler cet écrivain, et de voir combien il m'a servi.

« En entrant chez Tullus, Coriolan alla droit
» au foyer domestique, asyle des supplians, et
» là il s'assit, la tête couverte, immobile et en
» silence. Les esclaves du général Volsque,
» frappés d'étonnement, et appercevant je ne
» sais quoi de grand et de majestueux dans sa
» contenance, n'osèrent pas le troubler. Ils al-
» lèrent avertir Tullus qui était alors à souper.
» Le Volsque se lève, vient trouver cet hôte
» extraordinaire, et lui demande qui il est, et
» ce qu'il veut. Alors Marcius se découvrant,
» et après être resté un moment sans rien dire :
» *Si tu ne me reconnais pas encore*, lui dit-il,
» *ou si tu doutes de ce que tu vois, je vais te*
» *tirer d'incertitude. Je suis Caïus Marcius,*
» *qui ai fait tant de mal aux Volsques. Le*
» *surnom de Coriolan que je porte, suffit pour*
» *t'annoncer leur plus grand ennemi, et c'est*
» *aussi la seule récompense qu'on m'ait lais-*
» *sée. Tout le reste m'est enlevé par la haine*
» *et l'injustice du peuple, et la faiblesse du*
» *sénat. Banni par les Romains, je suis venu*
» *m'asseoir en suppliant auprès de ton foyer,*
» *non pas pour obtenir la vie; serais-je ici, si*
» *je craignais la mort? mais je brûle d'être*

» *vengé de ceux qui m'ont banni, et je com-*
» *mence à l'être depuis que j'ai mis Marcius*
» *entre tes mains. Si tu as le courage d'atta-*
» *quer Rome, tu peux te servir de mon mal-*
» *heur pour l'avantage de ton pays. Je combat-*
» *trai nos ennemis communs, d'autant mieux*
» *que je dois mieux les connaître. Si tu crains*
» *de leur faire la guerre, je ne desire plus de*
» *vivre, et tu ne dois pas laisser le jour à un*
» *ancien ennemi, si tu ne veux pas qu'il te*
» *soit utile.* »

Je n'ai fait que mettre en vers ce discours, où respire l'éloquence énergique et simple qui caractérise les anciens, et je ne me suis permis que quelques légers changemens qu'exigeait la différence de situation; car ici les Volsques sont en paix avec les Romains, et dans ma tragédie ils sont en guerre.

Shakespear est, je crois, le seul qui dans son Coriolan ait fait usage de cette scène historique. On m'a reproché, dit-on, de lui avoir emprunté mon troisième acte. On a supposé apparemment que je n'avais jamais lu Plutarque. D'ailleurs, il n'y a qu'à lire le troisième acte du poëte Anglais. On verra, cette scène exceptée, s'il ressemble au mien. Si j'avais trouvé dans son Coriolan quelque chose qu'on pût heureusement transporter sur notre théâtre, je l'aurais fait et je l'aurais dit; mais je n'ai pas été dans ce cas.

On voit à présent tous les avantages que m'a donnés mon plan; plusieurs scènes tracées dans l'Histoire, et qui ont paru théatrales; la facilité de développer le caractère de Coriolan dans des situations successives, toutes différentes les unes des autres; d'inspirer de l'intérêt pour lui dès les premiers actes, en le montrant sous l'op-

pression ; d'établir, dès le commencement, ce grand ascendant que sa mère a sur lui ; de porter au cinquième acte la scène où elle triomphe de ses ressentimens, et après laquelle on ne doit plus rien voir que la mort de Coriolan : voilà ce qui a dû enrichir un sujet où l'on s'obstinait à ne voir qu'une scène.

Dans cette scène fameuse et si souvent traitée, j'ai encore appelé les anciens à mon secours. Tite-Live m'en a fourni tout le commencement. Chez cet historien, dont la narration est si souvent dramatique, Coriolan, à la vue de sa mère, veut se précipiter dans ses bras ; elle le repousse avec une fermeté romaine. *Avant que je reçoive tes embrassemens*, lui dit-elle, *apprends-moi si tu es mon fils ou mon ennemi, si je suis ici ta mère ou ta captive... As-tu bien pu ravager un pays qui t'a donné le jour et qui t'a nourri? Malgré toute la fureur qui t'animait, comment à la vue des murs de Rome, ne t'es-tu pas dit à toi-même : C'est dans l'enceinte de ces murs que sont mes dieux pénates, mes enfans, mon épouse, ma mère ! Donc, si je n'avais pas mis un fils au monde, Rome ne serait pas assiégée ! Si je n'avais pas un fils, je serais morte libre dans ma patrie libre, etc.*

Elle lui parle ensuite de son épouse et de ses enfans qui l'ont accompagnée. J'ai cru devoir retrancher tous ces accessoires, dont je n'avais pas besoin, et qui forment tous des scènes identiques. De plus, il n'y a pas de raison valable pour que Marcius accorde à sa mère ce qu'il a refusé à son épouse. Il ne faut dans un drame que les personnages nécessaires à l'action. Quant aux enfans, on sait combien l'on a abusé depuis quelques années de ce ressort facile et postiche.

Dans quelque sujet que ce soit, dès qu'on voudra fléchir quelqu'un, il est trop aisé d'amener ses enfans. *Athalie* et *Inès* auraient dû nous apprendre que pour mettre avec succès un enfant sur la scène, il faut qu'il tienne essentiellement au sujet.

J'ai supposé que la femme et les fils de Coriolan n'étaient plus, pour deux raisons : d'abord, parce qu'il serait naturel qu'ils accompagnassent Véturie, et que pour la vraisemblance il faudrait les faire venir avec elle, quoique dans le fait ils ne fussent propres qu'à affaiblir et partager l'intérêt; ensuite, pour donner plus de force à l'amour filial, en rassemblant sur Véturie toutes les affections de Coriolan.

ACTEURS.

C. MARCIUS, surnommé CORIOLAN.
VÉTURIE, mère de Coriolan.
T. VOLUMNIUS, sénateur, ami de Coriolan.
TULLUS, général des Volsques.
AUFIDE, PROCULE, } officiers Volsques.
FLAVIE, suivante de Véturie.
ALBIN, Romain, de la suite de Volumnius.
DEUX FEMMES ROMAINES.
SÉNATEURS ROMAINS, CHEFS VOLSQUES.

La Scène est à Rome, dans la maison de Coriolan, pendant les deux premiers actes, et au camp des Volsques, devant Rome, pendant les trois derniers.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORIOLAN, VOLUMNIUS.

CORIOLAN.

Quoi! le sénat Romain jusques-là me rabaisse!
Au tribunal du peuple il veut que je paraisse!
Un tribun factieux, un vil Sicinius,
De l'aveu du sénat, va juger Marcius!
J'avilirais ainsi mes droits et ma naissance!
Depuis quand les tribuns ont-ils tant de puissance?
Magistrats Plébéïens, du peuple protecteurs,
Se sont-ils crus jamais juges des sénateurs?
Souffre-t-on qu'aujourd'hui l'orgueil qui les inspire,
Sur les patriciens étendent leur empire?
Est-ce aux pères de Rome à trembler devant eux?
Nul de nous n'a fléchi sous un joug si honteux.
Et le sénat, flattant leur audace impunie,
M'a choisi le premier pour cette ignominie!
C'est ainsi que mon sort a pu l'intéresser!...
Et c'est Volumnius qui vient me l'annoncer!

S..

VOLUMNIUS.

Je gémis comme vous de cet opprobre insigne;
Sénateur, j'en rougis : ami, je m'en indigne.
Je ressens notre injure, et sur-tout votre affront;
Mais à se soulever ce peuple toujours prompt,
Nous fait trembler pour Rome : il semble, à sa furie,
Qu'une seconde fois désertant la patrie,
Il soit tout prêt encore à partager l'État;
Ou que, poussant plus loin l'audace et l'attentat,
Dans les derniers excès précipitant sa rage,
Il veuille de nos murs faire un champ de carnage.
Depuis le jour fatal qu'un camp séditieux,
Au mépris du serment, des consuls et des dieux,
Sur le mont Aventin portant l'aigle transfuge,
Voulait entre eux et nous le glaive seul pour juge;
Ce peuple n'a jamais montré tant de fureur :
Pour lui Coriolan est un objet d'horreur,
Et, s'il ne peut vous perdre, il ne se croit plus libre.

CORIOLAN.

Jour fatal en effet, et la honte du Tybre!
J'ai trop prédit dès-lors un sinistre avenir,
Et que de nos bienfaits on saurait nous punir.
J'ai prévu tous nos maux : que n'a-t-on pu m'en croire!
L'ordre patricien n'eût pas flétri sa gloire.
Il voit, il voit trop tard l'orgueilleux tribunat,
D'un pouvoir oppresseur effrayer le sénat.
Le peuple seul enfin de l'État est l'arbitre :
Ses flatteurs peuvent tout : point de rang, point de titre,
De services, d'exploits qu'il ne mette en oubli,
Si devant ses tribuns on ne rampe avili;
Et quiconque soutient la dignité romaine,
Quoi qu'il fasse pour Rome, est l'objet de leur haine.
Vous en voyez l'exemple : autour de nos remparts,
Le Volsque ose porter ses hardis étendards.
Le moment du péril est celui du courage :
Le mien du nom Romain voulait venger l'outrage.
Je crus pouvoir briguer l'honneur du consulat;
J'en aimais le danger, j'en oubliais l'éclat;
Je n'y vis qu'un chemin pour chercher la victoire,
Et mon ambition fut l'amour de la gloire.
Peut-être quelques droits autorisaient mes vœux.
J'ai, dès mes premiers ans, rendu mon nom fameux.

Des remparts d'Antium aux murs de Coriole,
On craignait mes destins et ceux du Capitole,
Et de Coriolan le glorieux surnom
A rehaussé le lustre acquis à ma maison.
Ce Tullus, des Romains adversaire implacable,
De mes heureux exploits rival infatigable,
Trois fois en frémissant a succombé sous moi.
Marcius est du Volsque et l'horreur et l'effroi.
Eh bien ! qu'ai-je obtenu? Le refus et l'offense.
Des comices vendus l'aveugle préférence
Sur mes obscurs rivaux a fait tomber leur choix.
Telle est la multitude; et, sans frein et sans lois,
Injuste sans pudeur, et sans remords ingrate,
Elle hait qui la sert, et chérit qui la flatte,
Et craignant son vengeur, aime mieux aujourd'hui
Fuir sous d'indignes chefs, que de vaincre avec lui.

VOLUMNIUS.

La suite en est cruelle, et Rome est trop punie.
Ses timides consuls, dégradant son génie,
Sont, dans un camp honteux, sous nos murs renfermés.

CORIOLAN.

Et voilà ces Romains à vaincre accoutumés!
Ainsi les factions dont Rome est déchirée,
Arrêtent dans son vol l'aigle déshonorée!
Ah! lorsqu'ils ont suivi Marcius au combat,
Qu'ils menaçaient le Volsque, et non pas le sénat;
Quand par-tout le premier aux assauts, aux batailles,
Dépouillant l'ennemi forcé dans ses murailles,
J'abandonnais en proie à mes braves Romains,
Tout ce que la victoire avait mis dans mes mains;
Quand faisant tout pour eux et pour la République,
Je ne me réservais que la palme civique;
Alors tous nos soldats, riches de mes lauriers,
Heureux et triomphans, revoyaient leurs foyers.
Les ingrats!... et c'est moi que leur fureur opprime,
Qu'ils ont juré de perdre!... et quel est donc mon crime?
Qu'ai-je donc fait enfin? Pour quel forfait si grand
Me donnent-ils les noms d'ennemi, de tyran?
Dans Rome divisée une guerre intestine,
(Digne fruit de leur rage)! a produit la famine.
Tandis que le sénat, par un soin paternel,
Occupé d'écarter un fléau si cruel,

Promet à leurs besoins les moissons de Sicile;
Ces insensés, jouets d'un mensonge imbécille,
Sur la foi des tribuns, osent nous accuser
D'affamer les Romains pour les tyranniser.
Je l'avoue, irrité d'une atroce imposture,
Je leur ai reproché leurs terres sans culture,
Leurs champs abandonnés, leurs travaux suspendus,
Pour venir, des tribuns esclaves assidus,
De la sédition trop fidèles ministres,
Applaudir à grands cris leurs harangues sinistres,
Et que de la discorde auteurs accoutumés,
Ils recueillaient les maux qu'eux seuls avaient semés.
Voilà mes attentats, et Rome est offensée
Que l'on ose au sénat expliquer sa pensée!
Je suis un monstre affreux qu'elle doit détester,
Que du roc Tarpeïen il faut précipiter!
A prononcer ma mort Sicinius l'excite!
D'un magistrat du peuple un impur satellite
A, sur un sénateur, osé porter la main!
Un tribun ose plus que n'eût osé Tarquin!
Ah! cette injure amère à regret dévorée,
Ne sortira jamais de mon ame ulcérée;
Et le sénat, grands dieux! a donc pu la souffrir?

VOLUMNIUS.

Vous avez vu du moins, prompts à vous secourir,
Tous nos patriciens, nos dignes consulaires,
Arrêter le torrent des fureurs populaires,
A cette foule aveugle, à sa férocité
Opposer du sénat toute la majesté.
Le peuple en a rougi; mais c'est ce même zèle
Qui rend encor pour vous sa haine plus cruelle.
Plus vous nous êtes cher, plus il veut nous ôter
Ce grand appui qu'en vous on lui fait redouter.
Votre cause est la nôtre.

CORIOLAN.

Et ce sénat qui m'aime,
A mes persécuteurs m'abandonne lui-même!
Il me livre aux tribuns que j'ai bravés pour lui!

VOLUMNIUS.

Il veut sauver l'État: il pense qu'aujourd'hui
Vous pouvez faire à Rome un noble sacrifice.

Peut-être, satisfait que ce grand cœur fléchisse,
Le peuple, s'il vous voit soumis à son pouvoir,
Peut, en votre faveur, se laisser émouvoir.
C'est l'espoir du sénat, c'est le mien : je me flatte
Que Rome jusqu'au bout ne sera pas ingrate.
Peut-être à votre aspect, de remords combattu,
Ce peuple rougira de punir la vertu.

CORIOLAN.

J'ai cru que le sénat prendrait mieux ma défense;
Sa prudence timide et l'égare et m'offense.
Nos droits, nos intérêts, nos périls sont communs;
Et quand il cède ainsi leur victime aux tribuns,
Lui-même de son rang il trahit la noblesse,
Et joint l'ingratitude ensemble et la faiblesse.
Jamais Coriolan ne peut être assez bas
Pour accorder au peuple un pouvoir qu'il n'a pas.
Qu'à son gré, s'il le faut, une foule inhumaine
Dans mon sang répandu vienne éteindre sa haine.
Je l'attends : je mourrai, mais sans m'être abaissé.

VOLUMNIUS.

C'est donc là votre arrêt?

CORIOLAN.

L'honneur l'a prononcé.

VOLUMNIUS.

Non, vous écouterez l'amitié, la patrie.
Vous ne permettrez pas... J'apperçois Véturie.
Une mère sur vous aura plus de pouvoir.

SCÈNE II.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, VÉTURIE.

VOLUMNIUS, *à Véturie.*

Vous savez nos dangers, nos malheurs, notre espoir.
La voix de son ami n'a pu rien sur son ame.
Ah! joignez-y la vôtre; et moi, je vais, madame,

Attendant qu'au sénat il veuille déférer,
Préparer les secours qu'il en doit espérer.
(Il sort.)

SCÈNE III.

CORIOLAN, VÉTURIE.

CORIOLAN.

Croit-il que de son sang démentant la noblesse,
Véturie à son fils ordonne une bassesse?
Il vous connaît bien mal, s'il ose s'en flatter.

VÉTURIE.

Oui, votre honneur m'est cher, vous n'en pouvez douter,
Véturie à vos jours préfère votre gloire.
Mon fils, après ce mot, daignerez-vous m'en croire?

CORIOLAN.

Ah! ce cœur est à vous, vous l'avez su former.
Chaque jour, chaque instant m'apprend à vous aimer.
De tous vos droits sur moi vous devez être sûre,
Et la reconnaissance ajoute à la nature.
Vous le savez : depuis qu'enlevés au berceau,
Mes deux fils ont suivi mon épouse au tombeau,
Ma tendresse sur vous s'attacha toute entière,
Et le ciel à mon cœur n'a laissé qu'une mère.
Ce n'est qu'en votre sein que je puis m'épancher.
Cet ami dont les soins ont droit de me toucher,
Ne sait point tous les maux dont je ressens l'atteinte;
Il a vu mon courroux; vous, recevez ma plainte.
Entendez mes douleurs, et voyez tous les coups
Dont je ne rougis pas de gémir devant vous.
Les ai-je mérités? ai-je dû les attendre?
J'ai servi les Romains dès l'âge le plus tendre.
Fier d'être né dans Rome, et de vivre pour eux,
En leur donnant mon sang, je me croyais heureux.
Ces destins immortels, promis au Capitole,
De la grandeur romaine avaient fait mon idole.

Je brûlais de hâter les promesses des cieux,
Et chaque citoyen me semblait précieux.
Combien ont dû la vie à cet ardent courage!
Combien, sauvés par moi dans l'horreur du carnage!
Tout le prix de ma gloire en leurs mains fut laissé,
Et quand ils étaient grands, j'étais récompensé.
A cette erreur si chère il faut que je renonce!
Je suis leur ennemi : leur fureur me l'annonce;
Et le peuple romain à me perdre occupé,
M'arrache un sentiment qui m'a long-tems trompé.
On oppose au destin un courage invincible;
C'est la main des ingrats qui blesse un cœur sensible;
Et des maux qu'ils m'ont faits c'est le plus douloureux
De perdre tout l'amour que j'ai senti pour eux.

VÉTURIE.

Haïr votre pays! Eh, quoi! ce titre auguste?...

CORIOLAN.

Il mérite ma haine, alors qu'il est injuste.

VÉTURIE.

Si je l'étais, mon fils, pourriez-vous me haïr?

CORIOLAN.

O ciel! que dites-vous? Moi, je pourrais trahir
Ces sentimens si doux et cette amour si chère?...

VÉTURIE.

Ainsi Rome aujourd'hui n'est donc plus votre mère?

CORIOLAN.

Me traite-t-elle en fils, lorsqu'un Sicinius,
Au mépris de mon rang?...

VÉTURIE.

Écoutez, Marcius,
Mes leçons ont instruit votre jeune courage,
Et j'ai souvent joui de mon heureux ouvrage.
Vos exploits, vos vertus, tous ces présens du ciel,
Ont répandu la joie en ce cœur maternel.
Vous êtes généreux : la gloire vous enflamme;
Mais la fierté souvent égare une grande ame.
Soutien de l'héroïsme, elle en devient l'écueil.
Du sang patricien je connais tout l'orgueil,

Leur joug impérieux, leurs superbes maximes.
Le peuple, comme vous, a ses droits légitimes.
Sans doute, je suis loin d'en approuver l'abus,
Ni les emportemens de ses chefs corrompus.
Je les ai déplorés; mais, s'il ne faut rien taire,
Le sénat n'a-t-il point de reproche à se faire?
Ses hauteurs, ses dédains n'ont-ils pas trop aigri
Un peuple libre et fier, dans la guerre nourri?
Les riches abusant d'une loi trop sévère,
N'ont-ils pas quelquefois accablé sa misère?

CORIOLAN.

Je n'ai pas à rougir de tant de dureté.
L'indigent débiteur éprouva ma bonté.
J'ai du pauvre cent fois relevé la faiblesse.

VÉTURIE.

Oui; mais trop prévenu des droits de la noblesse,
Vous suivez d'Appius les principes altiers,
Et vous dédaignez trop un peuple de guerriers,
Qu'enorgueillit encor sa liberté récente.
Ici, depuis vingt ans, en sa forme naissante,
A peine s'affermit l'État républicain,
Et votre enfance a vu le règne de Tarquin.
De ce bonheur nouveau l'ivresse est orageuse.
La liberté, mon fils, est farouche, ombrageuse,
Craint jusqu'à la grandeur qui peut la menacer:
Devant des citoyens elle doit s'abaisser,
De leur égalité respecter l'équilibre:
Vous payez de ce prix la gloire d'être libre;
Et ce grand intérêt exige qu'un héros
Contre son ascendant rassure ses égaux;
Que la vertu dans lui se montre populaire:
C'est peu de les servir; il faut encor leur plaire.

CORIOLAN.

Non; s'il faut les flatter, je ne leur plairai pas.
Citoyens dans nos murs, hors de Rome soldats,
Que de l'État en nous ils respectent les pères,
Et Rome jouira de ses destins prospères.
S'ils veulent tout régir, ils vont tout entraîner.
Et le peuple est-il fait pour savoir gouverner?
N'est-il pas au pouvoir du fourbe qui l'obsède?
Tout est perdu pour nous, si le sénat lui cède.

VÉTURIE.

Il cède avec sagesse ; et peut-on l'en blâmer ?
Vous irritez ce peuple : il faut le désarmer.

CORIOLAN.

Quoi donc ! à ses arrêts ma dignité soumise ?...

VÉTURIE.

Un décret du sénat à juger l'autorise.

CORIOLAN.

Et sur quoi me juger ? Suis-je donc criminel ?

VÉTURIE.

Non, vous ne l'êtes pas : j'en rends graces au ciel.
Si vous l'étiez, mon fils, me verriez-vous tranquille ?
Je dirais : Marcius, va chercher quelque asyle
Où tu sois inconnu : n'attends pas que la loi,
En flétrissant ton nom, me frappe ainsi que toi.
Vous êtes innocent : je suis en assurance.
Descendez, pour le peuple, à quelque déférence.
Ne nous exposez pas au plus affreux des maux.
Faut-il que de l'État les deux ordres rivaux,
Pour vous seul, ô mon fils ! embrâsent cette ville ?
Serez-vous le flambeau de la guerre civile ?
N'est-ce donc pas assez de craindre l'étranger ?
Le Volsque est sous nos murs, et loin de nous venger,
Nos consuls devant lui cachent l'aigle indignée.
Ah ! que Rome en péril soit par vous épargnée !
Voulez-vous jusqu'au bout braver avec éclat
L'autorité du peuple et celle du sénat ?

CORIOLAN.

Je me rends seulement à celle de ma mère.
Je me soumets pour vous à cette honte amère.
Un fils à tous vos vœux instruit à consentir,
Ne commencera pas à vous désobéir.
Sans doute de mon sort le peuple n'est pas maître ;
N'importe : devant lui je suis prêt à paraître.
Coriolan, grands dieux ! devant Sicinius !...
Allons, vous le voulez, je n'y résiste plus.
Mais, dans l'abaissement où je puis me contraindre,
Je ne saurais du moins les prier ni les craindre,
Ni prendre devant eux ces soins humilians.

D'obscurcir mes habits du deuil des supplians.
Ils verront si je puis trembler en leur présence.

VÉTURIE.

La fermeté modeste honore l'innocence.
Ne les implorez point et ne les bravez pas.
Mais quel concours nombreux?...

SCÈNE IV.

CORIOLAN, VÉTURIE, VOLUMNIUS, SÉNATEURS.

VOLUMNIUS.

Marcius, sur mes pas,
Le sénat rassemblé, résolu de vous suivre,
Partage les périls où la haine vous livre.
Venez donc aux regards de ce peuple étonné,
De tous ces grands appuis paraître environné.
A vous, à Véturie il doit ce privilège.
Quel accusé jamais eut un plus beau cortège?

CORIOLAN.

Coriolan, sensible à ce généreux soin,
Si vous l'en aviez cru, n'en aurait pas besoin.
Grace à vous, Marcius et le sénat lui-même
Attendront des tribuns la sentence suprême.
Quel triomphe pour eux ! quel opprobre pour nous!
Et cet exemple, un jour, peut retomber sur vous.
Du moins en sénateur je saurai me défendre.
Avant de me juger, les Romains vont m'entendre,
Et voir Coriolan braver le tribunat,
Du front dont ils m'ont vu les mener au combat.
Marchons.

(Ils sortent.)

VÉTURIE.

Puisse ce jour ne pas apprendre à Rome
Tout ce que peut coûter la perte d'un grand homme!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VÉTURIE, *seule.*

Ah! que de ces momens l'importune longueur
Redouble les chagrins qui déchirent mon cœur!
Romaine, je m'armais d'un courage sévère :
Hélas! à mes terreurs je sens que je suis mère.
Quel état! quel tourment de trembler pour un fils!
Et quel fils! un guerrier, l'honneur de son pays,
Aux ennemis terrible, aux Romains si fidèle,
Marcius !.... De nos mœurs austérité cruelle!
Si dans un tel danger je pouvais aujourd'hui
À ses accusateurs me montrer avec lui,
Étonner l'injustice, intimider l'envie,
Faire parler sa gloire, en racontant sa vie!...
D'une oreille jalouse on entend un héros,
Que l'on force au récit de ses propres travaux.
Le cri de la nature et celui de la gloire,
Plus puissans dans ma bouche, obtiendraient la victoire.
Mais que servent pour lui ces transports superflus?
Déja peut-être.... On vient.

SCÈNE II.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

Eh bien Volumnius?

VOLUMNIUS.

Rappelez votre force, et soyez Véturie.

VÉTURIE.

Je le suis... achevez.

VOLUMNIUS.

C'en est fait : la patrie
Perd ce grand citoyen si mal récompensé,
Madame, et son exil est enfin prononcé.

VÉTURIE.

Quelle honte pour nous! quel coup pour une mère!
Quoi! de ses ennemis l'imposture grossière
A prévalu dans Rome! et l'arrêt qu'elle rend!...

VOLUMNIUS.

Coriolan jamais ne s'est montré plus grand.
Un spectacle si rare, une cause si chère
Avaient dans le Forum assemblé Rome entière.
A peine il a paru, du sénat entouré,
Tranquille, et présentant sur un front assuré
Ce calme noble et fier qui sied à l'innocence;
Le silence a régné dans cette foule immense.
Tous les yeux l'observaient, attachés et surpris;
L'attente suspendait les voix et les esprits.
Sicinius se lève, et sa rage impunie,
Organe du mensonge et de la calomnie,
Reproche à Marcius le projet odieux
D'opprimer les Romains et de régner sur eux;
Sa haine pour le peuple, et l'amitié fidèle
Du sénat toujours prêt à prendre sa querelle,
Et ces cliens nombreux, assidus sur ses pas,
Et jusqu'à ses bienfaits prodigués aux soldats.
Marcius, pour réponse, attestant ses services,
De son sein découvert montre les cicatrices,
Ces couronnes, le prix de cent périls bravés,
De tant de citoyens dans les combats sauvés,
Lui-même par leur nom les cite, les appelle.
Un cri s'élève alors : tous, pleins du même zèle,
Tous, d'un même transport, réunissant leurs voix :
« Le voilà, criaient-ils, nous l'avons vu cent fois
» Qui prodiguait pour nous sa vie et sa vaillance,
» Et vous lui reprochez notre reconnaissance!
» Tout est à lui, nos jours, nos familles, nos biens,
» Et nous vous les offrons, s'il faut sauver les siens. »

Ils pleuraient à ces mots, et leurs plaintes touchantes,
Leurs bras qu'ils étendaient, et leurs mains suppliantes,
Tout semblait émouvoir le peuple combattu :
J'ai cru voir un moment triompher la vertu;
Et si de votre fils l'ame eût été moins fière,
S'il avait pu du moins descendre à la prière,
Sur tous ses ennemis il l'aurait emporté.
Je ne puis cependant blâmer sa fermeté :
Rarement à prier un grand cœur se résigne;
Le coupable supplie, et l'innocent s'indigne.
Le vulgaire séduit, de ses tribuns fauteur,
Orgueilleux de se voir juge d'un sénateur,
A voulu signaler ses tristes avantages;
La faiblesse et la haine ont dicté les suffrages.
Marcius immobile, écoutant son arrêt,
Paraissait insensible à son propre intérêt.
Sans proférer un mot, il quitte l'assemblée;
Et lorsqu'autour de lui l'amitié désolée
Gémit du coup affreux sur nous appesanti,
On dirait que lui seul ne l'a pas ressenti.

VÉTURIE.

Je n'en ressens que trop l'atteinte douloureuse.
Eh! quelle mère, hélas! se croyait plus heureuse?
Par tout ce que mon cœur en avait attendu,
Concevez, s'il se peut, tout ce que j'ai perdu.
Tant d'amour, de respect, un dévouement si tendre,
Cet éclat que sur moi lui seul pouvait répandre,
Et ce plaisir si pur, pour moi d'un si grand prix,
D'enorgueillir mon cœur de la gloire d'un fils,
Tout ce que sa tendresse avait pour moi de charmes,
Tout est évanoui!... Pardonnez à mes larmes.
Je ne les cache point dans un si grand malheur;
Des yeux de l'amitié vous voyez ma douleur.
De ce cœur maternel vous sentez la blessure;
Et qui peut condamner les pleurs de la nature?

VOLUMNIUS.

Ah! madame, avec vous Rome devrait pleurer.
Jusqu'où sa haine aveugle a donc pu l'égarer?
Quand le Volsque du Tybre a couvert le rivage,
Oubliant son danger pour écouter sa rage,
Rome perd son soutien : elle-même aujourd'hui
Se prive du héros qui faisait son appui.

VÉTURIE.

Ô mon cher Marcius ! ô mon fils ! ô grand homme !
Qu'avec tant de plaisir j'avais formé pour Rome !
Je ne le verrai plus m'apporter ses lauriers,
Ses couronnes orner nos temples, nos foyers,
Et dans ses jours si beaux, si chers à la patrie,
Les mères envier le sort de Véturie !...
Marcius vit encore, et je n'ai plus de fils !

VOLUMNIUS.

Il vient.

SCÈNE III.

VÉTURIE, VOLUMNIUS, CORIOLAN.

VÉTURIE.

Coriolan ! tes cruels ennemis
De nos malheurs communs ont consommé l'ouvrage.
C'en est fait, l'innocence est proscrite, et leur rage
Déchire, en te frappant, ce cœur trop malheureux.
Lorsque ta mère, hélas ! t'envoyait devant eux,
Elle n'a pu penser qu'avec tant d'injustice,
Jamais.....

CORIOLAN.

Sicinius demandait mon supplice !
S'il eût fallu l'en croire, on m'aurait condamné
A ce trépas infâme aux traîtres destiné.
L'indulgence de Rome adoucit ma sentence....
Je suis banni.

VÉTURIE.

Qui ? toi ! leur appui, leur défense !...

VOLUMNIUS.

Toi, que tant de travaux qu'on t'a vu soutenir !...

CORIOLAN.

Oui, c'est-là mon seul crime... ils ont dû m'en punir.

VÉTURIE.

De mes soins, de ton sang, voilà donc le salaire !

CORIOLAN.

Du moins jusques au bout j'aurai pu vous complaire.
Vous avez exigé qu'à ce peuple soumis,
Coriolan parût devant ses ennemis;
Et je vous ai donné, lui rendant cet hommage,
De mon obéissance un dernier témoignage.

VÉTURIE.

Ah ! c'est un souvenir qui sert à m'accabler,
Qui...

CORIOLAN.

Ce n'est pas à moi d'oser vous consoler.
Il ne me sïérait pas d'apprendre à Véturie,
A cette ame intrépide et de vertus nourrie,
Comme on cède au destin, sans mériter ses coups :
C'est une des leçons que je reçus de vous.
D'une Romaine ici la force doit paraître.

VÉTURIE.

Ah ! je ne suis que mère...

CORIOLAN.

Il n'est plus tems de l'être.
Vous n'avez plus de fils.

VÉTURIE.

Moi !

CORIOLAN.

Rome l'a voulu :
Rome n'a-t-elle pas un pouvoir absolu ?

VÉTURIE.

Et peut-elle effacer ce sacré caractère ?
Mon fils !...

CORIOLAN.

C'est d'un Romain que vous êtes la mère !...
Je ne suis plus Romain.

VÉTURIE.

Qui ? toi, Marcius ?

CORIOLAN.

Non.
Ce jour d'un citoyen m'ôte les droits, le nom,
Tout... je suis un banni.

VOLUMNIUS.

Ce peuple, en sa furie,
Ignore quelle atteinte il porte à la patrie.
Entouré d'ennemis qui viennent l'assiéger...

CORIOLAN.

N'a-t-il pas ses tribuns tout prêts à le venger?
Avec Sicinius est-il rien qu'il redoute?

VOLUMNIUS.

Le tems doit l'éclairer : un jour viendra, sans doute,
Que ses justes remords....

CORIOLAN.

Qu'il s'épargne ce soin :
Je ne les attends pas, et n'en ai pas besoin.

VÉTURIE.

Quels sont les lieux, hélas! où ton malheur t'exile?

CORIOLAN.

Eh! qu'importe aux Romains quel sera mon asyle?
Ne sont-ils pas contens, si je sors de leurs murs?

VÉTURIE.

Tout asyle est égal à des destins obscurs.
Mais toi, si renommé par l'éclat de tes armes,
Ce grand nom qui te suit ajoute à mes alarmes.
Parle : as-tu fait ce choix d'un refuge assuré?...
Tu ne me réponds rien?...

CORIOLAN.

Peut-être je pourrai
Trouver quelque demeure ouverte à l'infortune,
Où la vertu du moins ne soit pas importune.
Je m'en remets aux dieux qui conduiront mes pas.
Vous, si vous m'en croyez, ne vous informez pas
Du sort d'un exilé, qui n'a plus de patrie...
Je recommande au ciel les jours de Véturie.
Mon ami... Vous, ma mère... oubliez-moi tous deux,
Et de Coriolan recevez les adieux.

VÉTURIE.

Quoi ! malgré la rigueur de cet arrêt funeste,
Ne peux-tu ? . . .

CORIOLAN.

De ce jour on m'a donné le reste. . . .
Qu'importe un vain délai pour le sort qui m'attend ?
Je dois sortir de Rome, et j'en sors à l'instant.

VÉTURIE.

Sans suite, sans secours, sans ressource certaine ! . . .

CORIOLAN.

Non, je ne veux de Rome emporter que sa haine ;
Sa haine me suffit.

VÉTURIE.

Qu'au moins jusqu'aux remparts
J'accompagne tes pas ; que mes derniers regards . . . .

CORIOLAN.

Ah ! demeurez : songez qu'une foule égarée,
D'un triomphe odieux est encore enivrée.
Pensez-vous qu'aujourd'hui leur insolent orgueil
Épargne Véturie, et respecte son deuil ?
Voulez-vous, dans l'ivresse où ce peuple est en proie,
Exposer vos douleurs en spectacle à sa joie ?
C'est trop . . . Adieu, ma mère . . . Adieu, Volumnius . . .
Adieu, Rome . . . je pars.

SCÈNE IV.

VÉTURIE, VOLUMNIUS.

VÉTURIE.

Il ne m'écoute plus.
Il nous échappe. . . . Il laisse en cette ame tremblante,
Du plus sinistre adieu l'horreur et l'épouvante.
Venez, Volumnius, venez, suivez mes pas.
Jusqu'au dernier moment ne l'abandonnons pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente le camp des Volsques. La tente de Tullus, *ouverte sur un des côtés, occupe une partie de la scène. Au fond du théâtre s'élève, sur un autel, la statue d'une des divinités du peuple Volsque. On découvre dans l'éloignement les murs de Rome.*

SCÈNE PREMIÈRE.

CORIOLAN, *sous un habit Plébéïen, debout, près de l'autel;* PROCULE, AUFIDE, *hors de la tente, et sur le devant de la scène.*

PROCULE.

Quel est cet étranger? que cherche-t-il, Aufide?
Quel est dans notre camp le dessein qui le guide?
Il est sombre, immobile; il se tait : son aspect,
Sous un vêtement simple, imprime le respect.
Son maintien m'a frappé. Que veut-il?

AUFIDE.

Je l'ignore.
On l'amène à l'instant : il n'a point dit encore
Son nom, ni son pays : avec sécurité,
Aux limites du camp il s'était présenté.
Il demandait Tullus : ce n'est qu'en sa présence,
Devant lui seul, dit-il, qu'il rompra le silence.
Je l'ai fait introduire, en l'observant toujours.
Il a quelque raison de craindre pour ses jours.

Dès qu'il a vu le Dieu qui reçoit notre hommage,
Il s'est venu placer auprès de son image,
Comme s'il eût voulu qu'un abri respecté
Rendît plus saints les droits de l'hospitalité.
Sans doute son destin ne peut être vulgaire,
Et même dans ce tems de péril et de guerre,
Il peut... Voici Tullus : tout va se dévoiler.

SCÈNE II.

CORIOLAN, TULLUS, AUFIDE, PROCULE,

TULLUS.

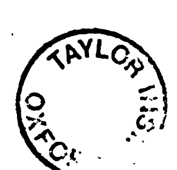
C'est là cet inconnu qui prétend me parler !...
Quel es-tu? Près de moi qui t'oblige à te rendre?

CORIOLAN.

Ce n'est qu'au seul Tullus que je pourrai l'apprendre.

TULLUS, *à Procule et à Aufide.*

Laissez-nous.
(*Ils sortent.*)



CORIOLAN.

Un seul mot te fera concevoir
Quel destin aujourd'hui je mets en ton pouvoir.
Je suis Coriolan.

TULLUS.

Coriolan !

CORIOLAN.

Lui-même.
Seul bien que m'ait laissé mon infortune extrême,
Ce nom, le plus beau don que m'avait fait le sort,
Ce nom seul, je le sais, est l'arrêt de ma mort.
Mais serais-je en ces lieux si j'avais pu la craindre?
A supporter le jour si j'ai pu me contraindre,
C'est dans le seul espoir de venger mes douleurs,
Et de faire aux Romains expier mes malheurs.
Les Romains m'ont banni : le sénat, en silence,
A laissé des tribuns triompher l'insolence.

Je suis persécuté par de vils ennemis;
Je suis abandonné par de lâches amis.
Je t'offre contre Rome et ma main et ma haine.
A ton pays, à toi, ma vengeance m'enchaîne.
Si tu le veux, ce bras aux Volsques si fatal,
Leur fera plus de bien qu'il ne leur fit de mal.
Si tu crois Marcius aux Volsques inutile,
Ne considère point les dieux ni cet asyle.
Frappe : j'ai trop vécu.

TULLUS.

Dans ce grand changement,
A peine revenu d'un long étonnement,
Je me rends, avant tout, à l'honneur qui m'engage,
Et de ta sûreté te présente le gage.
Touche dans cette main, approche, et ne crains plus;
Tes jours sont désormais confiés à Tullus.
Je suis fier d'un dépôt si grand, si respectable.
O brave Marcius ! du malheur qui t'accable,
Que ton cœur près de moi ne soit plus occupé;
Tu m'as cru généreux : tu ne t'es pas trompé.
Conçois quelle surprise en mon ame a dû naître.
Juge, sous cet habit, si j'ai pu reconnaître
Un guerrier que souvent, au mépris du danger,
Dans l'horreur des combats j'osais envisager.
Je te rappelle ici ma défaite et ma gloire :
Coriolan sur moi remporta la victoire.
Lui-même il m'en console et me venge aujourd'hui,
Et, s'il fut mon vainqueur, je deviens son appui.
C'est le jour de Tullus : c'est le seul avantage
Que le sort me gardait sur un si grand courage,
Le seul que désormais on ne peut me ravir;
Je n'avais pu te vaincre, et pourrai te servir.
Mais comment des Romains l'injuste violence
A-t-elle à cet exil condamné ta vaillance ?
Quel Dieu, propice au Volsque, a pu les aveugler ?

CORIOLAN.

Laissons-là mes affronts : je souffre d'en parler.
Puis-je, dans les transports où la fureur m'entraîne,
Perdre en de vains récits un tems cher à ma haine,
Gémir encor des maux qu'il me faut supporter?
Non, il faut les venger, et non les raconter.
Qu'il te suffise enfin que ce peuple, en sa rage,

A payé Marcius par l'exil et l'outrage,
Que les Romains m'ont tous proscrit, déshonoré,
Que mon cœur est contre eux sans retour ulcéré,
Que leur perte est le vœu conçu dans ma colère,
Que l'ennemi de Rome est mon ami, mon frère.
Oui, c'est ce titre seul, je ne le cèle pas,
Qui d'abord dans ce camp guida vers toi mes pas.
Des peuples à qui Rome a paru redoutable,
Le Volsque est le plus fier et le plus implacable.
Dans ses ressentimens plus qu'eux tous affermi,
Tullus est des Romains le plus grand ennemi.
J'ai préféré Tullus, et, s'il était un homme,
Qu'un plus ardent courroux animât contre Rome,
Plus fait pour la combattre et pour la renverser,
C'est à lui que ma haine eût voulu s'adresser.

TULLUS.

Ah ! puisque s'emportant à cet excès d'outrage,
Rome a contre elle-même armé ce grand courage,
Les dieux que trop long-tems ont servi son orgueil,
De son ambition marquent enfin l'écueil.
Qu'elle tremble; le sort ne nous est plus contraire.
Marcius est pour nous : je sais ce qu'il peut faire.
Le Volsque en ses desseins par toi seul confondu,
Retrouve dans toi seul plus qu'il n'avait perdu.
A mes concitoyens j'en vais porter la joie.
Qu'ils sachent quel secours le destin leur envoie.
Quoique leur général, et nommé par leur choix,
Du conseil assemblé je dois prendre les voix.
Je dois en leur pouvoir moi-même te remettre;
Mais compte sur l'appui que j'ose t'en promettre.
Je vais à tous nos chefs appelés en ces lieux,
Montrer Coriolan comme un présent des cieux;
Et tu les verras tous, d'un transport unanime,
Faire éclater pour toi le zèle qui m'anime.
Demeure, et de mes soins attend l'heureux effet.

(Il sort.)

SCÈNE III.

CORIOLAN, *seul.*

RESPIRE, Marcius : que ton cœur satisfait
S'ouvre au prochain espoir d'une juste vengeance.
Mes oppresseurs, si fiers de punir l'innocence,
Pensent de mes affronts triompher à loisir ;
Ils n'auront pas long-tems à goûter ce plaisir.
A leur ivresse aveugle ils sont encore en proie ;
Mais le deuil va bientôt se mêler à leur joie.
Ce jour que signalait leur triomphe inhumain,
Va voir Coriolan, la foudre dans la main :
Quelques instans encore, elle part, elle éclate,
Et je vais de son crime accabler Rome ingrate.
Ils l'ont voulu.... mon cœur ne hait pas à demi.
Autant qu'ils le voulaient, je suis leur ennemi.
Je le suis.... Ils verront ce que peut mon courage,
S'il sait et ressentir et repousser l'outrage ;
Et quoi qu'il leur en coûte, ils l'auront mérité.

SCÈNE IV.

CORIOLAN, TULLUS, CHEFS VOLSQUES.

TULLUS.

OUI, Volsques, le voilà ce Romain si vanté,
Dont vous avez long-tems redouté le génie ;
De ses concitoyens il fuit la tyrannie.
Banni de sa patrie, il la retrouve en nous,
Vous lui tendez les bras, et le sien est à vous ;
De tous vos sentimens près de lui l'interprète,
J'en étais le garant, et ma voix lui répète,
Au nom de cet État, qu'il rendra triomphant,
Qu'Antium aujourd'hui l'adopte pour enfant.

Que puisse, Marcius, ta nouvelle patrie,
Par ton bras illustrée, et de ton cœur chérie,
Réparer tous les maux que t'ont faits les Romains,
Et payer les secours qu'elle attend de tes mains!

CORIOLAN.

Guerriers, qu'un tel accueil me ranime et m'enflamme!
En venant parmi vous, je portais dans mon ame
Le poids de mes affronts, l'injure et le malheur;
Il tombe le fardeau qui pesait sur mon cœur.
Ce cœur plein d'un courroux que votre aspect rallume,
Tout prêt à l'assouvir, n'en sent plus l'amertume.
Vous vengerez mes maux, vous armerez ces mains,
Et je suis entouré d'ennemis des Romains.
Vous savez si pour eux j'ai prodigué ma vie,
Et vous n'exigez pas que je m'en justifie.
Marcius, dont les jours sont en votre pouvoir,
Ne s'excusera point d'avoir fait son devoir.
Je servais le pays qui m'a donné naissance,
Et je vous appartiens par la reconnaissance.
Aujourd'hui de son sein Rome m'a rejeté;
Je ne lui dois plus rien : vous m'avez adopté;
Je vous dois tout : autant j'ai signalé mon zèle,
Quand l'honneur m'ordonnait de combattre pour elle,
Autant vous me verrez de courage et d'ardeur,
Pour payer des bienfaits dont je sens la grandeur.
Je jure par les dieux, je jure par ma haine,
D'être à jamais fidèle au nœud qui nous enchaîne,
De combattre avec vous ce peuple impérieux,
Toujours de ses voisins tyran injurieux,
De ces citoyens même oppresseur arbitraire.
A nos efforts unis qui pourrait le soustraire?
La discorde en son sein, l'ennemi sous ses murs,
Des généraux sans gloire, et dont les noms obscurs,
Du consulat romain souillent la renommée,
Oisifs, et dans un camp renfermant leur armée.
Marchons, braves amis, et nous sommes vainqueurs.
Je ne demande point un rang ni des honneurs;
Combattre est mon seul vœu, me venger est ma gloire,
Et tout soldat est grand dans un jour de victoire.

TULLUS.

Quoi! Marcius voudrait!...

CORIOLAN.

Lès armes d'un soldat,
Un glaive en cette main, le signal du combat;
C'est tout ce que je veux.

TULLUS.

On te doit davantage.
J'ennoblis le pouvoir qu'avec toi je partage.
Crois-tu n'être pour nous rien qu'un guerrier de plus?
Désormais dans ce camp sois l'égal de Tullus.
Aujourd'hui que ta cause à la nôtre est unie:
Autant que ta valeur tu nous dois ton génie.
Et ne crains point de moi de sentimens jaloux:
L'intérêt le plus grand, le plus sacré pour nous,
C'est celui d'abaisser Rome qui nous déteste:
Voyons qui de nous deux lui sera plus funeste.
C'est tout ce que Tullus prétend te disputer.
Plût au ciel que déja!...

CORIOLAN.

Qui peut nous arrêter?

TULLUS.

L'ennemi dans son camp se borne à se défendre:
Il craint de nous combattre.

CORIOLAN.

Et pourquoi donc l'attendre?
Vous voyez sa frayeur: sachez en profiter.
Sur les remparts d'un camp n'oseriez-vous monter?
Est-il à la valeur un mur inaccessible?
A l'honneur qu'on lui fait Coriolan sensible,
A la victoire, amis, brûle de vous guider.
Quand l'ennemi nous craint, il faut tout hasarder.
Le Romain dans ses chefs a peu de confiance,
Il se croira vaincu, s'il voit votre assurance.
Saisissez ce moment.

TULLUS.

Eh bien! je t'en croirai.
J'embrasse cet avis par les dieux inspiré.
Commande la moitié de nos braves cohortes,
Et du camp des Romains allons briser les portes.
De ta bouillante ardeur je me sens animer.

CORIOLAN.

Venez ; puisse la main que vous allez armer,
Versant des flots de sang, de ce sang que j'abhorre,
Éteindre dans mon cœur la soif qui le dévore.
Les dieux, les justes dieux vont conduire mon bras ;
C'est leur voix qui m'anime à frapper des ingrats.
Que ces fiers ennemis, dont la chûte s'apprête,
Sentent que Marcius combat à votre tête,
Et que sur leur ruine élevant mes destins,
Le jour de mon exil soit fatal aux Romains.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TULLUS, AUFIDE.

TULLUS.

Non, ce n'est point, ami, sa gloire qui m'outrage.
Qu'il nous ait bien servis, que son ardent courage
Ait signalé pour nous les plus hardis efforts;
Que, le premier, marchant sur des monceaux de morts,
Et des mains d'un tribun arrachant l'aigle altière,
Il ait du camp romain renversé la barrière;
Moi-même j'applaudis à d'aussi nobles coups :
J'aime trop la valeur pour en être jaloux.
Mais moi qui de l'honneur lui viens d'ouvrir la route,
Ai-je donc mérité les affronts qu'il me coûte?
Quoi! sa fougue imprudente au sortir d'un combat,
Où la victoire même épuise le soldat,
S'enivrant d'un espoir qui n'a pu me séduire,
A l'attaque de Rome a voulu nous conduire;
Et lorsque je m'oppose à ce bouillant orgueil,
Qui du plus beau triomphe allait être l'écueil,
J'entends crier par-tout : « suivons tous ce grand homme;
Suivons Coriolan : seul, il peut prendre Rome! »
Et mes propres soldats, et mes concitoyens,
Désertent mes drapeaux pour courir sous les siens!
Lui-même, encourageant la désobéissance,
Enseigne à mon armée à braver ma puissance,
Écoute, en frémissant, mes ordres absolus,
Et ne cède qu'à peine au pouvoir de Tullus!
Ai-je pu dévorer un si cruel outrage?

AUFIDE.

Les succès de ce jour ont paru son ouvrage ;
Et lorsqu'il poursuivait, au pied de leurs remparts,
Les Romains devant nous fuyant de toutes parts,
Pardonnez ; mais on croit qu'offensé de sa gloire,
Vous avez refusé d'achever la victoire.

TULLUS.

De cet opprobre insigne on a pu me charger !
On connaîtra Tullus, qu'on ose ainsi juger.
Je reçois de mes soins un indigne salaire.
Ce superbe banni, que ma main tutélaire
A sauvé des dangers qui suivent les proscrits,
S'élève insolemment sur mes propres débris...
Eh bien ! quoi qu'ait souffert ma fierté combattue,
Je lui pardonne tout, si Rome est abattue.
Mais de ce fier proscrit qu'ose-t-on espérer ?
Un envoyé de Rome en ce camp vient d'entrer.
A Coriolan seul aujourd'hui l'on s'adresse.
Croit-on pour son pays réveiller sa tendresse ?
A-t-il encor pour eux le cœur d'un citoyen ?...
Je pouvais empêcher un semblable entretien :
Le Volsque soupçonneux peut le craindre, sans doute.
Éprouvons Marcius ; il le faut : qu'il écoute
Ce député Romain : s'il paraît chanceler,
S'il n'est pas tout à nous, c'est à lui de trembler.
Plus les Volsques pour lui montrent d'idolâtrie,
Plus il doit, s'il changeait, redouter leur furie.
Ce peuple, extrême en tout, désormais voit en lui
Son fléau le plus grand, ou son plus grand appui.
Un moment à nos yeux peut le rendre coupable.

AUFIDE.

Non, n'en attendez rien : son ame est implacable.
Ils feront près de lui des efforts superflus.
C'est le connaître mal... mais il paraît.

SCÈNE II.

TULLUS, AUFIDE, CORIOLAN, *en habit guerrier;* CHEFS VOLSQUES.

CORIOLAN.

Tullus,
Si vous l'aviez voulu, dans ce moment, peut-être,
De Rome et de son sort le Volsque serait maître.
J'ai présumé de lui, (j'en jugeais par mon cœur)
Qu'il pourrait, plein du feu qui l'avait fait vainqueur,
Et dans un si grand jour prodiguant les miracles,
Démentir des Romains les orgueilleux oracles.
J'embrassais cet espoir : il a pu m'égarer.
L'ennemi dans ses murs s'est pressé de rentrer.
Lui laissez-vous le tems de les mettre en défense?
J'ai soumis mon audace à votre expérience.
Jusques à quand, seigneur, retenez-vous mon bras?
La nuit a réparé les forces des soldats.
Pour marcher contre Rome, ils attendaient l'aurore;
Et si leur général ne les arrête encore,
Dans ce même moment l'assaut peut se tenter.
Je n'attends que votre ordre, et cours l'exécuter.

TULLUS.

J'estime en un guerrier la noble impatience,
Qui sait, quand il le faut, céder à la prudence.
Je diffère mes coups pour les assurer mieux.
Croyez que tout Romain m'est assez odieux.

SCÈNE III.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, CHEFS VOLSQUES.

PROCULE.

Député du sénat, Volumnius s'avance;
Et de Coriolan demande la présence.
Il marche sur mes pas.

TULLUS.

Qu'il paraisse.

CORIOLAN, *à part.*

Qui! lui!

(Haut.)

Il était mon ami, Volsques; mais aujourd'hui
Tout cède aux droits sacrés que la reconnaissance
Vient d'ajouter encore aux droits de la vengeance...
Il vient.

SCÈNE IV.

TULLUS, CORIOLAN, AUFIDE, PROCULE, VOLUMNIUS, ALBIN, CHEFS VOLSQUES.

VOLUMNIUS.

Au nom de Rome, en ce camp député,
Puis-je à Coriolan parler en liberté?

CORIOLAN.

Des Volsques désormais mon destin doit dépendre:
Ce n'est que devant eux que je puis vous entendre.
Les mêmes intérêts, les mêmes ennemis

Ont formé ces liens pour jamais affermis.
Ils verront si mon cœur sait leur être fidèle.
Parlez.

TULLUS.

Coriolan, assuré de ton zèle,
Ce peuple que tu sers met sa cause en tes mains;
Tu peux entendre seul l'envoyé des Romains,
Sans que cet entretien doive nous faire ombrage,
Ni sur toi d'un soupçon répandre le nuage.
Quoi que Rome, en un mot, puisse nous proposer,
Les Volsques sur ta foi veulent s'en reposer.
(Il sort avec les Volsques.)

SCÈNE V.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, ALBIN.

CORIOLAN.

Eh bien! Volumnius, que faut-il que je croie?
C'est le peuple Romain qui vers moi vous envoie?
Moi qu'ils ont condamné, que l'exil a puni!
Quoi! ces Romains si fiers recherchent un banni!
Vous baissez vos regards? vous craignez de répondre?

VOLUMNIUS.

Oui : tout ce que je vois a de quoi me confondre.
Tout doit me pénétrer de honte et de pitié.
Je sens gémir en moi l'honneur et l'amitié.
Je pleure mon pays, quand sa faute l'accable;
Je vois Rome vaincue, et mon ami coupable.
La colère, à ce mot, s'élève en votre cœur....
Et je n'ai pas dessein d'irriter un vainqueur.
Je sais quelle injustice envers lui fut commise;
Qu'il croit à ses affronts la vengeance permise.
Le ciel qui, dans ce jour, veut nous humilier,
Semble avoir pris le soin de la justifier.
Quel en sera le terme? et jusqu'où sa furie
Prétend-elle jouir des maux de sa patrie?
Fière encor, sous les coups qu'a portés votre main,
De n'avoir succombé qu'aux armes d'un Romain,

Sa défaite, il est vrai, coûte moins à sa gloire :
Faites vous pardonner cette triste victoire.
Donnez la paix à Rome, et que votre équité
Règle nos intérêts et préside au traité.
Marcius en est digne, et Rome, à plus d'un titre,
Entre le Volsque et nous le choisit pour arbitre.
Elle oublie, à ce prix, sa faute et ses succès,
Et le plus beau retour va payer vos bienfaits.

CORIOLAN.

Je rends grace aux bontés dont je vois qu'on m'honore.
Coriolan, sans doute, est trop heureux encore
De reprendre chez vous le rang de citoyen;
Rien ne doit égaler un si précieux bien;
Et si je me soumets aux devoirs qu'on me trace,
Le grand Sicinius veut bien me faire grace.
Certes, quoiqu'en vos murs Marcius ait vécu,
Tant de hauteur m'étonne, alors qu'on est vaincu.
Mais puisqu'à ma justice on daigne s'en remettre,
Sachez donc à quel prix vous pouvez vous promettre
De fléchir le vainqueur et d'arrêter son bras.
Les Romains ont du Volsque envahi les États :
De ses champs usurpés accrû leur territoire;
Vous abusiez ainsi du droit de la victoire.
Il ne demande rien que ce qu'il a perdu.
Je prétends, en son nom, que tout lui soit rendu;
Que pour mieux étouffer ces jalouses querelles,
De la guerre entre vous semences éternelles,
Parmi vos citoyens le Volsque soit compté;
Que réunis ensemble avec égalité...

VOLUMNIUS.

Juste ciel! d'un Romain est-ce là le langage?
Quel que soit en ces lieux le nœud qui vous engage,
Tous nos droits près de vous seraient-ils donc perdus?
Le Romain et le Volsque ensemble confondus!
Et c'est Coriolan, grands dieux! qui le propose!
Cette loi si honteuse, un Romain nous l'impose!
Il est donc vrai qu'enfin ce cœur envenimé,
Est par la haine seule à jamais animé;
Que même en notre sang elle n'est pas éteinte!
J'ai cru que d'un affront la douloureuse atteinte
Avait pour un moment égaré ta valeur,

Et d'un premier transport j'excusais la chaleur.
Je me suis applaudi de voir Rome plus juste,
Ouvrir encor les bras à ce proscrit auguste;
Et lorsque dans son sein tout l'invite à rentrer,
Au lieu de l'embrasser, il veut le déchirer !

CORIOLAN.

Quoi ! par la liberté, devenu plus sauvage,
Contre ses défenseurs ce peuple arme sa rage,
Et son féroce orgueil serait sacré pour moi !
Son caprice insolent serait encor ma loi !
Il faut, si j'en croyais un préjugé frivole,
Chérir sa tyrannie, alors qu'elle m'immole !
Des nœuds qu'on a rompus suis-je encore enchaîné ?
Qu'au nom de citoyen l'homme obscur soit borné ;
Que de ce vain honneur son ame soit nourrie ;
Le grand homme par-tout rencontre une patrie,
Fait le sort d'un Empire en lui prêtant son bras ;
Il apporte la gloire, et ne la reçoit pas.
Les Romains sous leur joug se flattaient de m'abattre ;
Ils osaient m'outrager : qu'ils viennent me combattre.
J'ai bravé leurs tribuns, j'ai vaincu leurs soldats,
Et je sens qu'il est doux d'abaisser des ingrats.

VOLUMNIUS.

Souvent on paya cher le plaisir des vengeances.
Irrité contre Rome, et plein de ses offenses,
Vous n'envisagez pas un sinistre avenir;
Mais le Volsque lui-même un jour peut vous punir.
Craignez, en vous livrant à ce honteux refuge,
Les retours de l'envie et la fin d'un transfuge.
Elle est toujours funeste ; et qui trahit les siens,
Craint et ses alliés et ses concitoyens.

CORIOLAN.

Si je dois en tous lieux trouver l'ingratitude,
Des mains de l'étranger le coup en est moins rude.
J'aurai puni, du moins, ceux qui m'ont outragé :
Je mourrai; mais vainqueur : je mourrai; mais vengé.
Je vais donner l'assaut; que Rome s'y prépare.

VOLUMNIUS.

C'est-là votre réponse ! et cet arrêt barbare,
Je le porte au sénat, à votre mère, hélas !

CORIOLAN.

Elle connaît ce cœur, sans doute, et ne croit pas
Que pour elle jamais ma tendresse s'altère.
Rome lui coûte un fils, et m'arrache une mère.
Rome seule est coupable : elle n'a pas tremblé
D'opprimer l'innocent....

SCÈNE VI.

CORIOLAN, VOLUMNIUS, PROCULE, ALBIN.

PROCULE.

Le conseil assemblé
Sous vos ordres, seigneur, vient de ranger l'armée.
Vous la commandez seul : de vos exploits charmée,
Elle se flatte enfin, sous un chef tel que vous,
De pouvoir aux Romains porter les derniers coups.

CORIOLAN.

Ce choix m'est glorieux : mon espoir est le vôtre;
Mais pourrai-je accepter la dépouille d'un autre?
Tullus qui m'a reçu, devant moi dégradé...

PROCULE.

On reproche à Tullus d'avoir seul retardé
La chûte des Romains par vous seul préparée :
En marchant sur vos pas on la croit assurée;
Et sans doute l'assaut doit leur être fatal,
Si Coriolan seul est notre général.
Le conseil vous attend.

CORIOLAN.

Je suis prêt à m'y rendre.
(*A Volumnius.*)
Ainsi donc de moi seul votre sort va dépendre.
L'amitié que mon cœur garde à Volumnius,

Le voit avec regret du parti des vaincus.
Il n'est rien qu'un ami sur moi ne pût prétendre;
Mais au nom des Romains il ne doit rien attendre.
Vous savez à quel prix ils obtiendront la paix.

VOLUMNIUS.

Rome, au prix de l'honneur, ne l'achète jamais.
Que plutôt notre perte aujourd'hui se consomme.

CORIOLAN.

Attendez Marcius sur les remparts de Rome.

SCÈNE VII.

VOLUMNIUS, ALBIN.

VOLUMNIUS.

Jusqu'où nous a réduits un sort injurieux?
Vaincus et dédaignés! En est-ce assez, ô dieux?
Nous trompiez-vous, hélas! ô vous dont les oracles
Ont au peuple de Mars promis tant de miracles?
Dieux, immortels auteurs de nos prospérités,
Avec Coriolan nous avez-vous quittés?
L'horreur est dans nos murs; il semble qu'un seul homme
Emporte le courage et les forces de Rome.
Troublé par les remords, ce peuple sans appui,
S'accuse et croit le ciel irrité contre lui.
Le malheur qu'on mérite accable davantage.
Si parmi tant de maux que ma douleur partage,
Je pouvais... mais que dis-je?... oui, cet heureux dessein,
Un Dieu, lui-même, un Dieu le fait naître en mon sein.
J'embrasse avec transport cette unique assistance,
Des malheureux Romains la dernière espérance...
Albin, volez à Rome, et portez au sénat
Un avis important qui peut sauver l'État,
Qu'en vos fidèles mains la mienne va remettre:
Hâtez l'heureux secours que j'ose m'en promettre.
Au conseil assemblé je vais parler de paix,
De l'assaut, s'il se peut, retarder les apprêts,

D'un délai précieux ménager l'avantage,
Et vous donner le tems d'achever mon ouvrage...
Daigne conduire, ô ciel! mes efforts et ses pas.
Tu donnas Marcius à Rome : ah! ne fais pas
Un sinistre fléau d'un mortel tutélaire,
Et d'un si beau présent un don de ta colère!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORIOLAN, PROCULE, VOLSQUES.

CORIOLAN.

Enfin, vous le vouliez; il a fallu céder :
Mais si Coriolan consent à commander,
S'il a sacrifié sa juste répugnance,
S'il souscrit à ce choix dont un autre s'offense,
C'est pour hâter les coups que vont porter nos mains,
Et pour mieux assurer la perte des Romains.
On prépare déja les machines guerrières,
Qui des murs ébranlés renversent les barrières.
Les Romains vainement abaissent leur orgueil;
Que leurs remparts détruits deviennent leur cercueil.
Dans une heure, guerriers, je marche à votre tête.
Mais d'où vient qu'en ces lieux leur envoyé s'arrête?
Par des soumissions pensent-ils éviter?...

PROCULE.

J'ignore quel espoir peut encor les flatter,
Mais de femmes en deuil un lugubre cortège
Entrait en ce moment au camp qui les assiège.
Sans doute près de vous leurs timides douleurs....

CORIOLAN.

Rome n'a-t-elle plus pour armes que des pleurs....
Me trompé-je?....

SCÈNE II.

CORIOLAN, VÉTURIE, PROCULE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES *en habit de deuil, ainsi que Véturie.* VOLSQUES.

CORIOLAN.

Ma mère! ô moment plein de charmes!
Ma mère devant moi! Ce camp, le bruit des armes,
L'aspect de ces guerriers n'a pu vous arrêter!

VÉTURIE.

Éloigne-les du moins, si tu veux m'écouter.

CORIOLAN.

Amis, ah! laissez-moi jouir de sa présence.
Sur nos destins communs soyez en assurance.
Allez.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

CORIOLAN, VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

CORIOLAN.

Dans le transport dont mes sens sont émus,
Que cet embrassement...

VÉTURIE.

Arrête, Marcius.
Viens-tu pour embrasser ta mère ou ta captive?
Ordonnes-tu ma mort, ou faut-il que je vive?
Es-tu mon fils enfin, ou bien mon ennemi?
Parle.

CORIOLAN.

A ce mot affreux tout mon cœur a frémi.
Non, l'exil et l'outrage, et Rome et sa colère,
N'ont point flétri cette ame aussi tendre que fière.
Quoique par tant d'affronts ce cœur soit déchiré,
Les Romains ne l'ont pas rendu dénaturé.

VÉTURIE.

Qu'as-tu donc fait, cruel? que veux-tu faire encore?
Qui m'amène à tes yeux dans ce camp que j'abhorre?
En quels lieux te revois-je? où suis-je? quelle main
Prétend anéantir jusques au nom Romain?
Cest celle de mon fils, du fils de Véturie.
A l'aspect de ces murs, quoi! malgré ta furie,
Tu n'as pas dit toi-même à ton cœur attendri:
C'est-là que je suis né, là que je fus nourri!
De mes fils, de ma femme on y garde la cendre!
C'est-là que vit pour moi la mère la plus tendre?
Tu la forces, barbare, en sa calamité,
A maudire l'hymen et sa fécondité,
A pleurer ta naissance, hélas! jadis si chère!
Pour le malheur de Rome ai-je donc été mère?
J'ai produit le plus grand de tous ses ennemis!
Rome ne craindrait rien, si je n'avais un fils!
Ah! cette horrible idée accable mon courage.

CORIOLAN.

Vous plaignez les Romains! n'accusez que leur rage.
Vous me montrez ces murs, là sont mes oppresseurs,
Là sont mes ennemis; ici mes défenseurs.
Ce camp qui vous irrite est mon unique asyle:
Dois-je lui préférer Rome d'où l'on m'exile?
Qui doit m'être plus cher du Volsque ou du Romain?
L'un pour qui j'ai tout fait est injuste, inhumain,
Par un bannissement a payé mon service;
L'autre à son ennemi tend une main propice.
Dois-je donc l'oublier, et faut-il désormais
Récompenser l'outrage et punir les bienfaits?

VÉTURIE.

Et n'ont-ils pas joui de ta reconnaissance?
N'as-tu donc pas assez relevé leur puissance?
Ils te doivent l'honneur de nous avoir vaincus;
Nous demandons la paix; et que faut-il de plus?

Règle au moins cette paix sans que Rome en rougisse.
Je suis loin d'exiger que ton cœur les trahisse.
Mais quoi! leur as-tu fait le serment odieux
De détruire ces murs, ta patrie et tes dieux;
De leur sacrifier, de ta main meurtrière,
Tout le sang des Romains et le sang de ta mère?
Si c'est là le seul prix qu'attendait leur fureur,
Si le Volsque y prétend, il doit te faire horreur.
Ah! si Coriolan daignait ici m'en croire,
Que d'un autre destin il pût goûter la gloire!
Quel immortel honneur s'en va le couronner,
De triompher de Rome, et de lui pardonner!

CORIOLAN.

Pardonner aux Romains! l'effort est impossible:
Je tiens de vous un cœur trop fier et trop sensible.
Le connaissez-vous bien? avez-vous oublié
Par quelle épreuve amère il fut humilié!
Non, vos yeux n'ont point vu mes affronts, mes supplices;
Vous n'étiez pas témoin de ces affreux comices,
Où d'arrogans tribuns, arbitres de mon sort,
Me présentaient les fers, et la honte et la mort;
Où j'entendais, au gré des plus vils adversaires,
Rugir autour de moi les fureurs populaires.
Assailli de leurs cris, de leur rage entouré,
Au milieu de l'opprobre où je parus livré,
Je rassemblais en moi ma force et ma constance,
Et dans ce cœur souffrant j'amassais la vengeance.
Je jurais à ce cœur, que cet instant passé,
Rome en vain pleurerait de m'avoir offensé.
Non, je n'aurai point fait une menace vaine.

VÉTURIE.

Eh! doit-on accomplir les sermens de la haine?
Quel est ce faux honneur dont tu vas t'occuper?
Ah! je t'en offrais un qui ne peut te tromper,
Que rien ne peut ternir, dont rien ne me sépare....

CORIOLAN.

Et quel honneur vaudrait celui qu'on me prépare?
De deux États rivaux je vais changer le sort.
Toujours vaincu, toujours déçu dans son effort,
Le Volsque s'est long-tems débattu dans ses chaînes;
Sans cesse il retombait sous les aigles romaines.

Je commande le Volsque ; il triomphe : mon bras
Ote à Rome, en un jour, le fruit de cent combats.
Au parti que je sers, je fais passer l'Empire ;
Et si j'en crois l'espoir que la fortune inspire,
Antium des Romains éteignant la splendeur,
Ne devra qu'à moi seul sa nouvelle grandeur.
Il devient ma patrie, et je n'en veux plus d'autre.
Loin de me l'envier, ah! faites-en la vôtre.
Détachez-vous enfin de mes persécuteurs ;
Songez auprès de moi quels destins plus flatteurs
Pourraient...

VÉTURIE.

Moi ! sauver Rome ou périr avec elle,
Voilà mon seul destin, et j'y serai fidèle.
Serai-je donc témoin de tes noires fureurs?
Verrai-je consommer ce spectacle d'horreurs,
Toi-même dans nos murs apportant le ravage,
Et donnant contre nous le signal du carnage?
Non, ce fer si coupable et teint du sang Romain,
Ce fer, si je ne puis l'arracher de ta main,
Il faut du moins, il faut m'en percer la première,
Pour sortir de ce camp, fouler aux pieds ta mère.

CORIOLAN.

O ciel... et c'est ainsi que vous aimez un fils!
Voilà ces nœuds si chers qui nous avaient unis,
Ces tendres sentimens, qui depuis mon enfance,
Ainsi que mon bonheur, faisaient ma récompense!
Marcius à vos yeux n'est plus rien aujourd'hui.
Vous aimez mieux mourir que de vivre pour lui.
C'est à mes ennemis que ce cœur s'intéresse;
Les cruels m'ont ravi jusqu'à votre tendresse.

VÉTURIE.

Moi ! cesser de t'aimer!... Marcius, le crois-tu?
Ah! si je n'écoutais qu'une austère vertu,
Si Véturie, hélas! n'était rien que Romaine,
Un ennemi de Rome eût mérité ma haine.
Cet affreux sentiment n'est pas en mon pouvoir;
Et quand je viens ici te montrer ton devoir,
C'est toi, toi-même, hélas! qu'une mère attendrie
Voudrait sauver du crime en sauvant la patrie.
Ah! mon fils!... car ce nom dont tu trahis les droits,

Ce nom, tu t'en souviens, te fut cher autrefois;
Comme il faisait ma gloire, il faisait tes délices;
Et par toi seul livrée aux plus affreux supplices,
Mourante sous tes coups, ce nom cher et sacré,
Tu l'entendrais sortir de ce cœur déchiré...
Par ce nom, par les soins que j'eus de ta jeunesse,
Par ces plaisirs si purs que goûta ma tendresse,
Alors que sous mes yeux, pour les plus grands destins,
Tu croissais, l'espérance et l'amour des Romains;
Par ce deuil, de nos maux sinistre témoignage,
Qui déja de ma mort te présente l'image,
De ma mort, seul asyle ouvert au désespoir,
Si ton cœur obstiné ne se peut émouvoir...
Ne me refuse pas...

CORIOLAN.

Ce peuple qui m'opprime,
Même dans mes bontés verrait un nouveau crime.
Il n'oublirait jamais que je l'ai fait trembler,
Et tôt ou tard encore il saurait m'accabler.

VÉTURIE.

Non, qui reçoit sa grace au remords s'abandonne.

CORIOLAN.

Non, l'orgueil est ingrat : il hait qui lui pardonne;
Et je dois à moi-même, au Volsque mon soutien...

VÉTURIE.

Suis-je la seule, hélas! à qui tu ne dois rien?
Toi qui me rappelais notre union si chère,
Qui ressens le besoin d'être aimé d'une mère,
Pourrais-tu loin de toi repousser ma douleur?
J'ai si souvent au ciel demandé ton bonheur!
Je demande le mien à mon fils que j'implore.

CORIOLAN.

Quoi! Rome dans ses murs me reverrait encore?
J'irais pour y ramper sous un joug odieux?

VÉTURIE.

Non, pour m'y voir jouir de tout ce que les dieux
Peuvent verser de biens sur les jours d'une mère,
Pour les voir du bonheur me rouvrir la carrière.
Rome attend mon retour, ta réponse et son sort.
Songe quel jour pour moi, quel moment, quel transport,

Quand je vais d'un seul mot leur rendre à tous la vie,
Leur conter par mes soins Rome au glaive ravie;
Le fer qu'elle craignait tombé de cette main,
Et mon fils, à ma voix, redevenu Romain?

CORIOLAN.

Ah! que prétendez-vous?

VÉTURIE.

Je crois voir leurs hommages
Parmi les immortels consacrer mes images;
Rome reconnaissante honorer mon tombeau...
Et je puis te devoir un triomphe si beau!
Et tu pourrais, cruel, m'en refuser la gloire!
Non, la nature enfin obtiendra la victoire,
Ta mère et ta patrie, et tous ces noms si doux,
Et Véturie en pleurs embrassant tes genoux...
Oui, je m'y jette, ingrat...

CORIOLAN.

Quel transport vous égare?
Vous à mes pieds, ô ciel!

VÉTURIE.

J'y resterai, barbare!
J'expirerai du moins en étendant mes bras
Vers mon fils révolté, que je n'attendris pas.

CORIOLAN.

Ah! vous en triomphez: la victoire est entière,
Et je n'ai pu jamais résister à ma mère.
Les Romains sont sauvés: je dois y consentir...
Et puissé-je bientôt ne m'en pas repentir!

VÉTURIE.

Ah! ne te repens pas quand tu me vois contente,
Quand je renais enfin à ta voix consolante.
Laisse rentrer la joie en ce cœur ranimé:
Je retrouve mon fils tel que je l'ai formé.
Rome est en sûreté: Rome que j'ai servie
Va consacrer ce jour, le plus beau de ma vie.
Je dus, il est trop vrai, le croire évanoui
Ce bonheur dont mon ame a si long-tems joui:
Le ciel veut me payer de cette perte amère,
Et de Coriolan je suis encor la mère.
Que le Volsque s'obstine en ses projets hautains;

Il n'a plus le héros qui faisait ses destins.
J'ai rendu Marcius aux Romains, à lui-même,
Et l'on ne doit qu'à moi ce triomphe suprême.

CORIOLAN.

Le Volsque en ce moment prépare les assauts :
Il faut que de vos murs j'éloigne ses drapeaux.
Je revole au conseil ; je lui ferai comprendre
Que pour moi...

SCÈNE IV.

CORIOLAN, VÉTURIE, FLAVIE, TULLUS, VOLSQUES, DEUX FEMMES ROMAINES.

TULLUS.

Tout est prêt, seigneur, et je viens prendre
L'ordre du nouveau chef à qui l'on m'a soumis.
Quelque ressentiment pourrait m'être permis :
Mais ma gloire du moins n'en sera pas flétrie ;
Mon rang est assez beau, quand je sers ma patrie ;
Et s'il est des affronts qu'il me faille oublier,
Rome qui les causa les doit seule expier.

CORIOLAN.

Non, ce pouvoir nouveau fut pour vous une injure ;
Pour moi c'est un fardeau : c'en est fait, je l'abjure ;
Au prix qu'il doit coûter, je n'en veux point jouir.

TULLUS.

Comment? qui vous arrête? et que viens-je d'ouïr?

CORIOLAN.

Les Volsques m'ont ouvert un asyle propice :
J'ai fait peut-être assez pour payer ce service.
Mais s'ils ont aujourd'hui résolu sans retour
De détruire la ville où j'ai reçu le jour ;
S'il faut que par mes mains sa ruine s'achève,
J'aime mieux renoncer au rang où l'on m'élève.

TULLUS.

Ainsi vers des ingrats Marcius ramené,
Cesse de les haïr?

CORIOLAN.

Non, mais j'ai pardonné.

TULLUS.

En est-ce assez pour nous? Dépend-il d'un seul homme?...

CORIOLAN.

Je suis toujours à vous, mais non pas contre Rome.

TULLUS.

C'est trahir notre cause, et le Volsque irrité...

CORIOLAN.

Est maître de mes jours, non de ma volonté.

TULLUS.

C'en est trop : venez donc, impérieux transfuge,
Rendre compte au conseil, désormais votre juge.

CORIOLAN.

J'y cours, et leur aspect ne saurait me troubler;
Si j'ai su les servir, j'oserai leur parler.
Le Volsque sentira, s'il consent à m'en croire,
Qu'une honorable paix vaut mieux que la victoire.
(*A Véturie.*)
Volumnius au camp est encore arrêté.
Quel que soit le décret qui doit être porté,
Qu'il aille sur vos pas apprendre à la patrie
Qu'elle ne craint plus rien du fils de Véturie.

(*Il sort : Tullus et les Volsques le suivent.*)

SCÈNE V.

VÉTURIE, FLAVIE.

VÉTURIE.

Dieux! quel trouble nouveau vient encor dans mon cœur
Inquiéter ma joie et troubler mon bonheur?
De la main de mon fils j'ai fait tomber les armes:

Voudrait-on le punir d'avoir séché mes larmes?
Faut-il craindre pour lui, quand je ne le crains plus?
Tout m'épouvante ici, les Volsques et Tullus.
(A Flavie.)
Cours à Volumnius : c'est à lui de m'apprendre
A de nouveaux revers s'il faut encor m'attendre;
Qu'il vienne rassurer ce cœur saisi d'effroi.
Vole et reviens. *(Flavie sort.)*
Mon fils, quand tu fais tout pour moi,
Ta générosité te deviendrait funeste!
Veillez sur Marcius, dieux justes que j'atteste!
O vous qui par ma voix le changez aujourd'hui,
Ce cœur qui lui doit tout vous implore pour lui...
Non, le Volsque à ce point ne peut être barbare,
Il sait tout ce qu'a fait une valeur si rare,
Ce qu'on en peut attendre; et jamais d'un tel prix...
Mais quel bruit effrayant a glacé mes esprits?

SCENE VI.

VÉTURIE, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

FLAVIE.

Ah! que puisse le ciel démentir nos alarmes!
Tout ce camp retentit du bruit affreux des armes.
Je tremble des fureurs de ce peuple inhumain,
Et j'ai vu du conseil sortir, le fer en main,
Des guerriers tout sanglans; leur voix criait vengeance...

VÉTURIE.

Viens, courons vers mon fils... Volumnius s'avance.
Sur son front consterné je lis tous nos malheurs.
Je vois...

SCÈNE VII.

VÉTURIE, VOLUMNIUS, FLAVIE, DEUX FEMMES ROMAINES.

VOLUMNIUS.

O coup affreux! ô comble de douleurs!
Qu'il vous en coûte, hélas! pour avoir sauvé Rome!

VÉTURIE.

Quoi! mon fils! se peut-il? achevez...

VOLUMNIUS.

Ce grand homme
Est victime à-la-fois des Volsques, des Romains.
Il meurt.

VÉTURIE.

Mon fils! grands dieux! qu'a-t-on fait? quelles mains?
(*Elle tombe dans les bras de ses femmes.*)

VOLUMNIUS.

Tullus dans tous les cœurs a fait passer sa rage.
Ce héros dont le nombre accable le courage,
Abandonne sa vie à leur lâche courroux,
Et sous tant d'ennemis tombe percé de coups.
Il invoquait en vain les dieux vengeurs du crime.
Les assassins, couverts du sang de leur victime,
Ont fui, comme effrayés de leur propre fureur;
Tous se sont dispersés; et moi, saisi d'horreur,
J'embrassais mon ami, le baignais de mes larmes.
Mais lui: « Dissipe, hélas! de trop justes alarmes;
» Revole vers ma mère, a-t-il dit; tes secours
» Peuvent seuls à mon cœur répondre de ses jours.
» Heureux, si retrouvant un reste de lumière,
» Je puis la voir encore à mon heure dernière! »
Tandis que mes Romains, par un trop vain effort,
En arrêtant son sang, ont retardé sa mort,
J'ai couru vers ces lieux, le désespoir dans l'ame.
Mais, par pitié pour vous, épargnez-vous, Madame,

De votre fils mourant le douloureux aspect;
Puisqu'on vous garde encore une ombre de respect,
Venez, arrachez-vous de ce lieu si funeste,
Hélas! et profitez du moment qui vous reste.

VÉTURIE.

Eh! qu'importe ma vie en ces instans affreux?
Je veux revoir mon fils: oui, ce cœur malheureux,
Ce cœur désespéré demande encor sa vue.
S'il meurt, j'en suis la cause, et c'est moi qui le tue.
C'est moi... Guidez mes pas... Mais quel objet! ô cieux!

SCÈNE VIII.

VÉTURIE, FLAVIE, VOLUMNIUS, DEUX FEMMES ROMAINES; CORIOLAN, *porté par des Soldats.*

VÉTURIE.

Ils ont versé ton sang, ces monstres odieux!
Et j'ai livré mon fils à leur main forcenée!...

CORIOLAN.

Ne leur reprochez point la mort qu'ils m'ont donnée:
Ils n'ont fait qu'achever l'ouvrage des Romains.
Ah! ceux qui m'ont banni sont mes vrais assassins.
Voilà ce qu'a fait Rome, et vous l'avez sauvée;
Vous seule de mes coups vous l'avez préservée.
Vous payez cher, hélas! vos funestes secours...
Mon dernier sacrifice est celui de mes jours:
Ils vous appartenaient.

VÉTURIE.

Épargne Véturie,
Épargne sa douleur...

CORIOLAN.

Vous que j'ai tant chérie,
Vivez, ma tendre mère!... Et vous, Volumnius,
Ne craignez plus le Volsque!... il n'a plus Marcius.

Son infâme attentat a souillé sa victoire,
Et j'emporte avec moi sa fortune et sa gloire.

VOLUMNIUS.

Puisse Rome sur lui venger votre trépas.

CORIOLAN.

L'honneur a jusqu'au bout accompagné mes pas.
Je l'ai vue à mes pieds, cette Rome si fière...
J'ai fait grace... et je meurs dans les bras de ma mère.

(Il expire.)

FIN DE CORIOLAN.

VIRGINIE,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

Représentée pour la première fois, au théâtre Français, le 11 juillet 1786.

X..

ACTEURS.

APPIUS, premier décemvir.
SPURIUS, autre décemvir, ami d'Appius.
ICILIUS, ancien tribun du peuple.
VIRGINIUS, centurion.
PLAUTIE, femme de Virginius.
VIRGINIE, fille de Virginius et de Plautie.
VALERIUS, sénateur consulaire.
MÉNÈS, affranchi d'Icilius.
LE CHEFS DES LICTEURS.

PERSONNAGES MUETS.

CLAUDIUS, client d'Appius.
SEPTIME, appariteur.
BARCÉ, nourrice de Virginie.
LICTEURS.
SÉNATEURS.
ROMAINS.
SOLDATS.
ESCLAVES.
FEMMES, suivantes de Virginie.

La Scène est à Rome.

VIRGINIE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un appartement intérieur de la maison de Virginius. On voit au fond les statues des dieux domestiques et un autel orné de guirlandes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ICILIUS, VALÉRIUS.

VALÉRIUS.

Dans un jour solemnel, à l'hymen consacré,
Lorsque déja pour vous l'autel est préparé,
Lorsqu'à tant de rivaux que sa gloire humilie,
L'heureux Icilius enlève Virginie,
Pardonnez au devoir qui m'appelant vers vous,
Vous distrait un moment d'un triomphe si doux.
Il s'agit de l'État : quelque soin qui vous presse,
Quoi qu'exige de vous une juste tendresse,
Votre cœur m'est connu : l'hymen et ses douceurs
Y laissent place encore aux publiques douleurs.

Rome, dans les apprêts d'une pompe si chère,
Ne vous fait point entendre une plainte étrangère;
Et quoique Icilius, ennemi du sénat,
Soit ici de tout tems l'ame du tribunat,
L'opprobre qui flétrit la liberté romaine,
Doit dans les deux partis suspendre au moins la haine,
C'est le même intérêt qui doit nous rassembler;
C'est au nom du sénat que je viens vous parler.

ICILIUS.

Vous me rendez justice, et vous avez dû croire
Que ce cœur en tout tems aime Rome et la gloire;
Que malgré les douceurs du plus tendre lien,
Et l'amant et l'époux cèdent au citoyen,
Né pour l'égalité, né pour la république,
Il est vrai, j'ai haï ce sénat despotique,
Qui foule un peuple libre, en proie à ses hauteurs;
Tribun, j'ai combattu l'orgueil des sénateurs.
Mais je n'ai point en vous rencontré d'adversaire:
Toujours Valérius s'est montré populaire.
A vos nobles aïeux, dignes soutiens des lois,
Rome et la liberté doivent leurs plus beaux droits.
Le peuple espère en vous quand le sénat l'accable;
Votre nom près de lui fut toujours favorable.
D'un si grand intérêt venant m'entretenir,
De moi Valérius pourra tout obtenir.
Je ne puis cependant lui cacher ma surprise;
A traiter avec moi le sénat l'autorise!
Quoi! sous les décemvirs deux ans anéanti,
Le sénat du silence est donc enfin sorti!
Qui l'a pu convoquer? de quel droit? à quel titre?
Seul de l'état entier Appius est l'arbitre.
Lorsqu'au fer des Sabins avec peine arrachés,
Ses collègues vaincus dans leur camp sont cachés,
Il domine en tyran dans Rome consternée,
Remplit de ses licteurs la place abandonnée.
Il n'est plus ni tribuns, ni consuls, ni sénat:
Tout pouvoir a fini sous le décemvirat.
La tribune est muette, et Rome est asservie.

VALÉRIUS.

Et voilà de quels maux la discorde est suivie;
De nos divisions voilà les fruits amers.
Hélas! trop vainement j'ai prévu ces revers,

Que n'ai-je pu calmer ces jalouses querelles,
Ces débats factieux, ces luttes éternelles,
Où d'une et d'autre part on s'est précipité
Dans l'abus du pouvoir ou de la liberté,
Où nul des deux partis n'a connu la balance
Ni de l'autorité, ni de l'obéissance !
Enfin pour s'accorder, d'une commune voix,
Les Romains à la Grèce ont demandé des loix.
Rome, pour élever cet auguste édifice,
De tout autre pouvoir suspendant l'exercice,
Créa des décemvirs, et sur eux à-la-fois
Des tribuns, des consuls réunit tous les droits.
Un an devait finir l'ouvrage et leur puissance;
Mais toujours ennemis, toujours en défiance,
Des deux ordres rivaux, le peuple et le sénat,
L'un craignant les consuls, l'autre le tribunat,
Des décemvirs encore ont prolongé l'empire.
Contre elle-même, hélas ! ainsi Rome conspire;
C'est ainsi qu'Appius vit notre propre main
A son ambition applanir le chemin.
Ainsi de commander la flatteuse habitude,
Et de l'art des tyrans la criminelle étude,
Ses collègues par lui soumis ou corrompus,
Nos jeunes sénateurs à ses desseins vendus,
Qui pensent ramener, grace à la tyrannie,
Dans l'absence des lois la licence impunie,
Ont préparé le joug dont on veut nous flétrir,
Que même sous ses rois Rome n'a pu souffrir !
Et tandis qu'on l'opprime et qu'Appius y règne,
L'ennemi rassuré l'insulte et la dédaigne.
J'en rougis... les Latins si souvent terrassés,
Relevant leurs drapeaux tant de fois renversés,
Ont vu fuir devant eux notre aigle et nos cohortes;
L'étendard des Sabins a menacé nos portes;
Et nos guerriers l'ont vu sans honte et sans fureur:
Dans les forêts d'Algide ils cachent leur terreur,
Trop heureux, au danger d'une défaite entière,
D'opposer de leur camp la timide barrière.

ICILIUS.

Dans notre abaissement, êtes-vous donc surpris
Que Rome à ses sujets inspire le mépris?
Peut-elle commander quand elle est à la chaîne,
Esclave dans ses murs, être ailleurs souveraine?

N'accusez pas en vain le peuple et les soldats;
Ils ont le même cœur, ils ont le même bras.
Mais pour qui triompher, s'il n'est plus de patrie?
Si la gloire, seigneur, qu'ils ont toujours chérie,
Si la victoire enfin abandonne leurs rangs,
C'est qu'ils n'ont pas voulu vaincre pour des tyrans.

VALÉRIUS.

Eh bien! Icilius, de cet opprobre insigne
Le sénat plus que vous et s'irrite et s'indigne.
Trop long-tems Appius tremble de l'assembler;
Devant cet ordre auguste il n'oserait parler.
Il veut en effacer la majesté suprême;
Mais le sénat chez moi s'est convoqué lui-même.
Le brave Horatius, le défenseur des lois,
Né comme moi d'un sang qui combattit les rois,
Et les deux Quintius, et tous nos consulaires,
Des droits du nom romain ces grands dépositaires,
Ont enfin résolu d'affranchir cet État,
Et du joug d'Appius et du décemvirat.
A ce fier décemvir dont on craint la furie,
J'irai parler moi-même au nom de la patrie.
A ce rang odieux s'il ne veut renoncer,
Croyez que le sénat peut encor l'y forcer;
Et même plus j'y pense et moins je m'imagine
Qu'Appius jusqu'au bout dans ses projets s'obstine,
Qu'il risque, en se portant à cette extrémité,
Ce combat d'un tyran contre la liberté.
Non, la voix du sénat, le devoir qui l'inspire,
Sur un patricien doit avoir quelque empire.
Mais quand les décemvirs de si haut descendus,
Au rang de citoyen rentreront confondus;
Quand le peuple sur eux reprendra sa puissance,
N'abusera-t-il point du droit de la vengeance?
Voilà sur quoi vous seul pouvez nous rassurer:
Seul vous êtes son guide et pouvez l'éclairer.
Appius est d'un sang que dans Rome on révère,
Et sur-tout au sénat sa famille est bien chère.
Nous craignons qu'aux fureurs d'un peuple forcené
Le sang patricien ne soit abandonné.
En un mot, à nos vœux s'il consent à se rendre,
A quel sort Appius doit-il enfin s'attendre?
Le sénat à vous seul veut bien s'en rapporter.

ICILIUS.

Je n'ai point cet espoir qui semble vous flatter.
J'ai trop su d'Appius démêler le génie,
Et chaque pas qu'il fait tend à la tyrannie.
Trop long-tems du pouvoir il goûta les appas :
Déja le capitole est plein de ses soldats;
Et juge sans appel, et magistrat unique,
Il pourrait déposer ce faste tyrannique !
Il pourrait abdiquer ! Non, seigneur... cependant,
Si vous avez sur lui cet heureux ascendant,
Allez, ce peuple, objet de votre défiance,
Ne veut que la justice et non pas la vengeance.
Que tout soit rétabli, qu'il rentre dans ses droits;
Rendez-lui ses tribuns, ses comices, ses lois,
Sur-tout ce droit d'appel, cette loi Valérie,
Bienfait de vos aïeux, rempart de la patrie :
Il ne veut point prétendre à des présens plus chers,
Ni s'armer contre vous des maux qu'il a soufferts.
Non, seigneur, il n'est point affamé de victimes;
Il peut sacrifier ses plaintes légitimes,
Et livrer Appius, après ses attentats,
Non point à ses remords (les tyrans n'en ont pas),
Mais au regret amer d'un forfait inutile,
A la honte d'une ame ambitieuse et vile,
Qui pût croire en effet qu'il était un destin
Au-dessus de l'honneur d'être libre et Romain.
Voilà nos sentimens : le sénat peut m'en croire.

VALÉRIUS.

Ah ! puisse de nos maux s'effacer la mémoire !
Que puisse s'oublier cet opprobre si grand,
Que le sénat de Rome ait produit un tyran !
Et vous, Icilius, citoyen magnanime,
Que le même intérêt désormais nous anime.
O Rome ! dans ton sein rapproche tes enfans ;
Qu'ils soient toujours unis pour être triomphans.
Je retourne au sénat : jouissez par avance
Des droits que vous avez à sa reconnaissance.
Croyez qu'auprès de lui par mes soins secondé,
Le peuple en obtiendra plus qu'il n'a demandé.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

ICILIUS, *seul.*

Sénateur vertueux, ami de la justice,
Au peuple en tous les tems appui cher et propice,
Que ne puis-je, en ce jour que j'ai tant souhaité,
Embrasser cet espoir que tu m'as présenté !
Mon bonheur serait pur, si Rome était heureuse.
Faut-il que de ses maux l'image douloureuse
Se mêle au sentiment de ma félicité,
Et d'un plaisir si doux trouble la pureté ?
L'hymen me donne enfin l'aimable Virginie ;
Et dans le même instant qu'à mes destins unie,
Elle remplit ce cœur que l'amour lui soumit,
J'ai honte d'être heureux, lorsque Rome gémit.
Vous, pénates sacrés, chargés de nos offrandes,
Que d'innocentes mains ont parés de guirlandes ;
Protégez-nous, ô dieux ! que nos destins cruels
Ne nous poursuivent pas au pied de vos autels.
Sur mon épouse et moi... Je la vois qui s'avance.

SCÈNE III.

ICILIUS, VIRGINIE, DEUX FEMMES SUIVANTES.

ICILIUS.

Quoi ! si près du moment que mon ardeur devance,
Alors que de l'hymen les nœuds saints et chéris
Consacrent un amour dont le vôtre est le prix,
Ma chère Virginie, une ombre de tristesse,
Sur vos traits répandue, alarme ma tendresse !
Porterez-vous ce front obscurci de douleur,
Au temple où vous allez prononcer mon bonheur ?
Si j'ai dû vous en croire, il est aussi le vôtre.

VIRGINIE.

Jamais, jamais ce cœur n'en peut desirer d'autre;
Et quand je vais jurer d'être toujours à vous,
Le plus saint des sermens est encor le plus doux.
Mais, je vous l'avouerai, mon ame est étonnée,
En adorant l'époux à qui l'on m'a donnée,
D'ignorer aujourd'hui ces transports si charmans,
Que tout près d'être unis éprouvent les amans;
Soit que d'un tel bonheur l'impression si chère,
Dans l'ame qu'il remplit s'enferme tout entière,
Soit que plus il est grand, moins elle ose en jouir,
Et pense à tout moment le voir s'évanouir.
Veuille le ciel, témoin du nœud qui nous engage,
Ne pas tourner, hélas! mes craintes en présage!
Mais toujours l'avenir se noircit devant moi;
J'éprouve à chaque instant je ne sais quel effroi,
Même auprès d'un époux, dans les bras de ma mère,
Et la félicité semble m'être étrangère.
Peut-être en mon esprit les malheurs de l'État
Ont jeté ces terreurs que ma raison combat.
Sans doute aussi l'absence et les dangers d'un père
Mêlent à notre joie un chagrin qui l'altère.
Pourquoi Virginius n'en est-il pas témoin?
Combien il vous chérit, seigneur! avec quel soin
De votre tribunat il me contait la gloire,
L'orgueil patricien vous cédant la victoire,
Et le peuple vengé des abus oppresseurs,
Comptant Icilius parmi ses défenseurs!
Mon ame avidement écoutait ce langage,
Et quand il vous louait je l'aimais davantage.
Et maintenant ce père est éloigné de nous!
Il ne m'entendra point vous nommer mon époux!
L'hymen offre à nos yeux ses pompes éclatantes;
Loin de cet appareil, il veille sous des tentes,
Exposé chaque jour aux périls les plus grands,
Pour défendre des murs où règnent des tyrans!

ICILIUS.

J'ai regret comme vous qu'une ame paternelle
S'arrache à des plaisirs toujours si doux pour elle.
Mais ses ordres sacrés en hâtent le moment;
Notre amour obéit à son empressement.
« Je veux à mon retour (écrit-il à Plautie)

Revoir Icilius époux de Virginie. »
Aurais-je mérité votre main, votre cœur,
Si j'eusse mis obstacle à mon propre bonheur?
Il allait s'accomplir, à l'instant où la guerre
Contre nos ennemis appela votre père.
Je vis par son départ notre hymen suspendu.
Il crut à nos desirs être bientôt rendu;
Que le Sabin, au joug vainement indocile,
Nous préparait encore un triomphe facile.
Mais ce n'est plus le tems où ces grands dictateurs,
Ces guerriers citoyens, ces héros laboureurs,
Prompts à venger l'État et pressant la victoire;
De vaincre et d'abdiquer briguoient la double gloire,
Revolaient du triomphe aux rustiques travaux,
Et reprenaient le soc en quittant les faisceaux.
Des Romains aujourd'hui tel n'est plus le génie.
L'esclavage toujours produit l'ignominie;
Et sous des chefs vaincus, sans doute, nos soldats
Passeront dans leur camp la saison des combats.

VIRGINIE.

Et mon père!...

ICILIUS.

Sur lui ne prenez point d'alarmes.
Le Sabin enivré du succès de ses armes,
A cru que notre camp pouvait être forcé;
Mais par nos légions il s'est vu repoussé;
Et le soldat aux chefs a fait assez connaître
Qu'il eût été vainqueur, s'il avait voulu l'être.
Bannissez donc la crainte; et qu'en un tel moment,
Tranquille sur un père et toute à votre amant,
Aux transports que je sens votre ame abandonnée,
S'ouvre aux plaisirs si doux qu'épure l'hymémée,
Les seuls dont aujourd'hui je puisse encor jouir,
Et qu'au moins des tyrans ne peuvent nous ravir.
Mais j'apperçois Plautie.

SCÈNE IV.

ICILIUS, VIRGINIE, PLAUTIE, MENÈS, BARCÉ, DEUX FEMMES SUIVANTES.

PLAUTIE.

O TOI ! fille si chère !
Vous devenu mon fils, autre espoir de sa mère !
Tout est prêt : désormais rien ne peut différer
Le bonheur que pour vous j'aimais à préparer.
Il faut, pour l'achever sous les plus saints auspices,
Aux pieds des immortels en offrir les prémices.
Le temple vous attend : ces soins religieux
Vont à votre bonheur intéresser les dieux.
(*A Icilius.*) (*Montrant sa fille.*)
Votre affranchi Ménès et Barcé sa nourrice
Vous conduiront tous deux au lieu du sacrifice.
Moi, dans quelques instans, j'irai me joindre à vous,
Et remettre ma fille aux mains de son époux.

ICILIUS.

Notre félicité va vous être commune.
C'est au cœur d'une mère une idée importune,
Que de voir un enfant s'éloigner de ses bras :
Vous me donnez la vôtre et ne la perdez pas.
Non, aux yeux maternels elle n'est point ravie ;
J'ai fixé près de vous ma demeure et ma vie.
Par les mêmes liens nous sommes tous unis,
Et sans vous rien ôter, l'hymen vous donne un fils.

VIRGINIE, *à Plautie.*

Combien à mon amour cette espérance est chère !
J'aimerai mon époux sous les yeux de ma mère !
Jugez si cet espoir a droit de me charmer :
Il ajoute au plaisir que je sens à l'aimer.

PLAUTIE.

Prends garde qu'aux autels portant un juste hommage,
D'un si doux avenir la trop flatteuse image

Te fasse oublier Rome en présence des dieux.
(*A tous deux.*)
Qu'ils entendent ce nom mêlé dans tous vos vœux.
Ah ! quand votre union sous leurs yeux se consomme,
Priez-les de finir l'esclavage de Rome.
Vous aimez la patrie, et ce grand sentiment
Jamais d'un cœur romain ne s'éloigne un moment.
Allez.

SCÈNE V.

PLAUTIE, *seule.*

Sois satisfait de mon obéissance.
Cher époux ! quand mon cœur déplore ton absence,
Tes plus ardens souhaits vont du moins se remplir :
Tu presses cet hymen : ce jour va l'accomplir.
Enfin, Icilius, appui de ta famille,
Adoré des Romains, ainsi que de ta fille,
Ce digne citoyen de ton choix honoré,
Va recevoir le prix qu'il avait espéré.
Ton cœur à ses vertus dut cette préférence.
Tous deux vont être unis : puisse cette assurance
Adoucir le regret d'avoir armé ton bras,
Pour servir malgré toi des oppresseurs ingrats !
Tes enfans sont heureux : ton ame paternelle
Déja de leur bonheur devance la nouvelle.
On va te la porter : désormais leur amour
Ne forme plus qu'un vœu, celui de ton retour.
Et quel moment encor ma tendresse présage !....

SCÈNE VI.

PLAUTIE, MÉNÈS.

MÉNÈS.

Ah ! madame !

PLAUTIE.

L'effroi se peint sur ton visage.
Ménès !... Quoi donc !

MÉNÈS.

O crime ! ô comble de l'horreur !
Votre fille...

PLAUTIE.

Elle ! eh bien ?

MÉNÈS.

En sa noire fureur,
Un monstre, un artisan d'infâmes impostures,
A sur elle à mes yeux porté ses mains impures.

PLAUTIE.

Et qui ? grands dieux ! Qui donc peut oser ?...

MÉNÈS.

Claudius,
La nommant son esclave, invoquant Appius,
Veut malgré son époux...

PLAUTIE.

Je ne puis plus t'entendre.
Ma fille !... Viens, suis moi ; je vole la défendre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scène, pendant cet acte et le suivant, est dans un portique du palais d'Appius : on voit au fond son tribunal.

SCÈNE PREMIÈRE.

ICILIUS, VALÉRIUS.

ICILIUS.

C'est vous, Valérius ! Romain trop généreux,
Qu'attendez-vous de moi dans ces momens affreux?
Songez en quel état Virginie et sa mère...

VALÉRIUS.

Le coup qui les accable a frappé Rome entière.
Leur intérêt m'amène. On m'a dit qu'Appius,
Seul et dans le secret écoute Claudius,
Tandis que votre épouse est auprès de Plautie :
Je sens toute l'horreur dont votre ame est remplie.
Pardonnez à mon zèle, à mon empressement.
Pour être instruit de tout j'ai saisi ce moment.
Quel est cet attentat qui nous couvre de honte?
Parlez : aux sénateurs je dois en rendre compte.

ICILIUS.

Non, seigneur, l'imposture et la perversité
Par un coup plus hardi n'ont jamais éclaté.
D'une semblable audace il n'est aucun exemple.
Je suivais Virginie et marchais vers le temple.
Claudius tout-à-coup se présente à mes yeux.
Il m'arrête ; et d'un geste et d'un cri furieux :

« Rends-moi, rends-moi, dit-il, mon bien que je réclame.
Cette esclave jamais ne peut être ta femme.
Esclave, suivez-moi, » poursuit-il; et soudain
Lève sur Virginie une insolente main.
Je le saisis lui-même, enflammé de furie.
Le peuple nous entoure et le traître s'écrie :
« Romains, secourez-moi : j'atteste devant vous
La justice et les lois qui sont faites pour tous.
Je demande une esclave à son maître enlevée;
Elle naquit chez moi, sa naissance est prouvée.
Icilius s'oppose à de si justes droits.
Devant le décemvir qu'on nous mène tous trois.
Qu'il nous juge. » A ces mots, j'apperçois Virginie,
Dans les bras de Barcé tombant évanouie.
Je l'appelle; elle était sans voix, sans mouvement.
Peignez-vous mon état dans ce fatal moment;
Concevez, s'il se peut, cette épreuve cruelle.
Je m'adresse à Ménès, mon affranchi fidèle.
« Cours, lui dis-je; à Plautie, apprends ce que tu vois. »
Il vole, lui dit tout; elle accourt : à sa voix
Virginie ouvre enfin les yeux à la lumière.
Je console, encourage et la fille et la mère.
Tout le peuple à grands cris les pressait avec moi
D'aller au tribunal, où sans doute la loi
Les vengerait bientôt de cet indigne outrage.
La foule à chaque instant croît sur notre passage,
Nous entraîne, nous porte au palais d'Appius.
Le décemvir paraît. A peine Claudius
A prononcé les mots de maître et d'esclavage,
La mère l'interrompt avec des cris de rage,
Et Virginie en pleurs semble être à tout moment
Prête de succomber à son saisissement.
Appius affectant quelque pitié pour elle,
Feint qu'il veut ménager l'oreille maternelle,
Appelle Claudius, reçoit loin de nos yeux
De ce lâche imposteur le récit odieux;
Et tandis que ma main veut essuyer leurs larmes,
J'apprends que dans ces lieux, au bruit de tant d'alarmes,
Valérius m'attend près de ce tribunal,
Sous ce portique impie, aux Romains si fatal;
Et sans doute son cœur, dont je dois tout attendre,
Contre l'oppression est prêt à nous défendre.

VALÉRIUS.

D'un outrage inoui surpris et révolté,
J'ai voulu que par vous il me fût attesté.
J'ai rejeté d'abord l'indigne calomnie,
Dont on flétrit en vain le sort de Virginie :
Le sang qui l'a formée est pur comme son cœur.
Mais comment du complot concevoir la noirceur?
Qui peut l'avoir ourdi? comment? sur quel indice?
Croyez-vous qu'Appius en puisse être complice?

ICILIUS.

En pouvez-vous douter? Quoi! ce vil Claudius,
Un citoyen sans nom, un client d'Appius,
Eût osé méditer cette fourbe insolente,
S'il n'était l'instrument d'une main plus puissante?
C'est celle d'Appius : j'en reconnais les coups.
Il me hait dès long-tems : ce cœur fier et jaloux
Se ressouvient toujours avec quelle constance
J'ai contre lui du peuple armé la résistance,
Lorsque mon tribunat, de nos lois le soutien,
Humiliait en lui l'orgueil patricien.
Mais il ne suffit pas de repousser l'injure,
Il faut, il faut punir le ministre parjure,
Aux passions d'un maître esclave assujéti.
En ce moment Ménès, par mon ordre, parti,
Vole vers notre camp, et d'une telle offense
Bientôt Virginius vient demander vengeance.
Il faut que le coupable en ressente l'effet,
Et que le châtiment soit égal au forfait.

VALÉRIUS.

Appius à mes yeux est plus coupable encore,
Seigneur, et le sénat que son nom déshonore,
Quoiqu'un puissant parti l'ose encor soutenir,
Ne voit plus qu'un tyran que nous devons punir.
Vous aviez mieux que moi connu son caractère;
Il a bravé nos lois, rebuté ma prière;
Le sénat désormais le traite en ennemi.
Rompons, rompons le joug dont Rome a trop gémi.
Du palais d'Appius ici quelqu'un s'avance.
Je vais employer tout pour sauver l'innocence. (*Il sort.*)

ICILIUS.

Courons leur annoncer. Mais que vois-je?...

SCÈNE II.

ICILIUS, PLAUTIE, VIRGINIE.

PLAUTIE.

Ah ! seigneur,
Arrachez-nous, hélas ! de ce lieu plein d'horreur.
Tant d'audace long-tems sera-t-elle impunie ?
Je frémis de l'état où je vois Virginie.
Ils la feront mourir.

ICILIUS.

Rassurez-vous, croyez
Que de si justes pleurs peuvent être essuyés ;
Et déja comme moi ressentant notre injure,
Des secours du sénat Valérius m'assure.
Lui-même il est venu m'apporter cet espoir.
Croyez-vous qu'Appius, quel que soit son pouvoir,
Outrageant à ce point la plus pure innocence,
Ose de son client protéger l'insolence ?
(*A Virginie.*)
Calmez-vous, chère épouse, il sera confondu.

VIRGINIE.

Eh ! voilà donc ce jour par l'amour attendu !
Hélas ! je le croyais le plus beau de ma vie.
Tristes pressentimens qui m'avez poursuivie !
Je n'osais les en croire : ils sont trop confirmés.

ICILIUS.

Ils seront démentis : je vis et vous m'aimez.
L'innocence a ses droits : l'amour et son courage
Vont bientôt loin de nous détourner cet orage.
Voici le décemvir : dissipez cet effroi.

SCÈNE III.

ICILIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, APPIUS, SEPTIME, DEUX LICTEURS AU FOND DU THÉATRE.

ICILIUS.

Jusques à quand, seigneur, la justice, la loi
Diffère-t-elle encor de punir l'imposture,
De venger hautement les droits de la nature?
D'un mensonge hardi l'absurde atrocité
Pourrait-elle un moment tromper votre équité?
Pourriez-vous balancer? Regardez Virginie;
Voyez à la beauté tant de noblesse unie;
Ce front où la vertu brille de tant d'attraits,
D'une race servile offre-t-il quelques traits?
Faut-il que plus long-tems devant vous il rougisse?
Une mère, un époux vous demandent justice.

APPIUS.

Je la dois faire à tous; et quoiqu'au fond du cœur
La pitié bien souvent condamne la rigueur,
Juge, comme la loi je dois être inflexible.
(*A Plautie.*)
Vous avez vu pourtant qu'à votre état sensible,
Autant que je l'ai pu, j'ai ménagé d'abord
De ce cœur maternel le douloureux transport;
Que j'ai de Claudius, dont l'aspect vous offense,
A vous, à Virginie, épargné la présence.
L'intérêt que son sexe ajoute à ses malheurs,
N'a pas même besoin du charme de ses pleurs.
Mais c'est le devoir seul qu'ici je considère.
Claudius a subi mon examen sévère.
J'allais, n'en doutez point, venger avec éclat,
Même sur mon client, cet étrange attentat.
Mais (je vous porte, hélas! de cruelles blessures!)
Il vient de me donner les preuves les plus sûres...

PLAUTIE.

Comment?

VIRGINIE.

Qu'entends-je ! ô ciel !

ICILIUS.

Des preuves ! lui ! grands dieux !

APPIUS.

Des témoins non suspects, par de libres aveux,
Confirment son récit...

PLAUTIE.

Leur impudence extrême...

APPIUS.

De Virginie enfin la nourrice elle-même...

PLAUTIE.

Barcé !...

APPIUS.

Vient d'avouer l'échange criminel,
Qui creusa sous vos pas ce piège si cruel.
Votre fille en ses bras par la mort fut frappée ;
Elle en offrit une autre à votre amour trompée,
De qui la mère alors servait chez Claudius.
Cette esclave a tout dit.

VIRGINIE.

Ma mère ! Icilius !
Est-il vrai ! que deviens-je ? O destinée affreuse !
Ai-je donc mérité d'être si malheureuse ?

PLAUTIE.

L'étonnement, l'horreur et la rage à-la-fois
Ont troublé ma raison, ont étouffé ma voix.
Quoi ! l'on ose !... Ah ! ma fille !

VIRGINIE.

Hélas ! la suis-je encore?

PLAUTIE.

Si tu l'es ! vainement des traîtres que j'abhorre,
Des monstres....

APPIUS.

Votre amour veut en vain s'abuser :
A de pareils témoins que peut-on opposer ?

PLAUTIE.

A l'audace du crime et de la calomnie,
Ce que j'oppose, ô ciel !... mon cœur et Virginie,
Les cris du désespoir en mon ame élevés,
Et d'indignation tous mes sens soulevés,
Ses larmes, mes transports, et ce grand caractère
Que la nature imprime aux douleurs d'une mère,
Ce sentiment sublime, invincible, éternel,
Qui n'a jamais menti dans un cœur maternel.
Et que m'importe à moi qu'à force d'artifice,
On ait pu cimenter tout ce vil édifice
De mensonge, de fraude et de perversité,
Qu'à force de bassesse et de cupidité,
Celle qui de son lait nourrit jadis ma fille,
Porte aujourd'hui l'horreur au sein de ma famille ?
Dans un complot infâme ils peuvent tous tremper ;
Tous on peut les séduire, ils peuvent tous tromper.
Mais moi ! mais moi ! jamais... je le sens, je suis mère ;
C'est ma fille, c'est elle... Ah ! d'une enfant si chère
Dans mon sein déchiré je ressens les douleurs ;
Oui, c'est mon sang qui crie et répond à ses pleurs.
Et l'on pourrait douter !...Qu'ils paraissent, qu'ils viennent !
Ces monstres imposteurs, qu'à mes yeux ils soutiennent
Les mensonges qu'en vain l'on pense garantir ;
Qu'ils bravent une mère et l'osent démentir.

APPIUS.

Madame, j'y consens : votre demande est juste.
C'est à ce tribunal, sous ce portique auguste,
Qu'Appius exerçant le plus beau de ses droits,
Rend justice aux Romains gouvernés par ses lois ;
Et dût leur équité vous devenir contraire,
D'un devoir si sacré rien ne peut me distraire.
Claudius comme vous a droit de m'en presser,
Madame ; il va paraître, et je vais prononcer.

ICILIUS.

(A Plautie, à part.)

Prononcer ! non, seigneur. Vous vous perdez, madame,
C'est un complot formé, j'en reconnais la trame.

(A Appius.)

Laissez-moi lui parler. Quoi donc ! oubliez-vous
Que son père est absent et qu'il combat pour nous ?
Jugerez-vous la fille en l'absence du père ?

Un intérêt si grand commande qu'on diffère.
Que serait donc, grands dieux ! un citoyen romain,
Si tandis que l'État ailleurs arme sa main,
On pouvait décider du sort de sa famille,
Déshonorer son sang et lui ravir sa fille?
Sous ces lois qu'Appius nous vante à tout moment,
Serions-nous donc réduits à tant d'abaissement?
Quoique sur Virginie on ose ici prétendre,
Qu'on appelle son père, il viendra la défendre.
Il est au mont Algide, et du péril instruit,
Il peut dans nos remparts entrer dès cette nuit.
C'est lui qui de sa fille est l'appui nécessaire,
Lui qui de Claudius est le juste adversaire;
Lui qui peut le confondre et percer d'un œil sûr
Les noires profondeurs de ce complot obscur,
Rassurer l'innocence et lui prêter des armes,
Et l'amour maternel, hélas ! n'a que des larmes.
Je parle au nom d'un père, et jure qu'aujourd'hui
Je ne souffrirai point qu'on prononce sans lui.

APPIUS.

Icilius oublie, en tenant ce langage,
Qu'il offense un pouvoir dont je sais faire usage,
Et que c'est à moi seul de régler à mon choix
L'instant de faire agir l'autorité des lois.
Mais puisqu'il s'est armé d'un nom que je révère,
Qu'il atteste les droits d'un citoyen, d'un père,
Ces droits dont les Romains m'ont fait le protecteur;
Autant il a voulu déployer de hauteur,
Autant je veux montrer d'égards et d'indulgence.
Oui, de Virginius j'attendrai la présence.
Quoique dès ce moment je sois assez instruit
Pour que de ces délais je n'espère aucun fruit,
On connaîtra du moins l'équité qui me guide.
Le chemin n'est pas long jusques au mont Algide.
(Il lui parle bas au fond du théâtre.)
Septime, écoutez-moi... Vous m'avez entendu :
Volez, et qu'à nos chefs cet ordre soit rendu.
(Septime sort.)
Jusques-là Virginie ici sera gardée.

VIRGINIE.

Qui! moi! de tant d'horreurs en ces lieux obsédée,
Parmi mes ennemis demeurer plus long-tems!

ICILIUS.

Ce n'est donc point assez des affronts éclatans
Qu'a déja trop soufferts la timide innocence?
Vous voulez voir ses pleurs! Quelle injuste puissance
Défend à Virginie, en un jour si cruel,
De cacher ses douleurs sous le toît paternel?

PLAUTIE.

Ah, ma fille! jamais de mes bras enlevée...

APPIUS.

Non, d'un aspect si cher vous n'êtes point privée,
Mais la loi doit veiller aux intérêts de tous;
Si j'en suspends l'effet et l'adoucis pour vous,
Je ne souffrirai point qu'Icilius me brave,
Qu'il puisse à Claudius dérober son esclave.
En un mot je le veux, et vous savez, je crois,
Qu'elle est en ce palais sous la garde des lois.

ICILIUS.

Sous la mienne du moins, sous celle de sa mère,
Virginie est à moi : j'en réponds à son père.
(A Plautie.)
Venez, venez, madame, et reprenez l'espoir.
Fléchissez un moment sous l'abus du pouvoir.
Bientôt Virginius vole à votre défense :
Le crime, croyez-moi, doit craindre sa présence.
Songez que votre fille est toujours sous vos yeux;
(A Appius.)
Et vous, qu'Icilius veille sur toutes deux.

SCÈNE IV.

APPIUS, seul. *Licteurs dans le fond.*

Va, tu n'as pas long-tems à t'en vanter encore,
Rival audacieux, ennemi que j'abhorre!
Vainement ton courroux attend Virginius.
J'ai fait passer au camp mes ordres absolus.
On va le retenir : dans la même journée,
Je verrai Virginie à mon joug enchaînée,
Mon amour triomphant, mon pouvoir affermi,

SCÈNE V.

APPIUS, SPURIUS, *Licteurs dans le fond.*

APPIUS.

Approche, d'Appius le collègue et l'ami,
Fidèle Spurius : à mes vœux tout succède.
Encor quelques instans, et mon amour possède
Le seul bien qui manquait à ce cœur enflammé.
Ce cœur ambitieux qui n'avait rien aimé,
Avec tant de fureur brûle pour Virginie,
Que sans elle je hais et mon rang et la vie.
Elle doit être à moi : Rome n'a point encor
Enfermé dans ses murs de plus rare trésor.
Ah! pour rompre les nœuds de son hymen funeste,
Pour l'arracher ici des mains que je déteste,
Toi seul le sais, combien ai-je tenté d'efforts,
Combien imaginé de pièges, de ressorts,
Cachant toujours la main qui devait les conduire!
L'amour peut tout oser, et l'or peut tout séduire.
Claudius et Barcé ne peuvent désormais
Revenir sur leurs pas sans se perdre à jamais,
Et leur fidélité captive, assujétie,
Par leurs propres périls m'est trop bien garantie.

SPURIUS.

Il est vrai; mais l'horreur est dans tous les esprits,
Et peut-être, seigneur, on a trop entrepris.
C'est votre intérêt seul qui m'anime et m'éclaire;
Vous connaissez pour vous mon dévoûment sincère.
Je vous dois tout; je sais que la main d'Appius
Au rang de décemvir a porté Spurius.
Revêtus d'un pouvoir dont Rome est effrayée,
Trop sûrs que leur fortune à la vôtre est liée,
Vos collègues en tout vous doivent leur appui.
Nos dangers sont communs, et je vois qu'aujourd'hui
Un si terrible éclat remplit les cœurs d'alarmes.
On s'intéresse au sort d'une famille en larmes;
On la plaint, on murmure...

APPIUS.

Et tu crains les clameurs
D'une foule tremblante à l'aspect des licteurs!
Qu'importe un vain courroux qui ne peut nous atteindre?
Va, le peuple, sans chef, ne fut jamais à craindre.
L'autorité, la force est toute dans nos mains.
La loi, ce nom si grand, sacré chez les Romains,
Elève autour de nous un rempart qu'on révère.
Ah! s'il n'en eût fallu respecter la barrière,
Oui, malgré la hauteur d'un cœur tel que le mien,
Nourri de tout l'orgueil du sang patricien,
Appius eût flétri son rang et sa famille,
Et d'un vil Plébéïen eût demandé la fille.
J'en rougis; mais des lois le pouvoir souverain,
Que le décemvirat a gravé sur l'airain,
Défendait cet hymen, et parmi nous condamne
Du peuple avec les grands l'alliance profane.
Je vis Icilius, ce tribun sourcilleux,
D'Appius en tout tems concurrent orgueilleux,
Dont Rome libre encore adora le génie,
Lui que je hais autant que j'aime Virginie,
Je le vis s'enivrant d'un triomphe assuré,
Prêt à ravir l'objet dans mon cœur adoré.
Je jurai de briser cette odieuse chaîne,
Et mon amour s'accrut, attisé par la haine;
D'autant plus furieux qu'il faut le renfermer,
Que même en ce moment forcé de l'opprimer,
Je détournais mes yeux attirés par ses charmes,
Et sans cesse tremblais de regarder ses larmes.
Mais l'instant n'est pas loin où ce cœur déchiré
Est de tant de contrainte à jamais délivré.
Ce jour, ce jour passé, d'elle enfin je dispose;
Elle est à mon client, et penses-tu qu'elle ose,
Esclave abandonnée aux fers de Claudius,
Opposer un refus à l'amour d'Appius?

SPURIUS.

Je dois vous l'avouer : je crains sur-tout son père,
Cette austère fierté, ce mâle caractère.
Au bruit d'un tel danger que n'osera-t-il pas?

APPIUS.

Mes collègues au camp arrêteront ses pas.
Septime va porter cet ordre nécessaire.

SPURIUS.

Et croyez-vous, seigneur, qu'un si grand adversaire
Soit parmi les soldats moins à craindre pour nous?
Le camp va retentir des cris de son courroux.
Quel pouvoir retiendrait la nature captive?
La haine autour de nous éveillée, attentive,
N'attend, vous le savez, que l'instant d'éclater.
Impatient du joug qu'il fit long-tems porter,
Le sénat, frémissant de colère et de honte,
Veut de notre pouvoir nous redemander compte:
Déja les plus hardis qu'il faudrait contenir,
Ont chez Valérius osé se réunir.

APPIUS.

Il a fait plus encore, et chez moi son audace
M'a tantôt du sénat apporté la menace.
Ce corps ambitieux qui doit dans Appius
Haïr l'autorité que lui-même il n'a plus,
A cru pouvoir sur moi réclamer quelque empire,
Comme si j'ignorais l'intérêt qui l'inspire,
Comme si j'oubliais que son plus grand appui,
Mon père, fut jadis abandonné par lui.
Ce grand homme opprimé, cette illustre victime,
Qui devait en attendre un secours légitime,
Aux tribuns furieux vit soumettre son sort,
Et ne leur échappa qu'en se donnant la mort.
Ah! je hais à-la-fois et ce sénat perfide,
Traître envers ses soutiens, du pouvoir seul avide,
Et d'un peuple inquiet l'indocile fureur:
Tous deux également ils me sont en horreur.
De leurs divisions ma grandeur est l'ouvrage.
Ils se sont imposés le joug de l'esclavage;
Ils m'ont mis dans mon rang: je dois m'y maintenir:
S'ils n'ont su commander, qu'ils sachent obéir.
Leur haine me menace, et la mienne les brave.
Il faut être, crois-moi, leur maître ou leur esclave:
Mon cœur sur un tel choix n'a jamais hésité.
Non, je ne perdrai pas ce qui m'a tant coûté.
La vengeance, l'amour, l'empire et Virginie,
Voilà les droits, les biens où j'attache ma vie;
Et si tu me connais, ami, peux-tu penser,
Que jamais Appius y puisse renoncer?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ICILIUS, *seul.*

Oui, je l'ai démêlé ce cœur sombre et féroce ;
Oui, l'amour y domine et le rend plus atroce.
Peut-être à d'autres yeux il pouvait échapper ;
Mais les yeux d'un amant ne sauraient s'y tromper.
J'ai tout vu ; j'ai surpris ses secrets dans son ame.
Voilà, voilà le nœud de cette horrible trame.
Ces témoins subornés par avance séduits,
Ces mystères du crime avec tant d'art conduits,
Sont de la passion le ténébreux ouvrage ;
Elle croit, unissant l'artifice à la rage,
Se cacher dans la nuit de ses affreux projets :
L'amour au cœur d'un monstre enfante les forfaits.
Il faut déconcerter les ressorts qu'il invente,
Apporter dans cette ame un jour qui l'épouvante.
En vain à tous les yeux il se croit dérobé,
Et le crime frémit quand son masque est tombé.
Le péril est pressant, l'attentat est horrible :
Il faut risquer ici l'éclat le plus terrible.
Peut-être qu'aux Romains, trop lents à s'émouvoir,
Ce jour va révéler leurs droits et leur devoir,
Au décemvir sa honte et son ignominie.
Il nous croit subjugués par son puissant génie ;
Législateur superbe, il pense qu'aujourd'hui,
Le respect pour ses lois s'étendra jusqu'à lui.
Qu'il apprenne de moi la vérité sévère,
Et ce que Rome pense, et ce qu'elle peut faire.
Je puis périr sans doute en osant le braver ;
Mais c'est en risquant tout que l'on peut tout sauver.
Il s'avance.

SCÈNE II.

ICILIUS, APPIUS, SPURIUS.
LICTEURS *au fond du théâtre.*

APPIUS, *à Spurius, dans l'enfoncement.*

Tu vois la fureur qui l'agite.
Je veux en l'écoutant juger ce qu'il médite.
La bouillante colère est prompte à se trahir ;
Laissons-la s'exhaler, afin de la punir.
Laisse-nous. *(Spurius sort.)*

ICILIUS, *à part.*

Quel orgueil est peint sur son visage.

APPIUS.

Eh bien ! de mon pouvoir quand je suspends l'usage,
Qu'est-ce qu'Icilius peut encore espérer ?
Quelle grace nouvelle ose-t-il implorer ?

ICILIUS.

Une grace ! Ce mot est fait pour le coupable,
Et non pour un Romain à vos yeux respectable,
Un magistrat chéri de ses concitoyens,
Qui sut venger leurs droits et soutiendra les siens.

APPIUS.

Je vois qu'Icilius, que le joug importune,
Croit encore tonner du haut de la tribune ;
Qu'il voudrait être encor ce tribun factieux,
De la division moteur séditieux,
Puissant par la discorde et grand par l'anarchie,
Dont, graces à nos lois, Rome s'est affranchie ;
Qu'il voit d'un œil jaloux le bien qu'il n'a pas fait ;
Mais Rome, malgré lui, nous doit ce grand bienfait
De l'ordre rétabli, de l'union publique...

ICILIUS.

Laissez de ces grands noms le faste chimérique,
Ici bien vainement à toute heure étalé :
Les mots ne sont plus rien, quand les faits ont parlé.

Et qu'est-ce donc enfin que les lois les plus belles,
Si le législateur se met au-dessus d'elles?
O fruit de vos travaux, bien précieux, bien doux!
Pour nous l'obéissance et l'empire pour vous.
Croyez-vous de ses droits Rome si mal instruite,
Et dans tous les esprits la vérité détruite?
Croit-on l'anéantir en étouffant sa voix?
Non, elle parle encore et crie au nom des lois;
Elles ne seront pas vainement invoquées.
Pour vous comme pour nous les limites marquées,
Sont le rempart sacré, sont l'écueil éternel
Où viendra se briser tout pouvoir criminel.
Aveugles décemvirs! que votre ame est trompée!
Quelle place en nos cœurs vous auriez occupée,
Si, lorsque votre ouvrage à son terme est venu,
Contens de cet honneur par vos soins obtenu
Contens d'avoir assis sur un juste équilibre
Les pouvoirs partagés, ressorts d'un état libre,
Vous eussiez, déposant la pompe des faisceaux,
Descendu noblement au rang de vos égaux,
Sans prétendre de nous un plus digne salaire
Que d'obéir aux lois que vous veniez de faire!
Qu'alors vous étiez chers à vos concitoyens!
Que vous deveniez grands à leurs yeux comme aux miens!
Combien votre mémoire eût été révérée!
Mais ces touchans attraits d'une gloire épurée
Au despotique orgueil sont trop indifférens;
Ce sont-là des plaisirs inconnus aux tyrans.

APPIUS.

Quoi! nous aurions compté sur la reconnaissance
D'un peuple que toujours trompa son inconstance;
Qui chérit ses flatteurs et qui hait son appui,
Qu'enfin l'on est forcé de servir malgré lui!
Les salutaires lois que nous avons dictées,
Ne pouvaient que par nous être bien cimentées.
Quand il en sera tems, nous saurons renoncer
A cette autorité qu'il nous faut exercer.
Ses effets jusqu'ici n'ont rien dont je rougisse:
Par-tout règne le calme, et la paix protectrice
Pour la première fois habite en nos remparts.
Rome enfin a cessé de voir le champ de Mars,
De la sédition tumultueux théâtre,

Étaler des partis la lutte opiniâtre.
Il fallait terminer ces débats odieux.

ICILIUS.

Des oppresseurs adroits langage insidieux,
Qui ne séduit que trop la faiblesse indolente!
La liberté, sans doute, est souvent turbulente :
C'est en la disputant qu'on peut la maintenir.
Un sujet a tout fait quand il sait obéir;
Il suffit d'être vil pour savoir être esclave :
Le citoyen doit être et vigilant et brave.
Tout s'achète en un mot; et le plus précieux,
Le plus cher des présens que nous ont fait les dieux,
La liberté, toujours aux peuples enviée,
Pourrait de quelques soins paraître trop payée!
Il faudra des tyrans en croire les discours!
Qui ne les connaît pas? Ils appellent toujours
Du nom d'ordre et de paix l'autorité sans borne,
Le dévoûment muet, la servitude morne;
Et décorent ainsi des titres les plus beaux,
Le silence des morts et la paix des tombeaux.
Cette paix cependant peut les tromper eux-mêmes :
Tranquilles, et du haut de leurs grandeurs suprêmes,
Croyant éterniser un stupide sommeil,
Ils ne pressentent pas le moment du réveil.
Ce réveil, c'est la foudre.

APPIUS.

Et l'on croit sur nos têtes
Faire éclater bientôt ces soudaines tempêtes?...
J'entends : Icilius daigne enfin m'avertir
Des dangers dont ici l'on veut nous investir.
Il vient sur Appius essayer la menace.
J'ignore quel espoir peut fonder tant d'audace;
Je lui dirai pourtant, pour prix de ses conseils,
Que nous ne redoutons ni lui ni ses pareils;
Qu'à respecter nos droits s'il ne peut se contraindre,
Il en est un du moins que peut-être il doit craindre,
La force; et contre lui justement exercé...

ICILIUS.

La force n'est un droit qu'aux yeux de l'insensé,
Qui ne se souvient pas qu'en suivant sa maxime,
On peut du même droit le rendre la victime.

La force ! ... et qui t'a dit que tu l'aurais toujours ?
Que dis-je ? est-elle à toi ? Compte tous les secours
Qui fondent un moment cette force empruntée :
C'est pour un autre emploi qu'elle te fut prêtée.
Ce sont les bras d'autrui qui te font tout puissant ;
Tu diriges d'un mot leur glaive obéissant ;
A leur devoir encore ils pensent satisfaire ;
Mais qu'ils ouvrent les yeux, qu'un moment les éclaire,
Et l'oppresseur si fier va voir au même instant
Sa solitude affreuse ou plutôt son néant.
Ce maître impérieux n'est plus qu'un vil coupable ;
Il invoquait la force, et la force l'accable ;
D'autant plus malheureux, quand son règne est passé,
Que sur son propre sort lui-même a prononcé,
Que rien en sa faveur ne peut se faire entendre,
Et qu'à la pitié même il ne peut plus prétendre.
La vengeance publique insulte à son trépas ;
Et mourant dans la fange, on ne le plaindra pas.
Voilà ce qu'est la force : apprends qu'il n'en est qu'une
A l'abri des revers : la volonté commune.
C'est elle qui peut tout sous le saint nom de loi,
Qui fait les magistrats, qui légitime un roi.
Son principe est sacré : c'est la justice même,
Qu'au fond de tous les cœurs grava l'Etre suprême ;
Elle unit les mortels, tous égaux à ses yeux :
L'erreur fit les tyrans, et la loi vient des cieux.

APPIUS.

J'ai voulu jusqu'au bout me forcer à t'entendre,
Et voir enfin de toi ce que je dois attendre.
C'est assez, et ton cœur a parlé sans détour.
Je le croyais rempli des soins de son amour ;
J'ai cru que le péril qui devant moi l'amène,
Devait seul. . . .

ICILIUS.

Va, jamais dans une ame romaine,
De l'amour, de l'hymen le plus tendre lien
Ne peut faire oublier les droits de citoyen.
Tous ces nœuds réunis forment la même chaîne ;
Ils sont de mes devoirs la règle souveraine ;
Et je viens en leur nom dévoiler la noirceur
D'un traître, de nos droits criminel oppresseur,
Qui s'armant contre nous des traits de l'imposture,

Outrage impunément l'hymen et la nature.

APPIUS.

Un trop grand intérêt doit vous rendre suspect.
Un amant emporté, qui, même à mon aspect,
Veut résister aux lois, alors qu'on les réclame,
Et contre Claudius...

ICILIUS.

Qui? cet agent infâme,
Du plus lâche complot le plus lâche instrument,
Et trop indigne objet de mon ressentiment?
Non, ce n'est pas à lui que mon courroux s'adresse;
Je l'apperçois à peine au sein de sa bassesse.
Mais je distingue ailleurs dans un projet si noir,
Non moins de perfidie et bien plus de pouvoir.
Je sais tout, je vois tout: la main qui nous accable,
L'attentat que l'on ose est d'un plus grand coupable;
D'un ennemi puissant qui veut cacher ses coups,
Que je puis démasquer: un autre...

APPIUS.

Et qui donc?

ICILIUS.

Vous,
Vous, qui conduisant seul cette trame impunie,
Du plus honteux amour brûlez pour Virginie.

APPIUS *troublé*.

Moi!

ICILIUS.

Vous-même; et ce front où se peint la terreur,
Où la confusion se mêle à la fureur,
Ce front qui vous accuse, et même ce silence,
Commandé par le trouble et par la conscience,
Tous ces aveux muets ont trop manifesté
Le crime qui rougit devant la vérité.

APPIUS.

J'ai dû rougir du moins de cet indigne outrage,
De l'excès où s'emporte une insolente rage,
Qu'une prompte justice eût déja su punir,
Si je n'avais encor daigné me souvenir
Que cet Icilius qui se rend si coupable,
Fut long-tems revêtu d'un titre inviolable.

Sans ce dernier égard qui coûte à ma fierté,
Il eût senti le poids de mon autorité.
Son audace l'irrite, et ma bonté l'enchaîne.
Qu'il juge à cet effort, malgré toute sa haine,
Si l'absolu pouvoir déposé dans ma main,
Sait encor révérer les droits du nom romain;
Et que de ses transports domptant la violence,
Il respecte dans moi les lois et leur puissance.

ICILIUS.

Vous attestez les lois, vous qui les profanez!
Qui malgré Rome entière aujourd'hui retenez
Un pouvoir dont ces lois ont borné la durée!
Une juste puissance à mes yeux est sacrée.
La vôtre ne l'est plus, la vôtre a dû finir;
Elle peut opprimer et ne saurait punir.

APPIUS.

Elle peut à l'instant assurer ma vengeance;
Je sais la rendre au moins terrible à qui m'offense.
Craignez-en les effets.

ICILIUS.

J'ose en braver les coups.
Je suis Romain : ici je ne vois plus en vous
Qu'Appius ravisseur, Appius sacrilège,
Complice détesté d'un fourbe qu'il protège.

APPIUS.

C'en est trop, téméraire, et bientôt dans les fers...

ICILIUS.

Comble sur moi l'horreur de tes complots pervers.
Appelle contre moi tes lâches satellites;
Mais toi-même...

APPIUS.

Je sais tout ce que tu médites.
Je sais trop que ta haine et ton ambition
Ne respirent que trouble et que sédition.
Mais je te préviendrai, je me ferai justice :
Tu l'as trop mérité. Licteurs, qu'on le saisisse,
Lui-même, Icilius.

ICILIUS. (*Les licteurs l'environnent.*)

Et c'est où je t'attends.

Montre-toi tout entier, Appius ; il est tems
De montrer aux Romains tout ce qu'on leur prépare,
Et de les révolter contre un joug si barbare.
Ils sauront mettre un terme à tant d'impunité.
Si Lucrèce aux Romains rendit la liberté,
Les fers d'Icilius, l'affront de Virginie
Pourront des décemvirs finir la tyrannie. *(Il sort.)*

APPIUS.

Allez, qu'à la prison l'on entraîne ses pas.

SCÈNE III.

APPIUS, *seul.*

De tes emportemens je crains peu les éclats.
Sois sûr que ta fureur à toi seul est funeste.
Je perdrai le rival que mon amour déteste.
Cet amour dans mon cœur me demandait ta mort ;
Tu m'en as fait rougir : c'est l'arrêt de ton sort.
La prison et la nuit couvriront ma vengeance.
Qu'un exemple effrayant cimente ma puissance,
Et que les plus hardis tremblent de m'irriter.

SCENE IV.

APPIUS, PLAUTIE.

PLAUTIE.

Qu'ai-je appris ? qu'ai-je vu ? qu'ose-t-on attenter ?
Icilius aux fers ! ta cruauté jalouse
Enchaîne un citoyen réclamant son épouse,
Un Romain, un tribun justement révéré,
Et dont le caractère en ces murs fut sacré !
Ma fille, dans les bras de ses femmes tremblantes,
En vain élève au ciel ses plaintes innocentes.
Son époux à mes yeux traîné par les licteurs...

APPIUS.

Je devais réprimer ses coupables hauteurs;
Et menacé par lui d'une révolte ouverte....

PLAUTIE.

Ah ! de tous tes desseins la trame est découverte.
Lui-même m'a tout dit et tout est pénétré.
Tu pensais, sous l'abri d'un pouvoir abhorré,
Déshonorer ma fille et consommer ton crime,
D'un détestable amour la rendre la victime;
Et mon cœur soulevé de cet excès d'horreur,
A droit de t'accabler de toute sa fureur.
Je veux, à tous les yeux montrant ton ame impure,
Effrayer un tyran des cris de la nature.

APPIUS.

Appius contre vous dédaigne de sévir,
Madame; mais songez....

PLAUTIE.

Prends garde, décemvir.
Tu n'as pas bien connu le pas où tu t'engages.
Attaquer dans nos bras de si précieux gages,
Ces droits si chers du sang et de l'humanité,
Tyran, c'est nous ravir plus que la liberté.
Rome a pu trop long-tems voir la sienne asservie,
Voir sous un joug affreux nos biens et notre vie.
Mais qu'au moins sous tes lois qui nous ont tout ôté,
L'innocence, l'honneur, puisse être en sûreté;
Où ce peuple guerrier qu'enferment ces murailles,
Quiconque a des enfans, un cœur et des entrailles,
Devient ton ennemi dans des périls si grands,
Et la nature encor peut plus que les tyrans.

APPIUS.

Eh bien ! puisqu'à ce point ma puissance offensée...

SCÈNE V.

APPIUS, PLAUTIE, LE CHEF DES LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, d'Icilius la prison est forcée.
Le peuple lui formant de nombreux défenseurs,
A brisé les faisceaux, repoussé les licteurs.
Il a fallu céder à cette aveugle rage.
Le tumulte s'accroît; et si dans cet orage,
Vous n'opposez la force aux mutins enhardis,
Bientôt les décemvirs cessent d'être obéis.

APPIUS.

J'ai de quoi réprimer une foule rebelle,
Et je n'ai point appris à trembler devant elle.
Je vais dans un moment, malgré ces vains complots,
D'un courroux passager faire tomber les flots.
Qu'à ta voix nos soldats viennent ici se rendre;
Va, que du capitole on les fasse descendre,
Et je leur porterai mes ordres absolus.
Les Romains mutinés connaîtront Appius.
Va.

(*Le chef des licteurs sort.*)

PLAUTIE.

Tourne contre nous au gré de ta furie,
Les glaives destinés à servir la patrie.
Impose par la force aux Romains étonnés,
Et poursuis jusqu'au bout tes projets forcenés.
Le ciel les confondra : va, j'attends sa vengeance;
Ou s'il pouvait jamais, trompant mon espérance,
Abandonner ma fille à tes noirs attentats,
Il faut auparavant m'immoler dans ses bras.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

APPIUS *seul.*

Moi? je redouterais une foule inconstante
Que toujours du pouvoir l'appareil épouvante,
Et dont l'ardeur s'exhale en éclats d'un moment!
Odieux ennemis, non, Rome vainement
S'oppose à ma fureur à te perdre animée:
Ma haine en est plus forte et sera mieux armée.
On fait en ta faveur un inutile effort.
Qui brave les faisceaux craint le fer et la mort:
Je sens à tout moment dans cette ame ulcérée
S'accroître les fureurs dont elle est dévorée.
Le jour fuit, et déja de ses voiles obscurs,
La nuit...

SCÈNE VII.

APPIUS, SPURIUS.

SPURIUS.

Virginius revole vers ses murs.
Septime près du camp l'a trouvé sur sa route.

APPIUS.

Mon ordre...

SPURIUS.

Un autre avis l'a prévenu, sans doute.
Septime est revenu pour vous en avertir.
Appius à me croire aurait pu consentir.
Il eût pu ce matin détourner la tempête
Que chaque instant amasse et grossit sur sa tête.
Contre tant d'ennemis...

APPIUS.

Je pourrais leur céder!

Quiconque peut fléchir ne sait pas commander.

SPURIUS.

Le danger doit du moins conseiller la prudence.
Vous voyez de ce peuple où va la violence.
La crainte, le respect ne le retiennent plus;
Et fier d'avoir brisé les fers d'Icilius,
Plus fort sous un tel chef, il éclate, il menace.
Jusques dans ce palais peut-être son audace
Eût porté la révolte et la sédition,
Sans la terreur qu'à Rome inspire votre nom.
Mais qui sait si ce frein peut long-tems les contraindre?
Le sénat ennemi, pour nous non moins à craindre,
Trop jaloux d'un pouvoir qu'il voudrait ébranler,
Au temple de Vesta parle de s'assembler.
Prévenez ses desseins : tout vous en sollicite.
Ordonnez; Claudius renonce à sa poursuite,
Et s'avouant trompé, ne s'obstinera pas...

APPIUS.

Après ce que j'ai fait, moi, reculer d'un pas!
Qui? moi? voir triompher le rival qui m'outrage!
Ah! cette seule idée a redoublé ma rage.
L'obstacle, le péril ne sert qu'à l'irriter.
Au cours de nos destins laissons-nous emporter.
Ne t'exagère plus une crainte frivole.
Viens, ce corps de soldats qui veille au capitole,
Descendu dans la ville, y portera l'effroi.
Marchons au-devant d'eux; viens, te dis-je, suis-moi.
Préparons tout : je veux, au retour de l'aurore,
Je veux sur l'ennemi qui me résiste encore,
Assouvir un courroux que l'on prend soin d'aigrir,
Lui ravir ce que j'aime, et régner ou périr.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

La scène est, comme au premier acte, dans la maison de VIRGINIUS, *et se passe dans la nuit.*

SCÈNE PREMIÈRE.

ICILIUS, PLAUTIE, *portant* VIRGINIE *entre leurs bras : elle est évanouie. On la pose sur un siège.* FEMMES SUIVANTES. ROMAINS. ESCLAVES *avec des flambeaux.*

PLAUTIE.

Ah, ma fille ! ah, grands dieux ! ma chère Virginie !
Entends, entends ma voix, et reviens à la vie.

ICILIUS.

Ses sens de tant d'effroi sont encore saisis :
(*Aux Romains.*)
Nos soins vont la calmer. O généreux amis !
Quels droits n'avez-vous pas à ma reconnaissance !
Votre zèle intrépide a pris notre défense.
Virginie arrachée à ce lieu criminel,
Retrouve, grace à vous, le foyer paternel.
Mais vous voyez, hélas ! quel trouble la déchire.
Allez, de tant d'assauts souffrez qu'elle respire,
Qu'elle revienne enfin de son saisissement :
Près d'elle nos secours s'empressent vainement,
Si ce tumulte affreux, dans l'horreur qui la presse,
Effrayait plus long-tems sa timide faiblesse.
Nos malheurs sont des droits à vos bienfaits nouveaux :
(*Ils se retirent.*)

J'ose encore y compter. Écartez ces flambeaux.
(*Ils s'éloignent.*)
Esclaves, laissez-nous. Virginie ! ... ah, madame !
Tant de coups redoublés ont accablé son ame...
Mais j'apperçois Ménès, et les dieux l'ont conduit.

SCÈNE II.

ICILIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, FEMMES SUIVANTES, MÉNÈS, *et un moment après* VIRGINIUS *en habit de guerre.*

MÉNÈS.

Ils nous ont exaucés : Virginius me suit.

PLAUTIE.

Mon époux ! ah ! reviens, viens secourir ta fille.

VIRGINIUS.

En quel état, ô ciel ! je revois ma famille !
Virginie !

VIRGINIE, *revenant à elle par degrés. Elle apperçoit son père, pousse un cri et se jette dans ses bras.*

Ah ! ... Mon père, est-il vrai ? Juste ciel !

PLAUTIE.

Chère enfant, sors enfin de ce trouble mortel.

VIRGINIUS.

Ma fille !

VIRGINIE.

Rappelez ma raison confondue.
Mon père, quel pouvoir à vos bras m'a rendue ?
Qui m'a pu dérober à tant d'objets affreux ?
Hélas ! je crois sortir d'un songe douloureux.

ICILIUS.

De ce palais impur mon bras t'a retirée.

VIRGINIE.

Icilius, c'est toi, toi qui m'as délivrée !
Ne reverrai-je plus ces farouches licteurs,
Ces ennemis pervers, ces monstres imposteurs,
Ce traître Claudius, ce tribunal horrible,
Cet Appius encore à mes yeux plus terrible ?

VIRGINIUS.

Tu vois Virginius ; tu vois ton père.

VIRGINIE.

Hélas !
Que cet instant m'est doux ! serrez-moi dans vos bras !
Pressez sur votre sein ce cœur tendre et fidèle ;
Sentez-le palpiter sous la main paternelle.
Et savez-vous quels maux dans ce cœur désolé ?...

VIRGINIUS.

Ménès m'a tout appris : j'ai couru, j'ai volé.
Je rentrais dans ces murs, tout plein de mon outrage :
Tout ce qui devant moi s'offre sur mon passage,
Me frappe à chaque instant d'une nouvelle horreur ;
La nuit qui m'environne augmente ma terreur.
Un bruit tumultueux, les flambeaux et les armes,
Le désordre, les cris, le trouble et les alarmes
Me suivent dans ces lieux, au pied de ces autels,
Au sein de mes foyers, où les dieux immortels
Attendaient les sermens du plus saint hyménée !
Hier, hier encor j'ai cru cette journée,
Celle de ton bonheur, de ma félicité,
Et pour premier objet à mes yeux présenté,
Je revois dans les pleurs une fille si chère,
Et prête à succomber dans les bras de sa mère !
Suis-je dans Rome, ô ciel ! et suis-je encor Romain
Est-ce là notre sort ? Quoi ! tandis que ma main
Contre nos ennemis combat pour la patrie,
De cet affront sanglant ma famille est flétrie !
Qui donc peut le souffrir ? et quels cœurs assez bas
Sans indignation verraient ces attentats ?

PLAUTIE.

En est-il qu'Appius aujourd'hui ne médite ?
La coupable Barcé par ses présens séduite,
A son indigne amour ce Claudius vendu...

VIRGINIUS.

Qu'entends-je? à chaque mot je reste confondu.
Tu t'es trompé, tyran : la rage qui t'anime,
Avant de triompher, me prendra pour victime.
Tu ne sais pas encor quel est Virginius;
Et certes les Romains me sont bien mal connus,
Si l'on tolère en toi l'infâme tyrannie,
Qui jadis dans Tarquin ne fut pas impunie.
Oui, quoique dans ces murs nos bras soient désarmés,
La vengeance est une arme au cœur des opprimés.
L'excès des attentats en est souvent le terme.

ICILIUS.

Je vois que dans son sein Rome du moins renferme
De braves citoyens, ennemis des pervers;
Ils ont pris ma querelle, ils ont brisé mes fers,
Ces fers dont aujourd'hui l'ennemi qui m'opprime
Crut devoir me charger pour consommer son crime.
De cette liberté mon amour s'est servi;
Et tandis qu'Appius de peu des siens suivi,
Allait au capitole assembler ses cohortes,
Nous marchons au palais; j'en enfonce les portes;
Je cours à Virginie, et d'un bras furieux,
Je l'arrache aux licteurs : hélas! ses tristes yeux,
Dans ce terrible instant fermés à la lumière,
Se sont rouverts enfin, et pour revoir un père.
Ne croyez pas pourtant le péril écarté.
Le féroce Appius, de sa honte irrité,
Des dernières horreurs, sans doute, nous menace :
Sachons quels nouveaux coups prépare son audace.
Je vais m'en assurer, et veux dans un moment
Vous informer moi-même...

VIRGINIE.

Où vas-tu, cher amant?
Je frémis des dangers où ton amour t'expose.
Connais-tu le tyran? sais-tu tout ce qu'il ose?
Sais-tu contre tes jours ce qu'il peut attenter,
Que la nuit couvrira les coups qu'il veut porter?
Et tu peux t'éloigner! et malgré ma prière...

ICILIUS.

Votre époux sans effroi vous laisse avec un père.
Je crains peu pour ma vie : hélas! elle est à vous.

L'orage suspendu gronde toujours sur nous.
Voyons ce qu'Appius peut encore entreprendre,
Ce que font nos amis, s'ils peuvent nous défendre.
Je vous quitte, il le faut, et revole en ces lieux.
Toi, Ménès, suis mes pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

VIRGINIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, FEMMES SUIVANTES.

VIRGINIE.

PROTÉGEZ-LE, grands dieux!
Dieux! vous avez voulu dans mon malheur extrême
Entraîner à-la-fois tout ce que mon cœur aime.
Ah! le tems n'est pas loin où j'eus cette douceur
De voir tout ce que j'aime heureux de mon bonheur.
Un jour a tout détruit, et dans cette demeure,
C'est pour moi qu'on frémit, c'est sur moi que l'on pleure:
Quel changement! le sort à ma perte obstiné,
Pour en être témoin vous a-t-il ramené?
Serait-ce donc en vain que j'ai revu mon père?

PLAUTIE.

Non, je ne puis penser qu'Appius persévère
Dans l'horrible projet qu'il croyait achever.
Il voit nos citoyens, prompts à se soulever,
De son autorité renverser la barrière:
Voudra-t-il contre lui révolter Rome entière?
(*A Virginius.*)
Vous ne répondez rien, et muet de douleur....

VIRGINIUS.

Ma douleur qui se tait est toute dans mon cœur.
Ce cœur trop indigné souffre dans le silence;
De ses propres transports il craint la violence.
O braves compagnons qui m'avez vu cent fois
Prodiguer tout mon sang pour Rome et pour ses lois!

Vous qui me chérissez, si du moins à cette heure,
Vos yeux pouvaient percer dans ma triste demeure,
S'ils voyaient les horreurs de cette affreuse nuit,
Les victimes, ô ciel! qu'Appius y poursuit,
Et tout ce que le crime y fait naître d'alarmes,
Ce que la tyrannie y fait verser de larmes!...
Ils ne le savent pas : de mes revers honteux
Le premier bruit à peine a retenti vers eux.
Ils le sauront, sans doute... Eh! qu'importe? le crime
Précipite ses coups, nous frappe et nous opprime.
La justice des dieux trop tard, trop tard, hélas!
Vient venger l'innocence et ne la sauve pas.

PLAUTIE.

Ils ne trahiront pas une cause si chère.

SCÈNE IV.

VIRGINIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, ICILIUS, MÉNÈS, FEMMES SUIVANTES.

PLAUTIE.

Eh bien! Icílius, que faut-il que j'espère?

ICILIUS.

Nos malheurs sont au comble et ne laissent plus voir
D'autre secours pour nous que notre désespoir.
Appius désormais dans Rome est le seul maître.

VIRGINIE.

O ciel!

PLAUTIE.

Lui!

ICILIUS.

Les soldats aux ordres de ce traître,
Du haut du capitole à sa voix descendus,
Se sont de tous côtés dans nos murs répandus.
Le peuple est consterné, l'épouvante le glace.
Tout se tait, tout a fui le glaive qui menace.

Nos plus braves amis, par la crainte enchaînés,
Eux-même en gémissant nous ont abandonnés.
Furieux, implacable et fier de sa puissance,
Appius hautement annonce la vengeance,
Respire les forfaits et s'apprête à ravir
Le fruit. . . . .

SCÈNE V.

VIRGINIUS, PLAUTIE, ICILIUS, VIRGINIE, MÉNÈS, LE CHEF DES LICTEURS, FEMMES SUIVANTES.

LE CHEF DES LICTEURS.

J'APPORTE ici l'ordre du décemvir.
Les lois arment sa main pour confondre l'audace.
Dès qu'au jour renaissant la nuit aura fait place,
Devant son tribunal il cite Claudius,
Virginie et sa mère, et vous, Virginius.
Il vous attend : gardez qu'une nouvelle offense
Ne l'oblige à lever le bras de la vengeance.
Si l'on osait encor méconnaître ses droits,
La force peut dompter ceux qui bravent les lois.
(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

VIRGINIUS, PLAUTIE, ICILIUS, VIRGINIE, MÉNÈS, FEMMES SUIVANTES.

PLAUTIE.

QUOI! devant ce tyran que la vertu redoute,
A ce vil tribunal! . . .

VIRGINIUS.

J'irai, j'irai, sans doute :
Je vous y conduirai.

VIRGINIE.

Que dites-vous ? ô cieux !
Moi, soutenir l'aspect de ce monstre odieux !

PLAUTIE.

Lui qui poursuit sa proie, et de qui l'ame altière,
Brûlant pour Virginie....

VIRGINIUS.

Il n'a pas vu son père ;
Et quelque emportement qu'il nous ose annoncer,
C'est devant moi du moins qu'il faudra prononcer.

ICILIUS.

Est-il pour un tyran quelque droit respectable ?
Pensez-vous que ce cœur farouche, impitoyable,
Soit, même à votre aspect, de remords combattu ?
Ah ! l'injustice armée insulte à la vertu.
Non, n'abandonnons pas ce lieu qui nous rassemble,
Notre plus doux espoir est de périr ensemble.
Voyons si jusqu'ici ses barbares soldats
Oseront apporter le fer et le trépas,
Profaner cet asyle, et d'un bras sacrilège
Violer ces autels dont l'aspect nous protège.

PLAUTIE.

C'est notre seul recours, c'est le dernier, hélas !
Seigneur, ma fille et moi nous mourrons dans vos bras.

VIRGINIE.

Je n'implore et n'attends que cette seule grace.
(*Elle tombe à genoux auprès de l'autel.*)
Par cet autel sacré que devant vous j'embrasse,
Par ces festons, garans d'un sort moins inhumain,
Que pour un autre usage assembla cette main ;
Ces ornemens d'hymen, pour moi si pleins de charmes,
Que je ne croyais pas sitôt tremper de larmes ;
Ah ! ne m'arrachez pas à ces dieux protecteurs,
Dont j'oppose l'image à mes persécuteurs.
Irai-je au tribunal où le tyran m'entraîne,
Souffrir tous les affronts préparés par la haine,

Par un barbare amour mille fois plus affreux ?
Je ne sais quelle voix, dans ce cœur malheureux,
D'un présage sinistre effrayant ma pensée,
Me dit que par vous-même à ma perte poussée,
Si pour vous attendrir mes pleurs sont superflus,
Si je sors de ces lieux, je ne les verrai plus.
A cet asyle saint confiez l'innocence;
Et s'il ne peut lui-même assurer ma défense,
J'embrasserai du moins dans mes derniers adieux,
Ma mère et mon époux, et mon père et mes dieux.

VIRGINIUS.

Tu me perces le cœur : ah ! fille infortunée,
Par quel transport aveugle es-tu donc entraînée ?
Verrai-je fondre ici tes ravisseurs cruels,
Et disputer ma fille à ses bras paternels ?
Les verrai-je outrager ces autels et ta mère ?
Ah ! si me réservant cette épreuve dernière,
Le sort m'offrait ici cette scène d'horreur,
Ton père expirerait de honte et de fureur.
Ai-je revu ces murs pour fuir devant le crime,
Pour venir m'y cacher à la main qui m'opprime,
Pour n'oser soutenir les regards d'Appius ?
Ce superbe tyran verra Virginius.
S'il poursuit contre nous son atroce injustice,
Aux yeux de Rome entière il faut qu'il l'accomplisse,
Et je saurai du moins avant que de mourir,
Ce que Rome aujourd'hui peut permettre et souffrir.

ICILIUS.

Et qu'en attendez-vous ? Qu'espérez-vous dans Rome ?
Son génie abattu tremble devant un homme.
La guerre, en ce moment, ne laisse en ses remparts
Qu'un peuple désarmé de femmes, de vieillards;
Les glaives d'Appius la remplissent de crainte;
Ses plus braves enfans sont hors de son enceinte;
Ils sont au camp... Eh bien ! c'est là qu'il faut courir;
C'est leur bras protecteur qui peut seul nous couvrir.
Remettons sous leur garde et la mère et la fille :
Que de Virginius la plaintive famille
Se rassure au milieu de ces dignes guerriers,
Sous l'abri de leur glaive et sous leurs boucliers.
D'un si noble dépôt leur vertu sera fière.
Et qui d'eux, à l'aspect d'un si malheureux père,

De l'innocence en pleurs qui vient les implorer,
Et de vos cheveux blancs qu'on veut déshonorer,
Ne ressentira pas ce courroux magnanime,
Cette indignation qui fait pâlir le crime?
J'entends déja leurs cris poussés de toutes parts;
Leurs cris retentiront jusques dans nos remparts.
Et que sais-je, grands dieux! peut-être leur courage
De notre liberté va commencer l'ouvrage.
Ainsi Rome autrefois, dans des périls moins grands,
Du haut du Mont Sacré fit trembler ses tyrans.
C'est à vous qu'on devra ce retour si prospère.
Que tardez-vous? allons... Vous balancez, mon père?
Doutez-vous un moment du cœur de nos soldats?

VIRGINIUS.

Près d'eux depuis trente ans nourri dans les combats,
Je leur rends trop justice, et pourrais sans alarmes,
Confier ma famille à mes compagnons d'armes.
Je sais qu'un vieux soldat, jaloux de son honneur,
Leur pourrait sans rougir montrer tout son malheur.
Mais crois-tu qu'Appius que chaque instant irrite,
Nous laisse encore ici le pouvoir de la fuite?
Peux-tu douter, mon fils, que déja ses soldats,
Dispersés dans ces murs, n'observent tous nos pas?
Ne me conseille point de tenter l'impossible.
J'oppose à l'oppresseur un courage invincible;
Et sur son tribunal, d'un regard affermi,
J'oserai défier mon indigne ennemi.
Dans les transports affreux qu'en mon ame il fait naître,
Je sens que j'ai besoin de l'aspect de ce traître.
Ce n'est que devant lui que je puis éclater...
Que dis-je? ce n'est plus le tems de consulter.
(*La nuit se dissipe par degrés sur la scène.*)
Des premiers traits du jour cette enceinte s'éclaire.
(*A sa fille.*)
Viens, marche sous l'appui de ce bras tutélaire,
Et souviens-toi sur-tout que je suis près de toi.

PLAUTIE.

Vous voulez!...

VIRGINIUS.

Je le veux. Venez, et suivez-moi.
Mon courage s'indigne en voyant vos alarmes.
(*Il ôte son casque et son épée.*)

PLAUTIE.

Eh quoi ! dans ce moment vous déposez vos armes !

VIRGINIUS.

La loi me les défend quand je suis dans ces murs.
Elles seraient d'ailleurs des secours trop peu sûrs...
Ta défense, ma fille, est dans le cœur d'un père.

ICILIUS.

Vous ranimez le mien. Je vous en crois ; j'espère
Que du sort vos vertus fléchiront le courroux,
Et d'un pouvoir coupable arrêteront les coups.
C'est pour nous sauver tous que le ciel vous ramène.

VIRGINIE.

Entendra-t-il nos vœux ?

VIRGINIUS.

Ma fille, sois Romaine,
Et prends les sentimens dont je suis animé :
Crois que pour ton honneur je suis toujours armé.
Allons, Icilius, prenez soin de Plautie ;
Et moi, je conduirai les pas de Virgnie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente le forum. Le tribunal d'Appius est placé dans le fond. On doit voir sur les côtés, des temples, des portiques, la tribune aux harangues, et des soldats dans l'éloignement.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIRGINIUS, MÉNÈS.

MÉNÈS.

VIRGINIE et sa mère, en proie à la terreur,
S'arrêtent aux autels de Jupiter vengeur.
Icilius rassure et soutient leur courage ;
Et comme impatient de défier l'orage,
Virginius s'arrache à leurs timides bras ;
Il court, se précipite, et devance leurs pas.

VIRGINIUS.

Ah! la rage m'entraîne, et cette ame si ferme
Ne peut plus soutenir le poids qu'elle renferme.
Mon indignation s'irritait de leurs pleurs.
Trop plein de ses transports, oppressé de douleurs,
Ce cœur de tous côtés cherchait à se répandre ;
J'allais, je m'adressais à qui pouvait m'entendre.
Je croyais qu'en ces lieux, où ce peuple indompté
A respiré long-tems l'air de la liberté,
Il ne livrerait pas à cette honte amère
Un guerrier vertueux, un citoyen, un père.
Mais l'épouvante enchaîne et leurs cœurs et leurs mains,
Et l'infortune est seule au milieu des Romains.

MÉNÈS.

Du sénat cependant l'élite réunie
Élève enfin sa voix contre la tyrannie,
Brave les décemvirs, et tout semble annoncer
Que las de les souffrir, il veut les renverser.

VIRGINIUS.

Et qu'attendre d'un corps où la discorde règne,
Qui livre à l'esclavage un peuple qu'il dédaigne?
Voudra-t-il nous servir contre un patricien?
S'il voulait en effet nous prêter son soutien;
Si tels sont ses desseins, qui peut donc les suspendre?

MÉNÈS.

Si j'en crois un bruit sourd qui vient de se répandre,
Le sénat en secret portant des coups plus sûrs,
Sollicite l'armée et l'appelle en ces murs,
Aux tribuns des soldats en remet la conduite.
Déja même l'on dit que, marchant à leur suite,
Bientôt nos légions rentrent dans ces remparts.
Vous verrez Appius pressé de toutes parts.

VIRGINIUS.

Et cependant en proie à ses fureurs sinistres...
Les vois-tu du tyran ces farouches ministres,
Tout près d'environner son affreux tribunal?
S'il osait contre nous porter l'arrêt fatal!
Ah! pour venger l'honneur tout devient légitime...
Nature! tu frémis!... j'apperçois la victime.
Elle approche en tremblant.

SCÈNE II.

VIRGINIUS, PLAUTIE, ICILIUS, VIRGINIE, MÉNÈS, FEMMES SUIVANTES.

PLAUTIE.

O cher époux! hélas!
En quel funestes lieux a-t-on conduit nos pas?

VIRGINIUS.

C'est ici que bientôt notre sort se décide.

PLAUTIE.

Voilà ce tribunal oppresseur, homicide,
Où le crime impuni s'assied insolemment!

VIRGINIE.

O mon père!...

VIRGINIUS.

Ma fille!

VIRGINIE.

Où suis-je? et quel moment!

VIRGINIUS.

Va, ta vertu jamais ne peut t'être ravie.
On est sûr de l'honneur en méprisant la vie.
Ne préfères-tu pas la mort au déshonneur?

VIRGINIE.

Ce noble sentiment est au fond de mon cœur,
Imprimé par le ciel, et nourri par mon père.

VIRGINIUS.

Ton cœur répond au mien : c'est assez, et j'espère
Que le ciel irrité ne me forcera pas...

PLAUTIE.

Ah! seigneur, voyez-vous s'avancer ces soldats,
Qui par-tout du forum occupent les limites?
Voyez-vous d'Appius les nombreux satellites?
Tout un peuple effrayé semble fuir devant eux.
Le décemvir approche... il paraît!... justes dieux!

SCÈNE II.

VIRGINIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, ICILIUS, MÉNÈS, FEMMES SUIVANTES. APPIUS, CLAUDIUS, SEPTIME. *Les soldats bordent la scène de droite et de gauche. Douze licteurs sont aux deux côtés du tribunal. Peuple dans l'enfoncement.*

APPIUS, *montant au tribunal.*

ROMAINS, sachez qu'ici cet appareil des armes,
Qui dans un lieu de paix a porté les alarmes,
Qui du pouvoir des lois soutient la majesté,
Menace la révolte et non la liberté.
Du fier Icilius l'audace téméraire
Rendait aux décemvirs ce secours nécessaire.
C'est cet esprit nourri d'orgueilleuses erreurs,
Du tribunat encor respirant les fureurs,
Qui des séditions veut rallumer la rage,
Et détruire nos lois dont la paix est l'ouvrage.
Je préviens ses projets et ne veux rien de plus :
Il est assez puni, s'il les voit confondus.
Qu'il tremble et reconnaisse un pouvoir qu'il déteste.
Claudius appuyé d'un titre manifeste,
Redemande une esclave enlevée au berceau ;
Aux droits qu'il a prouvés les lois ont mis leur sceau ;
Et quoique leur rigueur dût presser la sentence,
J'ai de Virginius attendu la présence.
Mais si se répandant en discours superflus,
Il ne peut par des faits démentir Claudius,
Qu'il sache qu'aujourd'hui rien ne pourra suspendre,
Rien ne pourra changer l'arrêt que je vais rendre ;
Et malheur à quiconque, en sa témérité,
Oserait d'Appius braver l'autorité.

ICILIUS.

Romains, voilà ma femme, et j'ai dû la défendre.

Romains, voilà son père, et vous allez l'entendre.
Je ne m'abaisse pas jusqu'à craindre Appius;
Je me tais seulement devant Virginius.

VIRGINIUS.

Décemvir, j'ai douté que ton aveugle rage
Prétendît consommer ton crime et mon outrage.
J'avais cru que l'horreur d'un infâme dessein
Devait, à mon aspect, se cacher dans ton sein.
Mais puisque ma vertu, mes titres, mes services,
Et ce sein paternel couvert de cicatrices,
Ne peuvent arrêter tes projets forcenés,
C'est moi, moi qui dénonce aux Romains indignés
Un monstre possédé d'un amour sacrilège,
Qui veut traîner sa proie en cet horrible piège,
Et qui, pour assouvir ses desirs criminels,
A dicté l'imposture au plus vil des mortels.
Si mes concitoyens ne peuvent me défendre,
Mes cris jusques au camp iront se faire entendre,
Mes braves compagnons entre nous vont juger;
Ils ont le fer en main, et c'est pour me venger.

APPIUS.

Je saurai prévenir ta coupable menace,
Téméraire vieillard : Ainsi donc ton audace,
Jusques en ma présence, au pied du tribunal,
De la rebellion veut donner le signal.
C'est souffrir trop long-tems ta fureur qui me brave.
Licteurs, à Claudius qu'on livre son esclave.

VIRGINIE, *se précipitant dans les bras de son père.*

Ah! mon père, en vos bras...

PLAUTIE, *se jetant au-devant des licteurs qui s'approchent pour saisir Virginie.*

Arrêtez, inhumains.
Percez plutôt ce cœur...

VIRGINIUS.

(*Icilius et Plautie, les bras étendus, repoussent les licteurs, pendant que Virginius tient sa fille serrée dans ses bras*).

Qui de vous, ô Romains!
Peut souffrir tant d'horreurs? qui de vous n'est pas père?

Si mes mains ne gardaient une tête si chère,
Mes mains de ce tyran déchireraient le cœur...
Avez-vous des enfans? sentez-vous mon malheur?
Tranquilles et muets, vous voyèz ce spectacle!...

(Aux licteurs.)

Non, barbares, jamais...

APPIUS.

Écartèz tout obstacle;
Obéissez, licteurs.

VIRGINIUS.

O dieux! qui l'ordonnez,
Je sauve son honneur que vous abandonnez.

(Au moment où sa fille va lui être arrachée, il met la main sur un poignard caché sous ses habits).

Reçois de mon amour la marque la plus chère....
Meurs vertueuse et libre, et de la main d'un père.
Meurs. *(Il frappe sa fille).*

VIRGINIE.

J'expire.

PLAUTIE, *recevant sa fille dans ses bras, et la soutenant avec ses femmes.*

Ah! grands dieux! cruel! qu'avez-vous fait?

ICILIUS.

Malheureux!

VIRGINIUS, *allant vers le tribunal.*

La voilà, monstre! es-tu satisfait?
Par ce sang qu'a versé cette main paternelle,
Je dévoue aux enfers ta tête criminelle.
Romains! voyez ce sang! c'est moi... non, par ma main,
Appius a plongé le poignard dans son sein!
C'est lui, lui...

APPIUS.

(Il est descendu de son tribunal, égaré et furieux).

De mes sens, dieux! quelle horreur s'empare!
Quel spectacle!... Soldats, saisissez ce barbare.

SCÈNE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. VALÉRIUS, suivi des sénateurs.

VALÉRIUS.

Arrêtez : respectez les décrets du sénat.
Il déclare Appius ennemi de l'État.
C'est au peuple Romain d'ordonner son supplice,
De livrer aux bourreaux ce monstre et son complice.
Soldats, la loi commande : entraînez ce tyran.

(Les soldats environnent le Décemvir et Claudius, et les entraînent hors de la scène).

ICILIUS.

Ah! de ses attentats vous voyez le plus grand.

VALÉRIUS.

Sa mort va l'expier. Notre armée est aux portes.
La vengeance en nos murs rentre avec nos cohortes.
Que du décemvirat le nom même aboli,
Dans l'opprobre à jamais demeure enseveli.

VIRGINIUS.

Ah! lorsque par mes mains mon malheur se consomme,
Qui me paiera ce sang?

VALÉRIUS.

La liberté de Rome.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

LIVRES D'ASSORTIMENT

Qui se trouvent, à Paris, chez le Normant, *libraire, imprimeur du* Journal de l'Empire, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, la porte-cochère vis-à-vis le petit portail de l'Eglise, au premier étage sur le devant.*

Nota. On trouve chez le même libraire toutes les nouveautés qui paroissent journellement.

A

Abrégé de la Géographie moderne, rédigée sur un nouveau plan, par J. Pinkerton; traduit de l'anglais; avec des augmentations tirées des notes de la traduction française, accompagné de l'extrait des dernières découvertes, d'après les voyages les plus récens, et orné de neuf belles cartes revues et corrigées par M. Buache, membre de l'Institut; ouvrage adopté par la commission de l'instruction publique, pour l'enseignement des lycées et écoles secondaire; un gros volume in-8°. de 800 pages. Prix: avec les cartes en noir, 8 fr.; avec les cartes coloriées, 9 fr.; pour recevoir franc de port, il faut ajouter 3 fr.

Abrégé du Traité théorique et pratique sur la culture de la Vigne, avec l'art de faire le vin, les eaux-de-vie, esprit de vin et vinaigre, par MM. Chaptal, Rozier, Parmentier; publié par J. L. Roard: ouvrage destiné aux propriétaires de vignes, dans lequel on a réuni les moyens d'améliorer les vins de médiocre qualité; des procédés pour corriger les maladies du vin; et un alambic et un fourneau de nouvelle construction, au moyen desquels on économise le combustible, et on abrège la distillation des eaux-de-vie. Un vol. in-8°. Prix: 4 fr., et 5 fr. par la poste.

Almanach Ecclésiastique de France, pour l'an 1806, contenant un état exact de l'église de Rome; la liste des archevêques et évêques de France, des vicaires-généraux, dignitaires, chanoines et curés; le clergé de la cour; les établissemens de bienfaisance; la note des lois, arrêtés, décrets et décisions concernant le culte et ses ministres, depuis l'époque du concordat jusqu'à ce jour. Prix: 1 fr. 80 c., et 2 fr. par la poste.

Astronomie des Dames, ou *Traité élémentaire à la portée de tout le monde*, contenant l'explication claire et précise du Système du Monde, du Cours et du Mouvement des Astres, du Calendrier, des Eclipses et des Comètes, du Flux et du Reflux de la Mer, etc., etc., par M. Lalande, directeur de l'Observatoire et inspecteur du Collége de France. Un vol. in-18, avec figures. Seconde édition. Prix: 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

B

Bibliothèque d'Apollodore l'Athénien. Traduction nouvelle, avec le texte grec, revu et corrigé, des notes et une table analytique. Par F. Clavier, Membre de la Cour de justice criminelle, séante à Paris. Deux vol. in-8°. — Prix: 16 fr., et 20 fr. par la poste.

Bibliothèque des Etudians en droit, contenant : 1°. la loi et le décret organique des Ecoles de droit, avec les discours des orateurs du gouvernement et du tribunat ; 2°. les décrets et actes relatifs à l'organisation des Ecoles de droit de Paris et de Toulouse ; 3°. la notice bibliographique des principaux Recueils de législation, et Traités de jurisprudence ancienne, intermédiaire et nouvelle. Un vol. in-12. Prix : 2 fr., et 2 fr. 25 c. par la poste.

C

Cérémonial de l'Empire français, contenant, 1°. les honneurs civils et militaires à rendre aux autorités militaires, civiles et ecclésiastiques de l'Empire, et aux différentes personnes occupant des places, à qui il en est dû d'après le décret impérial. 2°. Les grands et petits costumes, et uniformes des autorités civiles et militaires de l'Empire. 3°. Les fonctions et attributions de ces mêmes autorités. 4°. Ce qui a rapport aux cérémonies publiques en général ; les rangs et places qu'y doivent avoir les autorités ; tout ce qui concerne la Légion d'Honneur ; les lois et arrêtés organiques sur les différens cultes ; les uniformes des officiers de l'armée de terre et de la marine ; ce qui constitue l'étiquette de la cour ; la composition des maisons de l'Empereur, de l'Impératrice et des Princes français ; la manière dont on doit parler et écrire aux personnes qui occupent des places dans l'Etat ; les cérémonies du sacre et du couronnement de l'Empereur NAPOLÉON ; l'origine des principaux titres et dignités de l'Empire français ; les cérémonies et honneurs funèbres, deuils, etc. : suivi d'une table analytique des manières contenues dans l'ouvrage ; par L.-I. P***** ; avec les portraits en pied de l'Empereur, de l'Impératrice et du Pape, revêtus de leurs habits de cérémonie, coloriés. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste.

Code des Mines, ou Recueil des loix et réglemens, tant anciens que modernes, sur la propriété, la déshérence, la concession, et l'exploitation des Mines, précédé d'une instruction sur la recherche, la découverte, et l'exploitation des Mines, selon les procédés nouveaux, et qui ont le plus de succès ; avec figures. Par L. C. Mathieu, homme de loi, ex-professeur de physique et de chimie, professeur de mathématiques et d'histoire naturelle au lycée de Metz, de plusieurs Sociétés savantes, nationales et étrangères. Un fort vol. in-12 de 636 pages. Prix : 5 fr. broché, et 6 fr. 50 c. par la poste.

Cours élémentaire et raisonné d'histoire. Epoques de l'Histoire Sainte ; précédées de notions préliminaires sur la chronologie ; suivies de l'explication des dénominations des livres de l'Ecriture Sainte. A l'usage des jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe ; par M. Mir, auteur du Cours de Géographie ancien, du moyen âge et moderne. Avec cette épigraphe :

> *Historia est testis temporum, lux veritatis, magistra vitæ, nuntia vetustatis.* (CIC. *de orat. II.* 9.)
>
> L'Histoire est le témoin des temps, la lumière de la vérité, la règle des mœurs, la messagère de l'antiquité.

Quatre vol. in-12. Prix : 9 fr., et 13 fr. par la poste.

D

De la Composition des Paysages sur le terrain, ou des Moyens d'embellir la nature autour des habitations, en y joignant l'agréable à l'utile ; par René Gérardin, propriétaire à Ermenonville. Quatrième édition revue et corrigée. — Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.

E

Essai historique sur le commerce et la navigation de la Mer-Noire, ou Voyages et entreprises, pour rétablir des rapports commerciaux et maritimes entre les ports de la Mer-Noire et ceux de la Méditerranée ; ouvrage enrichi d'une carte où se trouvent tracés : 1°. la navigation intérieure d'une grande partie de la Russie européenne et celle de l'ancienne Pologne ; 2°. le tableau de l'Europe, servant à indiquer les routes que suit le commerce de Russie par la Mer-Baltique et la Mer-Noire, pour les ports de la Méditerranée ; 3°. le plan des cataractes du Niéper. —Des circonstances ayant fait accélérer la publication de cet ouvrage, cette carte, qui est due aux talens réunis de MM. Barbié du Bocage et Tardieu, n'a pu être prête à la même époque, mais elle le sera incessamment. On a mis devant le faux titre de l'ouvrage un avis qui donne droit à un exemplaire de la carte, en représentant ledit avis lorsqu'elle paroîtra. Prix de la carte et de l'ouvrage, broché : 5 fr., et 6 fr. par la poste.

Etat de nos connoissances sur les Abeilles au commencement du XIXe siècle, avec indication des moyens en grand de multiplier les Abeilles en France; par M. Lombard, auteur *du Manuel nécessaire au villageois pour soigner les Abeilles*. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

H

Histoire de France, depuis les Gaulois jusqu'à la fin de la monarchie; par M. Anquetil, de l'Institut national, membre de la légion d'honneur, auteur de l'Esprit de la Ligue, du Précis de l'Histoire universelle, et d'autres ouvrages. In-12, tomes 7, 8 et 9. Prix : 9 fr., et 12 fr. par la poste.

Histoire du Couronnement, ou Relation des cérémonies religieuses, politiques et militaires qui ont eu lieu pendant les jours mémorables consacrés à célébrer le Sacre et le Couronnement de S. M. I. Napoléon Ier., Empereur des Français ; avec la liste nominative des fonctionnaires publics et militaires qui y ont été invités; dédiée à S. A. S. Mgr. le prince Murat, grand-amiral, maréchal de l'Empire, gouverneur de Paris, etc., ornée des portraits de S. M. l'Empereur, de S. M. l'Impératrice, de S. S. Pie VII, de LL. AA. II. les princes Joseph et Louis, de S. A. S. le prince Beauharnais, vice-roi du royaume d'Italie, et de S. A. S. le prince Murat, d'après les dessins de MM. Isabey, dessinateur de S. M. l'Empereur et de la marine, et Desnoyers. Un vol. in-8°. de 600 pages ; prix : papier ordinaire, 6 fr. ; *id.* avec grav., 12 fr. ; *id.* vélin avec grav., 20 fr. ; *id.* satiné et relié, épreuves avant la lettre, 60 fr. On ajoutera 2 fr. de plus pour le recevoir par la poste.

I

Instructions courtes et familières sur les Epîtres de tous les dimanches et principales fêtes de l'année, en faveur des pauvres, et particulièrement des gens de la campagne, etc. Pour servir de suite aux instructions de messire Joseph Lambert, prêtre, docteur en théologie de la maison et société de Sorbonne ; prieur de Saint-Martin de Palaiseau. Quatrième année, première édition. Deux vol. in-12. Prix : brochés, 5 fr., et 7 fr. 10 cent. par la poste.

J

Jurisprudence des locations, rédigée d'après les dispositions générales du code civil. Un vol. in-12, de plus de 200 pag. Par M. Ruelle. Prix : 2 fr. 25 c., et 2 fr. 70 c. par la poste.

L

L'Ami des malades de la campagne, ou Indication de différens remèdes simples, peu coûteux et faciles à administrer, pour guérir les maladies les plus communes dans la campagne; on y a joint la manière de construire un repoussoir, ou bouton élastique pour contenir les hernies ou descentes, plus simple, plus commode et moins cher que les bandages ordinaires, et la recette des cataplasmes qui font rentrer promptement celles qui sont échappées avec gonflement et durcissement; par Poinset, auteur de l'Ami des Jardiniers. Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 20 c. par la poste.

L'Art d'Accoucher, par G. G Stein, professeur à l'Université de Marpourg, traduit de l'allemand sur la cinquième édition, par P. F. Briot, docteur en chirurgie, ex-chirurgien de première classe aux armées, professeur d'anatomie à Besançon, correspondant de la société de l'Ecole de médecine de Paris; avec 24 planches, suivi d'une dissertation sur la fièvre puerpérale, par Charles Gase, professeur en médecine. Deux vol. in-8°. Prix : 9 fr. pour Paris, et 11 fr. par la poste.

L'Art de composer facilement et à peu de frais, les Liqueurs de table, les Eaux de senteur, et autres objets d'économie domestique, publié jusqu'ici sous le titre de *Nouvelle Chimie du Goût et de l'Odorat;* nouvelle édition, ornée de figures, revue et entièrement changée; par M. Bouillon-Lagrange. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr., et 8 fr. 50 c. par la poste.

L'Art de faire, gouverner et perfectionner les Vins, par M. Chaptal, ex-ministre de l'intérieur, membre de l'Institut national, et des Sociétés d'Agriculture des départemens de la Seine, Morbihan, Héraut, etc. Edition originale, seule avouée par l'Auteur. Un vol. in-8°. Prix : 3 fr., et 3 fr. 60 cent. par la poste.

L'Ami des Jardins d'utilité et d'ornement, ou Recueil des nouveaux arbres fruitiers, plantes bulbeuses et oignons à fleurs; des arbres, arbustes et arbrisseaux nouveaux propres à décorer les jardins et les paysages; par François Meriale, amateur et cultivateur. Un vol. in-12. Prix : 1 fr., et 1 fr. 20 c. par la poste.

Le Fablier du premier âge, ou Choix de Fables à la portée des enfans, avec des explications morales et des notes tirées de l'Histoire, de la Mythologie et de l'Histoire Naturelle, et orné d'une gravure pour chaque fable. Un vol. in-12. — Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

Le Fablier du second Age, ou Choix de Fables à la portée des Adolescens, avec des explications morales et des notes tirées de l'Histoire de la Mythologie et de l'Histoire naturelle, et orné d'une gravure pour chaque fable. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.

Le Plutarque des jeunes demoiselles, ou abrégé des Vies des femmes Illustres de tous les pays, avec des leçons explicatives de leurs actions et de leurs ouvrages. Ouvrage élémentaire destiné à l'usage des jeunes personnes. Deux vol. in-12. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste.

Le Traité des Etudes est actuellement en vente. Quatre vol. in-8°. de 2400 pages, en cicero neuf, sur carré fin d'Auvergne, avec le portrait de Rollin, gravé par Delvaux. Prix : 24 fr., et en papier vélin, 42 fr.—Le même ouvrage, quatre vol. in-12 de plus de 28 0 pages, avec le portrait de l'auteur. Prix : 12 fr. Il faudra ajouter 1 fr. 50 c. par vol. pour les recevoir franc de port par la poste.

Lettres de mesdames de Villars, de Coulanges et de La Fayette, de Ninon de Lenclos et de mademoiselle Aïssé, accompagnées de notices biographiques, de notes explicatives, et de *la Coquette vengée,* par *Ninon de Lenclos*. Deuxième édition. Deux volumes in-12 de 800 pages; prix; 5 fr., et 7 fr. par la poste.

M

Manuel alphabétique des Maires, de leurs Adjoints, et des commissaires de Police, contenant le texte ou l'analyse des loix et réglemens relatifs aux fonctions dont ils sont chargés, avec les formules des différens actes, et des instructions particulières sur leurs attributions respectives. Ouvrage également utile aux membres des conseils municipaux, de bienfaisance, des bureaux et des commissions administratives des hospices, aux percepteurs des contributions, etc. Nouvelle édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. Deux vol. in-8°. de 600 pages chacun. Prix : 11 fr., et 14 fr. par la poste.

Manuel de la Ménagère, à la ville et à la campagne, et de la Femme de basse-cour; ouvrage dans lequel on trouve aussi des Remèdes éprouvés pour la guérison des bestiaux et des animaux utiles. Par madame Gacon-Dufour, auteur du *Recueil-pratique d'Economie rurale et domestique*, etc., etc. Membre de plusieurs sociétés littéraires et d'agriculture. Deux vol. in-12, de 550 pages, avec le portrait de l'auteur et une planche, gravés en taille douce.—Prix : 5 fr. brochés, et 6 fr. par la poste.

Manuel des personnes incommodées de hernies ou descentes, de vices de conformation, ou d'autres infirmités ; au moyen duquel il leur sera facile de se diriger dans l'usage des bandages ou des machines indispensables pour leur traitement. Par M. Pipelet, médecin et chirurgien-herniaire, membre de la Société de Médecine de Paris, ancien membre des Collége et Académie de Chirurgie de cette ville, etc. Deuxième édition, corrigée et augmentée par l'auteur. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste.

Mémoires historiques sur les Templiers, ou Eclaircissemens nouveaux sur leur histoire, leur procès, les accusations intentées contre eux, et les causes secrètes de leur ruine ; puisés, en grande partie, dans plusieurs monumens ou écrits publiés en Allemagne. Par Ph. G.. Avec cette épigraphe :

> Le philosophe qui fait une justice sévère des princes iniques, des persécuteurs fanatiques ou hypocrites, juge également leurs victimes.

Un vol. in-8°. de 420 pages, avec le portrait de Jacques de Molay, dernier grand-maître du Temple, représenté allant au supplice, le 18 mars 1313 ; gravé par Tassaert, sur une copie du tableau original du temps même des Templiers, qui appartient au prince Christian de Hesse-Darmstadt. Prix : 5 fr. broché, et 6 fr. par la poste. En papier vélin, 9 fr., sans le port.

Mes Passe-Temps; chansons suivies de l'Art de la Danse ; poëme didactique en quatre chants, calqué sur l'Art poétique de Boileau-Despréaux ; par J. E. Despréaux, orné de gravures, d'après les dessins de Moreau jeune, avec les airs notés. Deux vol. in-8°, de plus de 300 pages chacun, imprimés sur papier fin. Prix : 12 fr. ; papier vélin, satiné et cartonné, 24 francs.

Méthode simplifiée de la tenue des livres, en partie simple ou double, par laquelle le journal et le grand-livre se balancent mutuellement, et les livres les plus volumineux peuvent être rapportés et balancés tous les jours, sans qu'il soit possible de ne pas découvrir l'erreur la plus légère ; méthode expéditive, sûre et facile, remédiant à tous les défauts des méthodes en usage, applicable à toute espèce de commerce, adoptée par la banque d'Angleterre, et pour laquelle l'auteur a obtenu un brevet d'invention. Traduite de l'anglais de E. T. Jones, avec des tableaux adaptés au nouveau style, pour modèles du journal et du grand-livre en partie

simple et double, d'un état d'entrée et de sortie des marchandises, et d'un compte de caisse. Seconde édition, revue, corrigée avec soin et augmentée par J. G. ****. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

Méthode pour étudier la Langue latine, à l'usage des Lycées et des Ecoles secondaires ; par C. B. Gueroult, ancien professeur de rhétorique dans l'Université de Paris, et aujourd'hui proviseur du lycée Charlemagne. Un vol. in-12, relié en parchemin, sixième édition. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

N

Nouveau Barême, ou Table de réduction des monnoies et mesures anciennes en monnoies et mesures nouvelles analogues ; ouvrage utile aux notaires, propriétaires, hommes de loi, huissiers, arpenteurs et marchands de toutes classes; par A. J. B. Def..... Huitième édition, revue, corrigée et augmentée. Un vol. in-18. Prix : 75 c., et 1 fr. par la poste.

Nouveau Tarif du prix des Glaces, avec celui des droits sur les ouvrages d'or et d'argent, la loi y relative, et la liste des commissaires-priseurs. Prix : 3 fr. 25 c. broch. en cart., 3 fr. broch. en pap., et 3 fr. 50 c. par la poste.

Nouveau Traité des Obligations, suivant les principes du Code civil; avec des Définitions exactes et des Explications très-étendues, 1°. sur la matière des diverses Conventions ou Obligations; 2°. sur les Engagemens qui se forment sans convention; 3°. sur le Cautionnement; 4°. sur les différentes espèces de Prescriptions; 5°. sur la Contrainte par corps en matière civile et de commerce ; 6°. sur la Cession de biens : ouvrage utile à un grand nombre de personnes; aux juges, jurisconsultes, avocats, notaires, avoués, et à tous ceux qui se livrent à l'étude du Droit ; par l'auteur du Traité du Contrat de Mariage, et du Nouveau Traité des Donations entre-vifs, testamentaires et des Successions. Prix : 5 fr. et 6 fr. 50 c. par la poste.

Nouvelle Chimie du Goût et de l'Odorat, ou l'Art de Composer facilement, et à peu de frais, les liqueurs à boire et les eaux de senteurs ; nouvelle édition entièrement changée, considérablement augmentée, et enrichie d'un procédé nouveau, pour composer des liqueurs fines sans eau-de-vie, ni vin, ni esprit-de-vin proprement dit; de plusieurs dissertations intéressantes, et d'une suite d'observations physiologiques sur l'usage immodéré des liqueurs fortes, avec fig., 2 vol. in-8°. Prix : 10 fr., et 12 fr. par la poste.

O

Observations aux amateurs et aux jardiniers-fleuristes, sur quatre genres d'arbustes (l'Azalée, le Cletra, le Kalmia, et le Rhododendron) qui méritent d'être cultivés dans les jardins, tant par la beauté de leur feuillage, que par l'éclat de leurs fleurs, et qui, faute d'être suffisamment connus, y sont totalement négligés; pour servir de suite aux Mémoires sur l'Hortensia et le Césiran, et pour former par leur réunion, la plus belle collection d'arbustes qu'on puisse desirer pour la décoration des jardins. On a joint à ces Observations une notice sur la Châtaigne d'eau et sur ses propriétés médicinales et alimentaires. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée; par J. P. Buc'hoz, médecin-naturaliste. Prix : 90 c.

P

Précis historique de la Vie d'Annibal et de ses Campagnes en Italie ; nouvelle édition, augmentée d'un discours préliminaire. Par N. L. M. des Essarts, éditeur des Siècles Littéraires de la France. Ouvrage destiné à l'instruction des jeunes militaires. In-8°. Prix : 1 fr. 50 c. pour Paris, et 2 fr. pour les départemens.

R

Recherches historiques et médicales sur la Fièvre jaune ; par M. Dalmas, médecin des hôpitaux des colonies, et membre de la société royale des Sciences et Arts du Cap ; précédées d'un rapport de la société de Médecine de Paris, sur cet ouvrage. Prix : 3 fr., et 3 fr. 75 c. par la poste.

Recueil de lettres et dissertations sur l'Agriculture ; les avantages qu'on retireroit du parcages des bêtes à laine s'il étoit plus généralement pratiqué; les moyens qu'il faudroit employer pour rendre très-abondantes nos récoltes en blés, et fruits de toutes espèces; remédier à des maux très-dangereux, et faire pour l'utilité publique plusieurs autres choses intéressantes : le tout suivi de différens morceaux de poésie; par P. D. L. J. R. de Scevole. Deux vol. in-12. Prix : 5 fr., et 6 par la poste.

Rudiment Latin, de Lhomond, ancien professeur de l'Université de Paris. Seizième édition très-soignée, tant pour la partie typographique que pour le papier. Prix : 1 fr. 20 cent., et 1 fr. 70 cent. par la poste.

S

Système physique et moral de la Femme, suivi du *Système physique et moral de l'Homme*, et d'un fragment sur la Sensibilité, par Roussel, précédé de l'Eloge historique de l'auteur; par J. L. Alibert, médecin de l'hôpital Sait-Louis; nouvelle édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, d'après des manuscrits inédits. Un vol. in-8°. broché. Prix : 5 fr. 50 c., et 7 fr. par la poste.

T

Table alphabétique des matières du Code civil des Français, rédigée sur l'édition originale et seule officielle, précédée des loix transitoires, et de l'arrêté contenant le tableau des distances de Paris à tous les chefs-lieux de départemens, pour l'exécution des loix. Un vol. in-8°. Prix : 2 fr. 40 c., et 3 fr. par la poste.

Tableau historique et statistique de la Haute Italie, et des Alpes qui l'entourent ; précédé d'un coup-d'œil sur le caractère des empereurs, des rois et des autres princes qui ont regné en Lombardie, depuis Bellovèse et César jusqu'à Napoléon Ier. ; dédié au prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, par M. Denina, auteur de l'*Histoire des Révolutions d'Italie*, membre de plusieurs académies. Un vol. in.8°. de 420 pages, imprimé sur beaux caractères neufs. Prix, broché, 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

Tableau de l'Egypte pendant le séjour de l'armée française ; ouvrage où l'on traite des mœurs, usages et caractère des Egyptiens; de notre position et de nos rapports avec ce peuple ; des monumens et autres curiosités du pays; des chefs-lieux, de leur position et de leur distance respective. On y a joint la procédure de l'assassin du général en chef Kléber, quelques idées sur l'économie politique, un aperçu sur les monnoies, poids et mesures du Kaire; un tableau de la crue progressive du Nil, et la nouvelle division de l'Egypte sous les Français : suivi de l'*Etat militaire et civil de l'armée d'Orient ;* par A. Galland, membre de la commission des sciences et arts séant au Kaire. Deux vol. in-8°. Prix : 9 fr. et 12 f. par la poste.

Tableaux Synoptiques des différentes Ferrures, le plus souvent pratiquées aux pieds des animaux monodoctyles ou solipèdes ; par J. B. Gohier, professeur à l'école vétérinaire de Lyon. Deux feuilles in-fol. avec figures. Prix : 1 fr. 50 c., et 1 fr. 60 c. par la poste.

Tables Perpétuelles indicatives des jours d'échéance fixes des Traites

ou Billets payables depuis 50 jours jusqu'à 120 jours, à compter des différentes dates de chacun des mois du Calendrier grégorien, avec des Tables particulières pour les mois qui diffèrent lorsque l'année est bissextile : travail augmenté d'une Table utile au calcul d'un compte d'intérêt exercé jour par jour : publiées par Etienne Michel; dédiées à MM. les banquiers et négocians de toutes les villes d'Europe. Prix. 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

Taille raisonnée des arbres fruitiers, et autres opérations relatives à leur culture, démontrées clairement par des raisons physiques tirées de leur différente nature, et de leur manière de végéter et de fructifier. Par C. Butrel, jardinier-propriétaire depuis plus de 50 ans. Ouvrage publié pour la dixième fois en France, et qui a épuisé six éditions en allemand. Broch. in-8°., fig. Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

Traité élémentaire d'histoire naturelle; par A. M. Constant Duméril, docteur en médecine, professeur d'anatomie et de physiologie à l'école spéciale de médecine, etc. etc. Ouvrage composé par ordre du gouvernement, pour servir à l'enseignement dans les lycées nationaux. L'on a tiré des exemplaires *sans demandes* pour les personnes déjà instruites en histoire naturelle. Un volume in-8°. de 400 pages. Prix, broché : 4 fr. 75 c., et 6 fr. par la poste.

Traité des maladies de la Bouche, d'après l'état actuel des connoissances en médecine et en chirurgie. Ouvrage qui comprend la structure et les fonctions de la bouche, l'histoire de ses maladies, les moyens d'en conserver la santé et la beauté, et les opérations particulières à l'art du dentiste. Par J. B. Gariot, chirurgien honoraire de la chambre, et dentiste de S. M. C. le roi d'Espagne, reçu au collége royal de chirurgie de Madrid, membre associé étranger de la société de médecine de Paris, etc. Un vol. in-8°., avec 15 planches gravées en taille-douce, br. et étiq. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste.

Traité du Diagnostic médical, ou de la Science des signes propres à distinguer, les unes d'avec les autres, les maladies qui se ressemblent; ouvrage traduit de l'allemand du docteur Dreyssig, par Léop. Jos. Renauldin, médecin adjoint du premier dispensaire, membre des sociétés médicales de Paris, Nancy, Strasbourg, etc.; avec un discours préliminaire, des notes et des additions du traducteur, et la nomenclature pyrétologique du professeur Pinel. Un vol. in-8°. Prix : 6 fr. 50 cent., et 8 fr. 50 c. par la poste.

Traitement Efficace des convulsions et affections vaporeuses, par la décoction et la poudre de feuilles d'oranger; du scorbut et autres maladies de pareille nature, par les bourgeons de sapins, de pins, l'eau de goudron et le trèfle aquatique; des maladies vénériennes, par différentes espèces de végétaux; de la rage, par le vinaigre ordinaire, et de la manie, par le vinaigre distillé; des hémorragies et des chutes, par l'arnica, l'herbe à Robert, ou le géranium à squinancie; de l'hydropisie, par une clairette purgative; de la gale, par la dentelaire, et des croûtes laiteuses et autres, par la violette-pensée; par J. P. Buc'hoz, médecin-naturaliste. Une brochure in-8°. Prix : 1 fr. 50 c. pour Paris, et 2 fr. par la poste.

V

Voyages dans l'Asie-Mineure et en Grèce, faits aux dépens de la Société des Dilettanti, dans les années 1764, 1765 et 1766; par le D. Richard Chandler, membre du collége de la Magdelaine et de la Société des Antiquaires à Londres; traduits de l'anglais, et accompagnés de notes géographiques, historiques et critiques, par MM. J. P. Servois et Barbié du Bocage. Trois vol. in-8° avec deux cartes et un plan de la ville d'Athènes. Prix : 18 fr., et 24 fr. par la poste.

A. Rogoyski
10. 5. 1985
[ZAH.]





